

LE
BARBIER DE PARIS

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

ÉDITION ILLUSTRÉE DE 31 VIGNETTES PAR BERTALL.

PRIX : 1 FRANC 10 CENTIMES.



PARIS,

PUBLIÉ PAR GUSTAVE BARBA, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DE SEINE, 31.

23.



LE
BARBIER DE PARIS,
 PAR
PAUL DE KOCK.

CHAPITRE I.

La Maison du Barbier.

Dans une soirée du mois de décembre de l'année mil six cent trente-deux, un homme, âgé de quarante ans environ, d'une taille haute, ayant une figure assez belle, mais sombre et farouche, et donnant quelquefois à ses yeux noirs l'expression de l'ironie, quoique le sourire ne fit qu'effleurer ses lèvres minces et pâles, suivait à grands pas la rue Saint-Honoré, et se dirigeait vers celle des Bourdonnais, s'entortillant dans un manteau brun qui ne descendait que fort peu au-dessous du genou, et enfonçant sur ses yeux un chapeau à larges bords qui n'était orné d'aucune plume, mais qui garantissait son visage de la pluie qui commençait à tomber avec force.

Dans ce temps-là Paris était bien différent de ce qu'il est aujourd'hui, et la situation de cette belle capitale était alors déplorable : des rues non pavées, ou qui ne l'étaient qu'à moitié; des amas de gravois, d'immondices, étaient çà et là devant les maisons ou encombraient le passage, obstruaient le cours des eaux, et bouchaient l'ouverture des



Le chevalier de Chaudoreille.

égouts. Ces eaux, sans écoulement, refluèrent de tous côtés et formaient des mares, des cloaques, d'où s'exhalèrent des miasmes fétides. C'était alors que l'on aurait pu dire avec vérité :

Paris, ville de bruit, de boue et de fumée.

Les rues n'étaient pas éclairées; on portait, il est vrai, des lanternes; mais tout le monde n'en avait pas. et ces lanternes n'imposaient point aux voleurs, qui étaient en très grand nombre et commettaient mille excès, mille désordres, même en plein jour, n'étant que trop autorisés au crime par l'exemple des pages et laquais, qui chaque nuit se faisaient un jeu d'insulter les passants, d'enlever les filles, de se moquer du guet, de battre les sergents, d'enfoncer les portes des boutiques, et de vexer de mille manières les paisibles habitants : excès contre lesquels le parlement rendait en vain des ordonnances qui étaient sans cesse renouvelées et sans cesse violées avec impunité.

Dérober les bourses, voler les manteaux était alors une chose si commune, que les témoins du vol se contentaient de rire aux dépens de la dupe, sans jamais

courir après le voleur. Des assassinats se commettaient en plein jour sur les places, dans les marchés; les criminels s'éloignaient en insultant encore à leurs victimes.

On distinguait deux espèces de voleurs : les *coupe-bourses* et les *tire-laines*. Les premiers coupaient lestement les cordons de la bourse, que l'on avait l'habitude de porter pendue à sa ceinture; les seconds arrachaient brusquement le manteau de dessus les épaules des passants.

En vain, de temps à autre, on exécutait quelques criminels : ces exemples semblaient redoubler l'audace des vagabonds, l'insolence des pages et des laquais. La justice devenait sans force depuis que l'usage était de se la faire soi-même. Les duels étaient presque aussi communs que les vols : on tenait à grand honneur de pouvoir se vanter d'avoir envoyé beaucoup de gens dans l'autre monde.

Sans doute ce n'était point alors l'âge d'or; ce ne pouvait être non plus ce *bon vieux temps* si vanté par quelques poètes, si regretté par ces esprits moroses admirateurs des paniers et des vertugadins.

Nous n'avons pas la prétention d'écrire l'histoire; mais nous avons pensé qu'il était nécessaire de rappeler au lecteur ce qu'était Paris à l'époque où notre barbier existait. Sans doute, sur le titre seul, on avait deviné que l'action n'était point de notre temps; car maintenant nous avons à Paris des artistes en cheveux, des coiffeurs et des perruquiers, mais nous n'avons plus de barbiers.

L'individu dont nous avons esquissé le portrait, étant arrivé au coin de la rue des Bourdonnais, s'arrêta devant une maison assez jolie, sur laquelle était écrit en grosses lettres : *Touquet, barbier-baigneur-étuviste*. Alors on ne connaissait pas le luxe des enseignes, et les rues de Paris n'offraient point aux regards des badauds un trait de l'histoire grecque ou romaine au-dessus de la boutique d'un épiciers ou d'une lingère; le portrait de Marie Stuart ne vous invitait pas à acheter une aune de calicot, et Absalon pendu par la nuque n'était pas là pour vous indiquer le salon d'un coiffeur. Nous avons fait de grands progrès en tout.

L'homme qui s'était arrêté devant la maison du barbier aurait eu sans doute beaucoup de peine à lire ce qui était écrit au-dessus de la boutique, qui était fermée, car la nuit était noire, et, comme nous l'avons déjà dit, aucun réverbère ne venait au secours de ceux qui s'aventuraient le soir dans la capitale. Mais celui qui venait de saisir le marteau de la porte bâtarde qui servait d'entrée frappa deux coups de suite sans hésiter, et comme quelqu'un qui ne craint point de se tromper. En effet, c'était le barbier lui-même.

Au bout de quelques instants, des pas lourds se firent entendre, une lumière brilla à travers le grillage qui était au-dessus de la porte; bientôt elle s'ouvrit, et une vieille femme se montra, tenant un flambeau à la main. Elle s'inclina en disant :

— Bon Dieu, mon cher maître, vous avez eu un horrible temps!... Vous devez être bien mouillé... J'avais prié ma patronne pour qu'il ne vous arrivât rien. Ah! si l'on avait un secret pour se préserver de la pluie! Oh! je suis bien sûre qu'il y a des gens qui commandent aux éléments.

Le barbier ne répondit rien; il s'avança vers un corridor qui conduisait à une salle basse, dans laquelle on avait fait un grand feu. Arrivé là, il commença par se débarrasser de son manteau, de son chapeau, d'où s'échappèrent une forêt de cheveux noirs tombant en boucles sur sa colerette; il ôta un grand poignard de sa ceinture; c'était l'usage de ne point sortir sans être armé. Touquet pendit le poignard au-dessus de la cheminée, puis se jeta dans un fauteuil de paille, et se plaça devant le feu.

Pendant que son maître se reposait, la vieille servante allait et venait dans la chambre; elle approchait une table du fauteuil sur lequel était le barbier, elle tirait d'un buffet un gobelet d'étain, des assiettes, un couvert; elle plaçait sur la table plusieurs pots contenant du vin ou de l'eau-de-vie, et quelques plats de viandes apprêtées pour le souper.

— Est-il venu du monde pendant mon absence? dit le barbier au bout d'un moment.

— Oui, monsieur : d'abord des pages, pour savoir les nouvelles, les aventures du quartier; pour médire de chacun, se moquer des pauvres femmes qui ont la faiblesse de les écouter. Ah! que les jeunes gens sont méchants aujourd'hui! comme ils se vantent de leurs promesses!... Quelques bacheliers sont venus pour se faire raser, puis ce petit maître qui est enchanté de porter de la poudre, qui prétend que bientôt tout le monde en portera : peut-on se fariner ainsi les cheveux! encore si cela préservait de quelques maux!... Ah! j'oubliais, et ce grand escogriffe si bruyant, si insolent, qui, parce qu'il a un pourpoint de satin, un manteau de velours, le chapeau ombragé d'un beau panache et de belles aiguillettes d'argent, se croit le droit de faire le maître partout. — Ah! tu veux parler de Monbart? — Oui, c'est cela même : il a beaucoup crié en ne vous trouvant pas; il dit que depuis que monsieur est riche, il néglige ses pratiques. — De quoi se mêle-t-il! — C'est ce que j'ai pensé, monsieur. M. le chevalier Chaudoreille est aussi venu; il s'est battu en duel hier dans le petit Pré-aux-Cleres; il a tué son adversaire : il avait encore un duel pour ce soir. Bonne sainte Vierge! les hommes devraient-ils se tuer comme cela! souvent pour des misères, des bagatelles! — Qu'il se batte tant que cela lui plaira, peu m'importe : ce ne sont point mes affaires. Il n'est pas venu d'au-

tres personnes? — Ah! ce monsieur qui est si drôle, qui me fait tant rire, et que j'ai vu quelquefois jouer ses farces qui font courir tout le monde à son théâtre de Phôtel de Bourgogne... M. Henry Legrand. — Dis donc Turlupin. — Turlupin, soit, puisque c'est le nom qu'on lui donne au théâtre, et par lequel on le désigne encore à la ville. Celui-là n'engendre pas la mélancolie. Il est venu avec cet autre qui joue avec lui, et fait, dit-on, les vieillards, puis débite les prologues qui précèdent les pièces. — C'est Gautier-Garguille. — Oui, monsieur : c'est bien ainsi qu'il l'a nommé. Ils voulaient se faire raser, baigner, coiffer. Ne vous trouvant pas, l'un d'eux a fait le barbier et a rasé son camarade; ensuite l'autre a pris le peigne et la savonnette et lui a rendu le même service. J'ai voulu d'abord m'y opposer; mais ils ne m'ont pas écoutée. Ils faisaient mille folies. Est-ce qu'ils ne m'ont pas fait assoir dans la boutique, et barbouillée d'essence et de savon! Quelques personnes, reconnaissant en passant Turlupin et son camarade, s'arrêtèrent devant la maison. Bientôt la foule augmenta; et, quand ils voulurent sortir, il n'y avait pas moyen de se faire un passage; mais votre Turlupin, qui n'est jamais embarrassé, après avoir inutilement prié les curieux de lui livrer passage, à lui et à son camarade, est allé prendre un seau plein d'eau dans l'arrière-boutique, puis l'a vidé entièrement sur la foule. Alors vous jugez, monsieur, du train, des cris de tout le monde. Turlupin et Gautier-Garguille ont profité du trouble pour s'éloigner.

— Et Blanche? dit le barbier, qui paraissait écouter avec impatience le récit de la vieille Marguerite, j'espère qu'elle n'était point en bas lorsque ces baladins ont rassemblé tant de monde devant chez moi?

— Non, monsieur, non; vous savez bien que mademoiselle Blanche ne descend que fort rarement à la boutique, et jamais lorsqu'il y a du monde. Aujourd'hui, comme vous étiez absent, elle n'a point quitté sa chambre, ainsi que vous le lui aviez recommandé. — C'est bien, c'est très-bien, dit le barbier. Puis il se rapprocha du feu, appuya un de ses coudes sur la table, et parut se livrer de nouveau à ses réflexions sans écouter le bavardage de sa servante, qui continua comme si son maître lui eût prêté la plus grande attention.

— C'est une charmante fille que mademoiselle Blanche; oh! oui, c'est une aimable enfant; jolie, très-jolie! Je défie à nos dames de la cour d'avoir des yeux plus beaux, une bouche plus fraîche, des dents plus blanches!... et les beaux cheveux!... noirs comme le jais, et tombant plus bas que ses genoux; avec cela si douce, si franche! pas une idée de coquetterie!... Ah! c'est la candeur, l'innocence même. Il est vrai qu'elle n'a pas encore seize ans; mais il y en a tant qui, à cet âge, écoutent déjà les galants! Quel dommage, si ce joli trésor tombait dans les griffes du démon!... Mais nous le conserverons... oui, oui, j'en ai la certitude. J'ai fait ce qu'il fallait pour cela; car il ne suffit pas de veiller sur une jeune fille; le diable est si malin! et tous ces bacheliers, ces pages, ces étudiants sont si entreprenants!... Sans compter les jeunes seigneurs, qui ne se font aucun scrupule d'enlever les filles, les femmes, et pour tout dédommagement donnent un coup d'épée ou font rosser par leurs laquais quel que soit cela mauvais... Bonne sainte Marguerite! dans quel temps vivons-nous!... il faut se laisser outrager, offenser... voler même! Oui, voler!... car vous auriez beau prendre votre homme sur le fait, si vous demandez justice, on vous demandera si vous vous portez partie; si vous dites non, on délivrera le coupable; si vous dites oui, on s'informerait si vous avez de quoi payer les frais de la procédure : dans ce cas, vous aurez le plaisir de voir le coquin flagellé devant votre porte... et cela vous coûtera gros!... Mais si c'est quelqu'un de puissant, quelqu'un de titré qui vous a offensé, il faut vous taire... sous peine d'aller finir vos jours à la Bastille ou au Châtelet.

Marguerite se tut quelques minutes, attendant une réponse de son maître : n'en recevant point, elle présuma qu'il se contentait d'approfondir tacitement ce qu'elle disait, et reprit son discours.

— Enfin on prétend que cela a toujours été ainsi : on pend les petits, les plus gros se sauvent, et les grands se moquent de tous. Qui s'aviserait de plaider maintenant que les avocats et les procureurs font traîner les procès pendant des cinq ou six ans, recevant de toutes mains, afin de fournir au luxe de leurs femmes et de leurs filles, et se faisant un jeu de ruiner les pauvres plaideurs!... Quant au sergent, oh! ceux-là courent partout pour trouver des criminels; mais s'ils arrêtent des voleurs, ils les relâchent bien vite, pour peu que ceux-ci leur donnent la pièce. Pauvre ville!... Chaque nuit n'entendons-nous pas un tapage effroyable?... et cependant nous sommes dans le beau quartier. Cela n'empêche point qu'il ne s'y commette des meurtres, des vols, des assassinats!... Ce sont des cris... des cliquetis d'armes!... A quoi bon tant de prévôts, d'huissiers, de sergents, d'archers, si la police se fait si mal? ce ne sont point les marchands que je plains, ils se donneraient au diable pour un sou!... Ils vendent leur marchandise quatre fois plus qu'elle ne vaut; pour attirer les chaland, ils permettent aux passants d'entrer dans leur boutique, leur laissent le loisir de causer avec leurs femmes, de leur prendre le menton, de leur conter fleurette à leur barbe!... tout cela pour vendre un collet, du fard, une douzaine d'aiguillettes!... Fi!... c'est honteux de voir tout ce qui se passe chez eux! Si je vais aux halles faire mes provisions, je suis entourée de coquins qui s'amuse à piller les acheteurs et les vendeurs; à fouiller dans les hottes, dans les paniers; puis on chan-

tera à mes oreilles des chansons remplies d'indécences, de saletés!... Bonne sainte Marguerite!... où en sommes-nous?... Les écoliers, plus débauchés que jamais, insultant, paillardant, faisant mille méchancetés; les jeunes gens de famille qui hantent les tripots, les cabarets, et toujours armés de poignards ou d'épées... Ah! mon cher maître, Satan s'est emparé de notre pauvre ville, il veut en faire sa proie.

Marguerite s'arrêta de nouveau, et elle écouta. Le barbier gardait toujours le plus profond silence, mais il ne dormait pas; car plusieurs fois il avait passé sa main droite sur son front et rejeté en arrière les boucles de ses cheveux. Pour quelqu'un qui aime à parler, c'est beaucoup d'être écouté ou de croire l'être; la vieille servante était en train, et ne trouvait pas souvent d'aussi belles occasions; elle reprit donc après une courte pause :

— Grâce au ciel! je suis dans une bonne maison, et je puis dire avec fierté que, depuis huit ans que je suis chez monsieur, il ne s'y est rien passé contre la décence et les mœurs. Je me rappelle fort bien que, lorsqu'on me dit il y a huit ans : Marguerite, M. Touquet, le barbier-étuviste de la rue des Bourbonnais, cherche une servante pour sa maison, j'y ai regardé à deux fois... Je vous demande pardon, monsieur; c'est que ces maisons de baigneurs, de logeurs, ne flairent point comme baume; mais on me dit : M. Touquet est à son aise maintenant; il ne loge plus; il se contente d'exercer son état le matin, et du reste ne reçoit presque personne chez lui, où il élève avec soin une petite fille qu'il a adoptée. Ma foi, cela me décida, et je n'ai pas eu à me repentir. S'il vient le matin dans la boutique une foule de gens de toutes professions, il n'en est aucun qui pénètre dans l'intérieur de la maison. Monsieur fait son état avec honneur, je m'en vante; et ce que j'admire surtout, c'est l'intérêt qu'il porte à l'orpheline dont il prend soin... car je crois me rappeler que monsieur m'a dit que c'était une orpheline!... Oui, monsieur me l'a dit. Il est certain qu'elle mérite tout ce que l'on fait pour elle, cette chère Blanche! Eh mais, je crois que je n'ai pas dit à monsieur par quel moyen je la préserve des pièges que l'on tend à l'innocence. Oh! c'est un secret, c'est merveilleux!... Mais je puis bien le confier à monsieur. La voisine d'en face, la marchande de soie, m'a dit comment cela se faisait. C'est une petite peau de vélin, sur laquelle on dit des paroles; puis on fait des signes, et cela devient un talisman qui préserve de tous les malheurs. La reine Catherine de Médicis en avait un semblable qu'elle portait toujours sur son sein. Écoutez donc, monsieur, nous ne devons point douter qu'il y ait des sorciers, des magiciens, puisque le diable en a étranglé deux dans cette ville il y a quelques années, sans compter ceux qui ont été condamnés par la chambre ardente. Il n'y a donc point de mal à se mettre en garde contre eux; et le talisman que j'ai donné à mademoiselle Blanche, bien loin d'attirer les méchants esprits, doit les faire fuir d'une lieue et empêcher l'effet de tous les sortilèges que l'on pourrait employer pour triompher de sa vertu!... Oh! le précieux talisman, monsieur! hélas! si je l'avais eu à vingt ans!... Mais vous ne soupez pas, monsieur; est-ce que vous n'avez point d'appétit?...

Touquet se leva brusquement et alla regarder une horloge de bois qui était dans le fond de la salle.

— Neuf heures! dit le barbier avec impatience. Neuf heures!... et il n'arrive pas!

— Comment! est-ce que monsieur attend quelqu'un ce soir? dit la vieille servante avec surprise. — Oui, j'attends un ami... mettez un gobelet de plus sur cette table; il soupera avec moi. — Je doute fort qu'il vienne, dit Marguerite tout en exécutant les ordres de son maître; il est tard, et il fait un temps affreux; il faut être bien hardi pour se risquer à cette heure, seul, dans les rues!...

Dans ce moment on frappa un coup violent à la porte de l'allée, et le barbier, laissant échapper un sourire imperceptible, s'écria :

— C'est lui!

CHAPITRE II.

Le grand Seigneur et le Barbier.

La vieille Marguerite fit un mouvement d'effroi en entendant frapper, et regarda son maître en balbutiant :

— Faut-il ouvrir, monsieur? — Sans doute... ne vous ai-je point dit que j'attendais un ami? répondit le barbier en remettant du bois dans le feu. Allez, Marguerite... allez donc.

La vieille servante était fort peureuse, elle semblait hésiter encore; un regard de son maître acheva de la décider : elle prit une lampe et se dirigea vers le corridor qui donnait dans l'allée de la maison. Marguerite avait soixante-huit ans; le travail et les jeûnes avaient depuis longtemps courbé son corps; elle ne marchait que lentement, et les hauts talons de ses larges pantoufles jetaient un bruit uniforme dont la vieille fille ne pouvait plus presser la mesure.

Comme elle était au milieu de l'allée, un second coup, plus fort

que le premier, retentit sur la porte et ébranla toutes les vitres de la maison.

— Ah! mon Dieu! dit Marguerite, on est bien pressé!... Quel est donc l'ami de monsieur qui se permet de frapper de la sorte?... Il y aura quelques carreaux de cassés, j'en suis sûre. Serait-ce Chaudoreille? oh non! il ne frappe que de petits coups bien doux, bien légers. Turlupin? bah! je l'entendrais chanter dans la rue! D'ailleurs, ce n'est point un ami de mon maître! Ah! je suis bien curieuse de savoir qui ce peut être.

Malgré sa curiosité, Marguerite n'avancait pas plus vite : elle arriva cependant contre la porte, et, après s'être recommandée mentalement à sa chère patronne, se décida à ouvrir.

Un homme, enveloppé dans un large manteau, qu'il tenait contre sa figure, et la tête couverte d'un chapeau dont les bords étaient ornés de plumes blanches, et tellement avancé sur ses yeux qu'on ne pouvait les apercevoir, parut à l'entrée de l'allée, et demanda d'une voix forte s'il était bien chez le barbier Touquet.

— Oui, monsieur, dit Marguerite en essayant, mais en vain, d'apercevoir les traits de la personne qui était devant elle; oui, c'est bien ici... et c'est vous, sans doute, que mon maître attend?

— En ce cas, conduisez-moi près de lui, dit l'étranger.

Marguerite referme la porte et prie l'inconnu de la suivre. Tout en le guidant dans l'allée et le long corridor qu'ils ont à parcourir, elle se retourne souvent, et approche sa lampe d'apercevoir quelque chose qui puisse lui faire connaître le personnage qu'elle a introduit dans la maison. Tous ses efforts sont vains; l'étranger marche la tête baissée et tient toujours son manteau contre son visage. Marguerite en est réduite à examiner ses bottines, qui sont blanches, à entouner, et garnies d'éperons. Cela semblait annoncer une mise recherchée, mais beaucoup d'hommes en portaient alors de semblables, et cette partie de l'habillement ne pouvait donc diriger Marguerite dans ses conjectures.

On arrive dans la salle basse, et l'étranger entre d'un pas leste, tandis que la domestique dit à son maître :

— Monsieur, voilà la personne qui frappait; je ne sais pas si c'est l'ami que vous attendiez?... Je n'ai pas pu voir...

Le barbier ne laisse pas à Marguerite le temps d'achever sa phrase; il court au-devant de l'étranger, et le fait approcher du feu en lui disant : — Te voilà donc arrivé, enfin! je craignais que la nuit... que le mauvais temps... mais place-toi là, nous souperons ensemble.

— Bon, se dit la servante; pour souper, et l'on se débarrassera de son manteau, et je pourrai enfin voir son visage. Je ne sais pourquoi j'ai la plus grande envie de connaître cet homme-là... Si c'est un ami de mon maître, il faut qu'il ne vienne ici que bien rarement; je n'ai pas reconnu sa voix; sa taille est ordinaire... il est plutôt grand que petit; il doit être jeune... oui... Ce n'est pas un écolier, cependant je gage qu'il est joli garçon... A sa démarche, je jugerais aussi que c'est un militaire... Nous allons voir si je me suis trompée.

Et la vieille fille n'ôtait pas ses yeux de dessus l'étranger, qui s'était jeté sur une chaise, et ne faisait point un mouvement qui indiquât qu'il voulait se débarrasser de son manteau et de son chapeau, quoique l'un et l'autre fussent trempés par la pluie.

— Si monsieur voulait... dit Marguerite en s'approchant de la chaise sur laquelle était l'étranger; je pourrais le débarrasser de son manteau, qui est tout mouillé... je le ferai sécher pendant qu'il soupera.

— C'est inutile, Marguerite, dit le barbier en se mettant précipitamment entre la vieille et l'étranger, qui n'avait pas bougé. On n'a nul besoin de vos services. Retirez-vous, et allez vous livrer au repos; je fermerai moi-même la porte de la rue, lorsque mon ami s'en ira.

Marguerite semble pétrifiée en recevant cet ordre. Elle regarde son maître et va se permettre quelques observations; mais le barbier fixe les yeux sur elle, et les yeux de maître Touquet ont parfois une expression qui force à l'obéissance. — Sortez, dit-il de nouveau à sa servante, et surtout ne redescendez pas.

Marguerite se tait; elle prend sa lampe, s'incline devant son maître, et se dispose à quitter la salle, en jetant un dernier regard sur l'homme au manteau, qui est toujours immobile devant le feu, et dont elle n'a pu voir les traits. Il faut se coucher sans pouvoir asseoir ses conjectures sur quelques faits, sans savoir si l'on a deviné juste l'âge, l'état, la figure de l'inconnu; quel supplice pour une vieille fille!... mais son maître lui indique du doigt la porte de la salle, et Marguerite sort enfin.

Dès que la vieille servante est éloignée, et que le bruit de ses pas ne se fait plus entendre, l'étranger laisse échapper quelques éclats de rire, et jette loin de lui son chapeau et son manteau. Alors on aperçoit un homme de trente-six ans à peu près, dont les traits sont fins, nobles et spirituels. Des moustaches brunes se dessinent légèrement au-dessus de sa bouche, qui laisse, en souriant, voir de fort belles dents; ses yeux vifs, tour à tour tendres, fiers et passionnés, dénotent une grande habitude d'exprimer tous ces sentiments; mais le dégoût, l'ennui qui se peignent aussi sur les traits pâles et fatigués de l'étranger semblent annoncer qu'après s'être trop livré à ses passions, ce n'est plus qu'avec effort qu'il parvient à en éprouver encore.

Son costume est riche et galant; la couleur de son pourpoint est d'un bleu tendre, l'argent et la soie s'y marient au velours qui en forme le fond; de superbes dentelles bordent le col qui retombe sur ses épaules, une large ceinture blanche entoure sa taille, et une épée ornée de pierres précieuses brille à son côté.

Depuis que sa servante est éloignée, le barbier a changé de ton avec l'étranger; le respect, l'humilité ont remplacé la familiarité que Touquet avait affectée en présence de Marguerite.

— Daignez m'excuser, monsieur le marquis, dit-il en saluant profondément son hôte, si je me suis permis de vous tutoyer... mais ce n'était que d'après vos ordres, pour mieux tromper ma servante, et lui ôter tout soupçon sur votre rang.

— C'est bien !... c'est fort bien, mon cher Touquet, dit le marquis en s'étalant devant le feu; pour moi, je l'assure que j'avais la plus grande peine à garder mon sérieux devant la pauvre femme, qui ne savait quelle ruse imaginer pour apercevoir ma figure, ce qui, au surplus, ne l'eût pas avancée à grand'chose, car il n'est pas présumable qu'elle me connaisse.

— Non, monseigneur, elle ne vous connaît pas... Je le pense du moins, car M. le marquis de Villebelle a tant fait parler de lui par ses galanteries, ses prouesses, ses faits d'armes; son nom est devenu tellement fameux, ses aventures ont fait tant de bruit que les dernières classes de la société les connaissent: effroi des pères, des tuteurs, des maris, des amants mêmes... car monseigneur ne connaît point de rivaux, votre nom n'est prononcé qu'avec terreur par les hommes, et fait soupirer toutes les femmes, les unes d'espérance, les autres de souvenir. D'ailleurs, comme monsieur le marquis a cherché le plaisir partout où il a rencontré la beauté, comme il est parfois descendu jusqu'à la modeste bourgeoise, et qu'il a daigné honorer de ses regards la petite marchande et la simple villageoise, il ne serait pas impossible que ma vieille Marguerite n'eût servi dans quelque maison où monsieur le marquis aurait laissé des souvenirs. Il vaut donc mieux qu'elle n'ait point vu monseigneur, puisqu'il vient chez moi incognito.

— Oui certes, je veux rester inconnu. Maintenant il faut que je mette plus de mystère dans mes galantes aventures. Assieds-toi, Touquet: j'ai bien des choses à te conter — Monseigneur... — Assieds-toi, je le veux. Ici je dépouille mon rang et ma grandeur; je vois en toi le premier confident de mes amours, l'adroite serviteur de mes passions, l'audacieux coquin dont l'or échauffait l'imagination, et qui ne connaissait point d'obstacles quand une bourse remplie de pistoles était la récompense de ses services. Tu es toujours le même, j'en suis certain.

— Ah! monseigneur, l'âge nous rend raisonnables. Il y a dix-sept ans que j'eus l'honneur de vous servir pour la première fois; mais depuis ce temps ma tête s'est calmée: j'ai appris à réfléchir. — Est-ce que tu serais devenu honnête homme? Mais il n'y a pas plus de dix ans que je me suis encore servi de toi. Tu étais toujours un fripon alors. Ta conversion date-t-elle de cette époque? — Monsieur le marquis plaisante sans cesse; il appelle friponneries les services que je lui ai rendus, parce que je lui étais fort attaché.

— Appelle-les comme tu voudras, peu m'importe: ce n'est pas avec moi, maître Touquet, qu'il faut jouer l'hypocrite et le scrupuleux. Au fait, es-tu toujours disposé à m'être utile? Ton génie est-il éteint, et l'or ne saurait-il plus le ranimer!

— Pour vous servir, monsieur le marquis, je serai toujours le même; vous ne devez point douter de mon zèle et de mon dévouement. — A la bonne heure: voilà tout ce que je te demande. Sois un saint avec les autres si cela te fait plaisir, pourvu que je te retrouve toujours pour moi ce que tu étais autrefois.

Touquet ne répond rien; mais il détourne la tête et ses traits semblent se rembrunir. Cependant il se remet bientôt, se retourne en souriant vers son hôte, qui frappe de ses pieds les parois de la cheminée, et demeure quelque temps silencieux comme s'il ne pensait plus être chez le barbier. Celui-ci attendait avec impatience que le marquis reprît la parole. Au bout de cinq minutes le noble seigneur rompit le silence.

— Mon cher Touquet, quand je repasse dans ma mémoire les événements de ma vie, vraiment je suis étonné d'être encore de ce monde. Combien de fois n'ai-je pas vu levé sur ma tête le poignard d'un jaloux, d'un mari, d'un père! Combien de gens ont juré ma perte! Et les femmes!... Si toutes celles que j'ai trahies, abandonnées, avaient exécuté leurs projets de vengeance... Grâce au ciel, nous ne sommes ni en Italie ni en Espagne, et, quoiqu'il y ait parmi nos Françaises quelques esprits vindicatifs qui conservent de la rancune contre un perfide, au total la légèreté, l'inconstance ne sont point des crimes irrémissibles près de ces dames, qui daignent quelquefois se mettre à notre place, et se disent qu'elles en auraient fait autant que nous.

— Il est certain, monseigneur, que votre vie, du moins tant que j'ai eu l'honneur de vous être attaché, était une série continue d'aventures fort piquantes et quelquefois fort dangereuses: enlèvements, séductions, duels, attaques à force ouverte, rien ne vous arrêta quand vous aviez résolu quelque chose. Pouvez-vous trouver des obstacles? riche, noble, puissant, bien fait, galant, généreux à l'excès, la fortune et la nature ont tout fait pour vous, monsieur le

marquis; vous en avez profité, vous avez joui de la vie: bien des hommes en France ont envié votre bonheur.

— Mon bonheur!... Crois-tu vraiment que j'aie été heureux? — Et qui aurait pu vous empêcher de l'être, monseigneur? — Rien, et c'est peut-être pour cela que souvent l'ennui, le dégoût sont venus me trouver au milieu des plaisirs, des voluptés que je goûtais. Quelquefois sans doute j'ai connu le bonheur; mais il a été si court, il a fui si rapidement!... L'aspect de la beauté enflamme mes sens, fait palpiter mon cœur. Ce sexe charmant, que j'idolâtre, a toujours exercé sur moi un empire absolu. A la vue d'une jolie femme, j'aime, ou du moins je crois aimer; mais à peine mes desirs sont-ils satisfaits que mon amour s'éteint, et je suis obligé de chercher un nouvel objet pour ranimer mes sens engourdis.

— Heureusement cette capitale renferme une grande quantité de jolis minois. La ville et la cour vous offrent de quoi varier vos plaisirs... — Tout s'use, le sentiment comme la mémoire. Je crains qu'à force d'avoir pris feu, mon pauvre cœur ne devienne comme ces mauvaises pierres à fusil sur lesquelles le chien frappe inutilement. Je suis las des intrigues de cour!... Celles-là sont encore plus faciles que les autres!... Que veux-tu qu'on y trouve de piquant? Tout se fait avec étiquette, et puis on y est si poli!... Nous savons trop bien vivre pour nous fâcher de la moindre infidélité; on se quitte comme on se prend, en se faisant de profondes révérences; c'est à mourir d'ennui. Les courtisanes n'ont plus rien de neuf pour moi. Qu'irais-je faire aux cercles de Marion de Lorme? j'y vois toujours les mêmes figures. Quoique le cardinal l'ait mise en vogue, je ne trouve pas cette femme aussi spirituelle qu'on a voulu la faire. Quelle différence avec cette jeune et belle Ninon!... celle-là fera longtemps parler d'elle!... Elle ira loin! mais elle a trop d'esprit et trop peu d'amour pour moi; mon cœur, froid avant le temps, a besoin de se réchauffer contre un cœur passionné. A la ville on ne vaut guère mieux que ces dames: les petites bourgeoises deviennent d'une coquetterie!... encore si elles savaient être cruelles! Mais un nom, de la tournure, un riche manteau leur ont bientôt tourné la tête! Les marchandes nous saisissent à la volée, les grisettes nous agacent!... et au milieu de tout cela les maris deviennent d'une bonté, d'une complaisance!... ils nous craignent comme le feu!... notre titre les rend muets; d'honneur, c'est désespérant!... Si cela continue, il faudra faire l'amour à la turque, nous n'aurons plus qu'à jeter le mouchoir.

— Alors, monsieur le marquis, on aura toujours la ressource d'être sage, et depuis dix ans que je n'ai eu l'honneur de vous servir, c'est sans doute ce que vous avez fait? — Ma foi, oui... car il ne faut pas parler d'aventures communes qui ne valent pas la peine d'être citées: je suis allé à l'armée, je me suis battu... cela m'a beaucoup plu; j'y serais volontiers demeuré plus longtemps, mais la paix s'est faite. Je suis revenu, j'ai visité mes terres, j'ai ri avec quelques petites paysannes assez gentilles... mais si gauches!... si niaisés!... A propos, j'oubliais de te dire: je me suis marié.

— Marié!... Quoi, monseigneur, vous!... — Sans doute, il a bien fallu; mon rang, mes charges à la cour... Et puis j'étais criblé de dettes; cela ne m'inquiétait pas, mais on avait arrangé ce mariage: le cardinal, la reine elle-même le désiraient. J'ai épousé la fille du comte de Laroche... Ma femme était très-bien... un caractère fort doux... ne s'occupant jamais de mes intrigues; c'était ce qui me fallait. Je l'aimais... fort honnêtement, comme on peut aimer sa femme; mais elle est morte il y a deux ans et ne m'a point laissé d'héritiers. C'est fort désagréable... J'ai dans l'idée que j'aimerais beaucoup les enfants. — Ainsi vous êtes veuf, monseigneur! — Oui, et je me trouve de nouveau possesseur d'une fortune considérable, de plus très-bien en cour, en faveur près du cardinal, à même d'obtenir, quand je le voudrai, les emplois les plus importants. — Je conçois alors que monsieur le marquis mette plus de mystère dans ses intrigues... — Ah! mon pauvre Touquet, je ne crois pas que l'ambition me gagne jamais!... Mais on ne sait pas, et il y a bien quelques convenances qu'il ne faut pas braver!... D'ailleurs le mystère donne des charmes aux actions les plus simples!... Mais, toi-même, ne te serais-tu pas enrôlé sous les drapeaux de l'hymen?... je te trouve moins gai, moins leste, moins vil qu'autrefois. — Non, monsieur le marquis, je suis toujours garçon. — Eh bien! c'est, je crois, ce que tu pouvais faire de mieux. Dans ton état, une femme te gênerait, toi qui conduis si bien, si discrètement une intrigue: les femmes sont curieuses, elle voudrait savoir tout, cela te ferait du tort; d'ailleurs; tu n'as jamais été fort galant, tu ne connais que l'or! C'était la ton dieu, ton idole!... Une bourse bien garnie te rendait inventif, capable d'opérer des prodiges... Il est vrai que tu la jouais un quart d'heure après, et que les dés ou les cartes t'enlevaient bientôt le fruit des efforts de ton génie. — Ah! monseigneur!... — Oui, tu étais aussi joueur que fripon!... Je me le rappelle fort bien. Peut-être depuis dix ans es-tu devenu plus sage... je le croirais presque, car tu parais à ton aise, et cette maison n'annonce pas l'indigence; cette domestique, ce souper servi pour toi... pardieu, il faut que je goûte ton vin. — Ah! monseigneur, il est indigne de vous être offert. — J'aime toujours ce que l'on ne m'offre pas.

En disant ces mots, le marquis remplit un des gobelets de vin et l'avala d'un trait.

— Pas trop mauvais, vraiment... — Ah ! monseigneur, s'il était sur votre table... — Alors je le trouverais détestable ! Mais que veux-tu ?... la variété !... Et tu es donc devenu riche ? — Non pas riche, mais assez à mon aise pour acheter cette maison... — Comment ! la maison est à toi ? — Oui, monsieur le marquis. — Peste ! maître Touquet !... il faut que vous ayez fait de beaux coups de filet pour devenir propriétaire !

La figure du barbier se contracta, ses sourcils noirs se froncèrent en se rapprochant l'un de l'autre ; il roula lentement ses yeux autour de lui, et balbutia avec effort :

— Monsieur le marquis... je vous jure... — Eh ! bon Dieu ! je ne te demande pas de serment, mon pauvre Touquet, dit le marquis en riant. Te voilà tout troublé comme si tu étais devant le lieutenant criminel !... Penses-tu que je sois venu ici pour m'enquérir de la manière dont tu as fait fortune ?... Mais de par tous les diables si je pense que c'est en faisant des barbes que tu as gagné cette maison !... — Monseigneur... je vous certifie que mes économies... — Oui !... oui !... c'est très-bien !... Laissons cela, et parlons du sujet qui m'amène ; car enfin je suis venu chez toi pour quelque chose... et je veux être damné si je ne l'avais pas oublié !...

Le barbier semble respirer plus librement, ses traits reprennent leur expression habituelle, et il lève les yeux sur le marquis, qui paraît sortir un peu de son indolence pour expliquer le but de sa visite nocturne.

— Quand je t'ai aperçu ce matin sur le Pont-Neuf, je poursuivais une jeune fille à joli minois... Sans être une beauté parfaite, elle a de la grâce, du piquant dans la tournure, des yeux vifs et fort éveillé. Je ne crois pas que nous ayons beaucoup de peine à la subjuguier... Cependant elle doublait le pas, et ne répondait rien à mes galanteries. Je me couvrais avec soin de mon manteau, ne voulant pas être reconnu par nos aimables roués, qui m'auraient raillé en me voyant courir après une grisette. La petite s'arrêta pour écouter un moment les chansons de *Tabarin*. C'est pendant qu'elle était devant le charlatan que je t'ai aperçu et reconnu sur-le-champ ; tu as une de ces figures qu'on n'oublie pas... — J'avais aussi reconnu monsieur le marquis, malgré le manteau dont il s'enveloppait, car dix années n'ont point changé vos traits, monseigneur, et l'on ne peut guère se méprendre à cette noble tournure qui captive toutes les belles... — Tu me flattes, coquin !... c'est me dire que je vieillis ; mais revenons. Dès que tu m'eus donné ton adresse, je retournai près de la petite... — Si monsieur le marquis m'avait ce matin expliqué ce qui l'occupait, je lui aurais épargné la peine de suivre lui-même cette jeune fille. — Non, j'étais bien aise de l'examiner encore ; d'ailleurs je n'avais rien de mieux à faire. Elle prit le chemin de la Cité, elle entra dans la rue de la Calandre ; je lui parlais toujours, elle se contentait de sourire sans me répondre, mais son air ne paraissait nullement sévère ; enfin elle s'arrêta devant la boutique d'une marchande de parfumeries. Je voulus y entrer avec elle, mais elle s'y opposa en me disant d'un ton fort singulier :

— Monsieur le marquis de Villebelle est trop connu pour que j'entre avec lui quelque part ; je serais perdue de réputation, et je supplie monsieur le marquis de ne point me compromettre.

— Eh bien ! mon cher Touquet, conçois-tu cette grisette, qui prétend que je la perdrais de réputation ? Quant à moi, je t'avoue que je fus si surpris d'être connu par cette jeune fille, et de l'entendre parler ainsi, que je restai comme un sot au milieu de la rue ; et pendant ce temps ma belle conquête entra et disparut par le fond du magasin.

— Quand je vous disais, monseigneur, que vous étiez connu dans toutes les classes de la société ; dès qu'une jeune fille a douze ans, on lui fait peur de vous comme du comte Ory, de galante mémoire. — Tant mieux ! les femmes sont toujours curieuses de connaître ces hommes qu'on leur peint comme si dangereux ! Pauvres parents ! en leur disant de me fuir, c'est les faire courir au-devant de moi. Tiens, Touquet, voici de l'or... Tu verras cette jeune fille. Puisqu'elle sait qui je suis, tu ne peux guère lui promettre que je serai fidèle ; n'importe, promets toujours. Que dans trois jours je la trouve à ma petite maison du faubourg Saint-Antoine... tu sais ?... — Oui, monseigneur, je me la rappelle... C'est toujours celle que vous possédiez autrefois ! — Oui, mais j'en ai fait un endroit délicieux... Oh ! tu verras !... des peintures, des glaces ; le marbre, l'albâtre s'y marient à la soie, au velours, aux étoffes les plus précieuses... J'y ai dépensé plus de cinquante mille francs !... mais cela est divin. Nous y avons fait des soupers charmants avec Montglas, Chavagnac, Villempré, Monteille et quelques autres roués de la cour... — N'est-ce pas là, monsieur le marquis, que je conduisis cette jeune fille dont l'enlèvement fit tant de bruit ?... C'était, je crois, notre première affaire de ce genre... Vous aviez alors dix-neuf ans au plus... et la petite...

— Que diable viens-tu me rappeler là ? dit le marquis en faisant un mouvement d'humeur et serrant dans sa main la bourse qu'il venait de prendre à sa ceinture, et sur laquelle le barbier avait déjà porté des regards avides.

— Pardon, monsieur le marquis, dit Touquet, mais je ne croyais pas vous déplaire en vous rappelant une aventure qui commença votre réputation !... La jeune personne était belle et sage ; et le père, ancien archer du roi Henri, n'entendait pas raillerie !... Son arquebuse

était dirigée sur vous... la balle traversa votre chapeau ; mais votre épée arrêta le vieillard, et vous l'étendîtes à vos pieds pendant que j'emportais dans mes bras la fille évanouie.

— Tais-toi !... tais-toi !... misérable !... dit le marquis en se levant brusquement et jetant sur le barbier un regard courroucé que celui-ci paraît recevoir avec la plus parfaite indifférence.

La conversation est de nouveau interrompue. Le marquis se promène à grands pas dans la chambre, et paraît enseveli dans ses réflexions ; bientôt cependant quelques mots entrecoupés s'échappent de sa bouche, mais ce n'est point à Touquet qu'ils sont adressés. Le marquis semble vivement agité en prononçant à demi-voix :

— Pauvre Estrelle !... qu'es-tu devenue ?... Elle m'aimait... elle me croyait un simple étudiant !... Je l'aimais aussi... oui... Jamais, depuis ce temps, je n'ai éprouvé un sentiment que je puisse comparer à cet amour qu'elle m'inspirait !... j'étais si jeune !... Ah ! le ciel m'est témoin que je ne voulais pas combattre son père... je ne cherchais qu'à me défendre !... Grâce au ciel, sa blessure, fort légère, fut bientôt guérie... Mais Estrelle, lorsqu'elle apprit mon nom et cet événement, elle me maudit !... Oui !... je crois l'entendre encore... puis elle s'échappa de cette maison, où je la tenais cachée... Je l'aimais encore !... Depuis ce temps, aucune nouvelle ! Et toi, Touquet, ne l'as-tu point rencontrée depuis ?

— Jamais, monseigneur, ni vue, ni entendu parler.

— Pauvre Estrelle ! dit encore le marquis au bout d'un moment ; et le barbier dit à demi-voix : — Elle aurait maintenant trente-quatre ans à peu près !...

Cette remarque sembla dissiper un peu les regrets du marquis.

— En effet, dit-il en se rapprochant du feu, elle doit avoir approchant cet âge, si elle existe encore... Et moi qui me la représentais telle que je l'ai connue jadis ! comme le temps passe !... Allons, oublions tout cela... Après tout, c'est une aventure comme une autre... un chapitre dans l'histoire de ma vie !...

— Et monsieur le marquis dit donc que cette jeune fille demeure dans une boutique de parfumerie, rue de la Calandre, dans la Cité ? — Comment !... quelle jeune fille ? — Celle que monseigneur suivait ce matin sur le Pont-Neuf. — Ah ! tu as raison !... je l'avais oubliée ! oui, tu la reconnaîtras facilement : la taille dégagée, la tournure leste, vingt ans à ce que je présume, des cheveux châtain, des yeux noirs... la bouche bien garnie, le teint un peu brun ; je ne la crois pas Française ; quelque chose de décidé, de piquant dans la physionomie, rien qui annonce la timidité ni la candeur : voilà tous les renseignements que je puis te donner. — Ils sont suffisants, monsieur le marquis ; dans deux jours, je l'espère, la personne sera à votre petite maison... — C'est fort bien... Tiens, voilà pour tes démarches, je t'en promets autant si tu réussis.

En disant ces mots, le marquis jette sur la table la bourse pleine d'or qu'il tenait encore dans sa main, et un sourire s'échappe des lèvres du barbier. Son hôte reprend son manteau et replace sur sa tête son large chapeau.

— Il est tard, dit le marquis en se couvrant de son manteau ; il faut que je rentre chez moi. Après-demain, vers les dix heures du soir, je reviendrai savoir le résultat de tes démarches... — Trouverai-je du monde à votre petite maison ? — Oui, Marcel, un de mes gens, garçon dévoué, qui habite constamment là. Il sera prévenu. — Il suffit, monseigneur, j'espère que dans cette occasion nous serez encore content de moi. — Je m'en rapporte à ton zèle... Au fait, la petite est fort gentille... et cela pourra me distraire quelque temps. Allons, mon cher Touquet ! suivons notre destinée !... La galanterie, la volupté, le plaisir ! voilà ma vie, voilà la route que le sort... ou mes passions m'ont tracée ! Je n'en saurais suivre d'autre, et je marche maintenant comme un aveugle qui s'abandonne à la Providence. Je ne sais trop si cette route me conduira au bonheur, mais je ne puis plus m'en écarter. Toi, tu ne connais que l'or, l'intrigue ; tu cherches les moyens d'augmenter ta fortune ; et ce métal que je prodigue pour des caprices est sans cesse l'objet de tes soupirs. Poursuivons chacun notre carrière, nous verrons un jour lequel s'en trouvera mieux.

Le marquis se dirige vers le couloir, le barbier prend la lampe et le guide dans le corridor. Parvenu à la porte de la rue, Touquet propose à son hôte de lui servir de guide jusqu'à sa demeure.

— Je te remercie, dit le marquis, mais cela est inutile, j'ai mon épée et je ne crains rien.

En achevant ces mots, le marquis s'est déjà élancé dans la rue, et disparaît aux regards du barbier. Celui-ci ferme la porte et retourne dans la salle basse. Arrivé là, il s'empresse de prendre la bourse qui est restée sur la table ; il compte les pièces qu'elle renferme, et ses yeux ne peuvent se rassasier de la vue de l'or. Mais bientôt un son lent et triste se fait entendre : c'est l'horloge de Saint-Eustache qui sonne deux heures du matin.

Le barbier pâlit, ses cheveux semblent se dresser sur sa tête ; il promène autour de lui de sombres regards, comme s'il craignait d'apercevoir un objet effrayant ; puis, après avoir passé plusieurs fois sa main sur son front, il serre la bourse dans son sein, prend la lampe, et se dirige vers la porte du fond en murmurant d'une voix sombre :

— Deux heures !... Allons nous coucher... Ah ! si je pouvais dormir !

CHAPITRE III.

Blanche. — Une Histoire de Sorciers.

Le jour a succédé à cette nuit longue et pluvieuse; les marchands ont ouvert leurs boutiques, le guet se repose, tandis que les hardis voleurs de nuit cèdent le pas aux filous, qui en plein jour vont s'exercer dans les quartiers les plus populeux. Les servantes sont sur pied; les maris quittent la couche nuptiale (il était rare alors qu'on ne couchât point avec sa femme, du moins chez les simples bourgeois); les amants qui ont rêvé à leurs belles vont essayer de réaliser quelques-uns de leurs songes; ceux qui ont mieux fait que rêver vont se reposer le jour des fatigues de la nuit, et les jeunes filles qui pensent à leurs doux amis, bien qu'elles dorment ou qu'elles veillent, vont y penser encore en se livrant à leurs travaux journaliers. Dans ce temps-là comme dans ce temps-ci, l'amour était le rêve de la jeunesse, la distraction de l'âge mûr et le souvenir du vieil âge.

Le barbier était toujours le premier levé dans sa maison. Il n'avait point de serviteurs, bien que sa fortune le lui permit; mais, lorsqu'on lui demandait pourquoi il ne prenait point un garçon pour l'aider et veiller dans sa boutique, Touquet répondait :

— Je n'ai besoin de personne; seul je puis faire ma besogne, et je n'aime pas à nourrir des fainéants, qui ne sont bons qu'à épier les actions de leurs maîtres, pour aller ensuite les commenter dans le quartier.

Le barbier savait que Marguerite, quoiqu'un peu curieuse et passablement bavarde, n'était point capable de lui désobéir en rien; elle ne sortait que pour acheter les provisions nécessaires à la maison. ensuite elle remontait près de la jeune fille dont elle nous a parlé, et avec laquelle nous ferons bientôt plus ample connaissance. Marguerite ne descendait que lorsque son maître s'absentait, ce qui était rare. Enfin le barbier ne pouvait se passer d'une servante depuis qu'il avait pris soin et élevé chez lui la petite Blanche.

C'est Touquet qui ouvre lui-même sa boutique. Il jette quelques regards dans la rue; mais ce n'est point encore l'heure où les pratiques arrivent. Le barbier est rêveur, préoccupé; il songe à la commission dont le marquis l'a chargé, puis il retourne à sa porte en disant :

— Chaudoreille vient bien tard ce matin... c'est cependant son jour de barbe.

Marguerite paraît à l'entrée de la salle; et, après avoir regardé de tous côtés, peut-être pour s'assurer si l'étranger de la veille n'est point encore là, elle salue son maître respectueusement, et lui dit :

— Monsieur, mademoiselle Blanche est levée, et demande si elle peut vous souhaiter le bonjour.

Le barbier jette encore un regard dans la rue, puis passe dans son arrière-boutique en disant à sa servante :

— Blanche peut venir.

À peine Marguerite a-t-elle fait un signe dans le corridor qu'une jeune fille, légère comme la biche et fraîche comme la rose, s'élance dans la petite salle où l'attend Touquet, et court vers lui avec le plus aimable sourire en lui disant :

— Bonjour, mon bon ami.

Puis elle tend à Touquet son front candide, et le barbier s'approche et l'effleure à peine de ses lèvres. On dirait qu'un sentiment pénible le retient, et qu'il craint de flétrir cette tendre fleur.

Marguerite n'a point flatté le portrait qu'elle a fait de Blanche. La jeune fille est aussi jolie qu'elle paraît innocente et naïve. Ses cheveux noirs, lissés en bandeau sur son front, retombent en boucles sur son épaule droite. La poudre, dont les dames de la cour commençaient alors à faire usage, n'a point gâté la belle chevelure de Blanche. Sa peau est parfaitement d'accord avec son nom; sa bouche est fraîche et gracieuse, et ses yeux bleus, que de longs cils ombragent, ont une expression de douceur et d'innocence aussi recherchée dans ce temps-là que dans ce temps-ci.

Quel dommage que son joli corps soit emprisonné dans un corset qui descend bien bas, et dont les baguettes semblent comprimer avec force ses charmes! mais c'était alors la mode. Aujourd'hui nous avons meilleur goût: nous voulons que la taille soit à sa place; nous voulons surtout pouvoir l'entourer, la presser, et ne point rencontrer des vertugadins, des vasquines, des paniers, du plomb et des cerceaux. Heureusement les dames ont été de notre avis, et tout le monde y a gagné.

Malgré sa taille longue, son étroit corset, ses manches courtes garnies et ses souliers à talons, Blanche n'en est pas moins jolie: la beauté pare tout ce qu'elle porte; et l'innocence rend les charmes plus piquants, les grâces plus vraies. Blanche a donc tout ce qu'il faut pour plaire. Cependant le barbier ne semble pas remarquer les traits de la jeune fille; on dirait qu'il craint de la contempler, comme il craignait d'approcher ses lèvres de son front.

— Avez-vous bien passé la nuit? lui demande Blanche. — Très-

bien. Je vous remercie. — Marguerite craignait que vous ne vous fussiez couché que fort tard, parce que vous aviez un de vos amis à souper avec vous. — Je ne sais point pourquoi Marguerite se permet ces réflexions, et de quelle nécessité il était de vous dire que j'avais reçu du monde hier au soir.

En prononçant ces mots, Touquet jette un regard sévère sur la vieille qui époussette et essuie les meubles sans oser regarder son maître.

— Mais, mon ami, reprend Blanche, est-ce que c'est mal de souper avec un de ses amis? — Non, sans doute. — Quelle faute Marguerite a-t-elle donc commise en disant cela? — Une servante ne doit point rapporter sans cesse tout ce que fait son maître. Il doit vous être fort indifférent, Blanche, que je reçoive ou non quelqu'un le soir. — Oh! mon Dieu, oui, puisque vous ne voulez pas que je descende. Cependant cela m'amuserait plus que de rester dans ma chambre. — Une jeune fille ne doit point parler à tant de monde, et il vient ici beaucoup de gens que je connais à peine. — Oui, le matin; mais le soir vous ne recevez que vos amis. — Je reçois peu de visites le soir, excepté Chaudoreille, que vous connaissez. — Oh! oui, et qui me fait rire toutes les fois que je l'aperçois. Mais c'est rare maintenant; car il me donnait des leçons de musique, et je crois à présent que j'en sais autant que lui. Vous ne voulez jamais que je quitte ma chambre. — Blanche, c'est qu'apparemment cela n'est pas convenable. — Mais quand vous êtes seul, j'aimerais mieux vous tenir compagnie et causer avec vous que d'écouter les histoires de Marguerite, qui souvent me font peur et m'empêchent de dormir. — Vous savez que je ne suis pas très-cauteur; après une journée de travail, de fatigue, j'aime le repos. — Et Marguerite dit que vous ne vous couchez que fort tard, que vous conservez longtemps de la lumière, et qu'elle ne sait pas si vous reposez une heure chaque nuit.

La vieille servante toussait inutilement pour faire taire Blanche; mais celle-ci, ne pensant pas qu'il y eût aucun mal à rapporter cela, n'y faisait point attention et continuait de parler. Marguerite, pour éviter les regards de son maître, essuie et époussette avec une nouvelle ardeur; mais cette fois la voix du barbier se fait entendre, et c'est à elle qu'il s'adresse.

— Marguerite, je vous ai dit, quand vous êtes entrée chez moi, que je détestais les curieux, les indiscrets, les valets qui espionnent leur maître. Vous en souvenez-vous? — Oui... oui... monsieur, dit la vieille servante en continuant de frotter le dessus d'une table. — Comment donc savez-vous si je me couche tard, si je conserve longtemps de la lumière, si je ne dors point dans la nuit, vous qui devez tous les soirs être à neuf heures dans votre chambre, et vous coucher sur-le-champ? — Monsieur, je vous demande pardon; mais quelquefois lorsqu'il fait du vent... ou que le tonnerre gronde... il m'est impossible de dormir. Alors, monsieur, je me lève pour faire une prière à ma patronne, ou mettre ma pelle et ma pincette en croix, ou placer une branche de buis sur mon lit... car vous savez, monsieur, que le buis coujure l'orage, et si l'on en avait mis jadis à l'Arsenal, sur la tour de Billi, elle n'aurait pas été détruite entièrement par la foudre, dans l'année mil cinq cent trente-sept... ou trente-huit, je ne sais plus au juste...

— Morbleu! laissez là votre buis et la tour de Billi! et répondez à ce que je vous demande... — M'y voici, monsieur: c'est toujours le vent ou l'orage qui est cause que je ne dors point, et comme ma fenêtre est en face de celle de l'appartement de monsieur... quand je dis en face... c'est un étage au-dessus... alors j'ai pu voir quelquefois de la lumière... et il m'a semblé que monsieur se promenait dans sa chambre... je n'en étais pas bien certaine, car il y a des rideaux, et l'ombre trompe quelquefois. — Comme je veux vous éviter la peine de vous assurer si je dors, dès ce soir vous changerez de chambre, et vous coucherez dans celle qui est au-dessus de mon appartement... — Quoi! monsieur, dans cette chambre où personne ne va jamais... Je ne crois pas qu'elle ait été habitée depuis que je suis ici... et je crains... — C'est assez... obéissez; et tâchez de ne plus espionner mes actions, où je serai forcé de vous renvoyer chez moi.

— Mon Dieu! que je suis fâchée de vous avoir fait gronder, Marguerite! dit Blanche en se rapprochant du barbier. — Si elle m'a dit cela, mon ami, c'est par l'intérêt qu'elle prend à votre santé: vous savez bien qu'elle vous est fort attachée... Mais puisque cela vous fâche, je vous promets qu'elle ne le fera plus. Allons, c'est fini; vous ne lui en voulez plus, n'est-ce pas?

La voix de Blanche est si douce, si touchante, que Touquet perd un peu de son air sévère, et sourit presque en lui répondant :

— Oui, c'est fini, laissons cela. Quant à vous, Blanche, continuez d'être sage... docile... — Et vous me ferez sortir un peu, n'est-ce pas? Vous me permettez d'aller à la promenade dans le Pré-aux-Clercs, ou sur la Place-Royale?... — Nous verrons... nous verrons cela plus tard: pour vous distraire, variez vos travaux... — C'est ce que je fais, mon ami: je quitte souvent mon aiguille pour faire du filet; ou bien je prends mon métier de tapisserie... Oh! vous verrez; je fais quelque chose de bien joli maintenant... — Je connais votre talent... votre goût: vous avez un sistré, vous pouvez vous amuser à en pincer. Chaudoreille vous a donné des leçons. — Oui; maintenant je suis aussi forte que lui, car je crois qu'il n'est pas bien habile, quoiqu'il se dise

grand musicien!... Mais tout cela ne m'amuse guère... j'aimerais mieux me mettre à la fenêtre qui donne sur la rue; mais vous ne voulez pas que je l'ouvre. — Non, Blanche, il passe trop de monde dans ce quartier, vous seriez vue, lorgnée et insultée par les bacheliers, les pages, qui se font un plaisir de commettre du désordre. — Allons... je n'ouvrirai pas ma fenêtre... Cependant, si vous vouliez, je mettrais un masque sur ma figure; alors ils ne me verraient pas. — On ne vous en remarquerait pas moins; d'ailleurs, Blanche, il n'est permis qu'aux dames de la cour de porter des masques. Je vous le répète, évitez les regards de ces étourdis, de ces impertinents qui courent les rues en lorgnant à toutes les fenêtres. Vous n'avez pas encore seize ans. Dans quelques années je quitterai Paris; je vendrai cette maison, et me retirerais à la campagne; vous y jouirez de plus de liberté, et vous y goûterez des plaisirs qui vaudront bien ceux que cette ville pourrait vous offrir. Mais quelqu'un entre dans la boutique; allez, Blanche, remontez dans votre appartement.

La jeune fille salue le barbier et regagne lestement le corridor dans lequel donne l'escalier qui conduit à sa chambre; elle pousse un léger soupir en y entrant, et se dit en regardant autour d'elle :

— Toujours ici!... Toujours voir la même chose!... c'est bien triste!... Ne parler qu'à Marguerite!... Elle est bien bonne, Marguerite, bien complaisante! elle m'aime beaucoup... mais quelquefois ses histoires sont fort ennuyeuses! Enfin! puisqu'il le faut...

Et Blanche reprend le morceau de tapisserie qu'elle est en train de faire, et chante, en travaillant, un des trois airs que son maître de musique lui a appris.

Bientôt la porte de la chambre s'ouvre; c'est Marguerite qui a suivi la jeune fille, mais qui n'arrive que longtemps après elle, parce que ses jambes n'ont plus leur vivacité de seize ans.

La vieille bonne fait la moue, car Blanche est cause qu'elle va changer de chambre, ce qui n'est pas une petite affaire pour Marguerite. Blanche s'en aperçoit; elle court au-devant de la vieille, la fait asseoir, et lui prend les mains en lui disant avec un charmant sourire :

— Est-ce que tu m'en veux, ma bonne? tu as bien vu que j'ai dit tout cela sans penser qu'il y eût du mal.

Qui pourrait résister au sourire de Blanche? La vieillesse est d'autant plus sensible à de si douces manières, qu'on en a rarement avec elle; et voilà pourquoi un vieillard perd quelquefois la raison, lorsqu'une jolie fille lui jette un tendre regard, car depuis longtemps il n'a plus l'habitude de supporter ces regards-là.

— Est-ce qu'on peut rester fâché avec vous? dit Marguerite en pressant la main de Blanche, et pourtant c'est bien désagréable... changer de chambre, déménager à mon âge!... — Je t'aiderai, ma bonne, c'est moi qui porterai tout. — Oh! ce n'est pas pour cela, c'est sur le même carré? il n'y a pas loin à porter... Mais cette chambre, que j'habitais depuis huit ans que je suis entrée ici, était, grâce à mes prières, à mes précautions, à l'abri des visites de tous les esprits malins. J'y bravais les tentatives des sorciers, des magiciens; et tout ce que j'ai fait est maintenant à refaire dans la nouvelle chambre que je vais habiter. — Tu crois donc, Marguerite, que les sorciers iraient te visiter si tu ne prenais pas toutes tes précautions? — Et pourquoi pas, mademoiselle? Est-ce que ces gens-là ne vont pas partout où ils peuvent pénétrer?... C'est qu'il y en a un grand nombre dans Paris; ils enlèvent les cadavres attachés au gibet de Montfaucon; ils commettent mille horreurs pour faire réussir leurs sortilèges. Il y a près de cinquante ans... oui, c'est ma mère qui me contait cette histoire, qu'un laquais, ruiné par le jeu, se donna au diable pour dix écus. Le démon se transforma en serpent, et prit possession du laquais en s'introduisant dans son corps par sa bouche; et, depuis ce temps, le malheureux faisait des grimaces horribles, parce qu'il avait le diable au corps. Quelques années après, un chevalier du guet fut enlevé par un sorcier. — Ah! ma bonne, tu vas encore me conter des histoires qui me font peur la nuit! — Je ne dis pas cela pour vous faire trembler, mais pour vous prouver qu'il faut se tenir en garde contre les magiciens, et ne pas être comme ces gens incrédules qui doutent de tout, lorsque nous avons tant d'exemples du pouvoir de la magie! Je ne vous citerai pas la maréchale d'Ancre, et Urbain Grandier, qui avait logé des diables dans le corps des religieuses Ursulines de Loudun : cela est trop épouvantable; mais je vous conterai seulement ce qui arriva à un magicien appelé César Perditor; cela date de dix-sept ans environ; vous voyez, ma chère enfant, que ce n'est pas très-ancien.

— Mais, ma bonne, si vous vous occupiez de votre déménagement? dit Blanche, qui ne semble pas fort curieuse d'entendre l'histoire de Marguerite. — Nous avons le temps, répond la vieille servante en approchant sa chaise de celle de Blanche, enchantée de conter une histoire de sorciers, quoique cela la fasse frémir aussi. Marguerite commence aussitôt.

— Ce César était, dit-on, fort habile dans son art magique; il faisait tomber à volonté la grêle et le tonnerre; il avait un esprit familier, et un chien qui portait ses lettres et lui en rapportait les réponses. A un quart de lieue de cette ville, du côté de Gentilly, il habitait une caverne dans laquelle il faisait voir le diable et toute la cour infernale!... Ah! ma pauvre enfant! on dit qu'à une grande distance de

la caverne on entendait la nuit un bruit épouvantable!... Il composait des philtres pour donner de l'amour, et des images de cire pour faire mourir en langueur les personnes dont c'était le portrait.

— Un jour... non, ce devait être une nuit, un vieillard se rendit à la caverne; il paraissait souffrant et bien malheureux. Un grand seigneur, un libertin, enfin un mauvais sujet, lui avait enlevé sa fille, son unique enfant; le vieillard, dans son désespoir, et ne pouvant obtenir justice, venait trouver le magicien, pour qu'il lui donnât le moyen de se venger de celui qui l'avait outragé.

— Ma bonne, il me semble que votre maître vous appelle, dit Blanche en interrompant Marguerite. — Non, non, il ne m'appelle pas... Excepté à l'heure des repas, est-ce que M. Touquet a jamais besoin de moi? Or donc, nous disons que le vieillard alla trouver le magicien, et que celui-ci lui promit son secours. En effet, on entendit cette nuit-là dans la caverne encore plus de bruit qu'à l'ordinaire; si bien que M. le lieutenant de police y envoya du monde, et que César fut pris et conduit à la Bastille, où bientôt après le diable vint l'étrangler. — Et le vieillard, ma bonne? — Il ne reparut plus à sa demeure : c'est que sans doute le diable l'emporta aussi, ou que le grand seigneur ayant appris ce qu'il allait faire chez le magicien... mais on n'en sut pas davantage sur son compte. Cela vous prouve toujours, ma chère enfant, combien il est dangereux de hanter ces gens-là... — Ma bonne, ce petit talisman que vous m'avez donné, que je porte sur moi, n'est donc pas l'ouvrage d'un sorcier? — Non; certes, ma petite! Ah! bien au contraire, c'est pour vous préserver de leurs embûches que je vous l'ai donné; il est sous la protection de ma patronne!... Avec cela, ma chère Blanche, vous pourriez aller, courir partout, votre innocence ne courrait aucun danger. — Pourquoi donc alors mon bon ami ne me permet-il pas de sortir de ma chambre? — Ah! ma chère Blanche, c'est que M. Touquet ne croit pas aux talismans, et c'est bien malheureux pour lui!... — Mais vous, Marguerite, qui avez peur de tout, pourquoi ne portez-vous pas un talisman semblable? — Ah! mon enfant, le vôtre consiste principalement à préserver votre vertu... et à mon âge on n'a pas besoin de talisman pour la défendre. — Ma vertu?... est-ce que les magiciens prennent la vertu des jeunes filles?... — Non-seulement les magiciens, mais les galants, les séducteurs, enfin tous les mauvais sujets dont M. Touquet vous parlait ce matin. — Et qu'est-ce que ces gens-là feraient donc de ma vertu? — Mon enfant, cela veut dire qu'ils chercheraient à vous tourner la tête, à vous donner le goût de la coquetterie, du désordre, des affluets, du mensonge; enfin vous ne seriez plus alors la sage, la douce Blanche. — Ah! je comprends; mais, ma bonne, sans talisman, je crois bien que je n'aurais jamais ces goûts-là!... Je ne voudrais rien faire qui pût causer du chagrin à celui qui a pris soin de mon enfance!... qui a tant fait pour moi depuis que j'ai perdu mon père!... — C'est fort bien, mon enfant; mais avec un talisman, voyez-vous... enfin je suis bien plus tranquille!... et si M. Touquet y croyait comme moi, il vous donnerait un peu plus de liberté. Ce n'est point que je le blâme de craindre pour vous les tentatives des mauvais sujets... Vous devenez chaque jour si jolie!... — Ma bonne, les mauvais sujets tourmentent donc les jolies filles?... — Hélas! oui, ma chère petite, je m'en souviens!... et malheureusement les jolies filles écoutent volontiers les mauvais sujets! — Elles les écoutent volontiers, ma bonne? Est-ce qu'ils parlent mieux que les autres hommes? — Non pas mieux... mais ils savent si bien dissimuler, ils ont la langue dorée!... les yeux trompeurs, les manières... Ah! que je suis contente que vous ayez un talisman!... — Mais, ma bonne, puis-je ne quitte pas ma chambre... — Sans doute!... mais vous ne la garderez pas toujours; et sous ma surveillance, il me semble qu'on pourrait bien vous permettre de temps à autre une petite promenade. M. Touquet est sévère!... très-sévère!... Me faire changer de logement parce que je me suis aperçue qu'il ne dort pas la nuit! Est-ce ma faute, à moi, s'il ne dort pas!... — M'empêcher d'ouvrir ma fenêtre... — Ah! c'est qu'elle donne sur la rue... Et s'il savait que vous regardiez si souvent à travers les carreaux!... mais on ne peut guère vous voir... ces vitres sont si petites, si rapprochées... — Oh! oui, c'est comme une grille!... — Un père ne serait pas plus rigide!... — Ah! Marguerite, il me tient lieu du mien!... — Oui... oui... je le sais bien, et cependant il n'est point votre parent, n'est-ce pas? — Non, Marguerite, je ne crois pas. — D'après ce que j'ai appris dans le quartier avant d'entrer à son service, vous êtes la fille d'un pauvre gentilhomme, qui vint à Paris pour suivre un procès, il y a environ dix ans de cela... — Oui, ma bonne. J'avais alors cinq ans et quelques mois; il me semble cependant que je me souviens encore de mon père... Il était bien bon, il m'embrassait souvent... — Et votre mère, vous en souvenez-vous? — Hélas! non; mais je crois me rappeler encore cette nuit où nous arrivâmes ici... Nous avions été longtemps en voiture, nous venions de bien loin. — Et M. Touquet vous logea, car alors il tenait des logements... Ensuite?... — J'étais bien lasse; on me donna à manger, puis on me coucha dans cette chambre... C'est toujours la même que j'ai occupée depuis!... — Et après?... — Je ne révis plus mon père. Le lendemain, M. Touquet m'apprit qu'il était mort!... — Oui, bien malheureusement, dit-on; il y avait alors, comme il n'y a que trop souvent encore, des combats de nuit entre des pages, des laquais et d'honnêtes bourgeois, qui se voyaient

en rentrant chez eux attaqués par ces scélérats maudits. Cette nuit-là, il se commit mille désordres dans les rues de Paris; plusieurs personnes furent assassinées, et votre pauvre père, qui était sorti, fut, en revenant, enveloppé dans une bagarre, et périt en voulant se défendre... voilà tout ce que j'ai appris. En savez-vous davantage? — Non, Marguerite; d'ailleurs tu sais bien que mon protecteur ne veut pas que l'on parle de cela. — Oui, parce qu'il craint que cela ne vous fasse de la peine. — Il a daigné me garder près de lui, m'élever comme sa fille, me faire donner quelques talents... Aussi j'ai pour lui la plus vive reconnaissance. — Oh! oui, il s'est très-bien conduit! — Il vous aime, quoiqu'il ne soit pas caressant, ni expansif dans ses paroles; je suis bien sûre qu'il vous porte le plus grand intérêt. Il paraît qu'il n'a point l'intention de se marier, quoiqu'il soit jeune encore; il est à son aise... plus même qu'il ne veut le paraître... — Tu crois, Marguerite?... — Ah! chut! s'il savait que j'ai dit cela... et que je l'ai aperçu quelquefois compter de l'or, c'est pour le coup qu'il me renverrait! — Tu l'as vu compter de l'or? — Je ne vous ai pas dit cela, mademoiselle... Non, non, je n'ai rien vu!... Ah! mon Dieu! vous allez encore bavarder... Je ferai bien mieux d'aller m'occuper de mon déménagement. — Je vais avec toi, ma bonne. — Venez, puisque vous le voulez.



— Monseigneur, ce vin est indigne de vous être offert.
— J'aime toujours ce qu'on ne m'offre pas.

Blanche suit Marguerite, qui monte à sa chambre et soupire en songeant qu'il faut la quitter. Pour dissiper son chagrin, Blanche se hâte de transporter les meubles et les effets de la vieille servante dans la pièce qui est vis-à-vis. En vain Marguerite lui crie : Doucement, mademoiselle, ne portez rien que je n'aie jeté de l'eau bénite partout. — Blanche, pour lui épargner de la fatigue, a bientôt terminé le déménagement, et Marguerite se décide enfin à entrer dans son nouvel appartement, qu'elle recommande de nouveau à sa patronne.

— Tu seras bien mieux ici, lui dit Blanche, cette chambre est plus commode, plus grande. — Je la trouve fort triste, moi, dit Marguerite en jetant autour d'elle des regards craintifs. — Cette grande alcôve... cette tenture sombre... ces recoins... Ah! mademoiselle, voyez donc, s'il vous plaît, s'il n'y a rien dans cette grande armoire. Blanche court ouvrir l'armoire, et, après l'avoir visitée, rapporte à Marguerite un petit livre lourd de poussière.

— Voilà tout ce que j'ai trouvé, ma bonne! dit-elle en présentant le livre à la vieille, qui met ses lunettes, et dit : — Voyons un peu ce que c'est....

Marguerite parvient, non sans peine, à lire : *Grimoire du sorcier Odart, le fameux noueur d'aiguillettes.*

— Ah! mon Dieu, dit Marguerite en laissant tomber le livre, je suis perdue si ce sorcier-là a couché dans cette chambre-ci. Miséricorde!

un noueur d'aiguillettes! — Qu'est-ce que cela veut dire, ma bonne, noueur d'aiguillettes?... — Cela veut dire... cela veut dire, mademoiselle, un bien méchant homme qui n'aime guère son prochain; enfin un homme qui jette des sorts pour rendre son semblable malheureux. — Ah! c'est bien vilain cela; y a-t-il encore de ces noueurs d'aiguillettes? — Hélas! oui, ma chère enfant, et ils jettent toujours des sorts, car j'ai rencontré dans ma vie plusieurs personnes qui avaient été ensorcelées par eux. Brûlons cela, brûlons bien vite.

Marguerite s'empresse de jeter le grimoire dans la cheminée, où elle allume du feu; puis elle commence des prières à sa patronne, et Blanche redescend se mettre à son ouvrage.

CHAPITRE IV.

Le chevalier Chaudoreille.

A peine Blanche et Marguerite avaient-elles quitté l'arrière-salle, que Touquet courut au-devant d'un homme qui entra dans la boutique, en lui disant :

— Arrive donc, mon cher Chaudoreille, tu te fais bien attendre, et aujourd'hui justement j'ai à te parler.

Le nouveau personnage qui venait d'entrer chez maître Touquet était un homme de trente-quatre ans, mais qui en paraissait avoir au moins quarante-cinq, tant sa figure était fripée et ses joues creuses; son teint jaune n'était relevé que par deux petits ronds écarlates formés sur les pommettes de ses joues, et qui, par leur éclat et leur luisant, trahissaient leur origine. Ses yeux étaient petits, mais assez vifs; et M. Chaudoreille les faisait rouler continuellement sans jamais les fixer sur la personne à laquelle il parlait; son nez court et retroussé contrastait avec la grandeur de sa bouche, que surmontait une immense moustache rouge comme ses cheveux; tandis que sous la lèvre inférieure croissait une royale qui se terminait en pointe sur son menton.

La taille de ce cavalier n'allait pas à cinq pieds, et la maigreur de son corps paraissait plus sensible dans le justaucorps usé qui l'enfermait; les boutons de son pourpoint manquaient en plusieurs endroits, et quelques reprises mal faites semblaient prêtes à former des crevées. En revanche, son haut-de-chausses, beaucoup trop large, donnait à ses cuisses un énorme volume, et les jambes qui en sortaient paraissaient encore plus grêles; car les bottes à entonnoir qu'il portait, retombant sur sa cheville, ne pouvaient cacher l'absence du mollet. Ces bottes, d'un jaune foncé, avaient des talons de deux pouces de haut, et l'on y voyait constamment des éperons; le pourpoint et le haut-de-chausses étaient d'un rose passé, et accompagnés d'un petit manteau de même couleur, qui descendait à peine jusqu'à la taille; ajoutez à cela une fraise très-haute, un petit chapeau surmonté d'un vieux panache rouge et posé sur l'oreille, une vieille ceinture en soie verte, une épée beaucoup plus longue qu'on ne les portait, et dont la poignée montait jusqu'à la poitrine, et l'on aura un portrait fidèle de celui qui se faisait appeler le chevalier de Chaudoreille; dont un léger accent gascon dénotait l'origine, et qui marchait la tête haute, le nez au vent, la main sur la hanche, le jarret tendu, comme prêt à se mettre en garde, et paraissant disposé à défier tous les passants.

En entrant dans la boutique, Chaudoreille se jette sur un banc, comme quelqu'un accablé de fatigue, et place son chapeau près de lui en s'écriant :

— Réposons-nous, sandis, jé l'ai bien mérité!... ouf!... quellé nuit! grand Dieu, quellé nuit!

— Et que diable as-tu donc fait cette nuit pour être si fatigué? — Ah, rien que d'assez ordinaire pour moi, il est vrai; rossé trois ou quatre grands drôles qui voulaient arrêter la chaise d'un comte, blessé deux pages qui insultaient un jeune fille, donné un grand coup d'épée à un étudiant qui allait s'introduire par la fenêtre dans un maison. livré au guet quatre voleurs qui allaient dévaliser un pauvre gentilhomme... voilà à peu près ce que j'ai fait cette nuit.

— Peste! dit Touquet en laissant échapper un sourire ironique, sais-tu bien, Chaudoreille, que tu vau à toi seul trois patrouilles du guet? il me semble que le roi ou monsieur le cardinal devraient récompenser une conduite si belle en te nommant à quelque poste important dans la police de cette ville, au lieu de laisser un homme si brave, si utile, battre le pavé toute la journée et courir les brelans, les lansquenets, les tripots, pour tâcher d'y trouver un écu à emporter.

— Oui, dit Chaudoreille sans paraître faire attention à la dernière partie de la phrase du barbier, jé conviens que jé suis très-brave, et que mon épée a été bien souvent utile à l'Etat... c'est-à-dire aux opprimés; mais j'agis sans intérêt, jé cède aux mouvements de mon cœur... c'est dans lé sang, cadédis! l'honneur avant tout!... et dans ce siècle-ci nous né badinons pas! Jé suis cé que l'on appelle à la cour un raffiné d'honneur : un clin d'œil offensant, un salut un peu froid, un manteau qui vient froisser lé mien, zesté l'épée à la main; jé né

connais qu'é cela! J'é mé battrais avec un enfant dé cinq ans, s'il mé manquait!

— Je sais que nous sommes dans un temps où l'on se bat pour une misère!... mais je n'ai jamais ouï dire que tes duels aient fait du bruit. — Qué diable, mon cher Touquet, les morts né peuvent pas parler; et ceux qui ont affaire à moi n'en reviennent jamais. Tu as entendu parler du fameux Balagni, surnommé lé brave, qui fut tué en duel il y a une quinzaine d'années... eh bien! mon ami, j'é suis son élève, et son successeur!... — Il est malheureux pour toi de n'être pas venu au monde deux siècles plus tôt; les tournois commencent à passer de mode... et les chevaliers qui redressaient les torts, pourfendaient les géants, ne se voient plus... que dans les galeries de tableaux. — Il est



— Voyons un peu ce que c'est, dit Blanche. Et la vieille Marguerite lut : « Grimoire du sorcier Odoart, le fameux noueur d'aiguillettes. »

— Je ne pense pas qu'on s'y trompe. — C'est égal, je tiens essentiellement à mes moustaches... et la royale... cela lait bien... cela donne un air mâle... Ah! le roi François 1^{er} savait bien cé qu'il faisait en portant cé petit bouquet au menton... Né trouves-tu pas qué j'ai un faux air de ressemblance avec cé roi? — Très-faux en effet, car je délie à qui que ce soit de s'en apercevoir. Mais venons à mon affaire : j'ai à t'employer... tu es libre de ton temps?... — Libré?... oui, c'est-à-dire pour toi il n'est rien qué j'é n'abandonne... J'ai bien deux ou trois rendez-vous amoureux et cinq à six affaires d'honneur... Mais cela peut sé remettre... — Il y aura quelques pistoles à gagner. — J'é suis homme à mé mettre dans lé feu pour t'être utile. — Ce n'est pas positivement moi que cela regarde... — Oui, j'entends, des missions délicates... tu sais qué j'é t'ai déjà servi en maintes circonstances... — J'espère que tu seras plus adroit cette fois; car la manière dont tu t'es conduit dans les dernières affaires où je t'ai employé ne devrait pas m'engager à me servir encore de toi. — Ah! mon cher Touquet!... né sois pas injuste! Il mé semble qué j'é m'en suis passablement tiré : d'abord tu mé charges de porter uné lettre à une démoiselle sans qué les parents le sachent... — Oui, et tu remets positivement le billet à sa mère... — Qué diablé! pouvais-je deviner? Cette femme avait du rouge, des fleurs, des dentelles... un corset qui lui rendait la taille dé la grosseur dé mon pouce!... j'ai cru qué c'était la démoiselle! Avec leurs cerceaux, leurs vasquines, leurs plombs, leurs immenses coiffures, il né sera bientôt plus possible dé distinguer lé sexes! — Une autre fois, je te dis de feindre une querelle avec un de tes amis, afin d'amasser du monde dans la rue et de faire arrêter la chaise d'une jeune femme à laquelle on voulait parler.... Tu te fais donner deux ou trois soufflets, et tu te sauves.... — Ah! mon ami, né t'en prends qu'à ma bravoure; j'é savais bien qué la querelle n'était qué feinte; malgré cela, au troisième soufflet, j'é sentis lé sang qui mé montait au visage, et j'é m'en allai dé peur dé mé fâcher... — Cette fois, j'espère que tu te conduiras mieux... — Parle, as-tu besoin dé mon bras,



Comment le chevalier de Chaudoreille perdit sa fraise.

certain qué si j'avais vécu du temps des croisades, j'aurais voulu rapporter dé la Palestine deux mille oreilles de Sarrasins! mais ma chère *Rolande* y a été... cette épée redoutable qui mé vient d'un arrière-cousin, qui la tenait dé Roland le Furiex... Elle a envoyé diablement des gens dans l'autre monde! — J'ai toujours peur qu'elle ne te fasse tomber, elle me semble bien grande pour toi. — Elle a cependant raccourci d'un pouce depuis qué j'é l'ai, et cela à force d'avoir servi. Pour peu qué j'é continue de ce train, elle deviendra un petit stylet. — Laissons là tes prouesses, Chaudoreille, j'ai à te parler de choses plus intéressantes. — Si tu voulais mé raser d'abord, j'en ai grand besoin; ma barbe pousse deux fois plus vite la nuit, quand j'é né soupé point la veille... — Il paraîtrait alors que tu as fait diète depuis quelques jours.

Pendant que le barbier prépare tout ce qui est nécessaire pour raser Chaudoreille, celui-ci détache son épée et, après avoir fait le tour de la boutique en cherchant un endroit qui lui paraisse convenable pour l'y mettre, se décide à la garder sur ses genoux; il se débarrasse de son manteau, puis il ôte la fraise un peu fanée qui entoure son cou, et abandonne sa petite figure maigre et originale aux soins de Touquet, qui s'avance armé du bassin et de la savonnette.

Le barbier commence par prendre et jeter dans un coin de la boutique la longue rapière que Chaudoreille tenait avec respect sur ses genoux. Le chevalier fait un mouvement de désespoir en s'écriant :

— Qué fais-tu, malheureux? tu vas briser *Rolande*!... l'épée du neveu de Charlemagne!... — Si c'est une bonne lame, elle né se brisera pas. Comment veux-tu que je te rase si tu conserves cette grande pertuisane sur tes genoux!... — Il fallait au moins la prendre avec précaution... Sandis, tu es presque aussi vif qué moi... — Veux-tu te faire couper les moustaches? — Eh non! jamais!... un chevalier sans moustaches! y penses-tu! veux-tu qu'on mé prenne pour uné jeuné fille?...

dé ma valeur? — Non, Dieu merci, je ne mettrai pas ta valeur à l'épreuve!... L'affaire est fort simple et ne te coûtera pas grand effort de génie!... — Tant pis... j'é juré par *Rolande* qué j'é mé sentais disposé à braver tous les périls... Prends gardé, mon ami, tu approches ton rasoir dé mon nez... Tu vas finir par m'en emporter un morceau, et cela ôterait du charme à ma physionomie... — Ne craignez rien, valeureux Chaudoreille, je respecterai votre figure!... ce serait dommage de la gâter. — Oui, certés, et cela ferait pleurer plus d'uné grandé dame, qui daigne avoir des bontés pour ton serviteur... — Ces grandes dames-là devraient bien te faire présent d'un autre pourpoint, car le tien a bien gagné sa retraite!... — Mon cher, l'a-

mour ne s'arrête point à de telles vétilles!... jé plais avec ou sans pourpoint!... c'est la tournurè qui fait tout!... et jé dame lé pion à à plus d'un cavalier couvert d'oripeaux et de fanfrêches; d'ailleurs si jé voulais des dentelles, des manchettes, des collièchets!... jé n'aurais qu'un sourire à donner! Ah! mon Dieu!... prends donc garde, mon cher Touquet... voilà lé chien du voisin qui prend ma fraise... Ah; lé pendard... il la tient dans sa gueule!... — Il faut la lui reprendre... — Cela t'est bien facile à dire... Cé maudit chien mord tout lé monde.

Chaudoreille se lève à moitié rasé et court prendre son épée, qu'il tire du fourreau; mais pendant ce temps le chien sort de la boutique en emportant la fraise, et le chevalier gascon le poursuit dans la rue en s'écriant :

— Ma fraise!... sandis, ma fraise!... arrêtez lé voleur!

Les cris de Chaudoreille font courir le chien plus vite, et les passants regardent avec étonnement cet homme, à moitié déshabillé, une joue rasée et l'autre couverte de savon, qui court l'épée à la main en criant au voleur. Les badauds s'amassent, car il y en avait déjà en mil six cent trente-deux; ils suivent Chaudoreille pour connaître l'issue de l'aventure. Les enfants jettent des pierres au chien, et celui-ci redouble de vitesse, enfle une allée et disparaît aux regards de Chaudoreille, qui, n'en pouvant plus, s'arrête enfin en poussant un gros soupir. Sa colère redouble quand il s'aperçoit que tout le monde rit en le regardant. Il jure alors... mais assez bas pour que personne ne puisse l'entendre; et, se faisant jour à travers la foule qui l'entoure, il regagne tristement la maison du barbier.

— Il faut que tu sois fou pour courir ainsi dans la rue! dit Touquet, qui s'impatientait pendant la course de Chaudoreille; tu mériterais que je n'achevassé point de te raser. — Eh, cadédis! cela t'est bien aisé à dire!... Jé suis volé... une fraise magnifique!... — Tu en mettras une autre. — Jé n'en ai pas d'autre! — Avec un sourire tu auras tout ce que tu voudras. — Oui, mais jé né suis pas en train de faire des sourires. — Allons, calme-toi. Si notre affaire réussit, comme je n'en doute point, je te donnerai quelques écus, avec lesquels tu auras bien d'autres collets, car les fraises ne sont plus de mode.

Cette assurance adoucit un peu le chagrin de Chaudoreille, et il se rassied pour qu'on achève de le raser.

— Tu iras aujourd'hui dans la Cité, reprend le barbier en achevant la toilette du chevalier, dans la rue de la Calandre; y entreras dans la boutique d'une parfumeuse, c'est à peu près au milieu de la rue... — Oui, oui, jé la connais!... c'est là que jé mé fournis. — Tant mieux, l'accès t'en sera plus facile. Et tu dois connaître alors la jeune fille que je vais te dépeindre : vingt ans, taille moyenne, tournure leste, cheveux bruns, les yeux noirs et assez éveillé?... — Ecoute, jé né crois pas que jé la connaisse, vu que depuis deux ou trois ans jé n'ai point acheté de parfumerie, parce que les odeurs mé font mal aux nerfs. — Si tu pouvais, Chaudoreille, te dispenser avec moi de mentir à chaque minute, cela mé ferait grand plaisir. — Qu'entends-tu par là? Moi mentir! Sandis! jé té jure par Rolande!... — Tais-toi, et écoute. Un grand seigneur est amoureux de cette jeune fille, dont je viens de te faire le portrait... Ce grand seigneur est le marquis de Villebelle!... — Peste! lé marquis de Villebelle! c'est un gaillard qui fait parler de lui... Jé suis enchanté de travailler pour un homme de cette trempe... Il est aussi brave que généreux... c'est un roué dans mon genre! Jé veux lui donner des preuves de mon zèle et de mon génie. — Il faudrait commencer par reténir ta langue; songe bien que la moindre indiscretion te coûterait cher. Je ne l'aurais point appris le nom de celui qui nous fait agir, si la jeune fille ne l'eût pas su; mais comme elle pourrait elle-même te le nommer, il vaut mieux que tu l'apprennes par moi... Souviens-toi encore que c'est moi qui t'emploie, et non pas le marquis. Je pourrais moi-même m'acquitter de la commission dont je te charge... mais je commence à avoir une réputation de probité, de sagesse; on pense généralement que, revenu des erreurs de ma jeunesse, je ne me mêle plus d'intrigues, et je tiens à ne point détruire cette bonne opinion que dans le quartier on a maintenant de moi... — Ah! coquin!... tu es malin comme un singe, tu n'en fais que mieux tes affaires!... et ton air froid et sévère trompe bien des gens! Tu as raison, sandis! il faut dissimuler!... c'est l'essence de l'intrigue; et jé veux tâcher de né plus avoir l'air si libertin et si roué, afin de mieux empaumer les petites innocentes.

Le barbier hausse les épaules et fait un mouvement d'impatience qui rapproche de nouveau la lame de son rasoir du nez de Chaudoreille, dont le visage devient encore plus blême excepté la partie de ses joues dont le coloris semble inamovible.

— Malédiction! s'écrie Touquet en retenant d'une main Chaudoreille par le bout de son nez, pour l'empêcher de remuer, et achevant de l'autre main de le raser; ne pourras-tu jamais te tenir tranquille, et ne point trembler devant la lame de mon rasoir!... Tu mériterais d'être balaféré par toute la figure. Allons, lève-toi... c'est fini.

— Grand merci! s'écrie Chaudoreille, qui respire plus librement. Jé suis acommodé comme un chérubin! Oh! tu as la main aussi habile que légère... Cela fait soixante-dix-sept barbes que jé té dois... — C'est bon, nous compterons cela plus tard... — Jé sais que tu l'en rapportes à moi... Tu n'es pas contenté de barbière qui rase à crédit un

de mes amis, et qui lui fait une entaille chaque fois, afin, dit-il, de marquer les barbes.

— Avant qu'il ne vienne du monde, convenons de nos faits... — Parlé toujours, jé t'écoute en mé débarbouillant... — Tu iras donc chez la parfumeuse, et tout en achetant quelque chose... — Ah! oui, une colerette, ou une fraise, par exemple... — N'importe... — Jé trouve que les fraises mé vont mieux... — Tais-toi donc, maudit bavard! il ne s'agit pas ici de ta figure. Tu lieras conversation avec la jeune fille que je t'ai dépeinte; tu lui diras que M. le marquis est amoureux d'elle au point de faire des folies... — Oui, jé lui dirai qu'il veut sé poignarder à ses yeux si elle né se rend pas... — Il n'est pas question de se tuer... Imbécile, beau moyen pour séduire une grissette!... — Moi, jé né les séduis jamais autrement!... — On parle de cadeaux, de bijoux, de présents, cela les attendrit beaucoup plus vite... — Chacun sa méthode! moi, jé né les attendris jamais avec cela. Au reste, jé dirai tout ce que tu voudras, jé férai lé marquis généreux et magnifique comme un enfant de la Gascogne... — Enfin, tu demanderas au nom du marquis un rendez-vous pour demain soir... — Où cela... — Où tu voudras... mais de préférence dans un quartier peu fréquenté... — Fort bien; ensuite?... — Oh! le reste mé regarde... — Un moment : si la petite né voulait pas accorder un rendez-vous?... — Y penses-tu! une fille de boutique qui sait qu'elle a plu au noble seigneur de Villebelle!... Je suis certain qu'elle grille déjà d'impatience de ne point voir arriver quelque messager. Il faudrait que tu t'y prisses bien maladroitement pour ne point réussir... — Sois tranquille, jé né suis pas un belître, jé m'en flatte, et jé veux que cette affaire mé mette dans les bonnes grâces du marquis... — Encore une fois, ce n'est point à lui, mais à moi que tu auras affaire; et s'il t'échappe par la ville un seul mot sur cette aventure, si tu as le malheur de parler du marquis, songe qu'alors la lame de mon rasoir ne laissera pas entière cette figure dont tu parais faire tant de cas.

Les yeux du barbier annonçaient la ferme détermination de tenir sa promesse; Chaudoreille s'empressa d'aller ramasser son épée et de la rattacher à son côté en murmurant :

— Oui, sans doute, jé fais cas de ma figure, elle en vaut bien la peine, et jé lui dois de bien heureux moments!... Cé diablé de Touquet plaisant toujours. Mais, entre amis on né doit point sé fâcher, nous connaissons tous deux notre mutuel bravoure : il est donc superflu de nous en donner des preuves... Jé té jure par Rolande la plus grande discrétion, et tu sais si l'on peut compter sur moi; cé n'est pas d'aujourd'hui que tu mé connais... il y a uné quinzaine d'années que nous sommes unis par l'amitié! Nous sommes deux gaillards qui avons fait des nôtres!... Qué d'intrigues conduites à bien par notré talent!... sans compter nos prouesses personnelles. Toi, bâti en Hercule, figure à l'antique!... tournuré noble... tu étais adoré des grandes dames... c'est-à-dire des femmes d'uné grande taille. Moi, plus petit, mais bien fait, physionomie plus moderne, jé mé retire sur la grâce et la légèreté. L'amour né t'a jamais beaucoup occupé!... Tu préférerais l'argent... Ah! l'argent et lé jeu?... c'étaient là tes délices; moi, j'aime aussi lé jeu, jé l'avoue, jé suis d'uné terriblé force au piquet!... Mais la galanterie emploie une grande partie de mes moments! Jé né puis m'en défendre! j'aime les femmes! et cela n'est pas étonnant, jé suis leur enfant gâté; elles ont semé de fleurs lé sentier de ma vie!... sans compter toutes celles que jé dois cueillir encore!... Jé leur ai dédié mon cœur et mon épée! Mais l'amour et la valeur né conduisent pas toujours à la fortune!... Tu l'as attrapée plus vite que moi, et jé t'en fais mon compliment!... Pendant que jé courais sur les traces d'uné Vénus, tu faisais réussir sans moi quelque intrigue bien embrouillée!... Car enfin, cette maison né t'appartenait point jadis; et maintenant t'en voilà propriétaire. Elle né t'est pas tombée des nues!... — De quoi te mêles-tu? dit le barbier avec l'accent de la colère, que t'importe comment j'ai acquis cette maison!... Quand je t'ai employé, ne t'ai-je pas payé... et souvent bien plus que tu ne le méritais? Je te l'ai déjà dit, Chaudoreille, si tu veux que nous restions amis, si tu es bien aise que je te fasse gagner parfois quelques écus, ne commence plus tes sottés questions, et ne cherche jamais à savoir ce que l'on ne juge pas à propos de te confier; autrement je te mets à la porte de chez moi, et tu n'y rentreras jamais!

— Eh! là, là!... sandis!... c'est un petit Vésuve!... cé cher Touquet!... Peste! si jé mé laissais aller comme toi à ma chaleur naturelle, nous férierions dé bellés choses? C'est fini, motus sur cé sujet. Mé voici habillé... Il né mé manque que ma fraise... Comment ferai-jé pour sortir sans cela?... — Tu es bien sorti tout à l'heure à moitié déshabillé... — Mais tout à l'heure j'avais l'épée à la main, et dans ces moments-là jé né vois rien que ma victime. C'est égal, jé férai monter mon manteau un peu plus haut. Ah! j'oubliais l'essentiel... Pour que j'achète quelque chose dans la boutique de la petite, il mé faut de l'argent, et jé suis à sec dans cé moment.

— Tiens, prends ces dix écus, c'est un à-compte sur ce que je te donnerai si tu remplis bien mes intentions... — C'est une affaire faite! dit Chaudoreille en prenant l'argent et en tirant de sa ceinture une vieille bourse de soie, jadis rouge, dans laquelle il place un à un, et avec un certain air de respect, les dix pièces que le barbier vient de lui donner.

— Il est encore trop matin, dit Touquet, pour que tu te rendes

chez la parfumeuse; ces dames n'ouvrent point leurs boutiques d'aussi bonne heure que nous. En attendant le moment de faire ta commission, ne pourrais-tu pas monter chez Blanche, et lui donner une leçon de musique?... cela la distrairait; et je conviens qu'elle ne doit pas s'amuser beaucoup dans sa chambre, où elle ne voit que Marguerite.

Au nom de Blanche, Chaudoreille a levé les yeux au ciel et poussé un soupir qu'il étouffe aussitôt en s'écriant :

— A propos, comment se porte-t-elle, cette jolie enfant? J'allais te demander de ses nouvelles, car il y a un siècle que jé né l'ai vue. — Elle se porte fort bien; mais elle s'ennuie... elle voudrait sortir... — Qué diable aussi, pourquoi ne m'envoies-tu pas plus souvent lui tenir compagnie?... Jé l'amuserais, cette bellé Blanche, et jé lui pincerais quelque chose. — Je ne suis pas persuadé que tu l'amuserais beaucoup. Blanche dit que tu lui chantes toujours la même chose, et qu'elle en sait maintenant autant que toi sur le sistré. — Commé ces jeunes filles ont dé l'amour-propre!... Jé conviens qu'elle a fait des progrès rapides, et cela n'est pas étonnant, j'ai uné manière d'enseigner qui rendrait un âne en état dé filer des sons!... D'ailleurs, la pétite a de l'intelligence... mais jé mé flatte que jé puis encore lui en apprendre long.

— Chaudoreille, je t'ai donné une grande preuve de confiance en te permettant de voir Blanche; tu m'as juré de ne jamais parler de sa beauté. — Sois donc tranquille; quand par hasard on mé demande si jé connais cette jeune fille dont tu prends soin, jé réponds, comme nous en sommes convenus, que jé l'ai aperçue trois ou quatre fois, qu'elle n'est ni bien ni mal... dé ces figures dont on né dit rien. — C'est bien. Si l'on se doutait que cette maison renferme une des plus jolies femmes de Paris, je n'aurais plus un moment de tranquillité. Sans cesse assaillié par une foule de galants, de roués, de libertins, je verrais cette demeure devenir le rendez-vous de tous les mauvais sujets du quartier; je ne pourrais m'éloigner un moment sans que l'un d'eux ne cherchât à s'introduire près de Blanche, et la surveillance de Marguerite serait insuffisante ainsi que la mienne pour déjouer toutes les entreprises des galants: c'est pour n'avoir point tout ce tracass que je dérobe Blanche aux regards des curieux. — Oh! dé cé côté, tu fais fort bien, et jé t'approuve!... Il né faut pas la laisser voir, la laisser sortir uné minute!... Si tu veux, jé dirai partout qu'elle est horrible, borgne, boiteuse et bossue... — Non, non, il né faut jamais ontrer les précautions, et tomber dans un excés contraire!... — C'est qu'il serait si douloureux que quelque misérable aventurier nous enlevât cette bellé fleur!... — Comment! nous enlevât? — Je veux dire l'enlevât!... c'est par l'intérêt que jé lui porte... C'est vraiment un bijou!... la candeur, l'innocence du premier âge!... Ah, sandis! que tu es heureux, *Touquette!* C'est pour toi, jé gage, que tu gardes cé trésor!

— Pour moi!... dit le barbier en fronçant le sourcil; puis il se fait un moment de silence, pendant lequel Chaudoreille, placé devant un petit miroir, ne s'occupe qu'à étudier des sourires et des clignements d'yeux.

— Je t'ai déjà dit que je n'aimais pas les questions, répond enfin Touquet; mais je vois que tu seras incorrigible jusqu'à ce que tes épaules aient senti la force de mon bras... — Toujours des plaisanteries!... Tu es bien l'homme le plus ironique!... — Allons, monte chez Blanche; tu y resteras trois quarts d'heure; tu sortiras par l'allée; je ne veux pas que les gens qui seront ici te voient venir de l'intérieur de ma maison. Tu iras où je t'ai dit, et tu viendras me rendre compte du résultat de ta démarche... — A l'heure dé ton dîner?... — Non, ce soir, à la brune. — Commé tu voudras... — Ah! mon Dieu! j'y pense, comment monter sans fraise chez ma jeune écolière?... — Est-ce que cela t'empêchera de chanter? — Non; mais la décence... cé col nu... prête-moi uné collerette... quelque chose... — Morbleu! faut-il tant de façons!... et penses-tu que Blanche fasse beaucoup attention à ta figure?... — Ma figure!... ma figure!... Il semblerait, à l'entendre, que jé suis un Albinos... — Voilà du monde... va-t'en.

Le barbier pousse Chaudoreille dans le corridor, d'où celui-ci, après être resté un quart d'heure à chercher de quelle manière il tiendrait son manteau, se décide enfin à monter chez son écolière.

CHAPITRE V.

La Leçon de musique.

Blanche travaillait assise contre sa fenêtre, dont les petits carreaux, un peu noirs, permettaient à peine de distinguer dans la rue. Cependant de temps à autre Blanche y jetait un coup d'œil pour se distraire, non qu'elle fût triste et qu'elle eût des chagrins, mais une jeune fille qui approche de seize ans éprouve au fond de l'âme un certain vide, des désirs vagues dont elle ne peut pas bien se rendre compte: elle soupire, elle devient rêveuse, un rien la trouble; le moindre bruit, le son d'une voix qu'elle ne connaît pas fait plus vite palpiter son cœur; elle se regarde plus souvent dans son miroir, elle prend plus

de soin de sa toilette, et pourtant il n'y a personne encore qu'elle veuille charmer. Mais un instinct secret lui donne l'envie de plaire, parce qu'elle commence à sentir le besoin d'aimer, et tout cela cause des rêveries et fait soupirer sans qu'on sache pourquoi... du moins dans ce temps-là. Quant aux jeunes filles de ce temps-ci, elles rêvent aussi, mais on assure qu'elles soupirent moins.

Le caractère du barbier, son air froid et sérieux lorsqu'il était devant Blanche, n'engageaient pas à la confiance, et imposaient à la jeune fille, dont le cœur ingénu semblait chercher un ami; elle avait pour Touquet du respect, de l'obéissance; elle le regardait comme son bienfaiteur, mais ne pouvait causer librement avec lui, car les réponses laconiques du barbier annonçaient toujours peu d'envie d'engager un long entretien. En revanche, Marguerite était fort causeuse; elle aurait volontiers passé une journée entière à babiller; mais Marguerite ne parlait que de sorciers, de magiciens, de voleurs, et cela n'amusa pas Blanche, qui préférerait à ces histoires effrayantes un doux tension d'amour ou un conte de chevalerie; car les chevaliers étaient très-forts sur l'amour, et ce n'était pas la moindre prouesse d'un paladin que d'être pendant vingt ans fidèle à sa dame.

Blanche rêvait donc lorsqu'on frappa doucement chez elle, et bientôt la petite tête de Chaudoreille parut entre la porte et la muraille, et prononça d'un ton mielleux :

— Peut-on entrer, intéressante écolière?...

Blanche lève les yeux, et part d'un éclat de rire en apercevant la mine du chevalier: c'était l'effet ordinaire que sa présence produisait sur la jeune fille.

— Entrez, entrez, mon cher maître, dit-elle en se levant pour saluer Chaudoreille, qui se montre alors entièrement dans l'appartement, et fait à Blanche trois saluts si profonds, que chaque fois son épée tombe en avant, et qu'en se redressant il est obligé de faire rentrer Rolande dans le fourreau.

— J'ai tellement l'habitude de la tirer, dit Chaudoreille en remettant son épée, qu'elle né veut plus rester deux heures tranquille dans sa gaine... Allons, calmé-toi, Rolande; tu sais bien, ma chère compagne, que la nuit né se passera pas sans que jé te donne de l'occupation. — Comment, monsieur Chaudoreille, vous vous battez tous les jours? — Qué voulez-vous, bel ange, c'est mon élément; jé né pourrais par dormir si jé n'avais pas tiré l'épée, et jé tomberais malade si j'étais trois jours sans débarrasser la terre de quelque insolent ou de quelque rival... — Ah! mon Dieu!... — Mais laissons cé sujet, et parlons dé vous, délicieuse créature!... Vous mé paraissez encore embellie, encore plus fraîche... c'est lé bouton qui sé développe, c'est la fleur qui veut éclore... c'est le fruit qui .. Du reste, vous vous portez bien? — Très-bien. Venez-vous me donner une leçon de musique? — Oui, si vous voulez bien lé permettre. Il y a fort longtemps que jé n'ai eu cé bonheur. — J'espère que vous allez m'apprendre quelque chose de nouveau? — Sandis, jé né suis pas au bout dé mon rouleau! d'ailleurs, à défaut de nouveautés, vos beaux yeux mé feraient improviser uné ballade en soixante couplets.

Blanche va prendre le sistré et le présente à Chaudoreille, qui le reçoit en levant les yeux au ciel et en poussant un gros soupir.

— Seriez-vous malade, monsieur Chaudoreille? demande la jeune fille étonnée de ce gémissement. — Non, jé né suis point malade... et cependant jé né suis pas à mon aise, répond Chaudoreille en risquant les clignements d'yeux et les sourires qu'il a étudiés devant la glace.

— Vous semblez respirer difficilement, reprend Blanche; peut-être votre souper d'hier n'aura pas bien passé! — Pardonnez-moi! jé vous juré qu'il ne m'en resté pas le moindre vestige!... J'ai les indigestions en horreur! Fi donc!... jé né mé mets jamais dans le cas d'en avoir. — Chantez-moi ce que vous devez m'apprendre, cela vous remettra.

— C'est l'innocence même, se dit Chaudoreille en accordant le sistré, ellé né devine pas cé qui mé fait soupirer; malgré cela jé m'aperçois qu'elle me voit avec plaisir... Patience, avant peu son cœur parlera... et jé serai son vainqueur.

Blanche a repris son ouvrage; Chaudoreille s'assied près d'elle, et, après avoir passé un quart d'heure à accorder le sistré, toussé, craché, se mouche, se retourne sur sa chaise, arrange son manteau, tourne sa bouche, passe sa langue sur ses lèvres, et commence enfin, d'une voix grêle qui perce les oreilles, une vieille complainte que Blanche a entendue cent fois.

— Je connais cela, mon cher maître, dit-elle en interrompant Chaudoreille au milieu du point d'orgue, qu'il paraissait vouloir pousser très-loin; c'est uné des trois que vous m'avez apprises. — Vous croyez?... — Tenez, je vais vous la chanter.

Blanche prend l'instrument, et, s'accompagnant avec grâce, sa voix mélodieuse donne du charme à la vieille complainte.

— En effet, dit Chaudoreille, c'est bien cela... vous faites exactement les passages commé moi; il mé semble que jé m'entends...

— Apprenez-m'en donc une autre, dit la jeune fille en lui rendant l'instrument; et Chaudoreille entonne un virelai sur les hauts faits de Pepin-le-Bref.

— Je le sais encore, dit Blanche en l'arrêtant. — En cé cas, jé vais vous chanter une charmanté villanelle... — Mon Dieu! cé sera la troisième que vous m'avez apprise... Vous n'en savez donc pas d'autres? — Pardonnez-moi; mais commé un maudit chien m'a emporté ma

fraise pendant qu'on me rasait, jé né puis pas risquer une chanson nouvelle ayant le cou nu... cela gêne les moyens; au reste, la villanelle est toujours un nouveauté, puisqué chaque fois qu'é la chante, j'y fais des variations... — Allons, je vous écoute, dit Blanche en jetant les yeux sur la rue. Chaudoreille pousse un nouveau soupir, et, après avoir pris la position qui lui semble la plus favorable pour faire valoir ses grâces, commence la villanelle qu'il chantait à Blanche chaque fois qu'il lui donnait sa leçon.

J'ai perdu ma tourterelle,
Est-cé point elle qué j'oi?
Jé veux aller après elle...
Tu régrettes ta fémelle!
Hélas! aussi fais-jé, moi!...
J'ai perdu ma tourterelle.

Dans ce moment des chanteurs ambulants passaient dans la rue. Ils s'arrêtent devant la maison du barbier, et, en s'accompagnant de leurs mandolines, font entendre des chants italiens. Blanche prête l'oreille; cette musique, bien différente de celle que lui fait entendre son maître de sistré, émeut délicieusement son cœur, et elle s'écrie en s'approchant de la fenêtre :

— Ah! que c'est joli!

— Oui, sans doute, c'est joli, dit Chaudoreille, qui croit que la jeune fille parle de la villanelle, mais aussi il faut bien saisir l'expression que j'y donne... Remarquez bien : *J'ai perdu ma tourterelle...* l'accent déchirant de la douleur, levez les yeux au ciel en marquant la mesure du pied gauche : *Est-cé point elle qué j'oi?*... Un petit son flûté, et faites un mouvement de surprise en soutenant le fausset... *Jé veux aller après elle*... Un air égaré, et toujours la même batterie avec le pouce et l'index... *Tu régrettes ta fémelle!*... Ceci demande beaucoup d'expansion : *Tu régrettes...* cadence perlée, *ta fémelle...* enflez le son et montez toujours...

— Ah! que je serais contente d'avoir souvent une pareille musique! dit Blanche, qui ne fait pas attention à ce que dit Chaudoreille et n'écoute que les Italiens.

— *Jé voudrais bien aussi vous donner une leçon tous les jours, séduisante jouvencelle!*... mais les occupations qui m'accablent!... et puis maître Touquet né permet pas souvent que l'on jouisse de votre vue... et loin de vous jé chante sans cesse :

Tu régrettes ta fémelle...

— C'est une barcarolle, n'est-ce pas, monsieur? — Non, ma belle amie, cela s'appelle un villanelle, chant favori de nos anciens troubadours et des bergers qui pleurent leurs bergères. — Quel dommage que je ne sache pas l'italien!... — Comment, l'italien, pour dire :

N'est-cé point elle qué j'oi?...

— Taisez-vous!... taisez-vous!... ils chantent du français maintenant! dit Blanche en se collant contre les carreaux de sa fenêtre et faisant de la main signe à Chaudoreille de ne point bouger.

— Qu'est-ce à dire? s'écrie le maître de sistré en se levant avec surprise. Qué jé mé taise!... est-cé qué cela vous émeut trop? Au diable les chanteurs des rues qui vous empêchent de m'entendre!... Jé né sais qui mé tient qué j'aillé les chasser à grands coups d'épée dans les reins.

— Si j'osais ouvrir ma fenêtre!... dit Blanche en soupirant; mais non, M. Touquet me l'a bien défendu!... Le joli air!... ah! je m'en souviendrai...

J'aime, et c'est pour la vie...
Ma mie est tout pour moi.

Voilà bien le refrain.

— Non pas, divine Blanche; voici les paroles :

J'ai perdu ma tourterelle,
N'est-cé point elle qué j'oi?

Les chanteurs venaient de s'éloigner. Blanche quitte alors les vitres de la croisée, et, en se retournant, aperçoit Chaudoreille allongeant le cou pour mieux fier un son. Elle ne peut retenir l'envie de rire que lui inspire la figure du chevalier, et celui-ci reste la bouche ouverte, ne sachant comment il doit prendre les ris de la jeune fille, lorsque Marguerite entre dans l'appartement.

— Il est enfin brûlé! dit la vieille en entrant. — Et qui donc? s'écrie Chaudoreille, le rôti? — Ah, bien oui!... c'est un livre de sortilège, de magie!... il a eu bien de la peine à prendre; ces livres-là sont tellement habitués au feu! — Qu'est-ce à dire, Marguerite? vous avez des livres de magie?... vous qui tremblez toujours... est-ce que vous voulez entrer en relations avec les esprits de l'autre monde? — Ah! Dieu n'en garde, monsieur Chaudoreille; mais je vais vous dire

comment celui-ci s'est trouvé entre mes mains, où il n'est pas resté longtemps, car il me semblait que ce maudit grimoire me brûlait les doigts. Mon maître veut que je change de chambre... parce que... mais ce n'est pas cela que je dois vous dire. — Tâchez un peu de savoir ce que vous voulez me dire... — Enfin, il faut que je quitte celle que j'habitais pour aller dans une où personne n'a mis le pied depuis huit ans que je suis dans cette maison; et, à en juger par l'état de la chambre, on ne la visitait pas plus autrefois; cela est d'un noir... d'un triste! les carreaux, qui ont deux pouces de poussière, laissent à peine pénétrer le jour dans l'appartement... — *Jé crois, Dieu mé pardonne, qu'ellé va mé compter toutes les toiles d'araignée qu'elle y a trouvées.*, Qu'en pensez-vous, ma séduisante élève?

Blanche ne répond rien, car elle ne fait point attention à ce que dit Marguerite; elle cherche à retenir le doux refrain qui lui a paru si joli; elle répète bien bas :

J'aime, et c'est pour la vie!

et Chaudoreille, la voyant plongée dans ses rêveries, ne veut point la troubler, persuadé que la jeune fille n'a pu garantir son cœur des charmes de la villanelle.

— Il n'est point question d'araignées, reprend la vieille servante avec humeur; si je n'avais vu que cela!... Mais au fond d'une armoire, mademoiselle Blanche a trouvé un livre diabolique... c'était le grimoire d'un sorcier nommé Odoart; avez-vous entendu parler de ce sorcier-là? — Non pas que jé mé rappelle!... Si vous mé parliez d'un brave, d'un homme de cœur, d'un raffiné d'honneur, il est bien certain que jé le connaîtrais; mais un sorcier!... Qué diable voulez-vous que j'en fasse? ces gens-là né sé battent point.

— Monsieur Chaudoreille, vous qui êtes si brave... il faut que vous me rendiez un service. — Qu'est-ce? répond le chevalier en prêtant plus d'attention aux paroles de Marguerite. — Tout à l'heure, après avoir brûlé le grimoire de cet Odoart, surnommé le grand noueur d'aiguillettes, j'ai fait de nouveau l'inspection de ma chambre... en jetant de l'eau bénite partout, comme vous pensez bien. — Après? — Dans le fond de l'alcôve, j'ai aperçu une petite porte... on ne se douterait jamais qu'il y a une porte là; mais, quoique vieille, j'ai de bons yeux... en poussant le lit, cela a fait craquer la boiserie, ce qui m'a fait distinguer cette porte... — Au fait, jé vous en supplie! reprend Chaudoreille, dont les yeux laissent voir une inquiétude qu'il voudrait en vain dissimuler.

— Eh bien! monsieur, je vous avoue que je n'ai point osé ouvrir cette porte; elle ferme sans doute quelque cabinet; mais cette alcôve est si profonde, si noire!... enfin je vous serai bien obligée de monter avec moi et d'entrer le premier visiter la pièce qui doit se trouver là, car je n'ose en prier M. Touquet, il se moquerait de moi... — Et il aurait raison, sandis! Comment, Marguerite, à votre âge, né point avoir plus de courage!... — Que voulez-vous?... j'ai peur qu'il n'y ait dans ce cabinet quelque lutin qui me saute au visage quand j'ouvrirai cette porte, qui est peut-être fermée depuis bien des années; car je n'ai jamais vu M. Touquet entrer dans cette chambre. — Est-cé qué les lutins né passent point par le trou des serrures?... Allez, Marguerite, vous êtes un visionnaire, et jé rougis pour vous de votre pusillanimité!... — Ne dirait-on pas que les sorciers sont rares à Paris, et n'a-t-on point établi à l'Arsenal une chambre expresse pour les juger?... — Cela est vrai, jé l'avoue, mais jé né vois point cé qui vous fait présumer qu'il y en ait eu dans cette maison. — Ah, monsieur Chaudoreille! si je vous disais tout ce que j'ai vu et entendu... et la nuit tous les bruits qui...

— Qu'as-tu donc vu, ma bonne? dit Blanche, qui sortait de sa rêverie et venait d'entendre les dernières paroles de la vieille... — Rien... rien... mademoiselle...

Et la vieille servante ajoute plus bas en s'adressant au chevalier : — Mon maître n'aime point que je parle de cela, et il me chasserait s'il apprenait que... — C'est assez!... jé n'en veux pas entendre davantage, dit Chaudoreille en se levant et prenant son chapeau... et puisqué Touquet vous défend de raconter ces balivernes, moi jé vous prie de m'en plus étourdir mes oreilles... — Mais vous allez monter avec moi, pour visiter ce cabinet... n'est-ce pas, monsieur? — Ah, mon Dieu! j'entends sonner dix heures... jé dévrais déjà être dans la Cité; jé n'ai point reçu dix écus pour écouter vos vieux contes. Jé mé sauve : au revoir, mon intéressante élève... jé suis charmé que mes dernières variations vous aient plu... J'espère avant peu vous donner un nouvelle leçon... Avec un maître comme moi, vous deviendrez une virtuose!...

En achevant ces mots, Chaudoreille, se redressant et posant sa main gauche sur sa hanche, arrondit son bras droit comme s'il allait faire des armes; mais, au lieu de tirer Rolande du fourreau, il porte la main à son chapeau, et fait à Blanche un salut respectueux; puis, passant vivement devant Marguerite, qui veut en vain le retenir, il enfle la porte et descend rapidement l'escalier en fredonnant :

Tu régrettes ta fémelle!
Hélas! aussi fais-jé, moi!...

CHAPITRE VI.

L'Amoureux, les Caquets.

La boutique du barbier était remplie d'une foule de gens de diverses classes : bourgeois, étudiants, pages, poètes, bacheliers, aventuriers, et même jeunes seigneurs, car dans ce temps-là le bon ton permettait aux aimables roués de se mêler parfois aux dernières classes de la société, soit pour y chercher de nouvelles sensations en écoutant un langage piquant pour eux, soit pour y jouer quelque tour aux gens parmi lesquels ils se mêlaient.

La boutique de maître Touquet était grande et garnie de banquettes ; ce qui était presque un luxe dans un temps où l'on ne s'asseyait point dans les spectacles. Le barbier expédiait lestement ses pratiques ; il suffisait à tout, répondait à chacun et valait à lui seul dix perruquiers d'aujourd'hui. Sa main habile et légère lui avait mérité la réputation d'un des meilleurs barbiers de Paris, et attirait chez lui maints mirifiques, parce que, dans la moyenne classe, on tenait à honneur de pouvoir dire en se caressant le menton : *J'ai été rasé par Touquet*. Mais ceux qu'il avait accommodés restaient quelquefois longtemps encore à s'entretenir avec les personnes qui attendaient leur tour, la plupart de ces oisifs désirant causer un moment des nouvelles du jour et des aventures de la nuit. Il y avait toujours, vers les dix heures du matin, assez nombreuse réunion chez maître Touquet.

Là on voyait toutes sortes de toilettes ; mais alors, comme aujourd'hui, la richesse des vêtements ne prouvait pas toujours le rang ou la fortune de celui qui les portait. Le goût du luxe devenait général, parce qu'on n'accordait de considération qu'aux brillants équipages et à la magnificence des habits. L'apparence de la fortune, de la puissance obtenait tous les honneurs ; le vrai mérite, obscur, sans éclat, sans renommée, restait oublié et dans l'indigence. On assure que cela se voit encore aujourd'hui.

L'accès de la cour était facile : pour parvenir à s'y introduire, il ne fallait souvent qu'un costume semblable à celui des courtisans : le chapeau orné d'un panache, un pourpoint et un manteau de satin ou de velours, l'épée à la ceinture, le tout enjolivé de passements d'or ou d'argent. Chacun cherchait à se procurer ces dehors brillants, et l'on se ruinait pour paraître riche.

On essaya cependant d'arrêter cette tendance au luxe, qui cachait mal la misère du temps. Par un édit du mois de novembre de l'année mil six cent trente-trois, il était défendu à tous sujets de porter sur leurs chemises, coulets, manchettes, coiffes, et sur autre linge, aucune découpe et broderie de fil d'or et d'argent, passements, dentelles, points coupés, manufacturés tant dedans que dehors le royaume.

L'année suivante parut un second édit qui prohibait, pour les habillements l'emploi de toute espèce de drap d'or ou d'argent, fin ou faux, et portait que les plus riches vêtements seraient de velours, satin, tafetas, sans autre ornement que deux bandes de broderie de soie ; défendant de vêtir les pages, laquais et cochers, autrement qu'avec des étoffes de laine. Mais ces lois étaient bientôt enfreintes ; les hommes auront toujours le désir de paraître plus qu'ils ne sont, et les femmes de cacher ce qu'elles sont.

Parmi les différents personnages rassemblés dans la boutique du barbier, il en était un qui ne causait avec personne, et semblait même ne prendre aucun intérêt au récit des aventures scandaleuses de la veille. C'était un jeune homme qui paraissait avoir dix-neuf ans au plus. Doué d'une physionomie, non pas heureuse, car on donne ordinairement ce nom à ces figures de jubilation, à ces faces rondes, fraîches, rouges et rebondies qui respirent la santé et la gaieté ; celui-ci avait de beaux yeux, mais le teint pâle ; des traits nobles, mais l'air un peu mélancolique ; enfin c'était ce que l'on nomme une figure intéressante ; et celles-là sont en général plus heureuses en amour que les physionomies heureuses.

Le costume de ce jeune homme était fort simple : aucun ornement, aucune broderie ne couvrait son habit gris, boutonné jusqu'aux genoux et coupé comme nos petites redingotes d'aujourd'hui ; sa ceinture était noire ; point de rubans flottants à ses jambes et à ses bras, point d'épée, point de dentelles, ni de plumes sur les larges bords de son chapeau.

Il était depuis assez longtemps dans la boutique du barbier. En entrant, ses yeux avaient paru chercher autre chose que le maître du logis ; il les avait portés dans l'arrière-boutique, et les y reportait souvent encore. Déjà plusieurs fois son tour était arrivé, et Touquet lui avait dit :

— Quand vous voudrez, seigneur bachelier ; le costume simple du jeune homme était en effet celui que portaient assez ordinairement les personnes qui venaient suivre les cours à Paris. Mais à chaque invitation du barbier, le bachelier se contentait de répondre :

— Je ne suis pas pressé, et un autre passait à sa place.

Au bout de quelque temps, les oisifs, les bavards s'éloignèrent, et le jeune homme se trouva seul avec Touquet, auquel sa conduite commençait à paraître singulière.

— Maintenant vous ne pouvez plus céder votre tour à personne, dit le barbier en offrant une chaise à l'étranger. A la vérité, je ne vous ferai pas la barbe ; vous n'en avez pas encore au menton... mais vous êtes sans doute venu pour quelque chose... disposez de mon ministère, monsieur.

— Oui, dit le jeune homme d'un air embarrassé et tournant encore ses regards vers l'arrière-boutique ; je voudrais... mes cheveux sont trop longs, etc...

— Mettez-vous là, seigneur bachelier ; vous verrez que je suis habile. Je manie aussi bien les ciseaux que le rasoir.

Le jeune homme se décide enfin à prêter sa tête au barbier, mais dès que celui-ci le lâche un moment, il en profite pour se tourner et regarder dans l'arrière-boutique.

— Est-ce que vous cherchez quelque chose, monsieur ? lui dit enfin Touquet, auquel ce manège n'échappe point.

— Non... non... je regardais seulement si vous étiez seul... ici...

— Oui, monsieur ; vous voyez que je n'ai besoin de personne pour satisfaire mes pratiques. — En effet, on m'a dit que vous étiez fort habile. — Et monsieur a eu le temps de juger mon talent, car il y a près de deux heures qu'il est dans ma boutique. — Je n'étais nullement pressé... et puis je voulais obtenir de vous quelques renseignements... Dites-moi, mon ami, qui occupe le premier étage de cette maison?... — Moi, monsieur, dit Touquet après un moment d'hésitation, et le jeune homme semble fâché alors d'avoir fait cette question.

— Puis-je savoir, monsieur, en quoi cela vous intéresse ? reprend Touquet en examinant l'inconnu avec attention. — Ah !... c'est que je cherche un logement... dans ce quartier... une seule chambre me suffirait... N'êtes-vous point logeur?... et ne pourriez-vous me procurer cela, si cette maison vous appartient ? — Cette maison m'appartient, en effet, monsieur, et cependant je ne puis vous satisfaire ; depuis longtemps je ne loge plus... et je n'ai point trop de toute la maison, qui est peu considérable. — Quoi ! vous ne pourriez pas me céder une seule chambre, un cabinet même... je vous le répète, je tiens à ce quartier, j'ai souvent affaire près du Louvre... je vous payerais tout ce que vous me demanderiez.

— Tout ! dit le barbier en jetant un regard ironique sur les vêtements simples du jeune homme. Vous vous avancez peut-être un peu, monsieur l'étudiant. Au reste, votre désir ne peut se satisfaire, je vous engage à renoncer à vos projets.

Touquet appuie sur cette dernière phrase, et le visage du jeune homme se colore d'une légère rougeur. Mais le barbier a terminé son office ; il n'y a plus moyen de prolonger son séjour chez un homme qui ne paraît point disposé à continuer la conversation, et auquel il craint maintenant d'en avoir trop dit. Le bachelier se lève, paye, et s'éloigne enfin de la boutique ; mais non pas sans regarder encore les fenêtres de la maison.

— C'est un amoureux, se dit Touquet dès que l'inconnu est éloigné. Oui, son trouble... ses regards... ses questions... Oh ! je connais tout cela !... j'ai trop servi les amants pour que jamais on puisse me tromper. Malédiction !... voilà ce que je craignais... Que de contrariétés je prévois ! que d'inquiétudes vont encore m'assailir !... Il aura vu Blanche... mais où?... quand?... comment?... Jamais elle n'est sortie sans moi de la maison, et cela est si rare... Cependant ce jeune homme en est amoureux, je le gagerais cent pièces d'or. Holà ! Marguerite, Marguerite !...

La vieille servante a entendu la voix forte de son maître ; elle achève mentalement une invocation à sa patronne, et descend à la boutique.

— Depuis quelque temps Blanche est-elle sortie sans que je le sache ? demande brusquement le barbier. — Sortie, mademoiselle Blanche ? répond Marguerite en regardant son maître avec surprise. — Oui, sortie avec vous. Répondez donc !... — Bonne sainte Vierge ! cela n'est pas arrivé depuis deux ans ; alors mademoiselle Blanche était encore un enfant, et vous lui permettiez quelquefois d'aller avec moi faire un tour dans le grand Pré-aux-Clercs... Mais, depuis ce temps, la pauvre petite n'est sortie, je crois, que deux fois avec vous... encore, c'était la nuit, et mademoiselle Blanche avait un voile très-épais. — Je ne vous demande pas si elle est sortie avec moi... Et il n'est venu en mon absence aucun homme qui vous ait parlé d'elle, qui ait cherché à s'introduire auprès d'elle ? — Vraiment, je le recevrais bien !... Est-ce que monsieur ne me connaît pas ?... Excepté le chevalier Chaudoreille, mademoiselle ne voit personne ; quant à celui-là, il est venu ce matin lui donner une leçon de musique... — Oh ! Chaudoreille n'est pas dangereux !... mais si quelque étudiant, quelque jeune page, venait en mon absence et cherchait à voir Blanche, songez à renvoyer promptement ces étourdis. — Oui, monsieur, oui. Oh ! vous pouvez être tranquille... D'ailleurs, est-ce que cette belle enfant n'a pas toujours sur elle le précieux talisman qui la préserve de tout danger ?... je défierais à dix galants de lui tourner la tête, tant qu'elle le portera, et je veille à ce qu'elle ne le quitte pas. — Veillez plutôt à ce qu'elle n'ouvre point sa fenêtre, cela vaudra mieux. Si cela lui arrivait, je serais forcé de lui faire habiter la petite salle qui donne sur la cour. —

Ah ! monsieur, mademoiselle Blanche y mourrait d'ennui ; à peine si l'on y voit clair, et cette pauvre petite, qui ne sort pas, ne pourrait y travailler le jour qu'avec de la chandelle !... — Sans cela il y a longtemps qu'elle l'occuperait, dit Touquet à demi-voix en faisant signe à la servante de s'éloigner ; ce que celle-ci fait en se disant :

— Quel malheur de n'avoir pas foi aux talismans ! si monsieur y croyait, il ne priverait pas cette pauvre petite de tout amusement.

Le barbier ne s'était pas trompé en jugeant que le jeune homme qui avait eu tant de peine à quitter sa boutique était un amoureux.

Le chant des Italiens avait tellement captivé les oreilles de Blanche, que la jeune fille s'était collée contre ses carreaux, et n'en avait pas bougé pendant que son maître de musique faisait des variations sur la villanelle. Dans ce même moment, Urbain passait, il s'était arrêté pour écouter la musique, et, tout en écoutant, ses regards s'étaient portés sur les fenêtres de Blanche. D'abord il n'avait vu que des vitres fort petites ; mais ensuite, sous ces vitres, ses yeux avaient distingué une figure si jolie, des yeux si beaux, et qui peignaient si bien le plaisir que Blanche éprouvait alors, que le jeune homme était resté immobile, les regards attachés sur cette fenêtre après laquelle l'image charmante semblait fixée.

La musique finie, la jolie figure avait disparu, et le jeune homme s'était dit :

— Ce n'est donc point une erreur ! il y a dans cette maison un ange, une divinité.

Et comme cet ange, cette divinité, habitait la modeste maison d'un barbier, le bachelier avait cru pénétrer dans le troisième ciel en entrant dans la boutique de maître Touquet ; mais, revenu à des idées plus terrestres en ne voyant que des gens qui se faisaient raser, ce qui n'a rien de divin, malgré toutes les essences dont on nous barbouille le menton, Urbain avait porté ses regards dans l'arrière-boutique, espérant y apercevoir la jolie figure du premier, et avait prolongé autant que possible son séjour chez le barbier.

Nous avons vu quel fut le résultat de sa conversation avec maître Touquet. Le jeune homme s'éloigne mécontent ; il s'aperçoit qu'il a fait une bêtise en questionnant le barbier, qui est probablement le père de celle qu'il adore déjà : car les jeunes gens de ce temps-là s'enflammaient aussi vite que ceux de ce temps-ci. Avant d'entrer dans la boutique, il sent qu'il aurait dû prendre quelques informations dans le quartier, et se décide à finir par où il fallait commencer. De tout temps les boulangers ont eu des notions très-exactes sur leurs voisins, parce que les voisins sont tous forcés d'aller ou d'envoyer chez le boulanger. Urbain en aperçoit un à peu de distance, et, tout en payant un petit pain, entame la conversation avec une femme qui est dans le comptoir ; conversation à laquelle se mêlent bientôt toutes les servantes qui arrivent dans ce moment.

— Connaissiez-vous dans cette rue un barbier?... — Un barbier ? oui, mon beau monsieur, là-bas au coin de la rue Saint-Honoré, maître Touquet... Est-ce que monsieur a affaire à lui?... oh ! c'est un habile homme dans son état ! aussi il a gagné bien de l'argent... à faire des barbes ou autre chose, c'est ce que je ne vous affirmerai pas ! N'est-ce pas, madame Ledoux ?

— Il est certain, dit madame Ledoux en posant un panier plein de légumes sur le comptoir, que Touquet n'a pas toujours joui d'une excellente réputation !... Il y a vingt ans que je suis dans le quartier, et, Dieu merci, je sais tout ce qui s'y est passé, tout ce qu'on y a fait, et tout ce qu'on y fait encore... à telles enseignes, que j'ai vu hier au soir madame Gripart revenir sur les dix heures avec un jeune homme, qui l'a quittée devant la boutique de l'épicier, après lui avoir tenu la main plus d'une heure dans les siennes... pendant que ce pauvre Gripart dormait, car il se couche à neuf heures. Ce n'est pas l'embaras, il le mérite bien, il va dire partout que sa femme a l'haleine forte ; ces choses-là n'ont pas besoin de se dire. Mais, pour en revenir à maître Touquet, oh ! c'est un fin matois, un rusé... un madré ! Je l'ai vu s'établir dans cette rue, il y a à peu près quinze ans. Il loua la maison, qui appartenait à M. Richard... Vous savez, ma voisine, l'ancien marchand de draps — Celui dont la femme est accouchée, au bout de sept mois de mariage, de deux jumeaux ben gras et ben dodus ? — C'est ça même, et qui ne ressemblaient pas du tout à leur père... Si bien que Touquet se mit alors logeur, barbier, étuviste ; et la chronique dit qu'outre cela il aidait les jeunes gens de famille dans leurs intrigues galantes. Il avait alors deux garçons de boutique, il aurait dû s'enrichir ; et cependant il fut très-longtemps gueux, puisque ses garçons le quittèrent parce qu'il ne les payait pas. On fut donc ben étonné, il y a dix ans, quand Touquet garda chez lui et éleva, comme son enfant, la fille d'un homme qu'il ne connaissait pas, qui était venu loger chez lui par hasard, et qui fut tué la même nuit dans une rencontre entre quelques mauvais sujets et des troupes du guet. Le pauvre homme !... on trouva son corps là-bas... rue Saint-Honoré, devant la boutique du mercier... Vous en souvenez-vous, madame Legras ?

Madame Legras, qui vient d'entrer chez la boulangère, commence par se jeter sur une chaise en s'écriant :

— Bonjour, mesdames. Grand Dieu ! que le poisson est cher aujourd'hui ! on ne peut pas en approcher !

Et Urbain soupire en disant : — Le poisson va nous éloigner du barbier.

Mais, pour avancer en amour, il faut souvent de la patience, et, au milieu de tout ce comméragé, ce qui concernait Touquet était précieux pour le jeune bachelier.

— Je voulais avoir une anguille pour régaler mon mari ; impossible ! — Est-ce que c'est sa fête ? — Non, mais il m'a menée hier promener autour de la Bastille, et une galanterie en vaut une autre... Je puis dire avec orgueil qu'il y a peu de ménages aussi unis que le nôtre : depuis quatre ans que j'ai épousé en secondes noces M. Legras, nous ne nous sommes battus que cinq fois ; mais c'était toujours pour des misères. De quoi donc causez-vous, mesdames ? — De Touquet, notre voisin, sur lequel monsieur désire des renseignements. — Touquet, le barbier?... Ma foi, mesdames, vous direz ce que vous voudrez ; mais je n'aime pas cet homme-là. — Il est pourtant bel homme. — Oui, de la même taille que M. Legras ; mais il y a dans sa physionomie quelque chose de dur, de faux, de farouche... — Oui, depuis quelque temps ; car jadis il était plus gai, plus ouvert... maintenant monsieur ne cause plus ? il fait le fier ! — Ça n'est pas étonnant, il a fait fortune... — Oui ! en faisant des barbes peut-être ? — C'est bien plutôt en servant les amours de quelques grands seigneurs !... en enlevant quelque belle par procuration. — Allons, mesdames, point de méchanceté ! moi, vous savez que je ne suis point mauvaise langue !... Touquet est très-habile dans son état... Je sais bien que, pour acheter et payer comptant la maison où il est, il aurait fallu barbouiller bien des visages ; mais on dit que maintenant le barbier est aussi sage qu'économe. — Quand le diable devient vieux... — Touquet n'est pas vieux, il n'a guère que quarante ans. — Ça lui aura porté bonheur d'adopter cette petite fille... — C'est ce que je contais à monsieur. Pauvre petite !... on n'a pas su seulement ce qu'était son père... — Si fait, ma voisine, on a trouvé sur lui une lettre ayant pour adresse : A monsieur Moranval, gentilhomme. — Ah ! c'était un gentilhomme !... — Oui, ma chère ; oh ! je me souviens de tout cela comme si c'était hier ! — Qu'on est heureux d'avoir une telle mémoire ! Et que disait cette lettre ? — Il paraît qu'il n'y avait que quelques lignes auxquelles on ne comprit pas grand'chose ; on recommandait à ce Moranval de grandes précautions dans l'affaire qui l'amenait à Paris !... Mais quelle affaire ?... on n'en sait rien !... — On ne trouva pas autre chose sur lui ? — Non, sans doute le pauvre homme avait été dévalisé après avoir été tué. — On dut aller chez Touquet s'informer de ce qu'il en savait. — Touquet répondit aux gens de justice que cet homme était descendu chez lui, vers le soir, s'annonçant comme gentilhomme, devant rester quelque temps à Paris ; qu'il avait demandé d'abord à faire coucher sa petite fille, qu'ensuite il était sorti en annonçant qu'il serait une heure ou deux absent ; qu'il l'avait attendu une partie de la nuit, et que ce n'était que le lendemain matin que le bruit public lui avait appris qu'on avait trouvé au point du jour un homme assassiné dans la rue Saint-Honoré, à peu de distance de celle-ci ; qu'étant déjà inquiet de son hôte, il s'était rendu près de la victime, et avait reconnu l'homme qui la veille était arrivé chez lui.

— J'espère que c'est là une histoire ! Malheureusement on n'en apprend que trop souvent de semblables ! Nos rues sont de vrais coupe-gorges, et passé neuf heures il n'y fait pas bon ! Ces messieurs du parlement rentrent assez souvent des arrêts ; il paraît que ça ne sert pas à grand'chose. Il y a peu de temps qu'un conseiller de la chambre des enquêtes a été pareillement assassiné ! — Le parlement vient de rendre encore une ordonnance contre les mauvais sujets. N'est-ce pas, monsieur ?

— Oui, dit Urbain, le procureur du roi vient de se plaindre des meurtres, assassinats et vols qui se commettent journellement, tant sur les grands chemins que dans cette ville et les faubourgs, par des personnes armées qui forcent les maisons des particuliers, et cela par la négligence des officiers qui ne font pas bien leur devoir. Le parlement a rendu hier un nouvel arrêt portant que les vagabonds, gens sans aveu et voleurs de nuit videront la ville et les faubourgs de Paris dans les vingt-quatre heures. — Eh ben ? c'est ça que c'te nuit nous avons entendu encore plus de tapage !...

— Et le barbier Touquet n'est pas marié ? reprend Urbain qui veut ramener la conversation sur le sujet qui l'intéresse. — Non, il est garçon, dit madame Ledoux. — Ainsi cette jeune fille qui loge chez lui... — C'est la petite qu'il a adoptée. — Elle n'a point d'autres protecteurs ? — Et qui voulez-vous donc, puisque personne ne connaît ses parents?... Touquet en a eu, dit-on, très-grand soin ; c'est une justice à lui rendre. Il a pris chez lui, pour servir la petite, une servante, la vieille Marguerite, une bavarde, qui va demander partout des préservatifs contre le vent, le tonnerre et les sorciers ; ou bien des talismans pour garantir sa chère Blanche des piéges des galants ! — Blanche ! c'est donc le nom de la jeune fille ? — Oui, c'est ainsi qu'on la nomme. — Et cette vieille femme est seule auprès d'elle ? — Pardi, n'est-ce pas assez ? D'ailleurs la petite ne sort jamais, et on ne lui voit pas mettre seulement le nez à la fenêtre... — Dites donc, mesdames, ne pensez-vous pas comme moi que c'est pour lui que le barbier élève cette jolie enfant, et qu'il n'en prend tant de soin que parce qu'il en est amoureux?... — Ma fine, ça serait bien possible... Touquet est encore jeune, il veut peut-être l'épouser... — Bah ! je ne crois pas ça, moi. D'abord on assure que la jeune personne n'est pas belle... Je l'ai en-

tendu dire à ce petit vilain maigre, à longue épée, qui va souvent chez le barbier. Il prétend que l'orpheline est fort laide.

— Laide!... s'écria vivement Urbain, c'est un affreux mensonge!...

— Tiens, monsieur l'a donc vue! disent aussitôt les commères en regardant le jeune homme d'un air malin. Celui-ci sent qu'il a commis une imprudence; mais, n'ayant plus rien à apprendre de ces dames, il leur fait un grand salut, et sort lestement de la boutique, laissant les commères se dire entre elles :

— Eh bien! il est parti, et il ne nous a pas dit ce qu'il voulait à Touquet.

Mais Urbain en a appris assez; et, tout en se dirigeant vers la rue Montmartre, dans laquelle il demeure, notre amoureux se résume ainsi :

— Elle n'est point la fille du barbier; il lui a servi de père, mais il n'a sur elle que les droits que donnent les bienfaits sur un cœur reconnaissant. Elle est fille d'un gentilhomme, tant mieux. Mon père aussi était gentilhomme; il a vaillamment combattu sous le roi Henri. Les vieux guerriers se souviennent encore du capitaine Dorgeville; et le nom qu'il m'a transmis est pur et sans tache. Je suis seul; je suis mon maître. Comme elle, je n'ai plus de parents, depuis un an que la mort m'a ravi ma bonne mère! Ma fortune est bien médiocre : douze cents livres de revenu et une petite maison sur les bords de la Loire, voilà tout ce que mon père m'a laissé; mais elle n'a rien non plus, et, en travaillant, je pourrai la rendre heureuse. Je suis parvenu au baccalauréat... mais je veux quitter une carrière aride : les sciences mènent trop lentement à la fortune!... N'en sais-je point assez, si je parviens à lui plaire?... Oui, c'est de cela d'abord que je dois m'occuper. Si elle m'aime, je demande sa main au barbier; s'il veut assurer son bonheur, il ne pourra me la refuser, à moins que lui-même... Si ces femmes avaient dit vrai, s'il en était amoureux! Le ton dur dont il m'a répondu ce matin, son refus de me loger dans sa maison me le feraient croire... Et ce misérable qui a osé dire qu'elle était laide... lorsque jamais objet plus enchanteur n'a frappé mes regards... Ah! ce n'est point d'elle qu'il voulait parler. Telle chose qui arrive, je veux la voir, lui faire connaître tout l'amour qu'elle m'a inspiré!... et si je parviens à lui plaire, rien alors ne pourra m'empêcher de devenir son époux.

Voilà, dira-t-on, des projets bien fous pour une jeune fille dont on n'a aperçu la figure qu'à travers des carreaux fort peu clairs; et c'est sur la possession de cet objet presque idéal qu'Urbain repose déjà le bonheur de sa vie! Mais faisons un retour sur nous-mêmes, nous ne sommes guère plus raisonnables. Heureux si entre nous et les chimères dont nous nous berçons il n'y avait jamais que l'épaisseur d'un carreau!

CHAPITRE VII.

Les intrigues se nouent.

Chaudoreille se dirige à grands pas vers la Cité, les dix écus qu'il sent dans sa bourse, sur laquelle, par prudence, il tient constamment la main en marchant, lui font lever la tête avec encore plus d'arrogance que de coutume. Il a posé son petit chapeau sur son oreille gauche, de manière que la vieille plume rouge dont il est orné retombe précisément sur son œil droit, et qu'à chaque pas qu'il fait le chevalier peut jouir du balancement de son panache.

Jamais Chaudoreille ne s'est senti si leste, si satisfait de lui-même. L'image de Blanche est encore devant ses yeux, et, toujours plein de confiance dans son mérite, il se persuade que la jeune Agnès ne le voit point avec indifférence. D'un autre côté, l'entreprise dont il est chargé flatte son amour-propre; il se croit l'ami, le confident du marquis de Villebelle, quoique celui-ci ne lui ait jamais parlé; mais il pense que l'adresse avec laquelle il va servir ses projets amoureux sera tôt ou tard connue du grand seigneur, et lui méritera sa faveur. C'est dans cette idée qu'il se hâte d'arriver devant la boutique que Touquet lui a indiquée.

Avant d'entrer, Chaudoreille se résume :

— Il ne s'agit point ici, se dit-il, d'avoir l'air d'un cuitre, et de mettre tout le magasin en l'air pour né rien acheter; n'oublions point que je suis l'envoyé d'un grand personnage. On m'a donné dix écus à compte pour prix de mes services; or donc, je puis bien dépenser vingt-quatre sous.

Cette détermination prise, il ouvre la porte de la boutique et entre lestement; mais en voulant faire une volte pour se donner plus de grâce et saluer en même temps à droite et à gauche, il envoie le fourreau de Rolande frapper un des carreaux de la porte vitrée et le brise en mille pièces.

Chaudoreille reste confus et sa figure s'allonge; car il calcule que le prix du carreau surpasse déjà la dépense qu'il voulait faire. Deux jeunes personnes assises dans le comptoir à gauche partent d'un éclat

de rire tandis qu'une vieille femme placée en face murmure entre ses dents : — Il faut être bien maladroit!

— Jé lé payerai, dit enfin Chaudoreille en poussant un gros soupir. — Vraiment jé l'espère bien, reprend la marchande, mais aussi a-t-on jamais vu porter une épée plus grande que soi?

A ces mots le chevalier se redresse, se tient sur ses pointes; et lançant à la vieille femme un regard courroucé :

— Il est bien étonnant, dit-il, qu'on se permette de telles réflexions... jé porte l'arme qui mé convient : et si un menton barbu m'eût dit chose semblable, mon épée aurait sur-le-champ pris la mesure de son corps.

— Ce que j'en dis n'est pas pour vous fâcher, monsieur, répond la marchande en se radoucissant, c'est qu'il me semblait seulement que cette longue flamberge vous gênait pour marcher.

— Mé gêner!... en voilà bien d'une autre!... et Chaudoreille tourne le dos à la marchande pour s'approcher des jeunes personnes en se disant : — Jé né suis pas venu ici pour discuter sur la longueur de mon épée, laissons radoter cette femme.

— Que désire monsieur? dit une jeune fille louche, au nez plat, aux lèvres épaisses, au menton crochu, et dont le teint d'un rouge foncé semblait enduit d'une couche de vernis. Chaudoreille l'examine quelques instants en se disant :

— Sandis! cela né ressemble pas exactement au portrait que l'on m'a fait de la pétique : il est vrai que l'amour est aveugle, et que les grands seigneurs aiment les physionomies originales.

Mais, après avoir examiné la personne qui vient de lui adresser la parole, Chaudoreille porte ses regards plus loin, et aperçoit une autre femme auant des rubans. Au premier coup d'œil, l'envoyé du barbier a reconnu la jeune fille dont on lui a fait le portrait : elle est bien telle que Touquet la lui a dépeinte; il n'y a que la couleur de ses yeux, baissés sur les étoffes, qu'il ne peut encore voir. Chaudoreille s'approche d'elle en lui faisant un salut gracieux, et se disant tout bas :

— Voilà notre affaire : j'ai un tact étonnant pour deviner juste. D'autres hésiteraient pendant une heure; mais moi, jé reconnais sur-le-champ ceux qu'on m'a désignés, et jé né mé trompe jamais.

Voilà des rubans délicieux, dit Chaudoreille en s'appuyant sur le comptoir d'un air dégagé, se caressant nonchalamment le menton, et tâchant de copier les manières lestes et le ton impertinent des roués du jour.

La jeune fille lève alors les yeux sur le chevalier; leur éclat, leur expression arrêtent Chaudoreille au milieu d'un compliment dont il attendait le plus heureux effet.

— Sandis! quel coup d'œil! quel feu! se dit-il en faisant un pas en arrière, tandis que la demoiselle continue de l'examiner; ce qui achève de l'enchanter, au point qu'il risque une légère pirouette dans laquelle le fourreau de Rolande manque de crever l'œil à un chat couché sur un tabouret voisin.

Un sourire moqueur paraît sur les lèvres de la jeune fille, qui dit à Chaudoreille :

— Quel ruban désire monsieur?

— Quel ruban!... ma foi, jé né sais trop... quelque chose qui aille avec le reste de mon costume... C'est pour faire une rossette à Rolande. — Qu'est-ce que c'est que Rolande, monsieur? — Mon épée, belle brune, que jé passerai dans le corps de celui qui nierait qu'il y a des yeux plus beaux que ceux du monde.

Enchanté de son compliment, Chaudoreille se dit tout bas :

— Prénons garde, n'allons pas trop loin, né soyons point trop aimable, n'oublions pas que jé né suis point ici pour mon compte!... Cette jeune fille paraît s'enflammer en mé regardant... Cadédis! si j'avais une fraise, jé soufflerais sans lé vouloir la pétique au marquis de Villebelle!... Allons, Chaudoreille, cache tes grâces, si tu lé peux; ne darde point tes regards sur cette jolie personne, et hâte-toi de lui dire que cé n'est point de toi qu'elle doit s'occuper.

Tout en se disant cela, Chaudoreille examine et déroule vingt rubans différents, les approche de la poignée de son épée, et jette de temps à autre des regards autour de lui pour s'assurer s'il peut parler sans être entendu par les deux autres femmes qui sont dans la boutique. Ce manège n'échappe point à la jeune fille, qui sourit aux signes d'intelligence que lui fait Chaudoreille, et semble attendre qu'il s'explique mieux. Heureusement pour celui-ci, deux personnes entrent dans la boutique, et pendant que la vieille et l'autre demoiselle s'occupent à les servir, il entame à demi-voix l'entretien.

— Jé né suis point venu ici seulement pour acheter un ruban, cé-este marchande! — Si vous voulez autre chose, parlez, monsieur, on va vous servir.

— Julia, est-ce que vous n'avez pas fini avec monsieur? dit la vieille d'un ton d'impatience en regardant avec humeur la longue flamberge du chevalier, qui, toutes les fois qu'il se remue, menace les yeux de son chat.

— Monsieur ne se décide pas, répond Julia; tandis que Chaudoreille s'écrie d'un air impertinent : — Il mé semble que jé suis bien lé maître de balancer sur les couleurs... Quand un homme commé moi vient dans une boutique, on doit, ma mie, tâcher de l'y conserver lé plus longtemps possible; si vous voulez avoir ma pratique, laissez-moi jaser tant qu'il mé plaira avec cetté belle enfant.

Ces propos insolents étaient alors tellement de mode, que la marchande se tut; au lieu de mettre le chevalier à la porte, comme cela pourrait arriver maintenant à un petit-maitre qui se conduirait comme Chaudoreille.

— Eh! sandis, si l'on ne mettait pas ces petits bourgeois à leur place, jé crois qu'ils se permettraient de nous faire des observations, dit Chaudoreille en approchant pour la vingtième fois un ruban aurore de son pourpoint. Cetté couleur mé va bien... qu'en pensez-vous, adorable jouvencelle? — Je pense que ces rubans sont trop frais pour se marier avec les habits de monsieur, et que cela jurera toujours. — Jé



Le bachelier amoureux.

conviens que le velouté de mon justaucorps est un peu terni, mais que voulez-vous! quand un homme se bat, il attrape nécessairement de la poussière et de la poudre. Voilà un manteau que jé n'ai que depuis six semaines, et jé gage que vous lui donneriez quelques mois d'usage?...

— Décidez-vous donc pour votre ruban, monsieur! dit la jeune fille sans répondre à sa question. — Va donc pour la rosette aurore, dit Chaudoreille; et il ajoute d'un ton mystérieux: — J'ai quelque chose de fort important à vous communiquer.

— Je m'en doute, répond Julia. — Allons! se dit Chaudoreille, jé gage qu'elle croit que jé suis amoureux d'elle!... et qu'elle attend avec impatience ma déclaration. Jé suis incorrigible! Jé mé laisse aller!... et jé lui tourne la tête sans m'en apercevoir. Hâtons-nous de la désabuser.

Non, belle brune, vous ne vous doutez de rien, reprend-il en baisant les yeux d'un air coquet, jé dois vous avouer que ce n'est pas de moi qu'il s'agit, et que jé ne suis que l'ambassadeur des amours.... lorsque vous auriez pu mé prendre pour l'Amour lui-même.

De longs éclats de rire de Julia empêchent Chaudoreille de continuer. Il ne sait d'abord comment prendre ces accès de gaieté; mais, son amour-propre lui faisant toujours envisager les choses à son avantage, il se décide à rire aussi en disant à demi-voix à la jeune fille:

— N'est-il pas vrai que c'est très-drôle de mé voir le messenger d'un amant?... moi qui leur souffle à tous leurs conquêtes!... C'est fort plaisant en vérité!...

— Voyons, monsieur l'ambassadeur, expliquez-moi votre message, dit Julia en jetant sur l'envoyé un regard de pitié.

Chaudoreille regarde encore autour de lui, met un doigt sur sa bouche, examine les personnes qui sont dans la boutique, éloigne de lui le tabouret sur lequel le chat est couché, puis, se penchant vers Julia de l'air d'un conspirateur, lui souffle dans l'oreille:

— Un grand seigneur m'envoie vers vous.... C'est un homme puissamment riche... c'est un personnage en faveur... c'est un galant qui...

— C'est!... c'est le marquis de Villebelle, dit Julia impatientée; il y a longtemps que jé le sais. Que me veut-il? que vous a-t-il chargé de me dire? Allons, monsieur, finissez!...

— Il faut que jé sois bien adroit, se dit Chaudoreille, puisque, sans que jé parle, on devine tout ce que jé veux dire!... Dès que vous savez son nom, reprend-il en approchant de nouveau sa figure de l'oreille de Julia, qui le repousse brusquement, jé n'ai pas besoin de vous le dire: ce grand seigneur vous adore... — Il ne vous a pas chargé, sans doute, de m'exprimer ses sentiments? — Non! mais il m'a chargé de vous demander un rendez-vous; si vous ne lui accordez pas cette faveur, il met le feu aux quatre coins de cetté rue, pour avoir le plaisir de vous sauver. De grâce, belle Julia, car c'est ainsi, jé crois, que l'on vous nomme... ce qui me fait présumer que vous n'êtes point Française... ai-jé deviné? — Vous a-t-on chargé de me demander cela? dit Julia en jetant sur Chaudoreille un regard dédaigneux.

Celui-ci se mord les lèvres, met sa main gauche sur sa hanche, et prononce à voix basse:

— Que dirai-je au noble marquis de Villebelle, dont jé suis l'intime confident... et que jé représente en ce moment?

— Qu'il devrait mieux choisir ses envoyés, dit Julia d'un ton sec. — J'en étais sûr, se dit Chaudoreille en faisant quelques pas en arrière: elle est tombée amoureuse de moi, et voilà ma personne qui fait encore des siennes!... Tout cela est fort désagréable!... J'aurais dû mé déguiser un peu... ou du moins né point permettre à mes yeux de faire de nouvelles blessures... Il y a ici de l'argent à gagner, sandis, né lé perdons point de vue.

Et Chaudoreille répète à Julia en ne lui laissant plus voir, par prudence, que son profil: — Que dirai-je au marquis?... où vous promenez-vous, demain soir?...

La jeune fille garde quelques moments le silence, et paraît réfléchir profondément; pendant ce temps Chaudoreille tâte sa bourse, très-inquiet de la réponse qu'on va lui faire, et se disant:



Madame Ledoux.

— En tout cas, jé né rendrai pas les dix écus.

— Demain soir à huit heures sur le Pont de la Tournelle, dit enfin la jeune Italienne; car en effet Julia n'était pas Française. — C'est assez, répond Chaudoreille en se tenant toujours de manière à ne montrer que son profil. Jé né vous en demande pas davantage... et jé m'éloigne de crainte que ma vue né fasse changer votre résolution...

Déjà le messenger tenait le bouton de la porte, lorsque Julia le rappelle:

— Vous oubliez de payer votre ruban, monsieur? lui dit-elle. — C'est pardieu vrai! que le diable m'enlève! jé n'en fais jamais d'autres, jé suis d'une étourderie!...

En disant cela, Chaudoreille tire sa bourse, et fait sonner très-haut ses dix écus qu'elle renferme, les comptant et les recomptant plusieurs fois dans sa main.

— Jé né sais pas si j'ai pris dé la monnaie sur moi, dit-il, ordinairement jé né porte que dé l'or.... cela est plus léger.... Combien vous aut-il, bellé marchande ?

— Trente sous, monsieur.

— Trente sous!... pour uné rosette! s'écrie Chaudoreille en faisant un grimace, et remettant ses écus dans sa bourse : cela mé semble considérablement cher!... Vous rémarquerez que lé ruban est très-étroit.

— Pour un homme qui ne porte que de l'or, dit Julia en souriant, e suis étonnée que monsieur marchande une telle bagatelle.

— Jé né marchande point... mais encore il mé semblé qu'on pourrait diminuer quelquel chose, et qu'avec vingt-quatre sous on doit avoir uné superbe rosette. N'importe je m'exécute de bonne grâce... Rendez-moi mon reste.

Il présente en soupirant un de ses écus; et pendant que Julia lui donne ce qui lui revient, il attache sa rosette aurore à la poignée de la porte : l'effet que le ruban doit produire calme un peu ses regrets qu'il éprouve de donner trente sous. Il prend sa monnaie, et, se rappelant sans doute qu'on peut lui demander autre chose, court vers la porte, se lance dans la rue, et disparaît avec la promptitude de l'éclair.

— Et mon carreau ! dit la vieille marchande, a-t-il payé mon carreau ?

— Ah ! mon Dieu ! non, madame ! répond Julia.

— J'en étais sûre... courez, mesdemoiselles, courez donc.... Ce méchant freluquet, qui veut faire le miriflore avec son vieux manteau râpé, et sa plume dont je ne voudrais pas pour nettoyer mes rayons ! il met tout sens dessus dessous ici, il manque de crever les yeux à mon chat, il me dit des impertinences... marchande deux heures une rosette, et se sauve sans payer le carreau qu'il a cassé... C'est quelque filou... quelque coupeur de bourse!...

Les deux demoiselles avaient ouvert la porte de la boutique et regardé dans la rue, mais on n'apercevait plus M. le chevalier.

— C'est ma faute, madame, dit Julia, j'aurais dû lui demander le prix du carreau; mais je le payerai.

— Oui, mademoiselle; cela vous apprendra une autre fois à ne point écouter les propos de ces messieurs, qui font beaucoup d'embarras et n'ont pas le sou dans leur poche.

La jeune Italienne ne répond rien. Il est probable que dans ce moment ce n'est pas le carreau et Chaudoreille qui l'occupent.

La nuit est venue. Depuis quelques heures on n'entend plus de bruit dans la boutique du barbier, qui, suivant son habitude, ferme ses volets dès que le jour baisse, n'ayant pas l'habitude de recevoir d'étrangers et n'attendant pas de pratique le soir.

C'est ce moment que Touquet a choisi pour son dîner, quoique alors on prit communément ce repas beaucoup plus tôt. Le dîner du barbier pouvait donc aussi passer pour un souper.

Dès que Marguerite crie de sa cuisine : — On vous attend, mademoiselle ! Blanche quitte sa chambre et descend lestement dans la salle basse, où le repas est servi. Touquet dîne avec la jeune fille. Ce moment est celui de la journée qui les réunit le plus longtemps, quoique le barbier paraisse toujours chercher à l'abrégé autant qu'il lui est possible, ne restant à table que le temps absolument nécessaire pour satisfaire son appétit, et ne répondant que par monosyllabes à ce que Blanche lui dit, afin de ne pas prolonger la durée du repas.

Cette fois encore le barbier est, comme à l'ordinaire, assis près de la cheminée, en attendant que Blanche descende; mais lorsqu'elle pa-

rait, il lève, contre sa coutume, les yeux sur la jeune fille et semble vouloir lire dans les siens.

Surprise d'être regardée ainsi par celui dont les regards avaient toujours évité son sourire, Blanche baisse involontairement ses yeux, où respirent la candeur et l'innocence, et une rougeur plus forte vient parer ses joues; car les regards du barbier ont quelque chose de perçant auquel elle n'est pas habituée.

Mais déjà Touquet semble rassuré, l'expression des traits de Blanche a dissipé les inquiétudes qu'il avait conçues; il se met à table et fait signe à l'aimable enfant de prendre sa place accoutumée.

Le repas paraît devoir être silencieux comme à l'ordinaire. Marguerite seule, en changeant les assiettes et apportant les plats, hasarde des phrases auxquelles Blanche répond par quelques mots. Mais tout à coup la jeune fille, paraissant se rappeler une idée agréable, s'écrie :

— Mon ami, avez-vous entendu la musique ce matin ?

— La musique ! dit Touquet en regardant alors Blanche à la dérobée, oui... j'ai cru entendre...

— Oh ! c'était fort joli ! Des Italiens ont d'abord chanté; puis ensuite, en français, ils ont fait entendre une romance... Attendez... je crois que j'ai retenu le refrain... Et Blanche chante avec expression :

J'aime, et c'est pour la vie,
Ma mie est tout pour moi.

Le barbier fronce ses épais sourcils en écoutant Blanche.

— Comment ! vous avez déjà retenu la romance ? dit-il d'un ton ironique.

— Non pas toute la romance, mais le refrain seulement.

— Et c'est la première fois que vous l'entendiez ?

— Oui, monsieur.

— Vous aviez donc ouvert votre fenêtre ?

— Non, quoique j'en eusse bien envie ! mais je m'étais collée tout contre les carreaux afin de mieux entendre.

— Et de mieux voir, sans doute ?...

— Voir !... oh ! j'aimais mieux entendre, répond Blanche presque effrayée par l'expression des yeux du barbier.

— Est-ce qu'il n'y a point de rideaux à votre fenêtre ? reprend Touquet au bout d'un moment.

— Si, monsieur, répond timidement la jeune fille.

— Blanche, je vous l'ai dit, je n'aime pas qu'on s'ex-

pose à être lorgnée par les freluquets qui passent et repassent dans la rue....

— Mais, mon ami, est-ce qu'on peut me voir derrière les carreaux ?

— Oui, sans doute...

— Eh bien, mon ami, si cela vous contrarie, je ne m'y mettrai plus.

Touché de la douceur de Blanche, le barbier prend un air moins sévère, et, se levant de table, lui dit presque avec bonté : — Rentrez chez vous, Blanche; je tâcherai de rendre bientôt votre vie moins monotone... Oui, je sens que vous ne pouvez continuellement rester dans une aussi triste retraite !...

— Ah ! je me trouve bien, mon ami... et si je pouvais seulement apprendre la romance tout entière... mais M. Chaudoreille ne me chante que sa villanelle, et cela n'est pas amusant.

— Je vous en achèterai d'autres...

— Ah ! tâchez d'avoir celle de ce matin...

J'aime, et c'est pour la vie.

Vous en souviendrez-vous ?

— Oui... oui, je m'en souviendrai. Mais j'attends quelqu'un... remonte chez vous.

Blanche salue le barbier, et remonte gaiement dans sa chambre, tan-



Chaudoreille chez la marchande de rubans.

dis que Touquet se dit en la suivant des yeux : — Allons, j'avais tort de m'inquiéter, elle ne le connaît pas.

Une heure après cet entretien, on frappe à la porte du barbier, et Marguerite ouvre à Chaudoreille, qui entre dans la salle basse avec l'air important d'un homme qui est fort content de lui.

— Tu viens bien tard ! lui dit Touquet en lui faisant signe de s'asseoir. — Eh ! que diantre, mon cher, est-ce que tu crois que les affaires se mènent si promptement ? — Je ne pense pas cependant que tu sois resté jusqu'à présent dans la boutique où je t'ai envoyé. — Non, sans doute, mais j'y ai passé un bon laps de temps ; ensuite il fallait bien que j'é dinasse !... car tu ne m'avais pas invité à partager ton diner... que j'é crois. — Au fait, as-tu réussi ? Rends-moi compte de ta commission.

— M'y voici... Attends que j'é m'essuie un peu le front. Le barbier fait un mouvement de colère, pendant que Chaudoreille passe sur son visage un petit mouchoir de soie que, par prudence, il ne déroule jamais. Après avoir encore poussé quelques exclamations de fatigue, pendant lesquelles Touquet frappe du pied avec impatience, il commence son récit.

— Pour aller d'ici dans la Cité, j'é pouvais prendre deux chemins, j'é pouvais même en prendre trois... — Eh ! misérable ! prends-en douze si tu veux, mais arrives-y... — Il faut bien que j'y sois arrivé, puisque m'en voilà révenu ! J'é me suis décidé pour le Pont-Neuf, puis le quai jusqu'à la rue... Tu sais bien, où l'on vend des si bonnes tartelottes ?... — Chaudoreille, te moques-tu de moi ? — Non pas. Il me semble que j'é dois te dire tout ce que j'ai fait... mais tu es d'une pétulance !... Enfin, j'ai pris le plus court. Mé voilà dans la boutique où travaille la pètte. — C'est bien heureux ! — J'entre avec cette grâce qui me caractérise ; j'é salue d'abord une vieille qui était à droite... j'é salue ensuite deux jeunes filles qui étaient à gauche... Au milieu de la boutique, j'é né vois qu'un chat dormant sur un tabouret. — Tu le salues aussi, sans doute ? — Ah ! si tu m'interromps, j'é m'embrouillerais... On me demande ce que j'é désire ; j'é réponds, en dissimulant mes desseins : Faites-moi voir des rubans. On m'en montre des jaunes, des bleus, des rouges, des verts, des orangés... Pendant ce temps, j'examine les deux pèttes ; comme la nature m'a doué d'un coup d'œil pénétrant, j'é reconnais sur-le-champ celle que tu m'as désignée... — Tu lui parles ?... — Un moment, tu vas voir comme j'ai filé la chose... J'é suis assez adroit pour me faire servir par elle ; elle me demande pour quelle couleur j'é décidé, et moi, en fin matois, j'é né me décide pas, afin de prolonger l'entretien... Enfin, par un hasard fort heureux, d'autres personnes arrivent dans la boutique ; alors nous sommes moins observés... — Et tu lui dis ce qui t'amène ?... — J'é me décide d'abord pour la couleur aurore... et j'en fais faire une rosette pour Rolande... Tiens, trouves-tu que cela m'aille bien ?...

En disant cela, Chaudoreille se lève et approche son épée du visage de Touquet, qui repousse un peu brusquement le chevalier sur son siège en s'écriant :

— Si je ne me retenais, je te romprais les os pour t'apprendre à abuser ainsi de ma patience !... — Il n'y a point de plaisir à filer une intrigue avec toi, dit Chaudoreille un peu déconcerté d'être tombé si lourdement sur son siège. Mais tu veux que j'aïlle au fait, m'y voici : j'ai fait connaître les intentions du marquis de Villebelle. — Ses intentions ? je ne te les ai point communiquées. — C'est-à-dire son amour, sa flamme... enfin j'ai demandé le rendez-vous pour demain soir. — Eh bien ? — On a longtemps hésité, longtemps réfléchi ; alors j'ai redoublé d'éloquence, j'ai peint le marquis mourant de désespoir si l'on repoussait ses vœux. — Imbécile ! était-ce donc nécessaire ?... — Oui, certainement cela était fort nécessaire ! la pètte balançait. — Grimaces ! — Non pas, elle me faisait au contraire des mines fort intéressantes. — Viendra-t-elle enfin ? — Eh ! oui, sandis, elle viendra !... mais il fallait que ce fût moi pour la décider. — Demain soir ? — Oui, à huit heures... — Où cela ? — Sur le pont de la Tournelle... — C'est bon. — Une fois que j'ai tenu sa réponse, j'é me suis fait attacher la rosette, et... — Fais-moi grâce du reste, j'en sais assez. — Il faut pourtant que tu saches qu'en saluant trop précipitamment, j'ai cassé un carreau, qu'il m'a fallu payer un écu, ce qui, j'espère, me sera remboursé... Ah ! ce n'est pas tout : j'é sais encore que la belle se nomme Julia... et j'é parierais qu'elle est Italienne... Tu vois que j'é n'ai pas perdu mon temps : es-tu content de moi ?

— Oui, ce n'est pas trop mal, dit Touquet d'un air un peu moins sombre et en approchant une table sur laquelle Marguerite avait, comme à son ordinaire, posé des gobelets et un pot d'étain plein de vin. Sauf ton éternel bavardage, je suis assez content de toi... Bois un coup...

— Tu appelles bavardage l'exactitude des détails, dit Chaudoreille en remplissant jusqu'aux bords un des gobelets. Moi j'é tiens à faire voir que j'é né vole pas l'argent qu'on me donne. Quant au carreau, j'é devais te faire connaître cette circonstance, car ce n'est plus que neuf écus qui me restent. Ah ! j'oubliais, et la rosette aurore qui m'a coûté deux écus, ce n'est donc plus que sept que j'ai reçus.

— Deux écus ce misérable nœud ! dit le barbier en jetant un regard moqueur sur la poignée de l'épée. Chaudoreille, tu as manqué ta vocation, tu devrais être intendant, tu sais enfler les mémoires ! — Qu'entends-tu par ces paroles, j'é te prie ? — Que cette rosette vaut tout au

plus quinze sous. — Oui, pour un passant, pour un inconnu peut-être mais quand on représente un grand seigneur, les marchands vous échent ; j'é n'ai pas cru devoir liarder ; on m'aurait demandé le tri que j'é l'aurais donné sans souffler mot... j'é suis comme cela, moi. Calme-toi, dit Touquet en souriant de la chaleur que Chaudoreille mettait à prouver qu'il avait dépensé trois écus. On te rembourse tes frais... — Oh ! j'é né suis pas inquiet !... Mais que dois-je faire demain ?... irai-je au rendez-vous ?... enlèverai-je la pètte ? — Ne cela me regarde maintenant : je puis me servir de toi pour faire le gibier ; mais je ne te crois point propre à l'abattre. — Tu me connais bien peu encore, mon cher Touquet !... j'é croyais que tu rendrais plus de justice à mon adresse et à ma vaillance ! Si tu savais combien d'intrigues j'ai menées à bien !... c'est dans les moments difficiles qu'il faut me voir !... j'é fais tête à tout !... j'enlèverais un Vénus sous les yeux de Mars, et tous les Vulcains ne sauraient me faire peur ! — n'en doute nullement, mais je ne veux pas te mettre à l'épreuve. Tant pis pour toi, car tu verrais des choses surprenantes !... aucun obstacle ne m'arrête. Quand j'ai la tête montée, j'é suis un Achille Tiens, j'é voudrais une fois, par hasard, que tu te trouvasse dans un que péril... enfin que tu eusses besoin de secours... alors, comme la foudre... j'accourrais, Rolande à la main... aussitôt...

Dans ce moment quelque bruit se fit entendre dans la rue, et Touquet, saisissant le bras de Chaudoreille, lui dit :

— Paix !... tais-toi, j'entends quelque chose...

— Que nous importe, ce qu'on fait dans la rue ?... ce sont peut-être des jeunes gens qui rient, qui s'amuse !... laissons-les faire. J'é disais donc que, brandissant ma redoutable épée...

— Tais-toi donc, malheureux !... reprend le barbier en serrant plus fortement le bras du chevalier. Cela recommence.

On entend alors distinctement les sons d'une guitare dont on jouait tout près de la maison.

— C'est quelqu'un qui aime la musique, dit Chaudoreille — Chut, écoutons, dit Touquet dont les traits expriment la plus vive anxiété tandis que le chevalier murmure à voix basse :

— Il n'en pincé pas très-bien... il aurait besoin de mes leçons. Bientôt une voix se fait entendre, et, s'accompagnant avec la guitare, chante une tendre romance dont le refrain rappelle au barbier les paroles que Blanche lui a citées.

— Plus de doute, dit Touquet en se levant brusquement, c'est pour elle qu'on vient chanter... Ah ! téméraire ! je vais t'ôter l'envie d'y revenir.

En disant ces mots, le barbier court prendre le poignard pendu à la cheminée, tandis que Chaudoreille change de couleur et balbutie :

— Qué diable as-tu donc ?... qu'est-ce qui te prend ?... à qui es-tu ?

— A un insolent qui est devant cette maison... Viens, Chaudoreille, suis-moi... fussent-ils dix, ils sentiraient la pointe de mon poignard... viens, tu auras aussi le plaisir de châtier ces drôles...

En disant cela, Touquet court dans la boutique, se hâte d'ouvrir la porte, étant par là plus vite dans la rue que s'il sortait par l'allée. Pendant qu'il tire précipitamment les verrous, Chaudoreille se lève comme un furieux, et se met à faire trois fois le tour de la salle en s'écriant : — Où diable ai-je mis mon épée ?... Cette promenade achevée, il s'aperçoit que Rolande n'a pas cessé d'être à son côté, et crie à Touquet qui ne peut plus l'entendre :

— Etourdi que j'é suis... dans ma précipitation, j'é né la voyais plus... J'é suis à toi, j'é n'ai plus qu'à la tirer du fourreau... Allons donc, Rolande... c'est ce maudit nœud qui la retient... la peste soit de la rosette... Touquet, mé voici... Amuse-les un peu... jusqu'à ce que Rolande soit sortie du fourreau...

Mais le barbier est déjà dans la rue, tandis que Chaudoreille restait au fond de la salle, paraissant faire des efforts inouïs pour tirer son épée, et s'écriant toujours : — J'é suis à toi... les insolents me verront de près... Maudite rosette ! sans elle j'en aurais déjà tué cinq ou six

CHAPITRE VIII.

Conversation au coin du feu.

C'était en effet pour Blanche que l'on chantait en s'accompagnant de la guitare. Les amants sont imprudents : Urbain aimait pour la première fois, car il ne faut pas donner le nom d'amour à ces caprices d'un moment, qui s'éteignent dès qu'ils sont satisfaits, et, dans ce temps-là, les jeunes gens se permettaient déjà d'avoir quelques fantaisies ; mais lorsqu'ils aimaient véritablement, cela durait, dit-on, longtemps qu'aujourd'hui, surtout chez les petits bourgeois, les grands ont toujours eu des privilèges.

Un premier amour fait commettre bien des imprudences ; au second on a un peu plus d'expérience ; au troisième, on sait cacher son jeu ; il faut en tout de l'habitude. Si les femmes ne s'en tiennent pas à leur

premier amour, c'est uniquement pour acquérir cette habitude-là, et ce serait bien mal à nous de leur en faire un crime.

Mais Urbain s'inquiétait fort peu que cela parût : il avait sans cesse devant les yeux la figure enchanteresse qu'il avait aperçue derrière les carreaux, et il brûlait du désir de la contempler sans qu'il y eût rien entre elle et lui. Ce qu'il avait entendu dire aux commères du quartier avait fortifié ses espérances, et peut-être ajouté au sentiment qu'il éprouvait déjà ; car il y avait du romanesque dans l'histoire de la jeune orpheline : les choses extraordinaires enflamment l'imagination, et celle d'un amoureux prend feu bien facilement.

Mais avant de chercher à surmonter les obstacles pour obtenir celle qu'on aime, il faut d'abord se faire aimer d'elle, sans quoi tous les plans que l'on forme ne servent à rien. On brave la jalousie d'un rival, la surveillance d'un tuteur, la colère, la vengeance et les poignards de mille argus, mais on ne brave point l'indifférence de l'objet aimé ; devant cet obstacle s'évanouissent tous les projets de bonheur ; un cœur bien épris veut trouver un cœur qui réponde au sien ; cet amour brutal qui se contente de la possession du corps, sans s'inquiéter de celle de l'âme, ne pouvait exister que chez les petits tyrans d'autrefois, qui détraquaient les voyageurs et faisaient la conquête d'une femme à la pointe de leur épée, puis la mettaient en croupe sur leur cheval comme un douanier s'empare d'une marchandise prohibée, et allaient se réjouir avec ce butin dans le fond de leur castel, s'embarassant fort peu que l'on répondit par des larmes à leurs grossières caresses.

Aujourd'hui l'amour est plus délicat ; on désire plaire avant tout ; et avec ses guinées un gros lord veut toucher le cœur aussi bien que la main d'une jolie danseuse ; et il y parvient, parce que les danseuses ont généralement le cœur sur la main.

Tout en faisant cette réflexion fort simple, qu'il fallait avant tout se faire aimer de l'orpheline, Urbain jetait les yeux sur un petit miroir de onze pouces carrés, qui était au-dessus de sa cheminée (dans ce temps-là les glaces étaient fort chères, et un jeune étudiant n'avait point de psyché dans sa chambre ; je crois même qu'ils n'en ont pas encore aujourd'hui). Le miroir répétait à Urbain de fort beaux yeux, auxquels l'amour donnait une expression tendre et langoureuse ; des sourcils bien arqués, une bouche agréable, un front noble, enfin un ensemble qui ne devait point faire fuir une jeune fille ; et notre amant, assez satisfait du miroir, se souriait légèrement en se disant :

— Pourquoi ne m'aimerait-elle pas ? Il n'y a rien qui rende coquet comme l'amour.

Notre amant passa ainsi la journée, faisant des projets, allant au miroir et poussant des soupirs. La nuit vint ; il sentit alors qu'il n'avait pas mangé depuis le matin ; il n'y a que les amants au désespoir qui n'ont plus d'appétit (à ce qu'ils disent du moins). Comme Urbain n'avait encore aucune raison pour se désespérer, il se rendit dans un modeste cabaret. Ce nom ne désignait point alors un lieu de mauvaise compagnie ; Pierre Corneille, Bois-Robert, Rotrou, Colletet, Scarron et même beaucoup de grands seigneurs allaient au cabaret, qui était le restaurant d'autrefois.

Tout en prenant son modeste repas, Urbain se disait :

— Comment la voir?... comment me faire connaître d'elle?... Blanche!... le joli nom!... comme il lui va bien!... Mais ce barbier ne paraît pas fort traitable ; sa maison est une véritable forteresse ; il faut pourtant que cette fille charmante sache que je l'aime, que je l'adore. Ce matin elle écoutait les musiciens ; elle paraissait prendre beaucoup de plaisir à entendre la dernière romance qu'ils ont chantée. Je la sais, cette romance ; allons ce soir la chanter sous sa fenêtre ; peut-être se montrera-t-elle ; peut-être, la nuit, ouvrira-t-elle sa croisée pour prendre l'air.

L'air était un peu vif, car on était dans une saison fort rigoureuse ; mais un amant se croit toujours au printemps. Enchanté de son idée, Urbain court chez lui chercher sa guitare, et attend avec impatience que les rues soient devenues désertes pour aller donner une sérénade à une femme qui ne le connaît pas.

Cette mode espagnole était alors assez en usage en France ; il y a même encore beaucoup de petites villes où elle s'est conservée et où le sentiment se fait entendre entre dix et onze heures du soir, avec accompagnement de guitare. Mais, dans les grandes capitales, il n'y a plus guère que les aveugles et les joueurs d'orgue qui chantent l'amour dans les rues.

L'heure propice aux amants étant arrivée, Urbain s'était rendu dans la rue des Bourdonnais ; il avait facilement reconnu la maison du barbier, l'ayant assez longtemps considérée le matin ; une petite lumière, perçant à travers les rideaux de la fenêtre de Blanche, semblait annoncer que la jeune fille ne dormait pas encore ; alors, sans réfléchir que les autres habitants de la maison allaient l'entendre, Urbain avait chanté, en donnant à sa voix l'expression la plus tendre.

Nous avons vu quelle fut la suite de cette imprudence : au bruit des verrous que l'on ouvrait, le jeune homme s'est éloigné lestement, et, caché à l'entrée de la rue des Mauvaises-Paroles, il a entendu les menaces et les jurements de Touquet.

— Il s'est sauvé ! dit le barbier en rentrant dans la salle basse et jetant avec colère son poignard sur la table. Ces mots semblent avoir rompu le charme qui retenait la lame de Rolande dans le fourreau, et

Chaudoreille, tirant son épée tout d'un trait et la faisant briller en l'air, court précipitamment dans la boutique en s'écriant :

— Ah ! maintenant, messieurs les chanteurs, j'étais venu en faire voir de cruelles !...

— Quand je te dis qu'il n'y a plus personne ! répète Touquet, tandis que Chaudoreille fait semblant de vouloir tirer les verrous de la porte. Je n'ai pas été assez doucement ; le drôle m'aura entendu... il a gagné au large.

— Es-tu bien certain qu'il n'y a plus personne ? dit Chaudoreille en brandissant toujours son épée. — Oui, sans doute. — J'ai bien envie de m'en assurer et de visiter la rue... — Si cela te fait plaisir... tu en es le maître... — Non, j'ai réfléchi que ce serait un peu gaucherie ; ils vont peut-être révéler ; il vaut mieux les laisser approcher sans défiance ; alors nous tomberons dessus, et je ne ferai point de quartier.

En disant cela, le chevalier remet Rolande dans le fourreau et retourne dans la salle, où il s'assied devant le feu, et éplait de nouveau un gobelet de vin qu'il avale d'un seul trait pour calmer, dit-il, sa fureur. Le barbier marchait à grands pas ; il était violemment agité, et ne paraissant plus s'apercevoir de la présence de Chaudoreille, murmurait de temps à autre d'une voix sombre : — Ce que je redoutais arrive enfin !... Cette belle fleur a été aperçue !... Ils vont tous vouloir la cueillir?... ils vont chercher à savoir ce qu'elle est, d'où elle vient !... De là mille propos... mille enquêtes !... Et qui sait où cela les conduira !... Maladroit !... j'avais bien besoin de garder cette enfant !... J'ai cru faire un coup de maître ; j'ai cru que cela éloignerait tout soupçon. Ne devais-je pas prévoir qu'un jour elle aurait seize ans, qu'elle serait charmante, et qu'on emploierait pour la posséder toutes les ruses que j'ai souvent mises en usage pour d'autres ?...

— Mon cher ami, dit Chaudoreille en portant pour la troisième fois à ses lèvres son gobelet plein jusqu'aux bords, mon brave Touquet, si tu ne veux plus garder la petite, donne-la-moi, et j'éte répons que nul godéureau né se permettra de la regarder en face... — Que je te la donne ! dit le barbier comme s'il se fût seulement aperçu alors que le chevalier était là. De qui parles-tu?... répons !... — Eh sandis !... c'est toi qui parles de la jeune fleur que tu as recueillie... J'é t'ai fort bien entendu...

— Tu m'as entendu ! s'écrie Touquet en saisissant Chaudoreille par le bras dont il tenait son gobelet plein ; et qu'ai-je dit?... qu'as-tu entendu?... Parle, misérable!... parle donc !... — Prends garde... tu me secoues le bras... voilà mon pourpoint qui est tout taché de vin maintenant !... Qué diantre ! il faudra que tu m'en donnes un autre...

— Qu'as-tu entendu ? répète le barbier d'une voix formidable en levant son poing fermé sur Chaudoreille, tandis que de l'autre il lui secoue si brusquement le bras qu'une grande partie du vin va couvrir les joues et le cou du chevalier.

— Bien, rien, j'é t'é jure, balbutie celui-ci en baissant les yeux pour ne point rencontrer ceux du barbier ; j'é t'é disais seulement que ce vin avait des fleurs dessus... et que si tu voulais m'en donner quelques bouteilles à garder, j'é saurais bien les soustraire à tous les regards... J'é crois que c'est cela que j'é voulais dire... car, en vérité, tu mé mets sens dessus dessous avec tes crispations... J'é né sais plus moi-même ce que j'é dis.

Touquet lâche le bras de Chaudoreille comme honteux de son mouvement de fureur, et reprend d'un ton plus calme en s'asseyant près de lui :

— Il y a des choses que je désire tenir secrètes... non qu'elles soient d'une grande importance... Au reste, je ne pense pas que tu te permettes jamais de jaser sur mon compte... tu sais trop bien que mon poignard te priverait à l'instant de l'organe dont tu ferais un tel usage.

— Dé quoi diantre veux-tu que j'é jase ? dit Chaudoreille en essayant avec son petit mouchoir de soie sa figure et ses vêtements, et se pinçant les lèvres, comme s'il eût craint que Touquet ne voulût déjà lui couper la langue : — Tu né m'as jamais rien dit de tes affaires... j'é né suis pas homme à inventer le plus petit mensonge.

— Je t'ai dit ce que tout le monde sait : que j'ai recueilli Blanche, parce qu'elle était restée orpheline chez moi et que du reste je n'en avais pas appris plus que les autres sur son père et sa famille ; elle est maintenant grande et jolie ; les amoureux vont arriver, voilà ce qui me contrarie. Ils s'informeront de tout ce qui concerne cette jeune fille, et certes ils n'en sauront pas plus que ce que je viens de te dire. Celui qui a chanté tout à l'heure m'est connu ; il est venu ce matin dans ma boutique ; il y a passé deux heures, espérant toujours que Blanche paraîtrait... M'entends-tu, Chaudoreille ?...

— J'é l'entends... si tu veux, dit le chevalier en continuant de frotter son pourpoint ; car j'é né sais plus si j'é dois ou si j'é né dois pas l'entendre... ce sera comme tu voudras. — Je voudrais que tu fusses un peu moins sot, dit le barbier en jetant sur son voisin un regard de mépris.

— Point de mots à double entente, répond Chaudoreille ; tu sais que j'é né les aime pas !... Cé maudit vin tachera !... et pour le moment j'é né mé connais point d'autre pourpoint !...

— C'est un enfant, un écolier qui n'a pas encore de barbe au menton, dit le barbier après un instant de silence qui n'est interrompu que par le frottement du mouchoir sur les endroits imprégnés de vin, ce qu'il vient de faire prouve son peu d'expérience en intrigue d'a-

mour. Chanter devant ma porte!... me faire entendre qu'il est là... le pauvre garçon aurait grand besoin de leçon!... — Il est certain qu'il n'est pas de la première force sur la guitare! — Je ne crois pas qu'il soit connu de Blanche! Non... mais cette romance qu'il a chantée... c'est bien le même refrain qu'elle m'a dit : *Ma mie est tout pour moi*... — Cela ne vaut pas : *Tu regrettes ta femme!*... Cadédis! quelle différence de mélodie!... — Non, Blanche est la candeur même... elle ne m'aurait pas parlé de cette romance si elle connaissait ce jeune homme. Pourquoi diable aussi ne lui apprends-tu que des vieilleries du temps du roi Louis XII? si tu savais lui chanter quelque chose de joli, elle ne serait point émerveillée de la première romance que chantent des troubadours ambulants. — Comment! est-ce à moi que tu parles? dit Chaudoreille en levant la tête. — Sans doute, puisque tu te dis professeur de chant. — Mon cher Touquet, écoute bien ceci : Jé né vais pas té taquiner sur ta manière de faire les barbes, né viens point té mêler dé ma façon d'enseigner la musique; chacun sa partie!... Tu connais lé proverbe... Jé n'apprends à mes élèves que des chefs-d'œuvre... et jé n'irai point leur fourrer dans la tête les petites gargouillades dé ces misérables bouffons, qui viennent dé Naples ici en faisant la même roulade! — Il est fâcheux alors que les jeunes filles préfèrent ces roulades à tes chefs-d'œuvre. Tu as donné ce matin leçon à Blanche, elle m'a dit que tu l'avais ennuyée avec ta villanelle.

— Si un autre que toi mé disait cela, s'écrie Chaudoreille en se levant avec dépit, jé croirais que c'est par jalousie... Mais il sé fait tard : cette journée a été fatigante, et jé vais mé réposer. Si pourtant tu veux que jé reste encore, dé crainte que les chanteurs né reviennent, jé suis prêt à té sacrifier mon repos. — Non, non, c'est inutile, dit le barbier en souriant; on ne reviendra pas, va te coucher. — Tu n'as donc pas besoin dé mes services pour demain soir? — Non... cependant si tu veux te promener sur le pont de la Tournelle à l'heure indiquée, tu pourras toujours nous servir de mouche. — Il suffit, dit Chaudoreille en enfonçant son chapeau sur sa tête, tu peux compter sur moi à la vie, à la mort; jé serai exact au rendez-vous.... et Rolande aura lé fil. Adieu.

En disant ces mots, le chevalier enfila le corridor, l'allée, et ouvre la porte de la maison. Il avance la tête dans la rue, et, après avoir jeté les yeux à droite et à gauche, prend sa course comme un cerf qui entend le son du cor.

CHAPITRE IX.

Le Cabinet. — Enlèvement.

Tout se tient, tout s'enchaîne dans ce bas monde : il n'y a point de hasard, mais bien des ricochets qui se renvoient les uns aux autres les événements heureux ou malheureux dont nous bénissons ou accusons le sort, sans remonter à la source qui les a fait naître, ce qui, à la vérité, nous mènerait quelquefois un peu loin.

Urbain a béni le hasard en apercevant encore de la lumière dans la chambre de Blanche; mais si la jeune fille n'était pas livrée au repos, c'est que Marguerite n'avait pu se décider à monter se coucher dans son nouvel appartement avant d'avoir su où communiquait la petite porte placée au fond de son alcôve. Si elle n'eût point avoué à son maître qu'elle la voyait veiller la nuit, celui-ci ne l'eût pas fait changer de logement, et voilà comme, de ricochet en ricochet, le bavardage de Marguerite avait permis à Blanche d'entendre la voix douce et tendre d'Urbain chantant la romance qui le matin l'avait charmée.

— Oui, mademoiselle, disait la vieille quelques instants avant que le jeune amoureux ne vint chanter, je sens que je mourrai de frayeur s'il faut que je couche seule dans cette vilaine chambre, habitée jadis par un magicien, et sans savoir où conduit cette petite porte... Peut-être dans le laboratoire de cet Odoart!... Que sait-on s'il n'y est pas encore! ces sorciers sont quelquefois pendant des demi-siècles enfermés chez eux, cherchant des secrets pour faire endiabler le genre humain. Je suis sûre que M. Touquet, qui est fort insouciant pour tout ce qui tient aux sortilèges, n'a pas une seule fois visité cette chambre; permettez-moi, mon enfant, de passer la nuit dans la vôtre; demain, quand il fera jour, nous irons toutes les deux ouvrir cette porte... puisque ce chevalier Chaudoreille n'a pas eu la complaisance de le faire; je vais passer la nuit dans ce fauteuil; j'y serai beaucoup mieux que là-haut, et je vous conterai quelques histoires intéressantes avant de nous endormir.

Blanche n'avait pas voulu refuser à Marguerite ce que celle-ci réclamait comme une faveur; la vieille en était à sa troisième histoire de sorcier, et la jeune fille, qui sentait ses yeux s'appesantir, allait se mettre au lit, lorsque les accords de la guitare se firent entendre.

Blanche écoute, et fit signe à Marguerite de se taire, et bientôt reconnu avec ravissement l'air qu'elle désirait apprendre. Au milieu de la nuit, la musique a quelque chose de plus doux, de plus séduisant; elle trouve plus vite le chemin de l'âme. La voix d'Urbain était

flexible et mélodieuse; Blanche, ravie, restait immobile, comme : par quelque mouvement elle eût craint de perdre un son; tandis qu' Marguerite, l'air étonné, la bouche béante, regardait l'aimable enfant sans paraître aussi enchantée du musicien. Mais Marguerite avait soixante ans passés; la musique ne pouvait plus produire sur elle le même effet que sur Blanche; les sons ne frappaient que ses oreilles tandis qu'ils vibraient délicieusement jusqu'au cœur de seize ans.

Bientôt le bruit qui se fit entendre dans la rue mit fin au bonhen de Blanche : elle reconnut la voix du barbier, et les menaces qu'il proférait la firent frémir, ainsi que Marguerite, qui s'écria aussitôt :

— Couchez-vous, couchez-vous vite, mon enfant, et éteignons la lumière!... Si M. Touquet s'apercevait que vous veillez encore... s'il me trouvait ici... Ah! bonne sainte Vierge!... je serais perdue!... — Mais pourquoi donc se fâche-t-il ainsi après le musicien? dit Blanche, est-ce que c'est défendu de chanter le soir dans les rues?... J'avais tant de plaisir à entendre cette romance! quel mal faisait ce jeune homme!... car c'est un jeune homme qui chantait, n'est-ce pas, ma bonne?... Ce n'est pas là la voix d'un vieillard. Ah! qu'il chantait bien!... je n'ai jamais entendu une si jolie voix, ça me faisait un effet singulier... mon cœur battait, mais c'était de plaisir... Et toi, Marguerite?

Marguerite, dont le cœur ne battait que de frayeur, se contentait de répéter :

— Couchez-vous vite, soufflons la lampe, et surtout n'allez pas dire demain que vous avez entendu le chanteur; cela prouverait que vous ne dormiez pas, et M. Touquet veut qu'on dorme dès qu'on est couché.

Il fallut bien céder aux instances de la vieille servante : Blanche se coucha, mais elle ne put dormir; la voix du jeune chanteur retentissait encore à ses oreilles, et au moindre bruit qu'elle entendait dans la rue elle croyait que c'était le musicien. Quant à Marguerite, après avoir soufflé la lampe, elle s'étendit dans le fauteuil auprès du feu, et s'endormit en marmottant une prière qui chassait les malins esprits.

Le jour a remplacé cette nuit fertile en événements; déjà Blanche est levée; elle semble pensive, préoccupée; la voix du jeune chanteur la fait rêver encore; elle éprouve de nouveaux desirs, et elle soupire en jetant un coup d'œil dans la rue. Marguerite court à son ouvrage en disant à Blanche :

— A l'heure où monsieur est le plus occupé avec ses pratiques, nous monterons toutes deux dans ma chambre... mais, mon enfant, surtout ne parlez pas de la musique. Blanche le promet en disant : — Comment peut-on se fâcher quand on vient chanter sous vos fenêtres un si joli air!

Le barbier ne parle point à la jeune fille de l'aventure de la nuit; il se contente d'observer Blanche, et l'aimable enfant, se rappelant encore les menaces qu'elle lui a entendu proférer contre le chanteur, n'a nulle envie de causer; elle se hâte de regagner sa chambre, où Marguerite ne tarde pas à venir la rejoindre.

— Voici l'instant, dit la vieille servante; monsieur a plusieurs personnes à raser. Venez, mon enfant; montez avec moi, et surtout n'ayez pas peur. J'ai pris toutes les précautions nécessaires pour chasser les farfadets. — Peur! dit Blanche en souriant parce qu'elle s'aperçoit que Marguerite tremble, non, ma bonne, non; je t'assure que je ne pensais plus à ta porte secrète!

En disant cela, Blanche s'élança sur l'escalier, et en monte lestement les marches, tandis que Marguerite la suit lentement en se disant :

— Heureux âge!... où l'on n'a pas peur des magiciens parce qu'on ne connaît pas toute leur méchanceté! Il est vrai qu'elle a un talisman!...

Arrivée devant la porte, Blanche entre vivement, tandis que la vieille s'agenouille et se recommande à sa patronne. Enfin elle se décide à pénétrer aussi dans son nouveau logement en jetant autour d'elle des regards inquiets, tandis que Blanche, qui court vers l'alcôve, a déjà tiré le lit au milieu de la chambre.

— Un moment donc, imprudente!... lui crie Marguerite. Est-ce qu'il faut en agir si lestement?... — Mais, ma bonne, plus nous ouvrirons vite cette porte, et plus tôt tu seras rassurée... — Rassurée!... je le désire... Avez-vous votre talisman, ma petite? — Sans doute!... Ne l'as-tu pas toi-même cousu en dedans de mon corset?... — C'est juste... — Je ne vois pas la porte dont tu m'as parlé... — Ah!... elle est si bien enchâssée dans la boiserie... — Ah! la voici!... — Un instant donc, mademoiselle, que je jette de l'eau bénite devant nous... — Mais il n'y a pas de clef... comment ouvrir? — Dame... nous essaierons. J'en ai plusieurs que j'ai trouvées en nettoyant dans la maison, peut-être y en aura-t-il une qui ouvrira...

Et Marguerite s'avance en tremblant dans le fond de l'alcôve. Elle tire de sa poche une demi-douzaine de clefs rouillées et de diverses grandeurs; elle veut en essayer une, mais sa main, mal assurée, ne peut trouver la serrure; et Blanche, saisissant la clef, l'essaie sans succès, puis une seconde encore inutilement; mais, à la troisième, la jeune fille pousse un cri de joie, car la clef a tourné, et Marguerite se signe en balbutiant :

— Ah! mon Dieu!... la porte va s'ouvrir!...

En effet, la porte cède aux efforts de Blanche; elle s'ouvre en craquant et en criant sur ses gonds : alors un cabinet carré s'offre aux

regards des deux femmes; mais comme il ne reçoit de jour que par la petite porte que l'on vient d'ouvrir, que cette porte se trouve dans le fond d'une alcôve assez profonde, et que la chambre est déjà très-sombre, on conçoit qu'il fait à peine jour dans le cabinet.

Blanche est restée sur le seuil de la porte, et Marguerite a reculé de trois pas en disant :

— Voyez-vous... voyez-vous, mon enfant, que j'avais raison de penser que cette porte conduisait quelque part... Oh!... cela est noir comme une caverne!... — Entrons-nous, ma bonne? — Mais pas sans lumière, j'espère. Attendez, je vais allumer ma lampe. Je ne sais pas s'il est prudent à nous d'entrer dans ce cabinet... — Mais, Marguerite, tu vois bien qu'il n'y a personne... — Je ne vois rien... que du noir... Tenez... prenez la lampe... et passez devant, ma petite... vous avez votre talisman... il ne vous arrivera rien.

Blanche entre la première; elle semble plus curieuse qu'inquiète, tandis que la vieille ne se décide qu'avec peine à la suivre. Le cabinet a six pieds carrés; il ne renferme rien que deux grands coffres vides placés à terre, et que le temps a couverts de poussière et de toiles d'araignée.

— Eh bien! ma bonne, dit Blanche en souriant, où sont donc les sorciers?... Je ne vois rien d'effrayant ici. — En effet, répond Marguerite en promenant ses regards autour d'elle, il n'y a que les quatre murs... point d'autre porte de communication; ces deux coffres sont vides... Je suis sûre qu'on ne les a pas dérangés de place depuis un demi-siècle! N'importe, je vous jure que je ne reviendrai plus ici... Je ne sais pourquoi je m'y sens mal à mon aise... Oh! comme le parquet crie sous nos pieds!... — C'est qu'on n'a pas marché ici depuis longtemps; cette maison est vieille. — Venez, ma chère enfant; sortons de ce cabinet. Je vais fermer la porte à double tour, et je ne l'ouvrirai plus tant que j'habiterai cette chambre.

En disant ces mots, Marguerite pousse Blanche dehors, puis referme la petite porte à double tour en murmurant entre ses dents :

— Hélas! si quelque sorcier veut l'ouvrir, cette serrure ne lui résistera pas!... Mais tous les soirs je mettrai ma pelle et ma pincette en croix devant cette porte.

Cette visite terminée, Blanche redescend chez elle en fredonnant la romance de la veille, et Marguerite retourne à son ouvrage.

Le barbier a fait avancer l'instant de son dîner; et, à six heures du soir, il sort de chez lui en répétant à Marguerite :

— Redoublez de surveillance... Que pas un homme ne puisse pénétrer près de Blanche sans ma permission, et instruisez-moi si vous entendez dans la rue quelque chanteur.

La vieille a promis d'obéir. Touquet s'enveloppe de son manteau et sort pour exécuter les intentions du marquis. Habitué à conduire de semblables intrigues, il sait où se procurer tout ce dont il a besoin; et à huit heures moins un quart il est sur le pont de la Tournelle, tandis qu'à cent pas de lui deux hommes attendent ses ordres près d'une espèce de chaise de voyage attelée de deux chevaux.

Depuis fort longtemps Chaudoreille se promenait sur le pont; de crainte de manquer le rendez-vous donné pour huit heures, il était arrivé à six. S'enfonçant la tête dans les épaules et se cachant le menton sous son petit manteau, il tâchait de se donner l'air d'un conspirateur. La main gauche sur la poignée de Rolande et de l'autre retenant son manteau, il marchait tantôt lentement, tantôt à pas précipités; et, dès que quelqu'un passait devant lui, il ne manquait pas de murmurer de manière à être entendu :

— Qu'ellé tarde à venir!... Qui peut la rétenir?... Jé brûle, jé bous, jé meurs d'impatience!...

Dès qu'il aperçoit Touquet, il court à lui, et soulève le coin de son manteau; puis, regardant si personne ne passe, lui dit d'un ton mystérieux :

— Mé voilà!...

— Eh morbleu! je vois bien que c'est toi, dit le barbier en haussant les épaules; mais j'aimerais mieux voir la petite. — Ellé n'a pas encore paru... j'en répons. J'ai regardé toutes les femmes sous lé nez! — Il n'est pas huit heures... attendons. — Sois tranquille, jé vais mé remettre en embuscade et examiner attentivement tous les visages féminins. — Prends garde de te faire donner quelques soufflets, ce qui amasserait du monde et ne me plairait nullement. — Des soufflets! cé sont des baisers que tu veux dire! Mais jé leur fais la grimace pour né point les tenter.

Et Chaudoreille, enfonçant son chapeau sur ses yeux, s'éloigne en faisant d'aussi grands pas que ses petites jambes le lui permettent.

Au bout de trois minutes, Chaudoreille revient en courant dire au barbier :

— Voilà uné femme qui débouche par lé pont Marie et va passer sur celui-ci. — Eh bien! est-ce celle que nous attendons? Tu dois le savoir si tu l'as regardée sous le nez. — Non, cetté fois jé mé suis reténu, parce qu'ellé donnait lé bras à un homme, et qué celui-ci aurait pu être effrayé. — Si elle est avec un homme, ce ne peut être notre jeune fille : on n'amène pas de témoins à un rendez-vous amoureux. — C'est justé, dit Chaudoreille, et il s'éloigne de nouveau.

Quelques minutes après, il revient vers Touquet en s'écriant :

— Voici une autré femme qui se dirige dé cé côté; mais cellé-ci est

seule... jé m'en suis assuré! — Est-ce notre belle? — Non, cé n'est pas elle. — Eh! imbécile, que viens-tu me dire alors? — C'est pour qué tu né fasses pas de méprises; j'ai cru dévoir t'avertir. — Chaudoreille, fais-moi le plaisir de te tenir tranquille. Je saurai fort bien reconnaître sans toi celle pour qui je viens, quoique je ne l'aie pas encore vue; je suis certain de ne point me tromper... Mais, morbleu! si elle ne vient pas au rendez-vous, je t'envoie boire de l'eau sous le pont pour t'apprendre à mieux faire tes commissions.

Chaudoreille n'a pas entendu les derniers mots du barbier, il est déjà loin; mais il revient précipitamment et d'un air effaré.

— Qu'est-ce encore? dit Touquet. — Uné patrouille du guet qué jé viens d'apercevoir et qui va passer devant nous... — Eh bien! que nous importe le guet? la promenade sur ce pont est-elle défendue?... Et, quand même il nous verrait enlever une fille, je te répons qu'il ne s'en inquiéterait guère... — Est-cé qué nous n'avons pas l'air suspect?... — Tu me fais pitié!... — Jé vais mé donner un air riant pour éloigner les soupçons... — Tiens, voilà pour te donner plus d'assurance.

En disant cela, le barbier allonge un coup de pied à Chaudoreille; mais celui-ci le reçoit en chantant, et se contente de se frotter la partie attaquée en faisant des roulades, parce que dans ce moment le guet passe devant eux. Quand la patrouille est éloignée, il respire plus librement, et s'écrie :

— Ils nous auront pris pour dé simples troubadours. — Ils l'auront plutôt pris pour un fou! La peste soit des poltrons!... cela n'est bon qu'à tout gâter! — Jé né mé fâche point d'uné chose qui né peut mé regarder... Mais, dans les grandes occasions, il mé semble qué la ruse vaut souvent la valeur.

Le barbier commence à s'impatienter, lorsqu'enfin une jeune femme passe sur le pont, marchant lentement et regardant de temps à autre autour d'elle. Chaudoreille ne l'a pas aperçue, quoiqu'il soit alors en embuscade du côté de la rue des Deux-Ponts.

Touquet s'approche de l'inconnue, il l'examine : c'est bien la jeune fille que le marquis lui a dépeinte. De son côté, la demoiselle regarde le barbier avec attention, et semble attendre qu'il lui adresse la parole.

— N'êtes-vous point la signora Julia? dit à voix basse le barbier en s'approchant de la jeune fille.

— Et vous le barbier Touquet? lui répond celle-ci en levant sur lui ses yeux noirs et pleins de feu.

Le barbier est surpris de s'entendre nommer par une personne dont il ne se croyait pas connu; mais, après avoir de nouveau considéré la jeune fille, il reprend :

— Puisque vous me connaissez, vous devez savoir que c'est le marquis de Villebelle qui m'envoie près de vous. — Le marquis est bien peu galant, répond Julia, de ne pas venir lui-même à un premier rendez-vous. — Les grands seigneurs ne sont pas maîtres de tous leurs moments. Ce n'est pas d'ailleurs sur ce pont que M. le marquis désire vous entretenir de son amour; je suis chargé de vous conduire... — A sa petite maison du faubourg Saint-Antoine, sans doute? — Il me paraît, signora, que vous êtes au fait de tout ce qui touche M. le marquis; d'après cela, je n'ai plus rien à vous apprendre, si ce n'est que la voiture est à cent pas d'ici. — Eh bien! partons.

— Parbleu, se dit le barbier en offrant son bras à Julia pour gagner la voiture, voilà une jeune fille qui ne fait point de façon pour se laisser enlever. Mais j'avoue qu'elle a dans la voix, dans les manières, quelque chose de décidé, de piquant, qui étonne et qui plaît.

Ils touchaient à la voiture lorsque la voix de Chaudoreille se fit entendre. Il courait après le barbier en criant :

— Voilà uné femme qui arrive du côté dé la porte dé la Tournelle : c'est notré pétite, jé l'ai reconnue à sa démarche.

En achevant ces mots, Chaudoreille se trouva près du barbier, et aperçut la personne à laquelle il donnait le bras.

— Comment!... qu'est-ce à dire?... dois-je en croire mes yeux!... s'écrie le chevalier, c'est notré belle!... et par où diantre a-t-elle passé?... N'importe, nous la ténonns, c'est l'essentiel!... Jé vais protéger votre marche.

Chaudoreille tire son épée, et, n'écoutant pas le barbier qui lui ordonne de s'éloigner, court jusqu'à la voiture en criant aux deux hommes qui sont auprès :

— Mes amis, la voici!... dé l'adresse, du courage, sandis! il faut qu'ellé monte dé gré ou dé force.

On ouvre la portière, et Chaudoreille est un peu surpris de voir que la jeune personne s'élance la première dans la voiture; il va en faire autant et se place auprès d'elle, lorsque Touquet, le tirant par son haut-de-chausses, l'envoie rouler à quatre pas sur le pavé, et monte près de Julia en disant au cocher :

— Partez!

— Comment, capédébious, ils vont l'enlever sans moi, dit Chaudoreille en se relevant. Non pas, dé par tous les diables!... il né sera pas dit qué jé né terminerai point l'aventure... D'ailleurs on né m'a donné qu'un à-compté, et jé veux être soldé avant qué lé marquis né soit déjà las dé la pétite.

Aussitôt Chaudoreille s'élance après la voiture; habitué à courir, il parvient à l'atteindre, monte derrière et se laisse emmener au grand

galop en ayant soin de se tenir fortement aux glands qui lui servent d'appui.

CHAPITRE XI

La Petite Maison. — Jeu nouveau.

La voiture a bientôt dépassé la porte Saint-Antoine, qui ne se trouvait pas alors au haut du faubourg, mais à l'endroit où la rue est coupée par les boulevards, et qui servait fréquemment de point de réunion aux vagabonds, pages, laquais et coupeurs de bourses. La petite maison du marquis était située près de la Vallée de Fécamp (qui aujourd'hui est remplacée par une rue qui porte son nom, et fait la continuation de la rue de la Planchette). Traverser alors au milieu de la nuit ces lieux sombres et mal famés, c'était s'exposer autant qu'en passant dans la forêt de Bondy. Cependant beaucoup de seigneurs avaient choisi ce quartier pour le théâtre de leurs galanteries; ils y possédaient des petites maisons, leurs rendez-vous ordinaires, et s'y rendaient souvent incognito, mais toujours bien armés.

La voiture s'arrête devant un mur de clôture; Chaudoreille regarde de tous côtés. La maison est isolée, et le mur paraît clore un jardin qui l'entoure. Mais déjà Touquet est descendu; il s'approche d'une petite porte que le chevalier n'avait point aperçue, et tire une sonnette; avant qu'on ne vienne ouvrir, Chaudoreille a quitté la place qu'il occupait, et a été offrir sa main à Julia pour l'aider à descendre de la voiture.

On ouvre; un homme paraît; il tient une lanterne à la main, et, jetant les yeux sur la voiture et la dame qui en descend, se contente de sourire en faisant un profond salut au barbier.

— Votre maître a dû vous prévenir, lui dit Touquet à demi-voix. — Oui, monsieur, répond le valet; je vous attendais.

Le barbier se retourne pour introduire Julia, et aperçoit alors Chaudoreille qui se tient, l'épée nue à la main, devant la portière, comme s'il était en faction. Un mouvement d'impatience échappe au barbier; après avoir fait entrer Julia, il prend Chaudoreille par son manteau, et, le poussant brusquement devant lui, le fait aussi passer dans le jardin en lui disant :

— Puisque tu nous as suivis jusqu'ici, il faudra bien que tu nous serves à quelque chose. — C'est mon devoir, sandis! répond le chevalier tandis que Touquet referme la porte du jardin après avoir dit aux deux hommes qui sont près de la voiture : Attendez-moi.

On suit une longue allée de tilleuls qui conduit à la maison. Le jardin est sombre; le valet qui porte la lanterne marche en avant, et Chaudoreille, qui se trouve le dernier, regarde de temps en autre à droite et à gauche avec inquiétude; il veut entamer la conversation et s'est déjà écrié : — Cé jardin mé paraît être très-vaste!... Mais le barbier se retourne et lui ordonne de se taire. Pour se dédommager de ce silence forcé, Chaudoreille, qui tient toujours Rolande nue à la main, en frappe tous les arbres qu'il rencontre.

On arrive à la maison; on entre dans un vestibule au fond duquel est un escalier, tandis qu'à droite et à gauche des portes conduisent dans les appartements du rez-de-chaussée. Julia, qui a suivi sans parler ses conducteurs, paraît examiner attentivement tout ce qui s'offre à sa vue. Chaudoreille, se trouvant alors près de l'homme à la lanterne, pousse un cri de surprise en disant :

— Eh! qué diantre! jé né mé trompé point!... c'est Marcel... un dé mes anciens amis. Tu né mé reconnais pas?... jé suis Chaudoreille... nous avons été six mois en prison ensemble... mais c'était pour uné bagatelle!.. J'en suis sorti blanc commé neige!... — Taisez-vous, imbéciles! s'écrie le barbier, vous ferez plus tard vos reconnaissances. Où est l'appartement de madame? — Au premier, répond Marcel après avoir tendu la main à Chaudoreille, qui la lui secoue comme s'il venait de retrouver son meilleur ami.

— Conduisez-nous, dit Touquet, et toi, reste ici.

Cet ordre s'adressait au chevalier, auquel il ne fit nul plaisir; mais il fallait obéir. Cependant, lorsque Chaudoreille s'aperçut qu'il n'y avait aucune lumière dans le vestibule où on le laissait, et qu'il allait se trouver dans la plus complète obscurité, il monta quelques marches de l'escalier en criant d'une voix chevrotante :

— Né mé laissez pas longtemps seul ici... la nuit est froide, et jé crains dé m'enrhumer.

Marcel guide Julia et le barbier, et, après leur avoir fait traverser plusieurs pièces que sa lanterne seule éclaire, ouvre une porte en disant :

— Voici l'appartement où madame pourra se reposer.

Julia ne peut retenir un cri de surprise, et le barbier lui-même reste dans l'admiration. La pièce dans laquelle ils entrent est éclairée par un lustre pendu au plafond, et l'éclat des bougies permet d'admirer le luxe avec lequel cet endroit est décoré. Des peintures charmantes, des images séduisantes et voluptueuses ornent les boiseries;

un meuble bleu-tendre, où la soie et l'argent sont mariés avec art; des glaces de Venise, des tapis de Perse, des candélabres sur lesquels brûlent des parfums, tandis que des fleurs naturelles sont disposées plus loin en pyramides dans des vases de cristal : tout concourt à faire de ce séjour un lieu de délices, où l'on a réuni ce qui peut enivrer les sens et inspirer le plaisir.

Julia et le barbier sont entrés dans la pièce éclairée; Marcel se tient respectueusement à la porte, et semble attendre des ordres.

— Cet endroit est délicieux, dit Julia; mais je ne vois pas le marquis. — Vous le verrez bientôt, madame, répond Touquet, dans une heure il sera ici. En attendant, veuillez demander tout ce qui pourra vous être agréable, vos désirs seront accomplis sur-le-champ. Cette sonnette répond en bas... n'est-il pas vrai, Marcel? — Oui, monsieur; et comme madame peut avoir besoin de prendre quelque chose, j'ai disposé une collation dans la petite pièce voisine.

Marcel indiquait une porte masquée par une glace; le barbier la poussa, et l'on vit une seconde pièce, plus petite, mais éclairée également, et décorée avec autant de magnificence, si ce n'est que l'ameublement et les tentures étaient de velours ponceau, orné de franges d'or, tandis que le bleu-clair et l'argent régnaient sans partage dans la première.

— Il ne m'a pas trompé, se dit Touquet en jetant un coup d'œil dans la seconde pièce, lorsqu'il m'a dit avoir fait de cette maison un séjour enchanteur; quel luxe! quelle magnificence!... Que d'argent de dépensé pour tout cela!... Et il ne se trouve pas heureux!...

Julia s'était jetée sur un lit de repos, et paraissait pensive. Le barbier la salua, et faisant signe à Marcel sortit avec lui de l'appartement.

Marcel était un garçon de vingt-huit à trente ans, petit, gros et sans souci; d'une obéissance et d'une exactitude orientales, mais doué de fort peu de génie, et incapable de conduire aucune intrigue. Le marquis, auquel il fallait des gens plus adroits, plus actifs, plus entreprenants, mais qui appréciait la fidélité de Marcel, n'avait pas trouvé, pour le garder, de meilleur moyen que de lui confier l'intendance de sa petite maison. Là, les fonctions de Marcel se bornaient à une obéissance passive aux ordres qu'il recevait; mais étranger à toutes les intrigues dont les lieux qu'il habitait étaient le théâtre, il ignorait parfois jusqu'au nom de la personne qui, pendant un court espace de temps, régnait en souveraine dans la petite maison; peu lui importait, et, son insouciance étant une garantie de sa discrétion, c'était une qualité dans l'emploi qu'il remplissait.

— Vous connaissez Chaudoreille? dit le barbier à Marcel en le suivant dans le corridor qui conduisait à l'escalier. — Oui, monsieur, répond le valet en poussant un soupir; je l'ai connu... dans une affaire assez malheureuse, puisque cela m'a fait passer six mois en prison, et Dieu sait si j'étais coupable!... Il y a sept ans environ, je n'étais pas encore au service de M. le marquis, je me trouvais à boire dans un cabaret, Chaudoreille y était aussi; il jouait au piquet avec deux autres cavaliers, et m'invita à me mettre de sa partie. Je me laissai aller, je jouai et perdis. Il prit ma place, m'emprunta quelques écus en me disant que nous serions associés, et joua avec un bonheur surprenant; j'étais charmé de le voir gagner, lorsque nos adversaires prétendirent qu'il trichait; alors on se disputa : au lieu de nous payer, on voulut nous battre, si bien que cela fit du bruit; les sergents arrivèrent avec leurs archers, et l'on nous conduisit en prison, Chaudoreille et moi. Voilà comme nous fimes connaissance. Mais depuis ce temps je suis dégoûté du jeu, et je ne voudrais pas toucher une carte. — Tant mieux pour vous, je vous engage à persévérer dans cette résolution.

Le barbier et Marcel descendaient alors l'escalier qui donnait dans le vestibule, lorsque des cris : — Au voleur!... à la garde!... à l'assassin!... parvinrent à leurs oreilles. Ces cris portaient du jardin, et Touquet reconnut la voix du chevalier.

— A qui diable en a-t-il? dit le barbier en pressant le pas, tandis que Marcel le suivait en répétant : — Des voleurs! c'est singulier!... cependant les portes ferment bien, et les murs du jardin ont dix pieds de haut.

Ennuyé d'être sans lumière dans le vestibule, Chaudoreille était retourné dans le jardin, où, quoique la lune fût presque masquée par les nuages, on distinguait cependant devant soi. Le chevalier chantait un virelai, qu'il accompagnait en frappant avec Rolande les branches alors dépouillées de feuillage. Tout à coup, à l'entrée d'un bosquet, une grande figure blanche se trouve vis-à-vis de Chaudoreille, qui s'arrête en criant d'une voix altérée :

— Qui va là?...

On ne lui répond pas, et il juge prudent de ne point répéter sa question et de regagner la maison. Mais dans son trouble, il se trompe de chemin, et, au détour d'une allée, aperçoit devant lui un autre personnage qui tient à la main une massue dont il semble disposé à le frapper. C'est alors que Chaudoreille, qui sent que les forces lui manquent pour fuir, fait retentir le jardin de ses cris.

Guidés par sa voix, le barbier et Marcel sont bientôt près de lui. — Qu'as-tu donc, pourquoi ce bruit? lui dit Touquet. — Né voyez-vous pas cé misérable qui m'attend-là bas pour m'assommer... tandis que son complice est caché dans un autre bosquet!...

Le barbier se retourne pour regarder l'endroit que Chaudoreille

désigne de la main, Marcel en fait autant en tenant la lanterne en avant, bientôt ce dernier part d'un éclat de rire, et le barbier s'écrie :

— J'étais sûr que ce drôle nous ferait encore des sottises.

— Comment, des sottises!... cadédis! pourquoi ces gens-là ne me répondent-ils point quand j'ai leur crié : Qui va là? — Cela leur serait difficile, dit Marcel; celui que tu aperçois là-bas est Hercule tuant l'hydre de Lerne, et l'autre est probablement Mercure ou Mars, peut-être même est-ce Vénus qui t'a fait peur! — Fait peur! eh non! sandis! j'é n'ai pas eu peur, mais on prévient les gens quand on a un Olympe dans son jardin... En tout cas, si c'est Mercure, il peut se flatter d'avoir reçu cinq ou six coups du plat de cette épée, et j'é n'y allais pas de main morte.

— Et si cette jeune fille a entendu tes cris, misérable! dit le barbier en se dirigeant vers la petite porte. — Je ne le pense pas, dit Marcel, l'appartement qu'elle occupe donne de l'autre côté du jardin.

Le barbier ouvre alors la porte par laquelle ils sont entrés.

— Reste avec Marcel, dit-il à Chaudoreille, le marquis va venir; s'il a quelques ordres à donner pour moi, tu reviendras me les communiquer sur-le-champ. Mais devant monseigneur, contente-toi d'être muet. S'il t'échappe le moindre mot, si tu commets une nouvelle gaucherie, songe que c'est moi qui me charge de t'en punir.

En disant cela Touquet s'élança dans la voiture, qui part sur-le-champ. Chaudoreille est enchanté de rester en pensant qu'il va voir le marquis, et se trouver à même de lui prouver son intelligence; il prend le bras de Marcel, et se rappelant que celui-ci est d'un caractère fort doux, et qu'on peut facilement lui en faire accroire, il se félicite du hasard qui le lui a fait rencontrer.

Le barbier s'est fait descendre à quelques pas de chez lui. Il paye les gens, renvoie la voiture, et se hâte de gagner sa maison, car le marquis doit s'y rendre vers dix heures, et il n'en est pas loin. Marguerite ouvre à son maître, qui lui adresse les questions ordinaires au sujet de Blanche, et la vieille servante jure par sa patronne qu'aucun homme n'a parlé à la jeune fille.

Touquet renvoie Marguerite; il veut attendre seul le marquis. Dix heures ont sonné depuis longtemps, et le barbier, qui s'attend à des félicitations et à une nouvelle récompense, commence à s'étonner du peu d'empressement du marquis, lorsqu'enfin on frappe à la porte de la rue, et le grand seigneur entre de nouveau chez le barbier.

— Parbleu, mon pauvre Touquet, j'ai bien manqué d'oublier notre rendez-vous, dit le marquis en se jetant sur un siège.

— Quoi! monseigneur, vous oublier une affaire d'amour! cela m'étonne, je l'avoue. — Tu devrais cependant le concevoir mieux qu'un autre; ne doit-on pas finir par se lasser de ce que l'on fait chaque jour?... Je suis tellement blasé sur tout cela!... J'avais, Dieu me pardonne, totalement oublié la petite!... J'étais à l'hôtel de Bourgogne avec Chavagnac. Montheil et quelques autres amis; Turlupin, Gauthier-Garguille et Gros Guillaume nous ont beaucoup divertis. Ces drôles sont fort plaisants; ils ont la vogue; toute la cour ira les voir!... c'est une fureur, surtout depuis qu'ils ont représenté une scène bouffonne dans le palais du cardinal, et que Richelieu leur a permis de jouer à l'hôtel de Bourgogne en dépit de la requête des comédiens. En sortant de là nous sommes entrés au cabaret; nous étions en train de rire, nous avons battu quelques petits bourgeois qui voulaient nous disputer une table; ils ont crié comme le diable, les sergents sont arrivés, mais nous nous sommes nommés tout bas, et les archers du roi nous ont aidés à mettre toute cette canaille à la porte!... Nous sommes restés maîtres du champ de bataille, cela ne pouvait pas finir autrement. Je n'ai jamais tant ri!... Chavagnac voulait absolument manger une omelette sur la figure d'un gros marchand de merceries; le pauvre diable faisait déjà des grimaces horribles de frayeur; c'était fort comique; il s'en est sauvé en avalant douze verres d'eau-de-vie de suite; ensuite nous l'avons fait rouler du premier jusqu'en bas... Enfin, mon cher, tu conçois que dans tout cela la petite brune m'était sortie de la tête... mais tout à l'heure on a parlé d'un maître fripon; j'ai pensé à toi, et cela m'a rappelé notre rendez-vous. Eh bien! au fait, où en sommes-nous? — Monseigneur, j'ai rempli vos désirs, et depuis une heure la jeune fille est dans votre petite maison. — Bah!... Quoi! vraiment tout est déjà terminé?... Mais il me paraît que la demoiselle n'a pas fait trop de façons. — Je dois vous avouer, monsieur le marquis, qu'en effet elle est montée en voiture de fort bonne grâce... — Un peu de résistance m'aurait plu davantage; c'est cruel! n'aurait-elle pas désiré!... Ces jeunes filles ont un empressement quand on leur parle d'un grand seigneur! Je suis presque fâché de m'être emparé de celle-ci!... car le diable m'emporte si je l'aime le moins du monde!... Pour un rien je la ferais reconduire où on l'a prise... Qu'en dis-tu, Touquet? cela serait drôle, hein?...

Le barbier, qui est piqué du peu de joie que le marquis témoigne en sachant qu'il a réussi à enlever la jeune fille, répond d'un air froid :

— Je vois qu'en effet monseigneur a totalement oublié celle qui l'avait charmé il y a deux jours; s'il se la rappelait, il ne se montrerait pas aussi indifférent à sa possession. — Comment! est-ce qu'elle est vraiment bien? est-ce que tu la crois capable de me fixer quelque temps? — J'ignore, monseigneur, si elle aura ce bonheur; mais j'ai vu beaucoup de courtisanes à la mode qui ne valaient point cette jeune Italienne. — C'est une Italienne? — Oui, monseigneur. — Tant

mieux, cela me changera un peu... — Elle se nomme Julia : sa figure, sans être régulièrement belle, a je ne sais quoi de piquant, de séduisant; elle a dans la voix, dans les manières, enfin dans toute sa personne quelque chose qui annonce du caractère... de l'originalité... Bref, ce n'est point une beauté langoureuse comme on en rencontre si souvent. — Sais-tu que tu piques vivement ma curiosité!... Me voilà plus content de l'aventure; allons... demain nous irons admirer tout cela. — Demain!... quoi! monseigneur, et cette jeune fille qui vous attend avec impatience? — Il faudra pourtant bien qu'elle soupire jusque-là; j'ai promis à mes amis d'aller les rejoindre, et de finir la nuit avec eux; entre gens d'honneur, on ne peut manquer à sa parole!... La belle Julia prendra patience... — J'avais aussi laissé près de Marcel un de mes hommes, dans le cas où monsieur le marquis aurait eu quelques nouveaux ordres à me faire parvenir, je pensais qu'il s'en serait servi, Marcel ne pouvant quitter la maison. — Eh bien! ton homme attendra, on lui donnera quelques pistoles de plus... A propos, il faut que je te paye... Tiens, voilà de l'or que j'ai gagné ce matin au lansquenet. Mais l'heure se passe, je gage que les mauvais sujets s'impatientent, je cours les rejoindre. Nous passerons une nuit charmante : nous sommes en train de nous divertir... Nous ferons des niches aux bons habitants de Paris, nous rouserons le guet, nous arrêterons les porteurs de chaises, et je ne répondrais pas que nous n'allissions point voler quelques manteaux sur le Pont-Neuf.

Le marquis s'éloigne lestement, et le barbier referme sa porte en se disant :

— Après tout, qu'il en agisse comme il voudra maintenant! que m'importe!... je suis payé.

Pendant que cette entrevue a lieu dans la rue des Bourdonnais, la jeune fille, que l'on a laissée dans le voluptueux boudoir, quitte le lit de repos dès que ceux qui l'ont amenée sont éloignés. Elle s'approche d'une glace dans laquelle on peut se voir entièrement; une glace suffit pour distraire une jeune fille et lui créer de l'occupation. Julia arrange sa coiffure, elle passe ses doigts dans ses cheveux, en reforme les anneaux; elle s'examine, se sourit. Julia est coquette; toute femme l'est un peu, dit-on. Pour juger du plus ou du moins, il ne faut que compter les minutes qu'elle passe devant son miroir, et d'ordinaire ce n'est pas la plus jolie qui s'y regarde le plus longtemps.

Enfin Julia paraît contente d'elle-même; elle s'éloigne de la glace, et parcourt le boudoir, ainsi que la pièce voisine, admirant, considérant ce qu'elle a paru voir avec indifférence tant que l'on pouvait l'observer. Elle s'arrête devant une pendule que porte un petit Amour d'albâtre, Paiguille marque près de onze heures. Julia soupire; son front se rembrunit, et elle se jette sur un fauteuil en balbutiant :

— Il ne vient pas!...

Tandis que la jeune fille soupire en regardant la pendule, Chaudoreille se fait conduire à la salle à manger, disant qu'il meurt de faim, et que depuis le matin il court pour le service de M. le marquis. Marcel s'empresse d'offrir à son hôte un bon souper, auquel le chevalier fait honneur. Tout en mangeant, Chaudoreille raconte ses exploits à son ancien ami, et, comme Marcel l'écoute avec la plus grande confiance, notre Gascon, enchanté de trouver quelqu'un qui ajoute foi à ses prouesses, a déjà tué quinze rivaux, et délivré vingt victimes de la tyrannie avant d'être à son second plat.

— Mon ami, dit Marcel en ouvrant de grands yeux et se versant à boire, il me paraît que tu as une tête chaude! — Chaud! sandis!... dis donc bouillante!... dis donc volcanique!... ce n'est pas ma faute, mais j'é ne puis me modérer!... j'é suis un raffiné d'honneur, un vrai diable, c'est lé mot. — Mais pourquoi donc appelaistu du secours contre les statues du jardin? — Ecoute, mon cher Marcel : d'abord j'é ne pouvais pas deviner que c'étaient des statues, et quand on est brave on croit voir des voleurs partout; tu n'é comprends pas cela, toi, parce que tu es d'un sang très-calme; ensuite tu sens bien que j'é ne pouvais pas me permettre de tuer personne dans la maison de M. le marquis de Villebelle sans lui en avoir demandé la permission. — Chut... ici on ne nomme jamais M. le marquis par son nom! — Ah! j'entends, c'est justé; il faut du mystère... pesté! c'est lé séjour des amours *incognito*!... Dis donc, Marcel, y a-t-il longtemps que tu habites cetté maison? — Cinq ans à peu près. — Tu dois en avoir vu de belles!... — Je n'ai rien vu, car ici il faut voir et ne pas voir. — J'entends très-bien... Qué diantre! est-ce que tu mé prends pour un belître?... C'est égal, tu as uné place d'or!... Lé marquis est généreux, n'est-ce pas? — Oui. — Tu gagnes au moins vingt pistoles par an? — Le double. — Heureux coquin! quand j'é dis coquin!... tu es lé plus parfait honnête homme que j'é connaisse... j'é crois même que tu es lé seul que j'é connaisse... cé cher Marcel!... que j'é suis content dé t'avoir retrouvé!... J'é t'ai cherché partout : dans les académies, dans les brélans, dans les tripots même!... — Oh, il y a longtemps que je ne joue plus! — Bah!... tu plaisantes! — Non, depuis notre aventure je suis dégouté du jeu; aller en prison quand on est innocent, c'est fort désagréable! — Eh! mon ami! il y a tant de fripons qui n'y vont pas!... tu vois bien que cela fait la balance. Quant à moi, j'avoue que j'é joue toujours... cela m'amuse! d'ailleurs c'est un plaisir dé grand seigneur, il n'y a rien dé plus noble que dé jouer et dé perdre jusqu'à ses chasses. — Comme je ne suis qu'un valet, je n'ai pas besoin de suivre cette mode. — Tu as tort, il faut toujours singer les

grands. Tu étais d'un superbe force au piquet!... — Moi!... oh! j'étais très-faible, au contraire!... — Puré modestie... pardieu, je veux prendre une leçon de toi; nous avons soupé: en attendant que ton maître arrive, faisons une partie pour passer le temps. — Cela serait difficile, je n'ai point de cartes ici. Quand par hasard j'en trouve là-haut qui ont servi à mon maître et à ses amis, je les brûle ou je les vends. — Voilà qui est contrariant; et moi qui ai presque toujours un jeu de piquet dans ma poche, il faut justement que j'é laisse chez moi.

— Tiens, Chaudoreille, goûte de cette liqueur... cela vaudra mieux que de jouer...

En disant cela, Marcel emplissait deux tasses de crème de vanille, et en plaçait une devant son convive.

— Oui, j'aimé beaucoup la liqueur, dit Chaudoreille; celle-ci a un parfum exquis; mais nous pourrions boire et jouer en même temps... — Puisque je te dis que je n'ai pas de cartes. — Tu as des dés au moins? — Pas davantage. — Des boules? — Non. — Des dames, des dominos? — Aucun jeu, te dis-je. — Qué la peste t'étouffe!... comment passer le temps sans jouer?... Ah! quelle idée délicieuse! jé viens de trouver un petit jeu fort agréable et que tu comprendras facilement.



Urban prend ses écus et se rend chez un fripier.

Tu as devant toi ta tasse pleine de liqueur, moi j'ai la mienne... elles sont d'égale grandeur; jé té joue un écu à la première mouche... — Quelle mouche? — Écoute bien: il né manque pas de mouches dans cette chambre, celui dans la tasse duquel il en viendra le plus tôt une gagnera un écu à l'autre... Est-ce dit? — Voilà un drôle de jeu... mais je le veux bien. — En ce cas, tape dans la main... C'est fini, attention à notre jeu.

Chaudoreille ne bouge plus; les yeux fixés alternativement sur sa tasse et celle de son adversaire, attendant avec impatience qu'une mouche vienne goûter la liqueur sucrée. Aucun d'eux ne fait un mouvement, de crainte d'effrayer les insectes ailés. Il y a déjà cinq minutes qu'ils sont immobiles devant leur tasse, lorsque Marcel laisse échapper un éternement.

— Qué lé diable té confonde! s'écrie Chaudoreille, tu as fait fuir la plus belle mouche qui approchait de ma tasse... Elle y allait entrer! — Est-ce ma faute si elle me prend envie d'éternuer? — C'est tricher, mon cher, et en bonné conscience, tu devrais perdre la partie. — Tu plaisantes, sans doute? — Je veux bien té passer cet éternement, mais si tu recommences cela comptera... Attention: les mouches volent.

On observe de nouveau le silence: de temps à autre Chaudoreille regarde en l'air, et semble implorer les mouches pour qu'elles vien-

nent goûter sa liqueur. Enfin après quelques minutes d'attente, une mouche se prend à la vanille, mais c'est dans la tasse de Marcel qu'elle va boire.

— J'ai gagné! s'écrie celui-ci. — Un instant! dit Chaudoreille en frappant du pied avec dépit. Laisse-moi juger le coup. — Il me semble qu'il n'y a point d'équivoque. La mouche est encore dans ma tasse. — Mais il s'agit de savoir si c'est vraiment une mouche; jé né puis pas perdre un écu *chat en poche!* — Oh! regarde tant que tu voudras.

Chaudoreille se lève et avance la tête pour voir de plus près dans la tasse qui est devant Marcel; mais à peine s'est-il par ce mouvement approché de son hôte, qu'il s'écrie portant la main à son nez:

— Lé pari est nul!... il n'y a rien de fait!

— Qu'est-ce à dire? s'écrie à son tour Marcel en se levant de table.

— Jé té répète que lé pari est nul. — Et pourquoi? — Pourquoi? sandis! parce que tu as l'haleine forte et que tu fais tomber les mouches au vol; d'après cela tu vois que la partie n'est pas égale. — Chaudoreille, je veux prendre la chose en riant et ne point recevoir ton argent, mais je me flatte d'avoir l'haleine pour le moins aussi fraîche que la tienne.

— Prendre la chose en riant! dit le chevalier en portant la main à la poignée de son épée. Est-ce que tu veux mé vexer? Sandis! si jé lé savais! — Allons! allons! calme-toi! — Mé crois-tu fait pour souffrir des injures?... Par Rolande! jé né sais qui mé tient... — Auras-tu bientôt fini! — Capédébious!... si jé croyais que tu voulusses mé molester!... comme si jé ténais à un écu! j'en aurais perdu cent que jé té les aurais payés de la même manière!... — C'est bien, laissons cela.

Plus Marcel s'efforce de calmer son convive, plus celui-ci s'emporte et crie, car il croit qu'on a peur de lui, et il veut en profiter pour faire le méchant: il va jusqu'à tirer son épée, et court dans la salle en roulant ses petits yeux autour de lui, comme s'il voulait tout pourfendre. Marcel impatienté, et voyant que ses prières ne servent à rien, se décide alors à prendre un balai accroché derrière une porte, et se mettant sur la défensive, il attend que son ennemi vienne l'attaquer.

Mais cette action a subitement calmé la fureur de Chaudoreille. À la vue de Marcel en garde avec son balai, il s'arrête; et, se frappant le front comme quelqu'un qu'une idée subite vient d'éclairer:

— Grand Dieu! s'écrie-t-il, qu'allais-je faire? c'est dans la maison du noblé marquis de Villébellé que jé mé laisse emporter par la colère!... Ah! mon courage! combien jé t'en veux! Tout est oublié, Marcel; viens dans mes bras, jé té pardonne.

Marcel, toujours bon garçon, jette de côté son balai, et va donner une poignée de main à Chaudoreille. On se remet à table, mais on ne joue plus; et, tandis que dans l'appartement du premier on soupire en regardant l'aiguille de la pendule, dans la salle basse, les deux convives finissent par s'endormir en sablant les vins fins et les liqueurs du marquis.

CHAPITRE XI.

Le Pont-Neuf. — Tabarin.

Le mauvais succès de la sérénade n'a point rebuté le jeune Urbain: quand on aime bien on ne perd pas aisément courage. Notre amoureux s'est retiré chez lui en maudissant le jaloux barbier, car il ne doute pas que ce ne soit par jalousie que Touquet surveille si bien la jeune fille; mais, peu effrayé de ses menaces, Urbain n'en jure pas moins de parvenir jusqu'à Blanche et de tout tenter, pour s'en faire aimer.

Jurer est chose très-facile... Depuis un demi-siècle seulement, que de serments on a prêtés et rompus!... Mais ne parlons que des serments d'amour, ceux-là sont plus gais, et pour les trahir on n'est pas indigne de pardon. Urbain, qui a juré qu'il verrait Blanche, est cependant fort en peine pour savoir comment il s'y prendra. Mais en amour on jure toujours, on réfléchit après; et en affaires il y a beaucoup de gens qui agissent de même.

Le lendemain de la nuit où il a chanté, Urbain se promène dans les environs de la maison du barbier; mais il n'ose point entrer dans cette maison qu'il lorgne en soupirant; et même, pour n'être pas remarqué par Touquet, il ne passe point devant la boutique. C'est de loin qu'il examine les fenêtres: personne ne s'y montre; elles semblent condamnées à une clôture éternelle. Il attend que la vieille servante sorte de la maison. Enfin Marguerite vient d'ouvrir la porte de l'allée; elle va faire ses provisions.

Urbain ne perd point de vue la vieille bonne; mais il n'ose entrer avec elle dans les boutiques. Cependant, comment entamer la conversation?... A dix-neuf ans on est encore gauche pour filer une intrigue. Enfin au moment où Marguerite va passer près de lui, Urbain l'accoste en tremblant.

— Que voulez-vous? lui dit la vieille d'un ton sec; car la vue d'un

jeune cavalier lui inspire toujours des craintes, et elle a sans cesse les ordres de son maître présents à la mémoire. Le jeune bachelier balbutie en baissant les yeux :

— Madame... je voudrais bien... — Je ne suis point dame, je suis demoiselle. — Mademoiselle... si j'osais... — Quoi? — Vous demander... — Parlez donc!... — Des nouvelles de mademoiselle Blanche?... — Mademoiselle Blanche!... Oh! oh! je vous vois venir, mon jeune mirliflore... allez, allez, passez votre chemin... Vous vous adressez bien, vraiment!... Si vous voulez parler de cette chère enfant, adressez-vous à mon maître; il vous répondra, lui, et de la bonne manière.

En disant cela, Marguerite s'éloigne d'Urbain, et rentre en murmurant :

— Monsieur a raison, il faut redoubler de surveillance pour qu'une si jolie fille ne soit pas assiégée par ces mauvais sujets.



Les services qu'Urbain reçoit de la petite servante.

— Ils ont tous juré de me désespérer! se dit Urbain désolé du mauvais accueil qu'il a reçu de la vieille; mais, malgré toutes leurs précautions, je la verrai, je lui parlerai!...

Et pour mieux rêver au moyen de la voir, Urbain s'éloigne de la maison qui renferme Blanche; il marche au hasard, et arrive bientôt sur le Pont-Neuf.

Le Pont-Neuf était alors le rendez-vous des étrangers, des intriguants, des oisifs, des filous et des nouveaux débarqués. C'était l'endroit le plus passager de la capitale; sans cesse encombré par la foule des curieux qui s'arrêtaient autour des charlatans qui vendaient des panacées universelles et jouaient des farces; des banquistes qui faisaient des tours de gobelets; des marchands de chansons, de quincaille, de livres, de joujoux; il offrait à l'observateur des scènes plaisantes et un tableau très-animé.

Tabarin, devenu fameux par les scènes qu'il jouait en public, et auquel notre grand Molière n'a pas dédaigné d'emprunter quelques bouffonneries, Tabarin était alors établi sur le Pont-Neuf, contre la place Dauphine; il avait succédé au fameux *signor Hieronimo*, qui, dans la cour du Palais, vendait de l'onguent contre la brûlure, après s'être brûlé publiquement les mains et guéri avec son baume, pendant que *Galinette-la-Galine* attirait les passants par ses parades.

Outre le spectacle de Tabarin, il y avait encore sur le Pont-Neuf plusieurs autres théâtres. *Maitre Gonin*, habile joueur de gobelets, s'y était établi, et par sa dextérité charmait les Parisiens; et un peu plus loin *Briochée* avait son spectacle de marionnettes.

Tabarin, simple bouffon d'un vendeur de baume, jouait le niais et faisait à son maître mille questions ridicules. Celui-ci, vêtu en médecin, répondait aux facéties de Tabarin en le traitant de *gros âne*,

de *gros porc*, etc., et ce spectacle attirait la foule. On y voyait non-seulement le peuple, mais aussi des personnages des premières classes de la société.

Urbain, qui marchait en rêvant à ses amours, c'est-à-dire sans regarder devant lui, et coudoyant toutes les personnes qui l'approchaient, se trouva poussé par la foule devant le théâtre du bouffon à la mode. Le jeune bachelier entend rire aux éclats à ses côtés; il voit des seigneurs, des jeunes filles, des ouvriers, des grisettes, qui, le nez en l'air, écoutent avec délices un homme qui est coiffé d'un chapeau d'arlequin, vêtu d'une souquenille et d'un large pantalon, et dont le visage est couvert d'un masque: cet homme est Tabarin. Son maître, en habit de docteur, la tête couverte d'un bonnet basque, le menton orné d'une longue barbe, tient dans ses mains des boîtes d'onguent ou de baume.

Urbain fait machinalement comme les autres, il regarde et écoute; pour juger ce qui faisait tant de plaisir aux badauds de ce siècle-là, écoutons aussi un moment.

TABARIN.

Quels gens trouvez-vous les plus courtois du monde?

LE MAITRE.

J'ai été en Italie, j'ai vu les Espagnes, et traversé une grande partie de l'Allemagne, mais je n'ai jamais remarqué tant de courtoisie qu'en France. Vous voyez les Français qui s'embrassent, se caressent, se bienveillent, s'ôtent le chapeau!

TABARIN.

Appelez-vous un trait de courtoisie que d'ôter le chapeau? Je ne voudrais pas pour beaucoup voir de telles caresses, moi.



Duel d'Urbain et du marquis de Villebelle.

LE MAITRE.

La coutume d'ôter le chapeau en signe de bienveillance est ancienne, Tabarin, pour témoigner l'honneur, le respect et l'amitié qu'on doit à ceux qu'on salue...

TABARIN.

De façon que toute la courtoisie, vous la jugez consister à ôter le chapeau? Voulez-vous savoir quels sont les gens les plus courtois du monde?

LE MAITRE.

Qui, Tabarin?

TABARIN.

Ce sont les *tireurs de laine* de Paris; car ils ne sont pas seulement

contents de vous ôter le chapeau, mais le plus souvent ils vous ôtent le manteau¹.

Cette saillie est couverte des applaudissements et des ris de la foule assemblée, parmi laquelle se trouvaient sans doute aussi quelques *tireurs de laine* qui faisaient leur métier, tout en riant plus haut encore que leurs voisins.

Urbain ne partage pas l'hilarité générale; cependant il prête l'oreille à une nouvelle scène que joue le bouffon. Tabarin, cherchant à s'introduire auprès de son *Isabelle*, que *Cassandra* garde à vue, ainsi qu'une vieille duègne, ne trouve pas de meilleur expédient que de se déguiser en femme, et, sous ce costume, parvient à avoir un tête-à-tête avec sa maîtresse.

Le masque d'arlequin que conserve Tabarin sous son costume féminin prête à mille facéties qui provoquent de nouveau la gaieté de la foule, et dans lesquelles la décence n'est pas toujours scrupuleusement observée; mais le public du Pont-Neuf ne s'effarouche pas facilement, et le femmes *comme il faut* qui assistent à ce spectacle se contentent de porter leur éventail devant leurs yeux en s'écriant :

— Ah! voilà des actions messéantes, scandaleuses! il faudrait au moins lui défendre les gestes!...

Urbain, en regardant le déguisement grotesque du bouffon, vient de concevoir un projet. Pourquoi n'userait-il pas du même moyen pour s'introduire dans la maison du barbier; n'est-ce pas l'Amour lui-même qui lui offre ce stratagème en le rendant témoin de cette scène de Tabarin, au moment où il se creuse la tête pour savoir comment il parviendra auprès de *Blanche*?

Que ce soit l'Amour, le Destin ou le hasard, qui ait conduit là notre amoureux, il n'en est pas moins enchanté de son idée; et rendant mille grâces à Tabarin, il ne songe plus qu'à la mettre à exécution. Aussitôt, poussant de droite et de gauche pour se retirer de la foule, Urbain coudoie une grisette, accroche la mante d'une vieille dame, écrase le pied d'une petite-maitresse, qui, appuyée sur le bras d'un jeune étudiant, s'était glissée parmi le public; mais, peu sensible aux injures dont on l'accable, Urbain continue à se faire jour, et, se trouvant libre enfin, court sans reprendre haleine jusqu'à son domicile.

Arrive là, le jeune bachelier ouvre le tiroir d'un petit secrétaire de noyer, il compte son argent, car, dans toute affaire, c'est toujours à ce maudit argent qu'il faut s'adresser pour aplanir les obstacles et arriver plus vite au but qu'on se propose.

Il ne possède en épargnes que soixante livres tournois; c'est bien peu; avec cela de nos jours on ne s'introduit pas dans le boudoir d'une *Laïs*; mais quand la beauté est compagne de l'innocence, l'accès en est bien plus facile.

D'ailleurs Urbain ne prendra pas le costume d'une grande dame, il veut au contraire se déguiser en paysanne; sa gaucherie sous ce costume sera moins remarquée. Il va se regarder dans son petit miroir: point de barbe, point de favoris; pas le plus petit poil au menton, Urbain en saute de joie, tandis que quelques jours auparavant il soupirait après des moustaches; aujourd'hui qu'il veut se changer en fille, il est enchanté aussi de ne pas avoir la taille plus élevée, et s'écrie en regardant ses pieds qui sont petits et ses mains qui sont mignonnes :

— Qu'on est heureux de ne pas être fort, robuste et bel homme!

Il ne s'agit plus que de se procurer les vêtements nécessaires. Urbain prend ses écus et se rend chez un fripier, il demande un déshabillé pour une servante de campagne, qu'il dit être de sa taille. On lui présente tout ce qui constitue le costume féminin: jupe, corset, tablier, cornette, fichu, souliers; on lui fait payer tout cela trois fois sa valeur, et notre jeune homme est enchanté. Ces achats ont pris du temps, Urbain va dîner; puis à la chute du jour il retourne chez lui avec son petit paquet sous le bras, aussi content que Jason emportant la Toison-d'Or, que Pluton enlevant Proserpine, qu'Apollon arrachant la peau du serpent Python, qu'Hercule dérobant les pommes d'or du jardin des Hespérides, ou que Pâris enlevant la femme de Ménélas; et certes tous ces gens-là devaient être fort contents.

Arrivé dans sa chambre, notre amoureux bat le briquet, car on ne connaissait point alors les briquets phosphoriques. S'étant procuré de la lumière, il procède aussitôt à son changement d'état, ne gardant du costume masculin que le vêtement nécessaire, qu'il juge devoir être en effet fort nécessaire pour ne point geler sous le jupon féminin. Urbain passe la jupe, puis le corset, puis il veut attacher tout cela; mais il s'y prend mal, il tire un cordon pour un autre, il décroûte, il déchire, il se pique; le pauvre garçon se désespère; il se regarde dans sa petite glace, il voit bien que ce n'est pas cela: il n'en viendra jamais à bout. Comment faire? Il n'y a qu'une femme qui se connaisse à tous ces mystères de la toilette de son sexe; il faut donc prier une femme de venir à son secours: et se rappelant qu'à l'étage au-dessous de lui loge un vicieux garçon, dont la servante leste et gentille lui fait toujours une gracieuse révérence, aussitôt Urbain, retenant comme il peut sur lui le jupon et le corset, descend quatre à quatre l'escalier et sonne chez son voisin.

La servante ouvre et part d'un éclat de rire en voyant ce personnage moitié homme, moitié femme. Mais de quelque façon qu'il soit mis, un joli garçon de dix-neuf ans intéresse toujours; et Urbain a la voix fort touchante en disant à la bonne :

— Ah! mademoiselle! je suis bien embarrassé... je veux m'habiller en femme et je ne peux pas en venir à bout; que vous seriez aimable de venir m'aider un instant!

— Ben volontiers, répond la grosse fille, et, sans se faire prier, elle suit Urbain dans sa chambre, où elle rit de plus belle en voyant en quel état il a mis son costume féminin. — Vous allez donc au bal? lui dit-elle. — Oui, et je voudrais être si bien déguisé qu'on ne pût me reconnaître. — Oh ben! attendez! j'vas vous habiller, moi!... et je vous promets que vous serez ben.

Aussitôt elle commence par défaire tout ce qu'Urbain a fait, puis examine les vêtements :

— Ça n'est pas ben élégant, dit-elle. — C'est tout ce que je désire, je veux être fort simplement. — Mais il vous faut encore un jupon pour mettre dessous... c'ti-là ne suffit pas; vous n'avez pas de hanches comme nous... il faut ben vous en faire... et ce bonnet... si! quelle horreur!... ça ne vous irait pas: j'vas vous en chercher un autre à moi, et tout ce qu'il vous faut. Oh! je veux que vous soyez gentil.

Et la jeune servante, sans écouter Urbain, qui la remercie, court chez elle, d'où elle revient bientôt apportant tout ce qui est nécessaire pour faire du jeune homme une fille bien tournée. Le nouveau bonnet est essayé; il va parfaitement. Urbain est enchanté; il ne sait comment témoigner à la jeune fille sa reconnaissance, et celle-ci n'en finit pas de le coiffer: ce sont des boucles qu'il faut faire, des cheveux qu'il faut rentrer; elle lui cache le menton, lui attache des épingle, s'arrête, le regarde et s'écrie :

— C'est qu'il est vraiment fort bien!... la peau si blanche, l'air si doux! on s'y trompera, c'est sûr... Attendez à c't'heure, que je vous fasse de l'estomac... — Est-ce bien nécessaire? — Comment! si c'est nécessaire!... ah! c'te question!... — Mais j'étouffe dans ce corset... — Ah ben! nous étouffons ben autrement nous autres! mais ça ne fait rien. Pour être gentille il faut ben souffrir un peu. Attendez que je vous pince la taille... que je vous fasse des hanches... et puis du... Ah! dame! c'est qu'il en faut... c'est par là qu'on distingue le sexe.

La jeune servante trouve toujours quelque chose à refaire à Urbain, et celui-ci, pour être bien déguisé, se prête à tout ce qu'elle veut, de la meilleure grâce du monde, en répétant à chaque instant :

— Que vous êtes bonne, mademoiselle! comment pourrai-je vous prouver ma reconnaissance!

Soit qu'Urbain eût trouvé enfin quelque moyen de prouver sa reconnaissance, ou que la servante eût encore été obligée de faire autre chose au jeune homme, la toilette dura plus de deux heures. Ce ne fut qu'au bout de ce temps que la grosse fille, rouge comme une cerise, abandonna Urbain en lui disant :

— V'là qu'est fini, vous n'avez plus l'air d'un homme du tout!... i'gn'a plus moyen de s'en douter. A c't'heure vous pouvez sortir... baissez les yeux... regardez de côté, trottez menu, balancez-vous un brin des hanches, pincez la bouche, retroussez-vous un peu haut, et vous ne serez pas au bout de la rue sans avoir fait une conquête. Adieu, monsieur, quand vous aurez besoin de moi n'me ménagez pas, s'il vous plaît.

La jeune servante est partie, et Urbain, après avoir étudié pendant quelque temps sa démarche, se décide à s'aventurer sous son nouveau costume dans les rues de Paris.

CHAPITRE XII.

Aventure nocturne.

Le bachelier, portant jupe et cornette, se sent assez mal à son aise dans les rues de Paris. Quoiqu'il fasse nuit et que les lanternes soient rares, dès qu'une personne passe près de lui, Urbain se croit reconnu et s'attend à être pris par les sergents qui pourraient lui demander le motif de son déguisement, et le rançonner s'il continuait de se promener en femme dans la bonne ville, où ce n'est qu'en répandant l'argent à pleines mains qu'il est permis de se faire passer pour ce qu'on n'est pas, et comme Urbain n'a pas un écu sur lui, parce que quand on se met en femme on ne pense pas à tout, le jeune amoureux sent bien qu'il faut éviter la justice; à la vérité il ne craint point les voleurs: c'était beaucoup alors; c'est encore quelque chose aujourd'hui.

Peu à peu Urbain se rassure; il commence à s'habituer à son costume, et certains propos qui lui ont déjà été adressés en passant lui prouvent qu'on se trompe entièrement sur son sexe. Urbain n'a garde de répondre aux galanteries un peu cavalières qu'on lui adresse, il se contente de doubler le pas; sauf à crotter ses jupons, qu'il ne sait pas fort bien retrousser et qui le gênent beaucoup pour sauter les ruisseaux. Enfin, il est parvenu à la rue des Bourdonnais; mais alors seulement il réfléchit qu'il est bien tard pour chercher à s'introduire dans la maison du barbier. Il n'y a pas d'apparence que *Marguerite* sorte maintenant; son déguisement ne pourra donc lui servir que le lendemain.

¹ Recueil général des *Œuvres et Facéties de Tabarin*, Paris, 4725.

Il était alors inutile de s'en affubler sitôt; mais un amoureux fait-il de telles réflexions? D'ailleurs, comme Urbain veut s'habituer à porter le costume féminin, il n'est pas fâché de s'être essayé d'abord la nuit. Tout en faisant ces réflexions, il rôde devant la maison du barbier, lorgnant les fenêtres de Blanche en lui envoyant mille soupirs qu'elle n'entend pas parce qu'elle dort, et que probablement elle n'entendrait pas davantage si elle était éveillée.

Tout entier au plaisir de soupirer sous les croisées de sa belle, Urbain ne songe pas que, s'il est naturel de voir un jeune homme attendre ou soupirer la nuit dans une rue, une femme seule, aussi tard, donne lieu à maintes conjectures. Tout à coup le jeune amant est tiré de son extase par quelqu'un qui lui pince fortement le genou en lui disant d'une voix enrouée :

— Il paraîtrait, ma petite mère, que celui que t'attends est en retard; si tu veux accepter mon bras, nous irons goûter du vin blanc du marchand là-bas... Je suis une pratique... Il y a des cabinets.

Urbain se retourne et aperçoit un grand gaillard vêtu en porteur de chaise. Fort peu satisfait de l'aventure, le jeune bachelier se met à courir, laissant là son galant; mais, à deux cents pas plus loin, il est de nouveau arrêté par deux pages qui veulent l'embrasser; il parvient à se dégager, et reprend sa course. Bientôt ce sont des étudiants qui l'accostent, puis des laquais, puis des militaires; quelques-uns le poursuivent. Urbain, pour leur échapper, redouble d'agilité, et, pour mieux courir, se retrousses jusqu'aux genoux; mais plus il se retrousses haut, plus ces messieurs mettent d'ardeur à le suivre.

— Morbleu! se dit Urbain en courant, je ne me suis pas mis en femme pour me faire pincer par tous les pages et laquais de la ville. Les hommes ont le diable au corps!... Je m'aperçois maintenant qu'il est plus agréable de porter des hauts-de-chausses que des jupes... Mais demain je m'introduirai près de Blanche. Allons! du courage... ils me laisseront tranquille peut-être.

Et Urbain sautait les ruisseaux, arpentait les rues, suant, étouffant dans son corset et sous la gorge factice dont la jeune servante lui avait garni la poitrine. Prenant au hasard les chemins qui se présentaient devant lui pour échapper à ses conquêtes, il ne savait plus lui-même dans quel quartier il se trouvait.

N'entendant plus personne derrière lui, Urbain s'arrête et reprend haleine; il reconnaît le lieu où il est. Il a passé les ponts, et est arrivé dans le grand Pré-aux-Clercs, dans lequel on commençait à bâtir des maisons et à ouvrir des rues, ainsi qu'on l'avait fait dans le petit Pré-aux-Clercs qui, vers la fin du règne de Henri IV, se trouva entièrement couvert de maisons et de jardins.

— Bon! voilà la nouvelle rue qu'on appelle de Verneuil, se dit Urbain; voilà le *Chemin-aux-Vaches* où l'on bâtit la rue Saint-Dominique... Je me reconnais... Mais reposons-nous un moment... Je suis trop loin de chez moi pour me remettre en route sur-le-champ... Je n'en puis plus... respirons enfin. Ce quartier est désert... La nuit est avancée, il faut espérer que je ne ferai plus de conquêtes.

Urbain retrousses ses jupons et s'assied sur une pierre. Au bout d'une demi-heure, ne se sentant plus fatigué, il se lève et se dispose à regagner son logis; il marche tranquillement, se félicitant de ne plus rencontrer personne. Mais tout à coup, en passant devant la rue de Bourbon, il aperçoit quatre hommes qui viennent d'en sortir, et qui, à sa vue, s'arrêtent brusquement en lui barrant le passage.

— Oh! oh! qu'est-ce que cela?... Si tard!... le gibier est encore levé?... — D'honneur, la rencontre est charmante!... c'est une petite fermière!... — Tant mieux! j'aime beaucoup les paysannes, moi... — Diable! marquis, une paysanne qui se promène au beau milieu de la nuit dans Paris!... voilà une innocence qui me paraît terriblement aventurée! — Allons! chevalier, tu as toujours de mauvaises pensées!... Je gage, moi, que la pauvre enfant n'est venue à la ville que pour vendre ses œufs! — Qu'elle y soit pour ce qu'elle voudra, elle ne s'en retournera pas sans que mes moustaches ne se soient imprimées sur sa jolie bouche!...

Urbain reconnaît au langage et aux manières de ces messieurs qu'il a affaire à des roués de la haute volée. Ne pouvant les fuir, car il est cerné de tous côtés, il tâche de s'en débarrasser en leur disant d'une voix de fausset :

— Messieurs!... de grâce, laissez-moi; je ne suis pas ce que vous croyez!...

Mais ses prières ne sont pas écoutées; on le presse, on l'entoure. Urbain, que ces manières impatientent, ne voit plus, pour être libre, d'autre moyen que de se faire connaître, et il s'écrie avec sa voix naturelle :

— Laissez-moi, messieurs! je vous répète que vous vous adressez mal.

Ces mots, prononcés par le bachelier d'une façon qui ne laisse plus de doute sur son sexe, font sur les quatre jeunes seigneurs l'effet de la tête de Méduse: ils demeurent immobiles; mais bientôt tous quatre partent d'un éclat de rire en s'écriant :

— C'est un homme!... Oh! l'aventure est unique!...

— Oui, messieurs, c'est un homme, répond Urbain. J'espère maintenant que vous voudrez bien me laisser continuer mon chemin.

— Pour moi, je ne m'y oppose pas, dit un des inconnus. — Allons, Villebelle, reprend un autre, laisse donc aller ce garçon... tu vois

bien que ce n'est point une fille!... Je crois, Dieu me damne! que le vin que nous avons bu ne lui permet point de s'apercevoir de la méprise. N'est-il pas vrai, chevalier?

— Si fait, pardieu, messieurs! répond le marquis de Villebelle; car c'était lui-même, en effet, qui, ainsi qu'il l'avait dit au barbier, achevait gaiement sa nuit avec ses amis en cherchant des aventures piquantes dans les rues de la capitale. La tête échauffée par le vin et les liqueurs, le marquis, que dans de semblables réunions on voyait toujours le premier à donner l'exemple de la folie et de l'extravagance, avait été un des plus empressés près d'Urbain. Depuis que celui-ci s'était fait connaître, il continuait cependant à retenir le bachelier.

— Un instant, mon garçon! dit-il en arrêtant Urbain. Nous savons que tu n'es pas une fille, c'est fort bien; mais, de par tous les diables! pour t'être affublé ainsi, il faut qu'il te soit arrivé de plaisantes aventures; conte-nous-les: cela nous divertira, ensuite, tu seras libre.

— Oui, oui, répètent les autres, il faut qu'il nous dise pourquoi il s'est mis en femme... — Je régalerai demain le petit lever du cardinal de cette aventure. — Moi, je la conterai à Marion Delorme. — Moi, je veux que Bois-Robert la mette en vers pour la cour. — Colletet en fera une comédie. Allons, parle donc!

— Encore une fois, messieurs, laissez-moi passer mon chemin, reprend Urbain avec impatience. De quel droit m'interrogez-vous? Je n'ai rien à vous dire, et je veux m'éloigner.

En disant ces mots, il essaie de nouveau de repousser le marquis; mais celui-ci lui barre le chemin, et tire son épée en s'écriant :

— D'honneur! le petit bonhomme fait le méchant... Ah! c'est trop drôle! Tu vas parler ou nous te ferons sauter par-dessus nos épées comme un barbet. — Insolent! s'écrie Urbain avec fureur, si j'avais une arme, vous ne vous permettriez point de semblables discours, ou je vous en aurais déjà fait repentir!

— Vraiment? Ah! parbleu! je veux voir comment tu te sers d'une épée!... allons! chevalier, prête-lui la tienne... — Quoi! Villebelle, tu veux?... — Oui, sans doute, un duel avec une paysanne... ce sera plaisant! Allons, messieurs, faites cercle...

En achevant ces mots, le marquis prend l'épée d'un de ses compagnons et la présente à Urbain.

— Tiens, lui dit-il, voilà de quoi te défendre. En garde, la fille-garçon! et voyons si tu es aussi brave qu'entêté.

Urbain s'est emparé de l'épée avec ardeur, et sur-le-champ il attaque le marquis. Quoique gêné par ses jupons et son corset, il fond avec impétuosité sur son adversaire, qui, tout en parant, s'écrie à chaque instant :

— Bien!... très-bien, d'honneur!... Voyez donc, messieurs... et ce dégageant... et cette botte... Peste!... comme il y va!... il faut toute mon adresse pour...

Un coup d'épée, qui lui traverse une partie de l'avant-bras, coupe la parole au marquis, son fer lui échappe; ses amis l'entourent et le soutiennent, Urbain lui-même veut lui porter secours.

— Ce n'est rien, ce n'est rien! dit le marquis; adieu, mon ami! tu es un brave, je suis bien aise d'avoir fait ta connaissance, quoique je ne sache pas à qui j'ai eu affaire. Quant à toi, si quelque jour tu te trouvais dans l'embarras, si tu avais une mauvaise affaire à vider, ou besoin de quelque protecteur, viens à mon hôtel, demande le marquis de Villebelle, et tu me trouveras tout disposé à t'obliger.

En disant cela, le marquis prend la main d'Urbain, la lui serre avec cordialité, puis s'éloigne soutenu par les jeunes seigneurs, qui ont bandé sa blessure avec leurs mouchoirs, tandis que notre amoureux, encore tout étourdi de cette aventure, regagne lestement son logis.

CHAPITRE XIII.

Le Tête-à-Tête.

Cette nuit fertile en événements a fait place à l'aurore, et le sommeil n'a point approché des yeux de Julia: agitée, impatiente, vingt fois elle s'est levée de dessus le sofa pour courir écouter contre la porte, croyant distinguer quelque bruit, et se flattant de voir paraître le marquis. Mais elle a entendu sonner toutes les heures de cette nuit, qui lui a semblé éternelle, et le séduisant Villebelle n'est pas venu.

Le front de la jeune Italienne s'est rembruni; ses yeux, qui brillent toujours d'un vif éclat, n'expriment plus les mêmes sentiments, un feu sombre les anime; le sein de Julia est oppressé, des soupirs lui échappent; elle marche au hasard dans l'appartement dont l'élégance n'a plus de charmes pour elle, elle passe devant les glaces sans s'y regarder... Sa vanité est humiliée de l'indifférence du marquis, dont en effet la conduite était inexcusable. Quelle est la femme qui pardonnera un tel abandon? Se laisser enlever de bonne grâce pour passer ensuite la nuit entière dans la solitude!... L'amour excuse bien des choses, mais l'amour-propre n'exuse rien.

Dès que le jour fait pâlir l'éclat des bougies, Julia ouvre la porte

du boudoir, puis, traversant plusieurs pièces, parvient dans le corridor.

— Ils ne craignent point que je m'évade, dit-elle en laissant échapper un sourire amer, ils n'ont pris aucune précaution pour me retenir; mais M. le marquis et son digne agent pensent que je suis déjà trop heureuse d'avoir été conduite dans cette maison!... Patience... un jour peut-être ils me connaîtront mieux.

Julia descend l'escalier. Quoique l'on fût au cœur de l'hiver, la matinée était belle, la jeune Italienne sort par le péristyle, et s'enfonce dans les jardins, dont elle parcourt les longues allées tout en se livrant à ses pensées.

Le jour a surpris Marcel et son hôte endormis près de la table où ils ont soupé. Marcel, éveillé le premier, rappelle ses idées, et ne conçoit pas que son maître ne soit point venu dans la nuit. Cependant la cloche de la porte répond dans la salle où ils ont dormi, et le marquis n'est pas homme à ne point se faire entendre.

Marcel pousse Chaudoreille, qui ouvre ses petits yeux, et regarde avec étonnement autour de lui en murmurant :

— Sandis!... jé né suis point chez moi, rue Brisemiche... ni dans lé tripot dé la rue Vidé-Gousset... Où diable ai-jé donc passé la nuit?... Ma bourse... où est ma bourse?... J'avais huit écus dédés!

Chaudoreille se tâte vivement et compte son argent, tandis que Marcel lui dit : — Réveille-toi donc tout à fait, et rappelle-toi où tu es... Me crois-tu capable de te voler?...

— Ah! belître que jé suis!... Cé cher Marcel... Jé mé souviens de tout, maintenant... Pardon, mon ami; mais dans lé primier moment jé mé croyais à la taverne, où jé couche quelquefois. Comment diable! il est grand jour!... — Oui, et M. le marquis n'est pas venu dans la nuit; je n'y conçois rien!... — C'est en effet fort singulier... et la pauvre pétite... qué nous avons eu tant de peine à conduire ici... qué diantre aura-t-elle fait depuis hier? — Elle aura dormi comme nous. — Ah! mon cher Marcel, on voit bien qué tu n'as pas étudié le sexe!... Dormir!... une femme qui attend pour la première fois son vainqueur... elle aurait plutôt mangé la lune qué dé dormir. — Mais quand le vainqueur ne vient pas, il faut bien prendre son parti. — Jamais, jamais, té dis-je!... Tiens... écoute cet exemple : j'avais une fois donné rendez-vous à uné baronne sur lé bord de la Seine, près de la tour de Nesle; c'était aussi en hiver, et il faisait un froid horrible. Des événements imprévus, un duel, m'empêchent dé mé rendre auprès de ma belle... Jé suis blessé, et huit jours au lit. Lé neuvième, commé jé passais par hasard à l'endroit indiqué... qu'y vois-je encore?... — Ta baronne? — Justément! mais, la pauvre femme!... elle était gélée depuis quatre jours, et cela pour n'avoir pas voulu quitter lé lieu du rendez-vous. — Notre dame avait un bon feu et tout ce qu'elle pouvait désirer; elle n'aura point gelé en attendant mon maître. — Dis donc, Marcel, si jé montais lui dire des choses aimables pour la distraire un peu? — Non pas, cela pourrait déplaire à M. le marquis. — Ah!... tu as raison... jé pourrais lui causer dé l'ombrage!... — Ne ferais-tu pas mieux d'aller trouver la personne qui t'a laissé ici, pour lui apprendre que monseigneur n'est point venu? — Non, mon cher Marcel, Touquet m'a dit d'attendre ici les ordres du marquis, et jé dois suivre ses instructions; qu'il né vienne pas dé quinze jours, cela m'est égal, jé né té quitté pas. Tu as uné bonné cave, des provisions dé toute espèce, jé mé trouve très-bien ici; seulement j'irai chercher des cartes pour la nuit prochaine, et jé t'apprendrai des coups dont tu né té doutes pas. — Soit, je vais préparer notre déjeuner, puis j'irai m'informer si cette dame désire quelque chose. — C'est cela; pendant cé temps jé vais parcourir lé jardin, et faire connaissance avec tes Hercules.

Chaudoreille arrange son manteau, remonte sa nouvelle fraise, qu'il a achetée de hasard, mais dont il est enchanté, parce qu'elle lui va jusqu'aux oreilles. Il relève son chapeau, tourne ses cheveux en anneaux, et se rend dans le jardin en sifflant :

Viens, Aurore,
Je t'imploro;

chanson que le bon roi Henri avait mise à la mode. Il s'arrête d'un air fier devant chaque statue, et fait la grimace à celles qui lui ont fait peur la veille.

Au sortir d'une allée, il aperçoit Julia assise dans un bosquet que le feuillage n'ombrage point encore. La jeune fille est livrée à ses pensées, et ne l'a point entendu venir. Chaudoreille se consulte, incertain s'il l'abordera ou s'il passera son chemin; il s'arrête au premier parti, et s'approche d'elle en tenant sa main gauche sur sa hanche et jetant son corps en arrière, préparant déjà son sourire. Julia lève les yeux vivement; mais, en reconnaissant Chaudoreille, un sentiment d'humeur se peint dans ses traits, et elle lui dit brusquement :

— Que me voulez-vous?

Chaudoreille, interdit, s'est arrêté au milieu de son sourire, et ne trouve pas encore sa réponse.

— Qui vous envoie vers moi? reprend Julia, le marquis est-il ici?... ou son confident, le barbier Touquet?... — Non, bellé damé... jé suis pour lé moment seul avec vous et Marcel dans cette maison... J'ai passé la nuit à veiller pour votre sûreté... croyant toujours qué lé

marquis arriverait... — Quel est ce Marcel?... le valet qui nous a ouvert, sans doute? — Précisément. — Y a-t-il longtemps qu'il sert le marquis dans cette maison?... — Non, jé crois qu'il n'y a qué quatre ou cinq ans environ. — Et vous, y êtes-vous déjà venu? — C'était hier la première fois.

Julia se tait, et Chaudoreille reprend au bout d'un moment :

— Est-ce qué vous connaissez mon intime ami, lé barbier Touquet?... — Que vous importe? répond la jeune Italienne en lançant à Chaudoreille un regard de mépris. — Rien... assurément. Mais, commé vous l'avez nommé... C'est un bien digné garçon, certainement, et dont jé m'honore d'être l'ami. — Cela fait votre éloge, dit Julia en laissant échapper un sourire ironique.

— Oui, certes, reprend Chaudoreille, qui interprète à son avantage le sourire de Julia, nous avons vu lé feu ensemble... Il est brave... oh! pour cela jé lui rends justice!... il s'est toujours conduit avec honneur... — Toujours?... Et vous a-t-il quelquefois parlé de ses parents?... de son père?... — Ma foi, non; jé né lé crois pas né dans uné des premières classes... dé cé côté jé suis infiniment au-dessus dé lui; les Chaudoreille sont d'une race très-pure et dont la tige rémonte jusqu'à Noé. Sous Charles-le-Chauve, un dé mes aïeux sé fit tondre...

— Que m'importe ce que firent vos aïeux! c'est de la famille du barbier que je vous parle. — C'est juste; mais mon ami Touquet m'en a peu parlé : jé crois qu'il est Lorrain, et il m'a dit avoir quitté son pays de très-bonne heure, et être venu fort jeune à Paris. Cé n'est qué là qué lé génie peut briller; aussi Touquet a fait fortune!... et moi, Dieu merci, jé suis...

Ici, les yeux de Chaudoreille se portèrent sur son pourpoint déchiré en plusieurs endroits, et il le couvrit de son manteau en reprenant :

— Jé sérais fort riche, si jé né m'étais pas ruiné pour les femmes. Julia, qui avait fait peu d'attention à cette dernière phrase, dit à demi-voix :

— Il doit être riche, s'il a aidé le marquis dans toutes ses folies.

— Il né sé marie pas, reprend Chaudoreille, et pourtant il pourrait maintenant trouver un bon parti... sa maison dé la rue des Bourdonnais est uné jolie propriété... Peut-être est-ce à cause dé la pétite, qu'il né veut pas... peut-être veut-il lui-même l'épouser... jé n'en sérais pas surpris... — Quelle pétite? dit Julia avec curiosité. — Cette jeune fille qu'il a adoptée, et qui a maintenant seize ans. — Le barbier Touquet a adopté un enfant?... — Eh! sans doute!... comment, vous qui lé connaissez, vous ignorez cela?... C'est pourtant uné des meilleures actions dé sa vie!... — Touquet a fait une bonne action!... dit Julia en souriant avec ironie, je né l'aurais pas deviné!... Et cette jeune fille est-elle jolie? — Pesté! si elle est jolie, jé lé crois bien!... C'est un... Mais non, dit Chaudoreille en se reprenant, et commé frappé de souvenir, elle n'est pas belle du tout; au contraire, elle est laide, on peut même dire qu'elle est désagréable!... — Tout à l'heure vous la disiez jolie, et maintenant vous la faites fort laide... vous ne semblez pas trop savoir ce que vous voulez dire, monsieur Chaudoreille! — Auprès dé vous, bellé jouvencelle, on peut aisément perdre l'esprit; mais, par cette épée, jé vous jure...

La sonnette de la rue se faisant entendre, Chaudoreille s'arrête; présumant que c'est le marquis, et qu'il serait peut-être dangereux pour lui d'être surpris en tête-à-tête avec Julia, il se sauve par la première allée, et court rejoindre Marcel, tandis que la jeune Italienne écoute avec anxiété et que ses joues se colorent d'un plus vif incarnat.

Marcel ouvre, mais ce n'est point le marquis, c'est Touquet qui vient seul.

— Votre maître s'est battu en duel cette nuit, dit-il à Marcel, il est blessé, mais fort légèrement à ce qu'il paraît. Je vais parler à la jeune fille... Elle doit être en peine de savoir ce que tout cela signifie... Où est-elle maintenant?

— Dans lé jardin, dit Chaudoreille, mais jé t'assure qu'elle né paraît point s'ennuyer ici... Il est vrai qué j'ai causé avec elle, et... — Te l'avais-je permis?... Tu es bien hardi d'entretenir une femme sur laquelle le marquis a jeté les yeux!... — Oui, jé conviens qué jé suis très-hardi... mais jé croyais... Tu dis qué monseigneur s'est battu; sais-tu avec qui? — Imbécile!... sont-ce nos affaires? crois-tu que je le lui ai demandé? — C'est vrai, cé né sont point nos affaires... mais... — Tu n'as plus que faire ici, va-t'en. — Qué jé m'en aille?... — Oui, et sur-le-champ. — Sans être présenté à monseigneur?... c'est fort contrariant... mais, au moins... il mé semble qué si l'on n'a plus besoin dé moi... on dévrait mé solder... — Tiens, voici encore dix écus, c'est plus que tu ne vauds cent fois... — Fort bien... mais la rosette et le carreau cassé!... — Morbleu, drôle!... tu n'es pas content!... — Si fait, si fait, jé suis très-content!...

— Né murmurons point, se dit Chaudoreille, il pourrait sé rappeler les barbes qué jé lui dois.

— Pars, dit le barbier en lui montrant du doigt la porte du jardin. Le Gascon fourre à la hâte la somme qu'il vient de recevoir dans sa bourse, puis la serre avec soin dans sa ceinture en marmottant :

— Dix et huit, c'est dix-huit... Sandis! dé quoi fairé sauter lé tripot dé la rue Vidé-Gousset et la banque dé la rue Coupe-Gorge. Puis, il serre la main à Marcel, et, se gonflant dans son manteau, sort par la petite porte, qu'il ne trouve plus assez large pour lui depuis qu'il possède dix-huit écus.

Le barbier, empressé de s'acquitter de la commission dont le marquis l'a chargé, afin de retourner promptement chez lui, et d'y être à l'arrivée de ses pratiques, parcourt à grands pas le jardin, et ne tarde pas à rencontrer Julia, qui, en l'apercevant, voit encore s'évanouir son espérance.

— Madame, dit Touquet en saluant la jeune fille, la conduite de M. le marquis a dû vous sembler au moins fort extraordinaire; vous l'excuserez lorsque vous saurez que cette nuit même il s'est battu dans le grand Pré-aux-Clercs, et a été blessé... — Il est blessé!... dit Julia avec émotion; et craindrait-on!... — Non, madame, c'est fort peu de chose, au bras seulement; M. le marquis m'a fait savoir cet événement ce matin, au point du jour, en m'ordonnant de venir vous l'annoncer; il espère être bientôt rétabli, et sous quatre ou cinq jours venir s'excuser lui-même. Mais, si vous vous ennuyez en ces lieux, vous êtes libre de retourner à votre magasin, j'irai vous prévenir quand... — Non, dit Julia en interrompant brusquement Touquet, je resterai ici, croyez-vous donc que ce soit pour y retourner que j'aie quitté ma demeure!... j'attendrai le marquis. — Vous en êtes la maîtresse, on a l'ordre de satisfaire à vos moindres desirs.

Le barbier salue Julia, et, après avoir transmis à Marcel les ordres du marquis, quitte la petite maison et retourne à la hâte chez lui.

Cinq jours se sont écoulés depuis que la jeune Italienne habite le voluptueux appartement dans lequel elle a trouvé un clavecin, un sistre, quelques livres, des crayons, des dessins et une garde-robe fournie de tout ce qui peut ajouter encore aux charmes de la beauté. Marcel, toujours obéissant et discret, satisfait à ce qu'elle désire, sans se permettre la plus petite question; et Julia ne lui adresse la parole que pour demander ce qui lui semble propre à la distraire, car le séjour le plus magnifique ne garantit pas de l'ennui.

La soirée du sixième jour est déjà avancée: Julia, qui s'est parée avec coquetterie, dans l'espérance que le marquis viendrait, voit encore s'évanouir son espoir, et s'est étendue sur le sofa, où ses rêveries ont fait place à un léger assoupissement, lorsque la porte de la pièce où elle est s'entr'ouvre doucement, et le marquis de Villebelle paraît à l'entrée de l'appartement.

— Elle est bien... très-bien, dit-il en considérant un moment Julia étendue nonchalamment sur le sofa; puis il fait quelques pas vers elle; le bruit réveille la jeune Italienne; et en ouvrant les yeux elle aperçoit le grand seigneur, dont un costume riche et élégant relève encore les grâces et la tournure, qui s'assied en souriant à ses côtés.

Julia fait un mouvement pour se lever.

— Restez, lui dit le marquis, vous êtes si bien ainsi!... Je me reproche d'avoir troublé votre sommeil... — Monseigneur, je ne vous attendais plus, dit Julia en cherchant à se remettre du trouble que la vue du marquis lui cause, et depuis six jours... seule en ces lieux... — Oui, vous avez dû beaucoup vous ennuyer, je le conçois; mais, ma belle, mon envoyé a dû vous dire qu'il n'y avait point de ma faute... Mon bras n'est même pas encore guéri, je n'ai pu résister plus longtemps au désir de voir cette aimable enfant, qui veut bien par amour pour moi vivre dans la solitude...

— Pour vous, seigneur! dit Julia en détournant ses yeux afin de ne point rencontrer ceux que le marquis fixait amoureusement sur elle; et qui vous fait croire que j'aie de l'amour pour vous, s'il vous plaît?... — Ah! d'honneur, voilà qui est divin!... est-ce donc un autre que vous attendez ici, mon ange?... — J'attends, monseigneur, que vous m'appreniez pour quel motif vous m'avez fait enlever et quitter ma demeure... — Délicieux! de par tous les diables, délicieux!... elle ne sait pas pourquoi on l'a conduite ici!... On ne vous l'a donc pas dit, petite rusée?... — C'est de vous seul que je veux l'entendre, seigneur. — C'est juste... l'amour se fait mal par ambassadeur, ce dieu-là n'aime pas les pages et les valets, il veut faire sa besogne lui-même... Allons, un baiser d'abord, et nous nous entendrons mieux après...

Julia se débarrasse des bras du marquis, qui veulent l'enlacer, et s'éloigne de lui en s'écriant:

— De grâce, seigneur, cessez ces libertés, qui m'offensent.

— Qui l'offensent! dit le marquis en éclatant de rire, tandis qu'une vive rougeur colore les joues de Julia. Ah çà! mais que veut dire ceci?... et jouons-nous la comédie?... On veut me faire payer l'ennui de six jours d'attente; encore une fois, ma chère amie, ce n'est pas ma faute: un duel... au moment où j'y pensais le moins... Ah! il faut que je te raconte cela, c'est fort drôle: je revenais avec quatre de mes amis, nous étions un peu gris, nous cherchions dispute à tout le monde, nous cassions les vitres, nous battions le guet, nous arrachions les perles aux bons bourgeois... Que veux-tu! il faut bien passer le temps et montrer à messieurs du parlement qu'on ne se regarde pas comme compris dans les arrêtés qui défendent aux vagabonds, aux pages et laquais, de faire la nuit du bruit dans Paris. Enfin, nous rencontrons une fille, cette fille était un garçon; il ne veut pas nous apprendre pourquoi il s'est déguisé, il se fâche de nos plaisanteries; un des nôtres lui prête son épée, et nous nous battons... pour un adolescent, jernidié! comme il y allait!... c'était un plaisir! Bref, il m'a fait cette égratignure, dont je me sens encore, et qui m'empêche de bien me servir de mon bras; ainsi, ma belle, je t'en supplie, ne fais pas trop la cruelle, car je ne suis pas en état de soutenir un assaut.

Et le marquis, se rapprochant de Julia, veut de nouveau l'entourer

de ses bras; mais elle se dégage, et va s'asseoir plus loin, tandis que celui-ci, se laissant aller sur le sofa, la regarde s'éloigner en souriant, et s'étend sur le lit de repos en sifflant un air de chasse.

Le sein de la jeune fille se soulève plus fréquemment; elle détourne la tête et porte une de ses mains sur ses yeux.

— Qu'est-ce donc? dit le marquis au bout de quelques minutes. Est-ce que nous pleurons par hasard? Vraiment, ma petite, je ne vous conçois pas. On m'a dit que vous étiez venue ici de fort bonne grâce; d'après cela j'ai donc lieu d'être surpris de la sévérité que vous affectez maintenant. Allons... calmez-vous, je serai sage... puisque vous le voulez.

En disant cela, Villebelle va s'asseoir près de Julia, et prend une de ses mains, qu'il presse dans les siennes; la jeune Italienne lève les yeux sur le marquis: il y avait dans les traits de celui-ci quelque chose de noble, de séduisant, qui lui faisait obtenir trop facilement le pardon de son audace; accoutumé à triompher, il était entreprenant par habitude, et non par fatuité, et la résistance de Julia l'étonnait sans le fâcher.

— Pourquoi pleurez-vous? lui dit-il. — J'ai cru que vous m'aimiez, et vous me méprisez!... — Moi, vous mépriser?... non, belle fille... je vous aimerais... comme je puis aimer, et cela durera... tant que cela pourra; que voulez-vous de mieux? — Je veux de l'amour... un amour constant... sincère... — Ah! ah! un amour constant... ma bonne amie, vous êtes exigeante!... est-ce que nous pouvons promettre cela, nous autres? et de bonne foi, lorsque les plus grandes dames de la cour n'y sont point parvenues, une grisette... doit-elle espérer de fixer le marquis de Villebelle?... — Eh bien! dit Julia en se levant avec fierté et marchant vers la porte, la grisette ne cédera point au caprice du grand seigneur.

— D'honneur!... elle s'en irait, je crois!... dit le marquis en courant retenir Julia, qu'il ramène doucement sur le sofa. Allons, point d'humeur... Est-ce donc pour nous fâcher que nous nous trouvons ici?... Le temps fuit avec rapidité!... il emporte à chaque minute quelques étincelles de ce feu créateur qui inspire l'amour et la volupté!... N'attendons pas que le foyer en soit éteint tout à fait pour boire dans la coupe du plaisir!... On vous aimera, on vous adorera, méchante!... mais pour prix de tant d'ardeur, que m'offrez-vous en retour?

— Un cœur qui saurait vous aimer autrement que vous ne l'avez été jusqu'à ce jour, qui mettrait son bonheur à ne battre que pour vous, qui n'aurait pas une pensée qui vous fût étrangère, pas un désir qui ne se rapportât à vous!...

En disant cela, les yeux de Julia s'étoient animés et elle les fixait sur le marquis, ne cherchant plus alors à cacher la passion qu'il lui avait inspirée.

— Des yeux magnifiques! dit Villebelle au bout d'un moment, mais un peu trop d'exaltation dans les sentiments... Vous êtes Italienne... cela se voit, le climat brûlant sous lequel vous êtes née en vous permet pas de traiter l'amour comme nous autres Français... en riant, en plaisantant; c'est pourtant la bonne manière, les autres sont trop tristes.

— Dites que nous savons seules aimer véritablement... tandis que vous, seigneurs, vous donnez le nom d'amour à la plus simple fantaisie, à laquelle votre cœur est entièrement étranger.

— Tiens, ma chère amie, tous tes discours sur la métaphysique de l'amour me persuaderont moins qu'un seul de tes baisers... Et quoi! encore de la résistance! profiter de ce que je suis blessé! cela n'est pas généreux.

— L'avez-vous toujours été, monseigneur! dit Julia en repoussant le marquis: et dans ces lieux mêmes n'avez-vous rien à vous reprocher?... — Ah çà! ma petite, est-ce que tu veux me faire suivre un cours de morale?... dit Villebelle en riant. Il me semble que tu abuses un peu de ma patience!... D'honneur! tes yeux sont plutôt faits pour exprimer le plaisir que la sagesse... Des sermons dans ta bouche!... une petite grisette qui vient ici faire la Lucrèce!... Allons, ma belle, laissons là ces balivernes... Est-ce chez *Tabarin* ou chez *Brichée* que tu as appris ces sentences?

Julia se lève, ses yeux étincellent, ses joues se couvrent d'une rougeur éclatante, et elle s'écrie en jetant sur le marquis un regard foudroyant: — Et vous, seigneur, où aviez-vous appris à assassiner un père pour lui enlever sa fille?... Villebelle reste interdit pendant quelques minutes; ses regards s'attachent sur Julia, qui, effrayée elle-même du changement qui vient de s'opérer dans toute la personne du marquis, semble attendre avec crainte ce qu'il va lui dire.

Enfin le marquis se lève et murmure d'une voix qui n'est plus la même: — Qui vous a fait penser que j'ai jamais commis un tel crime?... parlez... répondez, je vous l'ordonne. — Seigneur, dit la jeune Italienne, j'ai entendu raconter l'enlèvement de la belle Estrelle... fille du vieux Delmar... mais le barbier Touquet était déjà alors votre agent... Je ne doute point que ce ne soit lui qui vous ait engagé à vous armer contre un vieillard qui défendait sa fille.

— Vous avez entendu parler d'une aventure oubliée depuis dix-sept ans et vous en avez à peine vingt!... Vous ne me dites pas tout... auriez-vous connu Estrelle, existerait-elle encore?... Ah! parlez... parlez! et comptez sur toute ma reconnaissance si vous me faites retrouver cette infortunée!...

— Vous l'aimiez donc bien? dit Julia en soupirant et en regardant tendrement le marquis. — Oui... oui, je l'aimais... je l'aimerais encore!... De grâce, existe-t-elle? répondez-moi. — Je n'en sais pas plus que vous, seigneur, je vous le jure. Je n'ai jamais rencontré de femme qui portât ce nom, et le hasard m'a fait connaître cette aventure. En vous voyant, en me voyant dans cette maison, où cette Estrelle fut conduite, le souvenir de ces événements s'est présenté à ma pensée; pardonnez-moi de vous les avoir rappelés... vous étiez bien jeune alors; je sais aussi que le vieux Delmar ne succomba point à sa blessure... Quant à sa fille, je vous le répète, je n'en ai pas appris plus que vous. Mais vous m'aviez outragée, seigneur, en m'assimilant à ces femmes que vos richesses vous soumettent chaque jour, tandis que votre amour est le seul bien que j'envie... Je suis Italienne... je me suis vengée!

Le marquis ne répond point, il se promène lentement dans l'appartement, et de temps à autre soupire en jetant les yeux autour de lui; mais il ne paraît plus s'apercevoir que Julia est là.

— Oui, c'est ici que j'ai passé un mois près d'elle, dit le marquis en considérant le boudoir, ce séjour n'était pas ce qu'il est aujourd'hui... J'ai cherché à l'embellir, à le changer, afin d'éloigner son souvenir!... mais depuis je n'y ai point retrouvé ces moments enchantés que j'ai passés près d'Estrelle.

Un long silence succède à ces paroles; enfin le marquis prend son chapeau, son manteau, et fait un léger signe de tête à Julia en prononçant à demi-voix : — Je vous reverrai demain. Puis il sort précipitamment et quitte la petite maison dans une situation d'esprit bien différente que lorsqu'il y était entré.

CHAPITRE XIV.

Ursule et la Sorcière de Verberie.

Depuis son duel nocturne, Urbain a été plusieurs jours sans reprendre le costume féminin. Ne se souciant plus de faire des conquêtes et d'être exposé à des aventures qui pourraient ne pas se terminer toujours à son avantage, le jeune bachelier sent qu'avant de se déguiser il faut être certain que sa ruse le rapprochera de Blanche. Il recommence à épier Marguerite, rôdant sans cesse autour de la maison du barbier; il prend de nouvelles informations sur le caractère de la vieille servante, et se promet de tirer parti de sa crédulité. Son plan arrêté, un vieux commissionnaire, payé par lui, accoste Marguerite, et lui demande si elle aurait une place pour une jeune paysanne fort douce, fort sage, qui vient d'arriver à Paris et se trouve sans emploi. La vieille donne deux adresses, où elle dit que peut-être on prendra la jeune fille, et continue son chemin.

Le lendemain, en allant, suivant sa coutume, faire ses provisions, Marguerite est arrêtée par une villageoise, au maintien modeste, à l'air gauche, qui la salue et la remercie en baissant les yeux.

— De quoi me remerciez-vous, mon enfant? dit Marguerite, je ne vous connais pas. — De ce que vous vous êtes intéressée à moi hier pour que je trouve une place... — Ah! c'est vous que l'on m'avait recommandée?... — Oui, mademoiselle... — Et vous a-t-on acceptée? — Non, mademoiselle. — J'en suis fâchée, car vous me paraissez bien douce... bien honnête. D'où êtes-vous, mon enfant? — De Verberie, mademoiselle. — Pourquoi êtes-vous venue à Paris? — J'avais perdu tous mes parents... je pensais trouver aisément à travailler dans une grande ville... — Oui, mais les grandes villes sont des séjours bien dangereux pour les jeunes filles sages, comme vous paraissez l'être; on a dû vous dire cela, mon enfant?... — Oh! oui, mademoiselle!... mais je ne crains rien!... — Comment! vous vous croyez donc bien habile, bien forte, pour penser que vous échapperez aux pièges que l'on pourra vous tendre?... — Oh!... ce n'est pas cela, mademoiselle, mais c'est que... je n'ose pas dire... c'est un mystère, un secret!...

Les mots secret et mystère font sur une vieille femme le même effet que ceux amour et mariage sur une jeune fille, cela leur met tous les sens en mouvement. Les petits yeux de Marguerite se raniment, et elle s'écrie : — Quoi, mon enfant! vous avez un secret?... Je ne suis pas curieuse, mais vous m'intéressez; je voudrais pouvoir vous être utile, mais il faudrait m'apprendre tout ce qui vous concerne... Quel est ce mystère que vous n'osez pas dire?...

— Mademoiselle... je ne voulais le confier à personne à Paris, car on dit qu'il y a des filous qui pourraient me ravir mon trésor... — Vous possédez un trésor!... — Oh! oui, mademoiselle; mais avec lequel je puis mourir de faim... — Eh! qu'importe! mon enfant

toutes les jeunes filles n'ont-elles pas aussi un trésor qui est sans prix l'innocence, la vertu!... et celles qui le gardent le mieux ne sont pas toujours les plus riches!... Quand je vois en carrosses dorés ces courtisanes, ces femmes déhontées qui vivent dans le luxe et l'abondance ah, cela me fait un mal!... Mais revenons à votre secret, mon enfant refusez-vous de me le confier, à moi? — Oh! non, mademoiselle vous avez l'air si respectable, si bonne!... que je ne puis vous refuser

Marguerite fait un léger sourire et donne une petite tape sur le bras de la villageoise, car la louange est un fleur dont à tout âge on aime le parfum. Parlez, parlez donc, dit-elle. — Mademoiselle, ce serait avec plaisir; mais c'est une histoire bien longue, et il faut que j'aill ce matin dans plusieurs maisons... Si vous vouliez me permettre de vous la conter ce soir chez vous... cela vaudrait mieux, car je n'oserais jamais dire tout cela dans la rue, on pourrait m'entendre et m'prendre pour une sorcière, et l'on m'a fait si peur de la chambrarde! Dieu sait cependant, mademoiselle, que je ne connais rien à la magie, et que j'ai aussi peur du diable que des hommes!...

— Oh! oh! dit Marguerite, dont la curiosité était de plus en plus excitée, ce mystère a donc en lui-même quelque chose d'extraordinaire?

— Oui, mademoiselle.

— Vraiment!... Voilà qui devient embarrassant... Vous recevoir à la maison, c'est difficile... Où demeurez-vous, mon enfant?

Urbain hésite un moment, puis répond enfin : — Contre la porte Saint-Antoine...

— Ah! mon Dieu!... c'est à une lieue d'ici... Je ne pourrai jamais y aller; c'est que mon maître est un homme fort sévère... Il ne veut pas que l'on reçoive personne...

Marguerite réfléchit quelques instants; enfin sa curiosité l'emporte. — Eh bien! dit-elle, venez ce soir sur les sept heures, il fera nuit; mais regardez-bien cette maison là-bas... cette allée...

— Oh! je la reconnaitrai.

— N'allez pas frapper!... tenez-vous près de la porte, je vous ouvrirai et vous monterez chez moi. A cette heure-là mon maître n'a plus ordinairement besoin de mes services et ne quitte point la salle basse.

— Il suffit, mademoiselle, je serai exacte à sept heures.

— Comment vous nommez-vous?

— Ursule Ledoux.

— Surtout, Ursule, n'allez point jaser avec personne de tout ceci. Vous recevoir n'est point un crime, je le sais, mais mon maître est un peu ridicule, il pourrait le trouver mauvais; d'ailleurs, mon enfant, en toute chose il faut de la discrétion!... Vous me conterez ce soir votre secret, Ursule?...

— Oui, mademoiselle.

— A sept heures... là-bas!...

— Oh! je n'y manquerai pas.

Urbain s'éloigne enchanté du succès de sa ruse et respirant à peine, tant l'espoir de voir Blanche et la gêne qu'il éprouve dans son corset compriment sa respiration; et Marguerite regagne sa demeure en se disant : — Cette jeune fille m'a l'air aussi doux qu'honnête, et il n'y a aucun mal à la recevoir un moment... cela distraira un peu ma pauvre petite Blanche, qui depuis quelques jours semble triste et paraît s'ennuyer plus qu'à l'ordinaire; et nous saurons ce secret qui... Ah! mon Dieu! que n'est-il bientôt sept heures du soir!

Marguerite se hâte d'aller trouver Blanche; depuis la nuit de la sérénade, l'aimable enfant était en effet plus rêveuse qu'auparavant; elle ne chantait que le refrain de sa romance chérie; et les villanelles, les virelais, les vieux tenons ne l'amusaient plus. Marguerite s'approche d'elle, et lui dit à demi-voix et d'un ton mystérieux :

— Ce soir nous aurons une visite!

— Une visite! dit Blanche, ah! M. Claudoreille, sans doute!...

— Non pas! Une jeune paysanne bien gentille, bien honnête... que vous ne connaissez pas. Une pauvre enfant qui possède un trésor... et qui cherche une place de cuisinière... qui veut rester sage... et est venue pour cela à Paris, qui a peur du diable... et qui ne craint rien...

— Mais, ma bonne, je ne comprends pas...

— Chut! chut! taisez-vous! ce soir elle viendra, et nous contera son histoire... il est question d'un mystère fort curieux; mais du silence! il ne faut pas que M. Touquet se doute de cela, car il pourrait défendre à cette pauvre Ursule de venir causer avec nous, et j'en serais bien fâchée... pour vous, mon enfant que cela distraira un peu.

— Oh! sois tranquille, ma bonne, je ne dirai rien, s'écrie Blanche; et elle saute de joie dans la chambre, parce que l'annonce de cette visite est pour elle un événement extraordinaire, et que la moindre chose nouvelle est un grand plaisir pour les personnes qui passent leur vie privées de toute dissipation. C'est ainsi qu'un orage ou une averse va distraire et occuper un pauvre prisonnier; qu'une bouteille de vin sera un régal pour le rentier habitué à ne boire que de l'eau; que le son d'un orgue de Barbarie paraîtra délicieux à des paysans; qu'un billet de spectacle comblera les vœux de la pauvre ouvrière à dix sous par jour; qu'une petite robe d'indienne fera le bonheur d'une grisette honnête, et que le dimanche sera attendu avec impatience par ceux qui travaillent toute la semaine; tandis que, pour bien des gens, les spectacles, les banquets, la musique, les parures, n'ont plus le pou-

de réjouir leur cœur. D'après cela, les pauvres seraient donc plus heureux que les riches?

Enfin sept heures viennent de sonner à Saint-Eustache; le barbier depuis longtemps renvoyé Blanche et Marguerite pour s'enfermer dans sa chambre. La vieille servante descend doucement l'escalier, ayant de faire le moins de bruit possible avec ses talons et cachant de une de ses mains la lumière de sa lampe. Elle ouvre la porte de rue et aperçoit la paysanne, qui était depuis un quart d'heure au rendez-vous.

— C'est bien, dit Marguerite, vous êtes exacte; mais, chut! ne faites pas, ne faites point de bruit, laissez-vous conduire.

Urbain fait un léger signe de tête et entre dans l'allée, dont Marguerite referme doucement la porte. Alors notre amoureux est au milieu de la joie, il lui semble respirer un air plus pur dans cette maison habitée par celle qu'il aime... il se croit dans le séjour des heureux, tout en montant un petit escalier tortueux; et les murs irisés et décrépits qui l'environnent ont plus de charmes à ses yeux que le marbre et les lambris du Louvre.

— Vous allez voir ma maîtresse, dit Marguerite, je l'ai prévenue... ne craignez rien, elle est aussi aimable que bonne; vous pourrez parler sans danger devant elle, c'est la discrétion même... d'ailleurs, elle ne voit personne, et ne sort jamais. Mon maître craint pour elle; les entreprises de ces mirliflores, de ces mauvais sujets qui ne cherchent qu'à enjôler les pauvres filles... Il est vrai que ma petite Blanche est si jolie!... elle tournerait la tête à tous nos seigneurs. Vous allez voir et en juger vous-même; nous voici devant sa chambre: venez... ne tremblez pas ainsi, quel enfantillage!

Urbain tremblait en effet, et le cœur lui battait si fort, qu'il fut obligé de s'appuyer un moment contre le mur.

Pendant ce temps, Marguerite ouvre la porte et dit à Blanche:

— La voilà...

Blanche se lève pour aller au-devant de la jeune fille que lui amène sa bonne, et à laquelle elle adresse le plus aimable sourire. Urbain a vu les yeux, il a vu Blanche, et son émotion redouble; il n'avait pu, à travers des vitres de la croisée, apercevoir qu'imparfaitement ses traits, et l'objet charmant qui est devant lui est cent fois au-dessus de ce qu'il avait imaginé; mais son imagination se créait. Il reste immobile, n'osant faire un pas, doutant encore de son bonheur, regardant avec délices l'aimable fille, qui lui sourit et lui prend la main en lui disant:

— Entrez donc... venez vous asseoir... vous chauffer... Eh bien! t-ce que je vous fais peur?...

— C'est ce que je lui disais, reprend Marguerite, mais elle est d'une timidité!... au reste, cela fait son éloge; puisse-t-elle, à Paris, conserver toujours cette modestie!

La douce main de Blanche a pris celle du jeune bachelier, qu'elle conduit près de la cheminée. En sentant les jolis doigts s'imprimer sur ses siens, Urbain respire à peine, et murmure d'une voix faible:

— Ah! mademoiselle, que vous êtes bonne!...

— Ah!... elle a une bien jolie voix, s'écrie Blanche aussitôt; ne trouves-tu pas, Marguerite?... une voix... qu'il me semble avoir déjà entendue... C'est singulier... je ne puis me rappeler...

— Vous vous trompez, mon enfant, dit Marguerite, moi je trouve qu'Ursule a la voix un peu voilée... Mais songez que nous n'avons eu beaucoup de temps à la garder ici... et elle doit nous raconter certaine chose...

— Un moment, dit Blanche; laisse-la donc se reposer... elle a l'air fatiguée... Avez-vous besoin de quelque chose? — Je vous remercie, dit Urbain en levant les yeux sur l'aimable enfant, et les rebaisant aussitôt, car il craint qu'elle ne lise dans les siens tout l'amour dont il est embrasé, et il semble bien que le moment serait fort mal choisi pour se faire connaître; d'ailleurs, il est si heureux près de Blanche, qu'il veut prolonger son bonheur, et, grâce à son déguisement, il peut voir l'aimable fille, jouir de ses grâces, de sa gentillesse, connaître son caractère bien mieux que s'il se montrait à elle sous sa véritable forme. Il voit un amant, la fille la plus franche est toujours timide, embarrassée, réservée; tandis qu'auprès d'une personne de son sexe, elle se livre sans contrainte aux impressions qu'elle éprouve.

— Vous cherchez donc une place? dit Blanche en s'asseyant près d'Urbain. — Oui, mademoiselle. — Y a-t-il longtemps que vous êtes à Paris? — Quinze jours, mademoiselle. — Et vos parents?... — Je n'en ai plus, mademoiselle, je suis orpheline... — Pauvre fille!... c'est comme moi, je suis orpheline aussi; et si M. Touquet n'avait pas pris soin de moi, il m'aurait fallu chercher de l'ouvrage pour vivre... — Vous, mademoiselle!... dit Urbain avec feu; mais il se contient, et chève à demi-voix:

— C'eût été bien malheureux!

— Ma chère Blanche, dit Marguerite, ce n'est point pour lui conter votre histoire, mais pour qu'elle nous apprenne un secret qui la regarde, qu'elle est venue... Allons, Ursule, parlez, mon enfant.

Urbain soupire, il aimerait mieux écouter Blanche que de parler pour Marguerite; mais il faut satisfaire la vieille fille, il a besoin d'elle, et c'est en excitant sans cesse sa curiosité qu'il espère voir souvent Blanche. Il commence donc son récit, en déguisant toujours sa voix, et pendant qu'il parle l'aimable enfant a les yeux fixés sur lui, faveur

qu'il doit à son costume, mais qui souvent lui fait perdre le fil de son discours.

— Vous avez sans doute entendu parler de *Jeanne Harviliers*, si fameuse il y a un siècle par ses maléfices et ses sortilèges? — Non... jamais, dit Marguerite en rapprochant sa chaise et allongeant le cou parce que le mot sortilège a déjà produit son effet électrique sur la vieille servante. Contez-nous l'histoire de cette sorcière, mon enfant, et tâchez de ne pas omettre un seul fait.

— C'est à Verberie, dans l'année 1528, que Jeanne Harviliers est née. Sa mère, qui était, dit-on, une méchante femme, voua sa fille au diable dès qu'elle vint au monde.

Comme Jeanne avait douze ans, le diable se présenta à elle sous la forme d'un homme noir, armé et botté...

— Ma bonne, dit Blanche, le diable peut donc prendre la forme qui lui plaît? — Oui, sans doute!... Je vous l'ai dit cent fois, il se change comme il veut... — Tu m'as toujours dit, ma bonne, qu'il se montrait en chat noir... — En chat ou en homme, qu'importe!... — Je n'avais peur que des chats, à présent j'ai peur des hommes aussi!... — Allons! mademoiselle, si vous interrompez comme cela cette jeune fille, nous ne saurons jamais son histoire. Continuez, mon enfant.

Urbain donne un petit coup d'œil à Blanche, et reprend sa narration.

— L'homme noir dit à Jeanne que, si elle voulait se donner à lui, il lui apprendrait mille secrets pour faire du bien ou du mal aux gens, selon sa volonté. Jeanne Harviliers céda aux propositions du diable, prononça les formules qu'il lui dicta, et devint bientôt une fameuse magicienne se rendant au sabbat à cheval sur une *escouvette*.

Jeanne fit l'essai de son art près de Verberie; mais, accusée de sorcellerie, elle fut pendant quelque temps obligée de se cacher. Elle avait un voisin qui l'avait dénoncée; Jeanne demanda au diable un sort pour se venger du voisin. Le diable lui donna une poudre, et dit qu'en la plaçant dans un chemin où son ennemi devait passer, cela lui donnerait une maladie dont il mourrait. Jeanne fit ce que le diable lui avait dit, et plaça le sort; mais une autre personne passa la première dans le chemin, et ce fut elle qui fut victime du sort. Jeanne désolée alla trouver le malade, lui avoua qu'elle avait causé son malheur, et promit de le guérir; mais elle n'en put venir à bout, car elle fut alors arrêtée et emprisonnée. On la questionna; elle s'avoua sorcière, et fut condamnée à être brûlée vive... Ce qui fut exécuté le dernier jour d'avril de l'année 1578.

Comment! elle était sorcière et elle s'est laissée brûler? dit Blanche avec étonnement. — Oui, mademoiselle. — Ah! que c'est drôle! Et à quoi donc cela sert-il d'être sorcier, alors? — Blanche, vous êtes trop jeune pour raisonner de cela, dit Marguerite. — Et le diable, l'a-t-on brûlé aussi? — Non, mademoiselle, on n'a pas pu. — C'est dommage, car nous n'en aurions plus peur!... — Est-ce que le diable peut être brûlé?... — Le démon existera toujours, mon enfant. — Vous m'avez pourtant dit, ma bonne, que saint Michel s'était battu avec lui, et qu'il l'avait vaincu... — Oui, sans doute, il l'a vaincu... mais c'est comme s'il n'avait rien fait... Allons, Ursule, continuez; car je ne vois pas encore dans tout cela ce qui a rapport à vous, puisque cette Jeanne a été brûlée il y a déjà près de soixante ans...

— M'y voici, mademoiselle, dit Urbain en rappelant ses idées, que les beaux yeux de Blanche tournent vers toute autre chose que la sorcellerie. Du temps de *Jeanne Harviliers*, comme on ne parlait à Verberie et aux environs que des *sabbats* qui se tenaient au Pont-la-Reine, sur le grand chemin de Compiègne et au bois d'Ajeux; comme il n'était bruit que des *chevaucheurs d'escouvettes*, des *sabbattiers* et des *donneurs de sorts*, alors, les bons habitants du pays, voulant se mettre en garde contre toute cette engendure du diable, allèrent à la *chapelle de Charlemagne*, c'est ainsi que l'on nommait encore l'église de Saint-Pierre, et demandèrent aux bons religieux quelque chose qui pût les garantir des maléfices et des sorts...

— Fort bien pensé, vraiment! dit Marguerite; ils ne pouvaient agir plus sagement. Et que leur donna-t-on, mon enfant?

— Les bons pères donnèrent une robe qui avait été portée par un vertueux ermite, qui, durant sa vie, avait toujours fait fuir les démons d'une lieue. Un tout petit morceau de cette robe suffisait pour mettre à l'abri de tout danger celui qui le portait. Vous jugez avec quel empressement chacun en voulait avoir un morceau!

— Oh! je le crois bien!... Si j'avais été là, que n'aurais-je pas donné, moi, pour en obtenir!... — Eh! mais, ma bonne, dit Blanche, c'est comme moi... — Chut! laissez finir Ursule, mon enfant. — Enfin, mademoiselle, une de mes aieules, qui existait alors, eut le bonheur d'avoir un morceau de la robe du pieux ermite. Elle le laissa ensuite à sa fille, qui le laissa à sa mère, de laquelle je le tiens, et voilà comme ce talisman est venu jusqu'à moi, et c'est ce qui fait que je ne crains rien à Paris, et que je me hasarde seule la nuit dans les rues...

— Oh! que c'est singulier! s'écrie Blanche, c'est comme moi; j'ai un talisman aussi qui me préserve de tout danger, et cependant on ne veut pas seulement que je mette la tête à la fenêtre!... C'est que mon protecteur, le barbier, ne croit pas aux talismans!...

— Il a grand tort, mademoiselle, dit Urbain. — Oui, certes, dit Marguerite. — Mais, ma chère enfant, auriez-vous le vôtre sur vous maintenant? — Oui, mademoiselle. Oh! je le porte sans cesse... —

Voyons-le... voyons cette précieuse relique. Rien que de la toucher, cela doit faire du bien!

Urbain fouille dans une poche de son tablier, en tire un petit papier plié avec soin; il l'ouvre et en sort un échantillon de son haut-de-chausses, qu'il présente à la vieille servante en se pinçant les lèvres pour conserver son sérieux. Marguerite, qui a mis ses lunettes, prend le petit morceau de drap avec respect, et le baise par trois fois en s'écriant :

— C'est cela ! oh ! comme c'est bien cela !... Cela répand autour de soi une odeur de sainteté!...



Le jeu de la mouche.

— Tu trouves, ma bonne ! dit Blanche, qui regarde le petit échantillon de drap avec surprise ; moi, je ne me serais jamais doutée que ce petit chiffon eût quelque pouvoir... — Chiffon!... Ah ! ma chère Blanche, parlez plus respectueusement de cette relique!... — Oh ! mon talisman est bien plus joli, à moi !... c'est une petite peau de vélin... Tenez... il est là...

En disant ces mots, Blanche indique son sein, et, entr'ouvrant son fichu, fait signe à Urbain de regarder dans son corset. Celui-ci ne se fait pas prier ; son œil plonge avec délices sous le corset de l'aimable innocente, qui a la bonté de le tenir entr'ouvert pour qu'il puisse mieux voir. Deux jolis boutons de rose sont renfermés là ; et Urbain, en apercevant ce trésor, que nul œil profane n'a encore admiré, en découvrant mille beautés que l'imagination ne peut rendre, s'écrie involontairement :

— Ah ! que de charmes!...

— N'est-ce pas, dit Blanche en souriant, que c'est plus joli que ce morceau de drap?...

Urbain n'a pas la force de répondre, il est immobile, les yeux encore fixés sur l'endroit où l'aimable enfant cache son talisman ; tandis que Marguerite, toujours en contemplation devant le morceau du haut-de-chausses, le baise de nouveau en répétant :

— Celui-ci a fait ses preuves!... et il est encore plus précieux!...

Blanche a rapproché son fichu, et Urbain, encore tout ému par ce qu'il vient de voir, laisse échapper un gros soupir.

— Qu'avez-vous, lui dit la jeune fille en regardant avec intérêt celui qu'elle croit une simple villageoise, vous paraissez chagrin ? — Hélas ! mademoiselle, je songe que je suis seule et sans ressource dans cette ville... que je n'ai ni parents... ni amis!... — Pauvre fille!... Eh bien, nous serons vos amies, nous. Oui, je sens que je vous aime déjà, Ursule!... — Se pourrait-il, mademoiselle?... Ah ! s'il était vrai ! — Comment ! s'il était vrai?... Oh ! je ne mens jamais ! ce que j'éprouve, je le dis tout de suite... N'est-ce pas tout naturel?... Et vous,

croyez-vous que vous m'aimerez aussi ? — Si je vous aimerais!... Urbain avec chaleur ; puis, se rappelant que Marguerite est là, il prend avec moins de feu, mais avec un accent qui part de l'âme : Oh ! oui, mademoiselle!... et toute ma vie!...

— Ah ! que c'est gentil d'avoir une amie de son âge ! dit Blanche en prenant la main du bachelier ; au moins j'aurai quelqu'un avec qui je pourrai rire et causer. Marguerite aime bien à causer, mais elle rit jamais ; et puis elle ne parle que de magie!... de diable!... N'parlerons d'autre chose nous deux, n'est-ce pas, Ursule ?

— Oui, mademoiselle.

— Ah ! je sais bien peu de chose, moi !... Toujours seule dans ma chambre, ne sortant jamais!... quoique j'en aie bien envie ! Mon protecteur ne vient pas causer avec moi ; je ne reçois la visite que d'un homme...

— D'un homme ? dit Urbain avec inquiétude.

— Oui, mon maître de musique... Autrefois il me faisait rire, maintenant il m'ennuie ; car il me chante toujours la même chose.

Urbain respire plus librement, et reprend :

— Vous êtes musicienne, mademoiselle ?

— Un peu, dit Blanche.

— Et vous, Ursule, chantez-vous?...

— Quelquefois...

— Tant mieux ! vous m'apprendrez les chansons de votre pays, moi celles que je sais...

— Vous ne permettez donc de revenir vous voir, mademoiselle ?

— Mais certainement, tous les soirs si vous pouvez. Songez de que je m'ennuie toute seule, au lieu que je m'amuserai avec vous. N'est-ce pas, Marguerite, qu'elle pourra venir nous voir les soirs, que cela ne peut fâcher M. Touquet?...



Un vieux commissionnaire payé par Urbain accoste la vieille Marguerite.

Marguerite, pendant cette conversation, était toujours en méditation et en extase devant le talisman d'Ursule ; elle aurait donné tout au monde pour le posséder dans son nouveau logement, où elle avait beaucoup de peine à s'endormir. Mais le nom de son maître la tire de ses réflexions, et elle s'écrie :

— Que dites-vous de M. Touquet!... qu'il sache que nous recevons cette jeune fille sans sa permission?... oh ! non pas!...

— Mais, ma bonne, c'est pour cela qu'il faut la lui demander.

— Ah ! mademoiselle, dit Urbain, il la refuserait, et je serais privé du plaisir de vous voir.

— En ce cas, ne lui disons rien ; mais s'il vous prenait à son service ?

— Monsieur ne veut personne de plus dans la maison, dit Marguerite ; qu'est-ce qu'Ursule ferait ici ?

— C'est dommage!... car enfin il faut qu'Ursule trouve une place sur vivre; voyez donc comme c'est désagréable! avoir un talisman qui vous préserve de tout danger et qui vous laisserait mourir de faim!... est absolument comme le mien!

— Oh! j'ai encore le temps d'attendre, dit Urbain, j'ai quelque chose d'avant moi... et je dépense si peu!...

— Vos aïeules, dit Marguerite, ont-elles eu l'occasion d'éprouver la vertu de ce talisman?...

— Oui, mademoiselle, dans maintes circonstances! et surtout ma mère, à qui il arriva une aventure...

— Une aventure?... dit la vieille en rapprochant sa chaise de la cheminée. Dans ce moment la cloche de l'église sonna neuf heures. O ciel! neuf heures, dit Marguerite, il est bien tard, il faut vous en aller, mon enfant; si mon maître s'apercevait que nous ne sommes pas touchées, il pourrait vouloir en savoir la cause; allons, il faut partir...

— Et cette aventure qu'elle allait nous raconter? dit Blanche.

— Ce sera pour demain, vous le permettez? dit Urbain.

— Oh! oui, demain, n'est-ce pas, ma bonne?...

— Soit, dit Marguerite, qui est aussi curieuse de l'entendre, mais toujours la même prudence. Ursule, que personne ne sache...

— Oh! je vous réponds de mon silence, mademoiselle.

— C'est bien; tenez, voilà votre talisman... prenez bien garde de le perdre... Ah! Dieu!... que je serais heureuse d'en avoir un semblable!

Urbain reçoit le petit morceau de drap en faisant une révérence, et le met dans sa poche tandis que Marguerite prend la lampe pour le conduire.

— Vous vous en allez seule, dit Blanche, et bien loin peut-être?

— A la porte Saint-Anoine. — O ciel!... et vous n'avez pas peur si tard dans ces rues?...

— N'a-t-elle pas son talisman! dit Marguerite.

— Ah! c'est vrai, je n'y pensais plus... Adieu, Ursule; à demain, n'est-ce pas?

— Oui, mademoiselle.

L'aimable enfant tend sa main à Urbain, qui est prêt à la porter à ses lèvres; mais, se souvenant qu'il est femme, il est forcé de se contenter de la presser tendrement, et dit Marguerite après avoir jeté sur Blanche un doux regard. La vieille le reconduit avec les mêmes précautions qu'elle a prises pour l'introduire, et referme bien doucement la porte de la rue en lui disant aussi: — A demain... et ayez toujours soin d'avoir sur vous votre talisman.

et tout ce qu'elle lui inspire! Urbain sent bien qu'il ne faut pas brusquer l'aventure, et qu'il doit chercher d'abord à gagner toute la confiance de Blanche; sous son costume cela lui sera facile: elle lui a déjà dit qu'elle l'aimait; il est vrai que l'aveu de ce sentiment s'adressait à Ursule, mais dans le fait c'est Urbain qui le lui a inspiré.

Dans la journée, le bachelier reprend ses habits d'homme; et, dès que la nuit revient, il les quitte pour revêtir le costume féminin, sous lequel il commence à acquérir plus d'aisance et de maintien; d'ailleurs la voisine est toujours prête quand il s'agit de déguiser l'adolescent; elle est pour lui d'une grande complaisance, et ne ménage pas ses leçons. Urbain en profite, parce qu'un jeune homme s'entend mieux à chiffonner un fichu qu'à l'attacher, et qu'un adolescent, amoureux comme un fou, a parfois de grandes distractions, pendant lesquelles les secours de la jeune servante lui sont fort nécessaires.

Urbain a été exact au rendez-vous, et Marguerite l'a introduit avec le même cérémonial que la veille. Blanche lui fait le plus aimable accueil; elle va au-devant de lui, et, au moment où il lui fait une modeste révérence, la naïve enfant lui donne un doux baiser sur chaque joue.

Pour le coup, Urbain n'y est plus; il se sent brûler, et, sans la voix de Marguerite, qui le rappelle à lui-même, il presserait Blanche contre son cœur, et lui rendrait au centuple ce qu'il vient d'en recevoir. Mais la vieille, toujours pressée d'entendre conter les aventures extraordinaires qui ont rapport au talisman, dit en poussant Urbain du côté de la cheminée:

— Allons, mes enfants, ne perdons pas le temps en vaines cérémonies; vous savez comme il passe vite quand on raconte des choses intéressantes. Asseyons-nous, et Ursule va nous dire l'aventure arrivée à sa mère.

Urbain, encore tout ému du baiser de Blanche, commence une histoire qu'il a composée le matin, et qui enchante Marguerite, parce qu'elle prouve la puissance merveilleuse du talisman. Le récit achevé, la vieille demande à contempler la relique; elle est persuadée qu'après l'avoir touchée le soir elle court moins de dangers la nuit dans sa chambre. Blanche cause alors avec Urbain, et lui chante à demi-voix une des chansons qu'elle sait. La naïve enfant ne connaît la prétendue Ursule que depuis la veille, et déjà elle



Touquet a reconnu le jeune bachelier, et, tirant son poignard, il s'élança sur lui.

la regarde comme sa sœur, la nomme son amie, et lui conte tout ce qui la concerne; car Blanche, élevée loin du monde, n'y a point appris à cacher ses sentiments, à feindre ce qu'elle n'éprouve pas: son cœur est pur et ses paroles ne sont que l'expression de ce qu'il lui inspire.

Blanche ne manque point de chanter à Urbain son refrain favori, et celui-ci tressaille de plaisir en voyant que, malgré les précautions du barbier, ses accents se sont gravés dans la mémoire de Blanche, qui lui dit:

— La première fois que je vous ai entendue parler, il m'a semblé entendre encore la voix qui a chanté la nuit sous ma fenêtre... Ah! elle était bien jolie, cette voix-là... la vôtre, Ursule, lui ressemble un peu. Quel dommage que vous ne sachiez pas la romance que l'on chantait!...

— Je la sais, dit Urbain, du moins... je crois la savoir; car je l'ai entendue souvent chanter, et cela m'a permis de la retenir...

— Ah! quel bonheur! chantez-la-moi, Ursule, je vous en prie!...

— Mais si M. Touquet?...

— Oh! il est dans sa chambre! d'ailleurs vous chanterez tout bas... Tenez... justement, Marguerite dort... ça fait qu'elle ne vous grondera pas...

En effet: à force de contempler le petit morceau du haut-de-chaussettes, la vieille servante s'était endormie dessus; Urbain est presque seul avec celle qu'il adore, son cœur en palpite de joie, de longs soupirs

CHAPITRE XV.

L'Amour et l'Innocence. — La Pluie et le Talisman.

Urbain est rentré chez lui dans une ivresse difficile à décrire: la vue de Blanche, le doux son de sa voix, ses grâces, sa candeur, sa piquante naïveté, ont encore augmenté son amour; ce qu'il a vu est bien au-dessus de ce qu'il espérait; et quand il songe que le lendemain il la reverra, qu'il pourra l'entendre et lui parler encore, que sa douce main s'appuiera sans crainte sur la sienne, il a peine à se contenir; le souvenir de ce qu'il a entrevu sous le charmant corset doit être aussi pour beaucoup dans ses transports d'ivresse.

Quel dommage de ne pouvoir avouer à l'aimable enfant ce qu'il est

s'échappent de sa poitrine, et il est obligé de détourner les yeux pour ne pas rencontrer les regards charmants de Blanche.

— Eh bien! lui dit l'aimable enfant en faisant une petite moue qui la rend encore plus séduisante, est-ce que vous ne voulez pas chanter?... ah! ce serait bien méchant!... ça me fera tant de plaisir d'entendre cette romance!... ça me l'apprendra à mon tour. Je vous en prie, Ursule; vous voyez bien que Marguerite dort... allons ne me refusez pas!

— Moi, vous refuser quelque chose!... Je vais chanter, mademoiselle. — Oh! vous êtes bien gentille, et je vous embrasserais de bon cœur.

Urbain n'avait pas besoin d'être excité par une si douce récompense, mais cependant il veut sur-le-champ la mériter. Il chante, et Blanche l'écoute avec ravissement; le jeune homme, cédant à l'impulsion de son cœur, donne à sa voix encore plus d'expression et de sentiment; à coup sûr, ce n'est plus alors la voix d'une femme, et toute autre que la naïve Blanche s'apercevrait de ce changement; mais celle-ci, tout entière au plaisir qu'elle ressent, est bien loin de soupçonner la vérité, et, le cou tendu vers Urbain, immobile, les yeux fixés sur lui, elle semble craindre de perdre un mot, tout en s'écriant de temps en temps :

— Ah! mon Dieu!... c'est cela!... c'est la même chose... ça me fait le même effet que l'autre nuit!... Ah! Ursule! chantez toujours!...

Cependant les chants ont cessé, car Urbain n'a pas oublié la récompense promise. Pendant quelques minutes, Blanche immobile semble écouter encore; enfin elle sort de son extase en disant :

— C'est singulier, comme cette romance me fait un drôle d'effet... — Est-ce désagréable? — Oh! non!... si cela était, je ne voudrais pas l'entendre toujours... et cependant on dirait que cela m'attriste... ça me fait soupirer... C'est égal, Ursule, vous me l'apprenez, n'est-ce pas? — Oui, mademoiselle; mais vous m'avez promis... — De vous embrasser... Oh! bien volontiers!

Blanche ne se fait pas prier, elle imprime ses lèvres vermeilles sur les joues brûlantes d'Urbain; cette fois celui-ci se dispose à lui rendre son baiser, et déjà il tient la jeune fille dans ses bras, lorsque Marguerite, en éternuant, manque de tomber dans le feu, et s'éveille en sursaut en s'écriant :

— Bonne chère patronne, sauvez-moi! je vois l'homme noir et la sorcière de Verberie.

— Où donc cela, ma bonne? dit Blanche en s'éloignant d'Urbain, qui est désolé de n'avoir pas chanté plus vite. — Oh? dit Marguerite en se frottant les yeux. Comment! où? Qu'est-ce que j'ai dit? — Tu as dit que tu voyais la sorcière... — Ah! c'est que j'y pensais apparemment. Allons, Ursule, il est temps de partir, mon enfant... — C'est dommage... j'allais vous raconter une aventure arrivée à ma tante, et qui est bien plus merveilleuse que les autres. — Eh bien! ce sera pour demain, dit Blanche; n'est-ce pas, ma bonne, tu le veux bien? Tu vois que mon bon ami ne se doute de rien, et d'ailleurs s'il voyait Ursule et se fâchait, eh bien! je prendrais toute la faute sur moi, et je l'apaiserais. — Allons... à demain, soit, et nous saurons l'aventure de votre tante. — Oui, mademoiselle Marguerite... Ah! voulez-vous bien avoir la bonté de me rendre mon talisman?... — Oui, mon enfant, c'est juste. Ah! mon Dieu! qu'en ai-je donc fait?... Est-ce que Satan me l'aurait escamoté?... je le tenais tout à l'heure.

— Tenez, ma bonne, le voilà, dit Blanche en indiquant la cheminée à Marguerite; vous l'aviez laissé tomber dans les cendres. — C'est ma foi vrai, répond la vieille en ramassant le petit morceau de drap. — Ah! mon Dieu! il est un peu roussi... — Oh! c'est égal, mademoiselle, dit Urbain, ça ne peut pas lui avoir ôté de sa vertu. — Non certes, mon enfant, et, s'il avait été brûlé, ses cendres auraient encore en la même propriété.

Urbain reprend son talisman, fait ses adieux à Blanche en répétant avec elle :

— A demain, et quitte la maison du barbier.

Plusieurs jours se sont écoulés, et chaque soir le jeune bachelier a eu le bonheur de voir Blanche; inventant sans cesse de nouvelles histoires pour piquer la curiosité de Marguerite, il a su habituer la vieille à lui ouvrir à sept heures la porte de l'allée. La présence de la fausse Ursule est devenue un besoin pour Blanche et pour Marguerite; cette dernière éprouve un grand plaisir à entendre conter des aventures de magicien, et la jeune fille à se faire apprendre sa romance chérie. Mais Marguerite ne s'endort pas toujours, et, même lorsqu'elle veille, Blanche veut qu'Urbain chante : celui-ci lui obéit; mais alors, pour ne donner aucun soupçon à la vieille, il a soin de bien déguiser sa voix, et Blanche s'écrie avec humeur :

— Ah! ce n'est pas bien, vous ne chantez pas aujourd'hui si gentiment qu'à l'ordinaire... ça ne me fait pas le même plaisir.

Pendant qu'Urbain s'enivre du bonheur de voir Blanche et puise dans ses yeux le plus doux sentiment, que la jeune fille se livre sans contrainte au plaisir que lui offre la société d'Ursule, et lui fait confidence de ses noindres pensées; qu'enfin la vieille Marguerite à la tête remplie de récits effrayants, de faits miraculeux arrivés à la sorcière de Verberie, et se met à l'abri des pièges du démon en frottant tous les soirs entre ses doigts le petit morceau du haut-de-chausses du jeune ba-

chelier, que se passait-il dans la petite maison de la vallée de camp? La brûlante Julia l'habite-t-elle encore? et le marquis de Nibelbe s'est-il donné la peine de feindre un peu d'amour pour se mettre la jeune Italienne?

Le barbier, ayant reçu le prix de ses services, s'inquiétait peu de qui se passait à la petite maison; Chaudoreille, qui ne quittait les tripots tant qu'il avait quelque argent dans son gousset, avait été mois sans paraître chez le barbier, mais au bout de ce temps il arriva chez son ami vers le milieu de la journée.

Le Gascon avait la figure plus allongée que de coutume; sa fraise toute chiffonnée, avait été déchirée en plusieurs endroits, et les plumes de son chapeau étaient remplacées par la rosette aurore qui paravant décorait la poignée de Rolande.

La mine piteuse de Chaudoreille fait sourire le barbier.

— D'où viens-tu, lui dit-il, et qu'as-tu fait, depuis que je ne t'ai aperçu?

— J'ai éprouvé bien des malheurs!... dit Chaudoreille en poussant un gros soupir et tirant de sa ceinture la vieille bourse de soie, qu'il secoue sans lui faire rendre un son... Tu le vois, mon ami, ne sommes réduits à zéro!... — Comment! tu n'as plus rien de la somme que je t'ai donnée? — Pas un dénier, mon cher!... j'ai été volé d'une manière indigne! — C'est-à-dire que tu as joué? — Oui, j'ai joué, c'est vrai, mais avec des voleurs! ils m'ont triché d'une façon infâme!... Si du moins ils y avaient mis des formes aimables!... (C'est bien qu'entré gens habiles, il y a mille petites gentilleses pour rendre la fortune favorable!... mais dépouiller un ami, un confrère! c'est une horreur!... Jé ne jouerai plus dé ma vie... Dis donc, veu tu que j'aille à la petite maison voir mon ami Marcel? — Je te défends, au contraire; sans ordre du marquis personne ne doit se présenter d'y aller. — C'est fâcheux... et comment a fini l'aventure? — Que t'importe?... Au reste, je n'ai pas revu le marquis!... Mais que me fait, à moi, cette intrigue du moment que je n'y suis plus employé! D'ailleurs, elle aura fini comme toutes les autres!... c'est un capri qui durera quelques jours... et un autre lui succédera... — C'est juste; mais la petite m'a paru avoir du caractère... elle m'a dit d'autres choses singulières... elle m'a demandé entre autres si je connaissais ses parents.

— Mais parents!... dit le barbier avec une émotion visible; c'est singulier... — Oui, fort singulier; je lui ai dit que tu étais Lorrain voilà tout ce que j'ai dit de toi...

— Mes parents! répète Touquet en se promenant à grands pas dans la chambre. Il y a tout à parier que je n'en ai plus : mon pauvre père est mort sans doute... Ah! je fus dans ma jeunesse un assez mauvais sujet!... De bonne heure le besoin de satisfaire mes passions, le goût du jeu, la soif de l'or me firent commettre mille excès... — Oui, d'espiègeries de jeunesse... je connais cela... moi à six ans j'ai foulet pour avoir volé un gigot dans une lèche-frite... à dix, pour avoir, par distraction, pris la bourse de ma grand-mère pour aller jouer aux petits palets; à douze, j'enlevai un lapin de la broche, et j'étais mis à la place le chat de ma vieille tante; mais, dans mon ardeur à cacher mon larcin, j'oubliai de dépouiller le malheureux chat, qui fut rôti avec le veau; heureusement que mon père avait la vue basse, il crut que c'était un petit marcassin; à quinze ans... — Et que m'importe ce que tu as fait? s'écrie le barbier avec impatience; cette jeune femme n'a pas dit autre chose sur moi?... — Non, mais si tu veux que j'aie la faire jaser adroitemment... — Imbécile! oublies-tu qu'elle est la maîtresse du marquis?... Quand son règne sera passé, je la verrai... je le saurai.

Le barbier n'en dit pas davantage, il ne répond plus à Chaudoreille; et celui-ci, après avoir répété inutilement plusieurs fois qu'il est à jeun depuis la veille, s'apercevant que Touquet n'y fait pas attention, sort avec humeur de la boutique en murmurant entre ses dents :

— Les gens qui deviennent riches sont toujours ladsres et crasseux! c'est un défaut que jé n'aurai jamais!...

Quelques heures après cette conversation, le barbier, en se rendant chez ses pratiques, rencontre près du Louvre le brillant Villebelle qui, entortillé dans son manteau, semble être encore en bonne fortune.

— J'ai triomphé, mon cher, dit-il en entraînant Touquet sous son portique où l'on ne peut les entendre, Julia s'est rendue! mais vraiment cette conquête a été beaucoup plus difficile que je ne l'aurais pensé. Cette jeune fille est passionnée... romanesque!... elle veut être aimée. Je le lui ai fait croire... Au fait, son caractère, bizarre, sa fierté unie à sa tendresse... la singularité de sa conduite, de ses discours, m'ont presque enchaîné... elle m'a parlé d'Estrelle... je ne sais comment elle a su cette aventure.

— Cette jeune fille sais donc tout! se dit en lui-même le barbier. — Au reste, reprend le marquis, elle m'a l'air de ne pas t'aimer beaucoup, mon pauvre Touquet; tu es mal dans ses papiers, elle dit que tu es un maître fripon... — Quoi! mon seigneur? — Elle refusait mes présents... ne voulait que mon amour... c'est vraiment superbe, malgré cela je l'ai mise chez elle... Je ne me souciais pas qu'elle restât à la petite maison, cela m'aurait gêné... Je crois, d'honneur, que j'aimais un peu... mais je viens d'apercevoir deux fort jolies femmes entrer dans le magasin de bijoux là-bas... Je vais m'y rendre pour les voir de plus près.

En disant ces mots, le marquis s'éloigne lestement; et le barbier rentre chez lui en pensant à Julia, et fâché de n'avoir pas su du marquis où il a logé la jeune Italienne.

Chaudoreille est sorti de chez Touquet de fort mauvaise humeur : un estomac creux porte l'esprit à la mélancolie ; le chevalier gascon, tout en faisant des réflexions philosophiques sur l'égoïsme des hommes, les caprices de la fortune et la manière dont on pourrait gagner au piquet en glissant les as au talon, est arrivé dans la foire Saint-Germain. Outre les divers spectacles rassemblés en ce lieu pour y attirer les badauds, les étrangers et les jeunes gentilshommes qui venaient prendre à Paris le ton et les manières de la cour, on y jouait à différents jeux de cartes, et aux dés, aux quilles et *torniques*.

Chaudoreille se promène entre les groupes formés autour des jeux, il regarde d'un œil avide les pâtisseries étalées devant les boutiques, et s'arrête près des cabarets, tâchant de respirer au moins l'odeur de la cuisine. Mais de telles jouissances sont bien faibles pour calmer un estomac à jeun.

— Sandis! se dit tout à coup Chaudoreille en renfonçant son chapeau sur ses yeux et remontant sa fraise contre son menton, il ne sera pas dit que je ne dînerai point! un homme de génie a toujours des ressources, et son esprit doit lui fournir ce que sa bourse lui refuse.

Aussitôt le chevalier marche d'un pas déterminé, et, perçant la foule, se dirige vers un endroit où de jeunes provinciaux jouaient aux quilles en buvant du vin blanc. Chaudoreille les examine du coin de l'œil; puis, saisissant le moment, traverse le jeu de manière à recevoir dans les jambes la boule qu'un des joueurs vient de lancer.

— Gare! gare! crie le jeune homme qui a jeté la boule; mais Chaudoreille feint de ne pas entendre, et ne s'arrête que lorsqu'il est atteint. Il fait une grimace épouvantable en recevant le coup, et tombe en murmurant :

— Cadédís! voilà un dîner qui me coûte cher!

Les deux joueurs volent auprès de lui et le relèvent en lui adressant des excuses, quoiqu'ils ne fussent point dans leur tort; mais Chaudoreille est si pâle, il paraît tellement souffrir, et fait de si piteuses contorsions, que les deux jeunes gens en sont émus; ils lui offrent d'abord un verre de vin pour se remettre; le blessé accepte, il en boit trois de suite; il ne peut encore marcher; on lui propose d'entrer chez le marchand de vin, qui donne à manger; il ne se fait pas prier; les deux provinciaux jouaient le diner, ils engagent Chaudoreille à être de la partie. Notre homme s'installe à table avec eux, boit et mange comme quatre, leur donne des leçons de quilles, et, s'apercevant qu'il a affaire à des novices d'humeur douce et peu guerrière, se lève après le dessert en leur demandant une pistole pour dédommagement du coup de boule qu'ils lui ont donné.

Les deux jeunes gens se regardent avec surprise, s'apercevant qu'ils ont été dupes et ont fait société avec un monsieur fort peu délicat; mais Chaudoreille se tient debout, la main gauche sur sa hanche, de la droite caressant la poignée de son épée et roulant les yeux comme un damné, en passant le bout de sa langue sur ses moustaches. Les pauvres provinciaux, ne se souciant pas d'avoir une affaire avec un homme qui paraît décidé à tout pourfendre si on ne le satisfait point, se hâtent de présenter à leur aimable convive la somme qu'il demande. Celui-ci la reçoit en faisant un gracieux sourire; puis, du ton d'un homme qui est enchanté de lui, les salue en leur disant : — Au revoir, mes jeunes amis; tachez de vous souvenir des coups que je vous ai enseignés.

En achevant ces mots, le chevalier s'éloigne lestement, ne songeant plus au coup qu'il a reçu, l'estomac plein, une pistole dans sa ceinture, Chaudoreille est fort content de sa journée; le vin blanc dont il a bu outre mesure le met en train de tenter les aventures, il se sent surtout très-porté vers la tendresse. Mais si c'est l'usage de Bacchus de rendre entreprenant, l'odeur du vin et les discours d'un homme gris ne sont pas des auxiliaires favorables en amour. Il est nuit depuis longtemps lorsque Chaudoreille revient de la foire Saint-Germain en lorgnant toutes les femmes qu'il rencontre et murmurant entre ses dents : — Il faut, sandis, que je fasse une conquête ce soir... J'é commence à me lasser de ma portière, qui a quarante-cinq ans et une jambe plus courte que l'autre; il est vrai qu'elle m'accable de procédés!... Elle blanchit mon linge, et fait des réprises à ma fraise; mais une petite infidélité en passant... ma Vénus n'en saura rien.

Chaudoreille est arrivé dans la rue Montmartre, lorsqu'il voit passer près de lui une femme habillée en villageoise. Elle est seule; le chevalier la lorgne et rebrousse chemin pour la suivre. La tournure de la dame a quelque chose de décidé qui plaît à Chaudoreille, mais elle marche à grands pas et il faut qu'il coure pour la suivre. Arrivé à côté d'elle, le galant veut entamer l'entretien par les jolis propos d'usage chez ces messieurs qui font l'amour dans les rues et cherchent des conquêtes à la lueur des lanternes. On ne répond rien à Chaudoreille, mais on double le pas. Notre homme ne se rebute pas, il continue de trotter en faisant l'aimable, met ses pieds dans le ruisseau qu'il ne voit pas et éclabousse sa belle en lui disant des douceurs.

Cependant la personne qu'il suit a gagné la rue Saint-Honoré, à peu de distance de celle des Bourdonnais; Chaudoreille, ne recevant toujours point de réponse et ne voulant point en être pour ses compli-

ments, se décide à tenter les grands moyens; il se rapproche de la villageoise, et, glissant sa main le long de ses jupons, pince avec adresse tout ce qui se trouve à sa portée; pour prix de cette action il reçoit aussitôt un soufflet si bien appliqué que cela l'envoie sur une borne à quatre pas de là.

Urbain se rendait, suivant sa coutume, chez Blanche, lorsqu'en route il avait fait la conquête de Chaudoreille; après s'en être débarrassé d'une façon si héroïque, le jeune bachelier court jusqu'à la maison du barbier, entre dans l'allée qu'on vient de lui ouvrir, et arrive près de Blanche encore tout ému de l'aventure.

— Qu'avez-vous donc, ma chère Ursule? lui dit Blanche, vous semblez agitée... — Oui... en effet, répond Urbain, tout à l'heure dans la rue... deux hommes se battaient, cela m'a effrayé!... — Pauvre enfant! dit Marguerite, mais n'avez-vous pas votre talisman? — Oh! oui, mademoiselle!... malgré cela j'ai eu peur... — Je le crois bien, dit Blanche, voir des hommes se battre! Oh! cela doit faire mal!... Allons, remettez-vous, ma chère amie...

Les douces paroles de Blanche ont bientôt fait oublier à Urbain son aventure. Suivant sa promesse, il faut qu'il conte une histoire singulière arrivée à un de ses cousins; il en a promis le récit la veille et Marguerite a hâte de l'entendre, la vieille servante a besoin de distraction; elle a fait la nuit un rêve affreux, et le matin, en s'éveillant, elle a aperçu une chauve-souris contre sa fenêtre, tout cela est fort inquiétant, et depuis le matin Marguerite n'est pas tranquille.

Urbain commence son récit; il est interrompu quelquefois par le bruit de la pluie qui tombe par torrents et que le vent fait frapper avec violence contre les carreaux.

— Quel temps horrible! dit Blanche. — Oui, dit Marguerite en se rapprochant du feu à chaque coup de vent, cette nuit sera difficile à passer... Je ne sais... mais il me semble qu'il doit m'arriver quelque chose d'extraordinaire; cette chauve-souris que j'ai aperçue... et dans mon rêve, tous ces gens qui couraient au sabbat à cheval sur des manches à balai... oh! cela annonce bien des choses!... — Certainement, dit Urbain. Et la vieille, pour se rassurer, serre fortement le talisman dans ses mains.

L'histoire d'Urbain a duré fort longtemps; et Marguerite n'a rien dit, parce qu'elle n'est pas pressée de monter se coucher. Blanche, qui ne voit jamais partir Ursule qu'avec peine, n'a garde de faire observer qu'il est tard, et ce n'est pas le jeune bachelier qui songera le premier à s'éloigner...

Cependant la cloche sonne et on compte onze heures. — O ciel! onze heures! s'écrie Blanche. — Ah, mon Dieu! dit Marguerite en frémissant, dans une heure il sera minuit!... — Mais, ma bonne, Ursule ne peut pas s'en aller si tard, et par le temps qu'il fait... tenez, entendez-vous la pluie? elle tombe par torrents... aller à la porte Saint-Antoine par ce temps-là... c'est impossible... — Il est certain, dit Urbain, que les chemins sont bien mauvais... il n'y a pas de lanternes, et souvent on met ses pieds dans des trous qu'on n'aperçoit point. — Pauvre Ursule!... son talisman ne l'empêchera pas d'être trempée, n'est-ce pas? — Il est vrai qu'il ne garantit pas de la pluie!... répond Urbain en soupirant.

— Comment donc faire? dit Marguerite. — C'est bien aisé, ma bonne, s'écrie Blanche, Ursule couchera avec moi; et demain, dès le point du jour, elle s'en ira sans faire de bruit... voulez-vous, Ursule?

Urbain est quelques minutes sans pouvoir répondre, car ces mots de Blanche : Elle couchera avec moi, ont tellement bouleversé tout son être, qu'il ne sait plus où il en est. Enfin il balbutie d'une voix altérée : — Si vous le voulez bien, mademoiselle... moi... je le veux bien aussi...

— Mais certainement que je le veux... n'est-ce pas, ma bonne, que nous ne pouvons pas la laisser aller par le temps qu'il fait? Répondez donc?...

Marguerite, qui ne voit pas de mal à ce que la villageoise couche avec Blanche, y trouve d'ailleurs un grand avantage, c'est qu'elle espère garder toute la nuit la précieuse relique; et, comme son esprit est frappé de l'idée qu'il doit lui arriver quelque malheur, la possession du petit morceau de drap lui semble pour cette nuit un bienfait de la Providence.

— Il est vrai, dit-elle enfin, que le temps est affreux... et si Ursule n'oublie pas de s'en aller avant le jour... — Oh! oui, ma bonne, si elle dort, je te promets de la réveiller, moi! — Eh bien! alors... qu'elle reste, je le veux bien.

— Ah! quel plaisir! s'écrie Blanche, nous coucherons ensemble, Ursule... Oh! comme c'est amusant!... Moi, d'abord, je n'ai jamais couché avec personne! Ce sera la première fois; comme on peut causer, rire! — Non pas, non pas, dit Marguerite, il faudra dormir au contraire, sans quoi vous feriez du bruit, et monsieur pourrait l'entendre... — Eh bien! nous dormirons, ma bonne, répond l'aimable enfant, et elle ajoute en se penchant vers l'oreille d'Urbain : Nous causerons tout bas.

— Allons, en ce cas, je me retire, dit la vieille servante en hésitant à rendre ce qu'elle tenait dans sa main. Ma chère Ursule, dit-elle enfin, vous n'avez rien à redouter ici; si vous voulez me permettre de garder votre talisman, pour cette nuit seulement? c'est que je

couche dans une chambre qui n'est pas sûre!... et cette chauve-souris me trotte dans la tête!...

— Oh! gardez-le, mademoiselle Marguerite, dit Urbain, et tant que cela vous fera plaisir. — Oui, oui, garde-le, ma bonne, dit Blanche; d'ailleurs nous avons le mien, ce sera assez pour nous deux, n'est-ce pas, Ursule? — Mais... je crois que oui, mademoiselle...

Marguerite, enchantée de posséder toute la nuit une sauvegarde, allume la lampe, et se dirige vers la porte en disant: — Bonsoir, mes enfans... bonne nuit... Ah! Dieu, quel coup de vent!... Ursule, demain il faut être debout avant le jour!... — Oui, mademoiselle. — Couchez-vous vite, et éteignez votre lumière, afin qu'on ne se doute de rien...

— Sois tranquille, ma bonne, dit Blanche, ce sera bientôt fait.

Marguerite prend sa lampe et sort de la chambre. Blanche referme la porte sur elle. — Enfermez-vous bien, dit la vieille. — Oui, ma bonne, répond la jeune fille, et elle pousse le verrou.

CHAPITRE XVI.

En sortira-t-elle?

Lorsqu'on aime avec ardeur et qu'on voit approcher le moment où l'on sera seul avec l'objet de son amour, on éprouve un trouble, une agitation dont on n'est pas maître; il semble que l'on craigne de ne pouvoir supporter son bonheur, ou que l'on redoute qu'une si douce espérance ne doive point se réaliser. C'est surtout quand on aime encore avec toute la candeur, la bonne foi de l'adolescence, que l'heure du premier rendez-vous nous rend aussi tremblants que celle qui sonnerait notre départ des lieux que nous chérissons. Pourquoi l'instant du bonheur nous fait-il soupire et craindre? Pauvres mortels! il semble que nous soyons toujours étonnés d'être heureux! A la vérité, cet étonnement passe avec l'âge et l'expérience; alors ces rendez-vous charmants ne nous causent plus la même émotion, nous ne les regardons que comme des distractions, et nous rions de ce trouble, de cet embarras qui accompagnaient nos premiers pas près des dames. Ingrats! nous nous moquons de ce qui fit notre bonheur! de ces douces sensations qui sont dissipées comme toutes les illusions du jeune âge, nous ressemblons alors au renard de la fable: — Ah! que nous étions gauche à dix-huit ans! disons-nous, que nous avions l'air emprunté dans le tête-à-tête!... tremblant comme la feuille en allant au rendez-vous; quelle différence maintenant!... nous y courons en chantant, nous allons vivement au but, nous sommes cent fois plus aimables!... Oui, mais nos cheveux commencent à grisonner, notre ventre à s'arrondir, et certaines lignes un peu prononcées se dessinent à chaque coin de nos yeux.

Si l'approche d'un bonheur longtemps désiré cause en amour un trouble inexprimable, quel doit donc être l'état de notre cœur lorsque c'est tout à coup, et sans l'avoir même espéré, que nous nous trouvons à même d'obtenir la faveur la plus grande! Telle est la situation d'Urbain: il aime Blanche avec ce délire, cette ivresse que l'on éprouve à dix-neuf ans pour sa première amie, et il se trouve, à onze heures du soir, seul avec l'objet de sa tendresse, dans une petite chambre éloignée de tout voisinage, et l'aimable enfant vient de mettre le verrou et se dispose à se déshabiller pour se coucher. Quel est l'amant qui dans ce moment pourrait conserver sa raison? Pauvre Blanche! je tremble pour toi!... A la vérité, tu as un talisman; mais je n'ai pas grande confiance en sa puissance, surtout si tu fais encore voir à Urbain l'endroit où il est placé.

Le jeune bachelier, tremblant, interdit, soupirant et ne disant mot, reste debout dans un coin de la chambre, tandis que Blanche prépare le lit, va, vient en sautant, en riant, et commence enfin à se déshabiller.

— O mon Dieu! se dit Urbain, qui frémit, rougit, baisse les yeux, puis en risque un de temps en temps pour regarder Blanche. O mon Dieu!... que faut-il faire!... N'est-ce pas le moment de me déclarer, de lui faire savoir qui je suis, d'implorer mon pardon en lui avouant mon amour?... Oh! oui, c'est bien le moment. Cependant, si cet aveu allait l'effrayer, si ses cris attiraient du monde... ou si elle me chassait de sa chambre... ce serait bien dommage, lorsque je puis, en la trompant encore, partager son coucher, et... oh! non... ce serait mal... Mais... quelle est jolie!... Grand Dieu! que de charmes!... Ah! ne la regardons pas!...

Et le coquin la regardait toujours, en dessous à la vérité; mais plus il la contemplait, plus il sentait sa raison s'affaiblir; car à chaque instant Blanche était quelque partie de son costume; déjà un petit jupon couvrait seul ses formes séduisantes, et l'étroit corset qui emprisonnait deux petits globes d'albâtre venait d'être déposé près du lit.

Blanche s'arrête cependant... il était temps. Elle regarde Urbain, qui est toujours debout, immobile et muet.

— Eh bien! Ursule, pourquoi donc ne vous déshabillez-vous pas? dit la jeune fille en s'approchant du bachelier.

— C'est que... mademoiselle... je ne sais pas... je crains... — Comment! vous craignez?... Est-ce que vous avez peur avec moi, Ursule?... — Peur!... oh! oui, mademoiselle... je sens que j'ai bien peur!... — Tiens! la voilà comme Marguerite!... et moi, qui suis plus jeune, je suis la plus brave; il est vrai que ce vent souffle d'une force... mais il ne nous emportera pas ici. Comme elle tremble!... Comment, Ursule, vous vous en allez tous les soirs jusqu'à la porte Saint-Antoine, et vous tremblez avec moi dans ma chambre... — Ah! c'est bien différent!... — Est-ce parce que Marguerite a emporté votre talisman?... Mais nous avons encore le mien... Tenez, voyez-vous, quand j'ôte mon corset, je l'attache là... en dedans de ma chemise, car ma bonne dit qu'il faut surtout l'avoir pendant la nuit, et que c'est quand elles sont couchées que les sorciers viennent tourmenter les jeunes filles; est-ce vrai, Ursule?... A-t-on quelquefois essayé de vous tourmenter la nuit?... — Oui... non... mademoiselle.

Urbain ne sait plus ce qu'il dit, car ses yeux se portent malgré lui vers le perfide talisman, qui semble être là, comme le serpent sur l'arbre de la science du bien et du mal, pour le faire succomber à la tentation.

— Vous grelottez, Ursule; nous serons bien mieux dans le lit, nous aurons plus chaud. Voulez-vous que je vous aide à vous déshabiller? Comme vous soupirez!... Est-ce que vous avez du chagrin?... Vous allez me conter cela... C'est si agréable d'avoir une amie... de lui dire tout ce qu'on pense... Voyons... Otons d'abord ce bonnet qui cache toute la figure... Je suis sûre que le mien vous irait mieux... nous allons l'essayer... mais essayez-vous donc, vous êtes si grande, Ursule, que je ne peux pas atteindre à votre tête...

L'aimable bachelier se laisse conduire sur une chaise; il s'assied, et l'aimable enfant, debout devant lui, commence à enlever les épingles qui retiennent son bonnet et ses grosses boucles brunes. Urbain laisse Blanche le décoiffer: il est décidé à se faire connaître. D'ailleurs, tôt ou tard, il faudrait bien qu'elle sût la vérité, et il ne s'agit que de ne pas l'effrayer en la préparant doucement à la métamorphose.

La dernière épingle est ôtée, Blanche enlève le bonnet, et les boucles brunes du jeune homme s'échappent de tous côtés et retombent sur son front et sur son cou. La jeune fille pousse un cri et s'arrête. Urbain, craignant déjà qu'elle ne veuille le fuir, entoure légèrement sa taille de ses deux bras.

— Ah! que c'est drôle! dit enfin Blanche en regardant toujours Urbain avec étonnement; vos cheveux ne sont pas arrangés comme ceux de toutes les femmes que j'ai vues!... C'est donc la mode à Verberie de les porter ainsi? — Oui, mademoiselle... — Plus je vous regarde... savez-vous, Ursule, que vous avez l'air d'un homme comme cela... — On me l'a déjà dit, mademoiselle... — Oh! mais c'est étonnant! vous êtes coiffée comme tous les hommes que je vois passer dans la rue.—Est-ce que je vous déplaît ainsi? — Non... cependant... ça me fait un effet singulier... — Si j'étais un homme, en seriez-vous fâchée? — Dame, je crois que oui, car vous ne pourriez plus être mon amie... Je ne pourrais plus vous aimer comme ma sœur... — Ah! Blanche... si j'étais un homme, je serais votre amant, l'amant le plus tendre, le plus fidèle. Je pourrais vous aimer d'amour!... et l'amour est bien plus vif que l'amitié. Alors, si vous partagiez ma tendresse, existerait-il un mortel plus heureux que moi?... Chère Blanche, posséder votre cœur! est-il sur la terre un bien plus précieux?... Pour l'obtenir, je donnerais la moitié de ma vie!...

Tout en parlant, Urbain, que l'amour entraînait, ne cherchait plus à déguiser sa voix; ses bras entouraient toujours Blanche, et la jeune fille, tout émue, s'était laissée aller sur les genoux du bachelier en prononçant d'une voix faible:

— Ah, mon Dieu! Ursule!... ne dites donc pas de ces choses-là... ça me rend tout inquiète... Je ne sais pas ce que j'ai... je crois que j'ai envie de pleurer... A quoi bon dire des mensonges... parler d'amour, d'amant?... Ursule, on m'a dit que c'était vilain de parler de tout cela... Ah, mon Dieu!... depuis que vous n'avez plus votre bonnet, je n'ose plus vous regarder. — Blanche... chère Blanche!... — Eh bien!... la voilà encore qui fait l'homme... ça me fait peur! Ursule, refaites la femme, je vous en prie... — Non, Blanche, je ne veux pas vous tromper davantage... C'est un homme... c'est l'amant le plus tendre qui est auprès de vous...

Par un mouvement subit, Blanche s'est levée et sauvée à l'autre bout de la chambre; Urbain n'a pas cherché à la retenir, mais il est tombé à genoux, il tend les mains vers elle, et semble attendre son pardon, tandis que la jeune fille porte sur lui des yeux qui expriment plus de surprise que d'effroi.

— Quoi! vous êtes un homme! dit au bout d'un moment l'aimable enfant. — Oui, mademoiselle. — En êtes-vous bien sûr?... — Oh! oui... — Ah mon Dieu! n'approchez pas, je vous en prie... — Ah! ne tremblez pas, je suis à vos pieds, et le plus soumis des amants. — Des amants!... je ne sais pas ce que c'est qu'un amant... — C'est pour réussir à vous voir, à vous faire connaître tout l'amour que je ressens pour vous, que j'ai osé prendre ce déguisement; sans cela, comment aurais-je pu parvenir jusqu'à vous que l'on tient emprisonnée dans cette chambre?... — Ah! je n'en reviens pas... Je ne devrais pas vous écouter, peut-être. Quoi! vous avez de l'amour pour moi?... — C'est à travers ces carreaux que je vous ai aperçue pour

la première fois ; des chanteurs venaient de s'établir sous cette croisée ; vous paraissiez les écouter avec plaisir ; la nuit je suis revenu , et j'ai chanté sous votre fenêtre cette romance que vous aimez tant.

— C'était vous ! s'écrie Blanche avec joie, et déjà, oubliant sa première frayeur, elle regarde Urbain avec plus d'assurance. Son cœur innocent et pur ne comprend pas tous les dangers de sa situation, une jeune fille plus expérimentée aurait crié et montré beaucoup de colère ; mais Blanche, dont l'âme est étrangère à toute dissimulation, témoigne déjà au jeune bachelier la même confiance, parce qu'elle n'a pas une pensée dont elle puisse rougir.

— Comment ! c'était vous ! répète-t-elle encore ; ah ! je ne m'étonne pas si je trouvais de la ressemblance dans votre voix... Mais ce n'est pas bien, monsieur, de nous avoir menti. Moi qui croyais que vous étiez Ursule... qui vous aimais comme une bonne amie... Est-ce que je puis encore vous aimer à présent?... — Et qui peut vous en empêcher, si je ne vous déplais pas?... — Oh ! non, vous ne me déplaitez pas... je crois même que vous êtes mieux sans bonnet... Mais ce n'est pas permis d'aimer un homme ! — Pourquoi ? lorsque cet homme veut devenir votre époux... — Marguerite dit que tous les hommes sont des trompeurs... Et puis... Ah ! ciel ! le diable prend aussi cette forme, puisqu'il s'est présenté ainsi à la sorcière de Verberie... Ah ! mon Dieu ! si vous étiez le diable !... — Ah ! Blanche !... quelle pensée !... — Mais non... vous avez l'air doux... vous n'êtes pas tout noir... et vous n'avez pas de griffes?... — Je me nomme Urbain Dorgeville ; mes parents étaient honnêtes et considérés ; je suis orphelin... j'ai peu de fortune ; mais quand on s'aime bien, en faut-il tant pour être heureux ? Chère Blanche me pardonnez-vous ? — Il m'appelle sa chère Blanche !... Ah !... que c'est drôle !... Et si je ne vous pardonnais pas, qu'en arriverait-il ? — Vous me réduiriez au désespoir, il ne me resterait plus qu'à mourir !

— Oh ! je ne veux pas que vous mouriez, s'écrie l'aimable enfant, et je vous pardonne, car je serais bien fâchée de vous faire du chagrin.

— Se peut-il !... dit Urbain en se levant avec vivacité et courant près de Blanche. La jeune fille fait encore un mouvement d'effroi ; puis, se remettant, elle sourit et fait signe à Urbain de s'asseoir auprès d'elle. L'heureux bachelier place sa chaise tout contre celle de Blanche, et s'empare doucement d'une de ses mains, que la naïve enfant ne retire pas.

— Vous me pardonnerez donc de vous aimer ? lui dit-il en la regardant tendrement. — Dame ! il le faut bien, puisque cela vous ferait mourir si je vous le défendais... — Et vous m'aimerez aussi ?... — Ah !... je ne sais... J'aimais bien Ursule cependant... mais vous, ce ne peut pas être la même chose, n'est-ce pas ? — Ah ! ce sera bien plus doux encore ! — Vous croyez ?... — J'en suis sûr, par ce que j'éprouve en ce moment. — Vous êtes donc heureux maintenant ? — Oui, bien heureux !... car vous n'avez plus peur de moi, n'est-ce pas ? — Non, je n'ai plus peur... mais pourquoi me serrez-vous la main comme cela ?... — Je voudrais la presser toujours... la tenir sans cesse sur mon cœur... — C'est donc encore une preuve d'amour ?... — Oui, Blanche ; mais si cela vous déplaît, je vais abandonner cette main chérie... — Oh ! cela ne me déplaît pas ; mais la vôtre brûlante... elle réchauffe la mienne, et pourtant vous tremblez : est-ce encore l'amour qui rend comme cela ? — Oui... il me brûle, il me consume... — Ah ! ça doit faire du mal d'aimer ainsi !...

Le jeune bachelier, pour soulager sans doute le mal qui le dévore, a porté à ses lèvres la main de Blanche et la couvre de baisers. La jeune fille le laisse faire ; cependant les regards passionnés de son amant commencent à porter dans son âme un trouble inconnu. Son sein se soulève plus fréquemment, elle soupire, et prononce d'une voix faible : — Urbain !... Ursule !... mon Dieu !... je ne sais ce que j'ai... mais j'ai bien peur de gagner votre mal... tenez, voilà que je tremble aussi à présent... Ah ! mon talisman !... mon talisman !...

Pauvre Blanche ! que fais-tu ?... En voulant recourir à ce que tu crois capable de te préserver de tout mal, tu montres encore ces trésors secrets contre lesquels doit échouer la raison d'un faible mortel ; et celle d'Urbain avait depuis longtemps de la peine à conserver quelque empire. Tout en se promettant de respecter la vertu de la jeune fille, il cède à l'ardeur qui l'enflamme ; il presse vivement Blanche dans ses bras en la conjurant de ne point trembler ; Blanche, étonnée, ne le repousse pas, car l'excès d'innocence a aussi son danger ; mais dans ce moment on frappe avec violence à la porte de la chambre, et la voix terrible du barbier fait entendre ces mots :

— Ouvrez, Blanche, ouvrez, je vous l'ordonne. Le jeune bachelier semble pétrifié ; et Blanche reste immobile dans les bras d'Urbain, qui l'entourent encore.

CHAPITRE XVII.

Qui s'y serait attendu ?

Le soufflet qu'Urbain avait si bien appliqué à Chaudoreille avait tellement étourdi le petit homme, qu'il était resté un moment appuyé

contre une borne sans savoir où il en était ; mais, quand ses esprits furent un peu calmés, il se redressa avec une sorte de détermination, et après avoir porté une de ses mains sur sa joue encore brûlante il s'écria :

— Non, capédébious, il ne sera pas dit que Vénus se dérobera aux transports de Mars, et ce soufflet coûtera cher à sa vertu.

Aussitôt il court sur les traces de sa Vénus, qui s'éloignait en sautant par-dessus les ruisseaux. Les petits yeux perçants de Chaudoreille reconnaissent la personne qu'il poursuit au moment où Urbain, arrivé devant la maison du barbier, entrait dans l'allée, qui se referma sur-le-champ sur lui.

Chaudoreille connaît trop bien la maison de Touquet pour que l'éloignement où il était encore de la fausse villageoise l'empêchât de reconnaître le lieu de sa retraite ; ce n'est pas sans une extrême surprise que notre *poursuivant d'amour* s'aperçoit que c'est chez son ami Touquet que sa belle s'est réfugiée.

Il s'approche de l'allée, présumant que par mégarde on l'avait laissée ouverte ; mais elle est refermée, et d'ailleurs la personne qu'il poursuivait n'a point hésité un instant dans le choix de sa retraite ; tout semble annoncer que c'est bien chez le barbier qu'elle avait dessein de se rendre. Cet événement donne carrière aux conjectures et excite vivement la curiosité de Chaudoreille : il est décidé à ne point s'éloigner de la maison avant d'en avoir vu sortir la personne qui vient d'y entrer, et se promène de long en large de la rue des Mauvaises-Paroles à celle Saint-Honoré.

Mais l'heure se passe, et c'est en vain que Chaudoreille fait sentinelle les yeux braqués sur la maison et remarquant qu'il y a toujours de la lumière chez Blanche. Bientôt la pluie tombe, le vent souffle avec violence ; mais le chevalier, quoique faiblement garanti par un auvent sous lequel il s'est réfugié, ne songe pas à quitter la place, et s'enveloppe le mieux qu'il peut de son petit manteau en se disant :

— Il faudra bien qu'elle sorte, qué diantre !... à moins que... Serait-ce la maîtresse de Touquet ?... Ah ! pardieu !... il faut que j'écrive le mot de cette énigme... toujours de la lumière chez ma belle écolière... Hom ! j'ai certains soupçons... ce diable de soufflet m'a été donné d'une force qui me ferait croire que ma Vénus pourrait bien avoir dé la barbe !... patience, ou elle sortira, ou j'entrerai !...

Pauvres amants ! pendant que vous aviez tant de plaisir à être ensemble, que vous commenciez à vous comprendre, à échanger de tendres regards, dans lesquels Blanche ne laissait plus paraître de frayeur, vous ne vous doutiez point qu'à quelques pas de vous un maudit homme avait les yeux braqués sur votre fenêtre et se proposait de troubler votre bonheur... et tout cela parce que le succès de son escobarderie, le vin blanc et des charmes postiches avaient monté la tête à Chaudoreille.

Onze heures ont sonné depuis longtemps. Nous savons ce qui se passait en haut, voyons ce que l'on fait en bas.

Chaudoreille, n'y tenant plus, s'est décidé à frapper à la porte du barbier. Les amants ne l'ont point entendu, parce qu'alors Urbain baisait la douce main de Blanche, et que dans de si aimables occupations on n'entend point ce qui se passe dans la rue ; Marguerite ronflait d'une façon qui n'annonçait plus la peur. A la vérité, elle s'était endormie avec le précieux talisman sur son côté ; mais en dormant elle s'était retournée, l'amulette avait changé de place, et petit à petit le morceau de drap était descendu sur un endroit où l'on n'a pas l'habitude de mettre de talisman.

Mais le barbier ne dormait point ; soit l'orage, soit le vent, ou tout autre motif, maître Touquet, que la nuit voyait rarement reposer en paix sur sa couche, n'était pas encore remonté dans sa chambre, et se promenait lentement dans son arrière-boutique, toujours sombre, toujours préoccupé et murmurant de temps à autre :

— Maudite nuit !... pourquoi ces ombres troublent-elles sans cesse mon repos ?... Dès que le jour a disparu mes tourments renaissent... J'ai de l'or !... oui, j'ai de l'or !... et je ne puis plus goûter un instant de sommeil !... Ah ! je vendrai cette maison... j'irai loin... bien loin... j'irai revoir mon pays, mon père, s'il existe encore... Il sera bien étonné de mon changement de fortune !... Il m'a maudit lorsque j'ai quitté le pays... mais je veux qu'il me pardonne... oui, il me pardonnera mes premières fautes en me voyant riche et considéré... Je ne lui dirai pas... non, je ne lui dirai pas comment j'ai acquis cette fortune !...

Ici un sourire amer effleura les lèvres pâles du barbier et il retomba dans ses réflexions, dont il fut tiré par le coup de marteau frappé à sa porte.

Touquet fait un mouvement d'effroi, mais bientôt, paraissant honteux de lui-même, il prend sa lampe et se dirige vivement vers la porte. Il n'attend personne aussi tard ; mais il présume que le marquis de Villebelle, se trouvant dans son quartier, vient peut-être le chercher pour quelque nouvelle intrigue galante.

Lorsqu'il est près de la porte il reconnaît la voix de Chaudoreille, qui crie :

— Ouvré, Touquet, ouvré, n'aie pas peur, c'est moi... mais il faut absolument que j'écrive !...

Le barbier a ouvert ; et Chaudoreille, dont les vêtements imbibés d'eau sont collés sur son maigre individu, qui paraît diminué de trois

pouces, étant tout recoquillé sous le manteau, entre dans l'allée en se pelotonnant, comme s'il eût craint que sa tête ne heurtât la petite grille placée au-dessus de la porte.

— Qui diable t'amène à pareille heure? dit le barbier en refermant sa porte, tandis que le Gascon regardait vers le fond de l'allée s'il apercevrait quelqu'un. Enfin il met un doigt sur sa bouche et prononce à demi-voix :

— Es-tu seul en ce moment? — Oui, sans doute! — Tu n'as point de société? — Eh! non, personne, te dis-je. — Alors il est urgent que j'éteigne la lumière.

Le barbier retourne dans la salle basse, et Chaudoreille l'y suit marchant toujours sur la pointe du pied et regardant à droite et à gauche comme s'il cherchait quelqu'un.

— Voyons, parles-tu? dit Touquet. Que signifie cette visite à près de minuit?... Penses-tu que je sois d'humeur à te coucher? va, il y a encore des tripots d'ouverts dans Paris, tu peux y trouver un gîte, mais ma maison ne sert point d'asile à des coureurs de nuit.

Chaudoreille, sans paraître décontenancé, écoute Touquet en secouant son chapeau et tordant son manteau; mais il sourit d'un air malin aux derniers mots du barbier, et répond :

— Ta maison!... ta maison!... sandis! tu fais beaucoup d'embaras avec ta maison!... nous saurons bientôt si tu n'y reçois personne de suspect!...

— Qu'est-ce à dire? s'écrie Touquet avec l'accent de la colère.

— Chut!... pas de bruit, j'éteins la lumière, ne réveillons pas le chat qui dort... — Chaudoreille! je perds patience... parle, que veux-tu?... ou par la mort!... — Eh! qué diantre! j'é viens te rendre service, il me semble que ce n'est pas le cas de te fâcher. Ecoute bien; mais, j'é t'en prie, n'é t'emporte pas, car cela me ferait perdre le fil de mon discours.

Le barbier fait ce qu'il peut pour se modérer; et Chaudoreille, après avoir encore passé sa manche sur les bords de son chapeau pour lui donner du luisant, commence son récit, toujours à demi-voix :

— Je suis allé ce matin à la foire Saint-Germain, j'é me trouvais sans argent... hasard qui m'arrive assez souvent : j'é n'avais pas mangé depuis hier!... — Tu as mangé et bu depuis, j'en réponds. — Oui, certes, grâce à mon génie!... J'é faisais donc des réflexions assez tristes sur l'instabilité des coups de piquet, la trompeuse chance du lansquenet, et le peu de solidité du brélan. — Je veux t'en faire faire tout à l'heure sur la force d'un bâton... — Chut! n'é m'interromps point! j'aperçois dans la foire deux jeunes gens... des adolescents... tu sais... de ces figures qui semblent dire : Qui est-ce qui veut m'attraper?... de ces faces sans malice, véritable bonné fortune pour les hommes à talents. Les pauvres petits jouaient aux quilles... — Ah! pour le coup, tu abuses de ma patience. — Tout cela se lie à l'événement qui te regarde. J'é m'approche des innocents... j'é leur montre un nouveau coup qu'ils ne connaissaient pas, j'en réponds; bref, nous dinons ensemble, et j'é ne leur prends qu'une pistole pour la leçon, ce qui est bien raisonnable; mais, s'ils m'é l'avaient refusée, j'é les embrochais tous les deux comme des mauviettes!... N'é frappe donc pas du pied, j'é touche au dénoûment. J'é révérais assez gai, et chantant, selon mon habitude, lorsqu'é je rencontre dans la rue un villageois qui m'a paru fort gentille, quoiqu'é j'é l'aie peu vue... mais la tournure leste, dégagée!... grande, forte!... J'é me sens enflammé; j'é la suis... j'é lui dis des choses charmantes... le croirais-tu? pas un mot de réponse; j'é récidive, rien; j'é m'approche, j'é veux farfouiller le coin de sa jupe... ah! mon cher! j'é reçois alors le plus vigoureux soufflet!...

— Eh! morbleu! elle a bien fait! finis ton bavardage si tu ne veux pas en recevoir un second. — Etourdissant un instant, j'é réponds bientôt mes esprits; j'é poursuis la traîtresse... et j'é la vois entrer... où cela?... dans ta maison. — Dans ma maison!... Allons, impossible, tu t'es trompé. — Non, dé par tous les diables, j'é connais assez ta demeure... elle est entrée par l'allée, qu'on a refermée sur-le-champ. — Quelle heure était-il alors? — Sept heures environ, et j'é te réponds qu'elle n'en est point sortie, car j'é n'ai pas bougé d'en face. — Comment! misérable! cette femme est depuis si longtemps chez moi, et tu viens seulement me l'apprendre!... — Qué veux-tu! j'é ne savais trop qué faire entre nous, j'é croyais que la dame venait pour toi... mais en voyant toujours de la lumière chez mon écolière... j'ai pensé... — De la lumière chez Blanche!... — Eh! oui, sandis, il y en a encore dans ce moment... d'où j'é conclus...

Le barbier se lève brusquement, allume une seconde lampe, prend son poignard, et se dirige vers l'escalier du fond en disant à Chaudoreille :

— Reste ici... et attends-moi. — Comment! tu ne veux pas que j'é t'accompagne? — Reste ici, te dis-je; mais, si tu m'as trompé, tremble! ton châtement sera proportionné à ma colère.

— Qué lié diable t'emporte!... dit Chaudoreille en se blottissant dans un coin de la salle. J'é viens lui rendre un service, et il me rossera s'il ne trouve pas le coupable... voilà un soufflet qui peut avoir des suites bien cruelles.

Touquet est monté d'un pas rapide jusqu'à la chambre de Blanche : il a frappé en ordonnant à la jeune fille d'ouvrir, et nous avons vu l'effet que produisirent ces paroles inattendues sur le jeune couple en fermé dans la chambre.

Urbain est immobile, et ses deux bras enlacent encore la jeune fille, qui est à demi nue; il envisage en une seconde tous les soupçons qui doivent naître de la situation où l'on va les trouver. Blanche, encore innocente et pure, quoique sa vertu ait couru de grands dangers, Blanche va être jugée coupable, et c'est lui qui en est cause!... Comment l'empêcher! Toutes ces pensées, rapides comme l'éclair, ont eu lieu dans le temps qui s'écoule avant que le barbier frappe de nouveau et avec plus de force en réitérant d'une voix menaçante l'ordre qu'il a donné.

Urbain jette un coup d'œil sur la cheminée, il ne voit que ce moyen pour se soustraire aux regards; il va y courir, Blanche l'arrête, elle est déjà remise de sa première frayeur, et lui dit avec un calme qui l'étonne :

— Où allez-vous? — Me cacher... — Non, non, il ne faut pas vous cacher... Pourquoi ne pas dire toute la vérité?... — Ah! Blanche! si l'on me trouve avec vous... la nuit?... — Eh bien! nous ne faisons pas de mal... il vaut mieux l'avouer tout de suite que de mentir....

Et l'aimable enfant, courant à la porte, tire le verrou et ouvre au barbier. Celui-ci entre brusquement dans la chambre; ses premiers regards se portent sur Urbain, qui est debout près de la cheminée. Touquet ne l'envisage qu'un instant; déjà il a reconnu le jeune bachelier, et, tirant son poignard, il s'élançait sur lui en s'écriant :

— Misérable! tu vas payer de ta vie ta témérité!

Urbain est resté immobile, paraissant braver la fureur de Touquet; mais, en voyant briller l'arme homicide, Blanche jette un cri, et, aussi prompt que le barbier, court se placer devant Urbain, qu'elle couvre de son corps tandis qu'élevant ses mains vers Touquet elle s'écrie avec un accent qui part du cœur :

— Ah! monsieur... ne lui faites pas de mal...

L'arme du barbier a presque effleuré le sein de Blanche, mais les accents de la jeune fille ont quelque chose de si touchant, ses traits si doux, si nobles, ont alors une expression à laquelle le barbier lui-même ne peut résister. Sa fureur semble vaincue; il laisse tomber son poignard, et prononce d'une voix moins sombre :

— Cet homme vous a outragés, c'est vous que je voulais venger!... Vous me demandez sa grâce... eh bien!... je ne le frapperai pas...

— Quoi! dit Blanche avec l'accent de la surprise, quoi! monsieur, c'est pour moi que vous vouliez faire du mal à Urbain?... ah! vous auriez eu bien tort!... Il m'a outragée, dites-vous; mais non, monsieur, je vous le jure... Il m'a dit qu'il m'aimait beaucoup, qu'il voulait m'aimer toute la vie... mais cela ne m'outrageait pas du tout; car, lorsque vous avez frappé, je crois que j'allais lui dire que je l'aimais aussi... vous voyez bien que j'étais coupable comme lui, et alors il faudrait nous punir tous les deux.

Les paroles de Blanche ont un accent de vérité auquel il est impossible de se méprendre. Le barbier porte avec étonnement ses yeux sur elle et sur Urbain, on voit qu'il pense alors que, malgré les apparences, Blanche est aussi pure qu'autrefois. Et cependant, ce désordre qui règne dans l'appartement, le singulier costume de la jeune fille, celui d'Urbain, qui tenait alors des deux sexes, tout cela paraissait confondre les idées de Touquet.

— Ecoutez-moi, lui dit Blanche, vous allez savoir toute la vérité. Urbain est bien un peu coupable, car il y a près de quinze jours qu'il vient nous voir tous les soirs, mais c'était comme une jeune fille; il n'y a que de tout à l'heure que je sais que c'est un garçon. D'abord je me suis fâchée aussi, mais enfin je lui ai pardonné, il a l'air si doux, Urbain! et puis, j'aimais déjà beaucoup Ursule, cela m'a fait l'aimer aussi. Il dit qu'il veut être mon amant, mon époux; qu'il ne peut vivre sans moi... que cela dépend de vous de nous rendre heureux pour toujours!... Ah! vous le voudrez bien, n'est-ce pas, mon bon ami?... vous avez déjà fait beaucoup pour moi... Donnez-moi Urbain pour époux, et je vous promets de ne plus jamais rien vous demander.

Le barbier, en écoutant Blanche, murmurait tout bas :

— Quinze jours qu'il vient tous les soirs!... et c'est par un grand hasard que je le découvre aujourd'hui! et je croyais garder facilement une jeune fille!... braver les entreprises des galants!

— Monsieur, dit Urbain, qui jusqu'alors avait gardé le silence, j'avoue tous mes torts, l'amour seul peut me faire obtenir ma grâce; mais j'adorais Blanche, que j'avais aperçue à travers les carreaux de cette fenêtre, et vous ne permettiez à aucun homme d'approcher d'elle. J'essayai une fois de lier connaissance avec vous; la manière dont vous me reçûtes ne me laissa aucun espoir. Je ne consultai plus que mon amour. Grâce à ce déguisement, je trompai la vieille Marguerite, elle consentit une fois à m'introduire ici... Je vis Blanche... pouvais-je renoncer à l'espoir de la posséder? Elle fut trompée, ainsi que sa bonne; sous le nom d'Ursule, j'eus le bonheur de gagner sa confiance et, par quelques récits piquants, d'amuser la vieille Marguerite. Je jouissais de mon bonheur sans oser encore me faire connaître; aujourd'hui seulement... l'orage... la pluie, qui tombait avec violence... l'heure avancée, on m'engagea à rester...

— Oui, dit Blanche avec un sourire angélique, il devait coucher avec moi... c'est moi-même qui l'en avais prié...

Le barbier fronça le sourcil et jette sur le jeune homme un regard courroucé. Urbain se précipite à ses pieds en s'écriant

— J'ai respecté sa vertu, son innocence... Ah! monsieur, ne serez-vous point touché de mon amour?... Oui, j'adore Blanche; accordez-moi sa main, ou ôtez-moi une vie qui, sans elle, me serait insupportable!

— Entendez-vous, mon ami! dit Blanche, il veut absolument mourir si je ne suis pas sa femme. Et moi, s'il mourait, je sens que j'aurais bien du chagrin.

Le barbier paraissait écouter Urbain sans être nullement ému par ses prières, lorsque le jeune bachelier ajouta :

— Je sais, monsieur, tout ce que vous avez fait pour Blanche... Son père fut assassiné, elle resta orpheline, sans aucun appui : elle vous doit tout...

— Quoi! dit Touquet, qui avait prêté plus d'attention aux dernières paroles d'Urbain, vous savez?... — Oui, monsieur; j'ai appris tout ce qui concerne celle que j'adore; elle ne se connaît pas de parents et ne possède aucune fortune; mais c'est elle seule que je vous demande. Vous avez bien assez fait pour elle!... Donnez-moi Blanche, elle suffit à mon bonheur. Je suis orphelin aussi; ma famille était honnête et considérée, mais il ne me reste plus aucun parent. Je me nomme Urbain Dorgeville; j'ai 1,200 livres de rente : c'est bien peu; mais je possède en outre une petite maison de campagne sur les bords de la Loire. C'est là que j'irai vivre avec Blanche; loin du tumulte de la ville, dont nous ne regretterons pas les plaisirs, et d'un monde que nous ne désirons pas connaître, nous passerons dans la paix et l'amour des jours dont vous aurez assuré le bonheur!...

Le barbier semble réfléchir profondément. Il se lève, et marche à grands pas dans la chambre, la tête baissée sur sa poitrine. L'espoir et la crainte se peignent dans les regards des deux amants, qui attendent avec impatience qu'il réponde; enfin, il s'arrête et dit à Urbain :

— Vous êtes orphelin?... entièrement libre de vos actions?... — Oui, monsieur. — Personne ne trouvera mauvais que vous ayez épousé une orpheline, sans bien... et dont, vous le savez, la famille est inconnue?... — Oh! personne, je vous le répète, ne peut contrarier mes volontés. — Vous ne chercherez jamais vous-même à obtenir sur la famille de Blanche d'autres renseignements... ce qui d'ailleurs serait entièrement inutile?... — Eh! que m'importe ce que furent ses parents!... elle seule est un trésor... — Et vous irez vivre avec elle loin de Paris... loin du monde?... — Oui... car je mettrai tous mes soins à suffire à son bonheur! — O mon Dieu! Urbain, dit Blanche, vous savez bien que je ne sortais jamais de cette chambre, où je ne voyais que Marguerite. Si j'habitais avec vous la campagne, est-ce que je pourrais encore souhaiter quelque chose? — Chère Blanche!... unissez-vous donc à moi pour obtenir le consentement de votre protecteur.

Les deux jeunes gens portent sur le barbier des regards suppliants, celui-ci ne les regarde pas et semble livré tout entier à ses réflexions; enfin, tout à coup il s'arrête devant Urbain et prononce d'une voix brève :

— Blanche est à vous!

— Se pourrait-il!... s'écrie le jeune bachelier au comble de l'ivresse.

— Blanche... entendez-vous, il consent à notre bonheur... — Ah! mon bon ami, que je vous remercie!

Et les deux amants tombent aux genoux de Touquet, les yeux baignés de larmes que font couler le plaisir et la reconnaissance.

— Que faites-vous! dit le barbier, qui semble honteux de voir le jeune couple à ses pieds, relevez-vous... je le veux.

— Vous faites notre bonheur, s'écrie Urbain, et vous ne voulez pas même recevoir nos remerciements!... — Non, non, je ne veux rien, que du silence et de la discrétion! — Ah, mon bon ami!... que vous avez bien fait de ne point faire de mal à Urbain... Qu'il a eu raison de se déguiser en fille!... C'est lui qui a chanté si bien sous mes fenêtres!... Ah! que je suis contente!... il pourra chanter avec moi toute la journée maintenant!... Il m'apprendra la jolie romance... et puis encore d'autres; n'est-ce pas, Urbain, que vous m'apprendrez tout plein de choses?... Ah! que nous serons heureux!...

Ce n'est pas sans peine que le barbier parvient à calmer les transports d'Urbain et la joie naïve de Blanche; enfin il réussit à se faire écouter.

— Jusqu'au moment de votre union, leur dit-il, je vous le répète, j'exige la plus grande discrétion. Urbain, vous me promettez de ne point parler de votre mariage et de n'amener ici aucune de vos connaissances?... — Ah! je vous le jure, monsieur; d'ailleurs, je ne connais personne... Je n'ai point d'ami avec qui je sois intimement lié. — Tant mieux! vous en aurez moins de regrets à quitter cette ville. Faites tous vos préparatifs de départ, procurez-vous les papiers qui vous sont nécessaires pour votre hymen. Quant à Blanche, je vous remettrai la lettre trouvée sur son père... C'est tout ce qui la concerne. Quand vous aurez réuni ce qu'il vous faut, vous épouserez Blanche... mais le soir... sans bruit... sans rien qui puisse amener du monde à l'église pour cette cérémonie... Je n'aime pas les badauds... les curieux. Ensuite vous partirez sur-le-champ pour votre campagne; et vous ne reviendrez point dans cette ville, où votre modique fortune ne vous permettrait pas de vivre heureux.

— Oui, monsieur. — Viendrez-vous avec nous, mon ami? — Non...

Cela n'est pas nécessaire... Plus tard... peut-être... Et Marguerite! pourrions-nous l'emmener? — Oui. — Ah, tant mieux!... — Jusqu'au jour de votre départ, Urbain pourra venir... mais les soirs seulement, et plus de déguisement!... — Il viendra en garçon!... Ah! que je suis curieuse de le voir comme cela!... — Vous avez entendu; la nuit s'avance, il faut vous retirer. Urbain, je vous le répète, le plus grand silence sur tout ceci. Hâtez vos préparatifs, et Blanche en sera plus tôt à vous.

Urbain renouvelle au barbier ses serments et ses remerciements, il prend la main de Blanche, la couvre de baisers; tous deux ont peine à croire à leur bonheur, et l'avenir qui leur est promis leur semble encore un rêve de leur imagination. Mais Touquet les presse :

— A demain! dit Urbain. — A demain! répète Blanche, et plus de costume de femme, entendez-vous... je veux m'habituer à vous voir en homme. — Oui, chère Blanche, oui, plus de feintes maintenant...

Le barbier met un terme à leurs adieux en entraînant le jeune homme, et Blanche refuse sa porte en soupirant et murmurant encore :

— A demain!

Touquet guidait Urbain, tenant une lampe à la main et marchant rapidement vers l'escalier; mais à peine a-t-il fait dix pas dans le corridor que ses pieds s'embarrassent dans quelque chose, il baisse sa lampe, et aperçoit un petit peloton informe qui se remue et paraît vouloir se glisser contre la muraille. Le barbier court sur cet objet, et, enlevant lestement le manteau qui le couvrait, aperçoit Chaudoreille qui a le corps plié en quatre de manière à ne pas tenir plus de place qu'un gros chat.

— Que fais-tu là, drôle?... s'écrie Touquet en mettant sa lampe contre le visage de Chaudoreille.

— Moi,.... rien... j'é ramassais une épingle... — Descends à la salle... je t'ai déjà dit que je n'aimais pas les curieux.

Et, pour le lui prouver sans doute, le barbier allonge un vigoureux coup de pied au chevalier, qui, n'ayant pas encore eu le temps de se dérouler, le reçoit à la fois dans trois parties de son corps. Mais Touquet ne s'arrête pas davantage, il conduit le bachelier jusqu'à la porte de la rue, et, en la lui ouvrant, lui dit :

— Partez, et souvenez-vous de tout ce que vous avez promis.

Urbain veut renouveler les protestations de sa reconnaissance; mais le barbier y met fin en l'engageant à regagner promptement sa demeure et en refermant la porte sur lui.

Touquet retourne dans la salle basse, où il trouve Chaudoreille, qui a repris sa grandeur naturelle et se promène d'un air conquérant, paraissant attendre les remerciements du barbier.

— Eh bien, sandis! s'écrie-t-il impatient de ce que celui-ci ne lui dit rien; tu as trouvé la pie au nid... J'é n'avais point la berlue... La lumière ne brillait point pour les étoiles. Et cé soufflet... cadédis!... j'avais reconnu uné main masculine... j'é né m'y trompe jamais!... Eh donc! nous avons, à cé qué j'é vois, mis lé galant à la porte... Quant à la pétite... pesté! avec son air dé sainté nitouche, qui sé sérait attendu!...

— Tais-toi!... s'écrie le barbier en s'avancant sur Chaudoreille avec un geste menaçant; n'outrage pas Blanche; cette jeune fille est encore aussi pure que tu es menteur et poltron!... — Poltron! sandis! si Roland pouvait parler... — Oui, je conviens que j'ai trouvé quelqu'un... mais ce quelqu'un n'était pas seul avec Blanche. — C'est singulier! j'é n'ai pas entendu la voix de la vieille Marguerite... — Tu écoutes donc, misérable? — Non... c'est par hasard que quelques sons m'ont étourdi les oreilles... on crieait, j'ai cru qu'on avait besoin de secours, et, suivant mon ardeur naturelle, j'ai fait quelques pas vers l'endroit d'où partait le bruit. — Eh bien!... qu'as-tu entendu?... Parle, je le veux... — Oh! rien... quelques mots. Il m'a semblé que tu promettais d'unir les deux amants... du moins j'ai cru saisir... Cependant, si j'é n'avais pas pensé que tu gardais la pétite pour toi, il y a longtemps que j'é t'aurais demandé sa main. Il mé semble que j'é méritais bien la préférence sur cé petit masque, qui, sans son jupon, aurait payé cher lé soufflet ou'il m'a donné...

— Toi! devenir l'époux de Blanche! dit le barbier en jetant sur le petit homme un regard de mépris. Ecoute, Chaudoreille, il me conviendrait d'unir Blanche à ce jeune homme, il peut la rendre heureuse... — Tu en es le maître, mais... — Mais si tu dis un mot sur tout ce que tu as vu et entendu cette nuit, j'en tirerai la plus terrible vengeance! Tu m'entends? — Oui, oui, j'é t'entends... Eh, sandis! marie la pétite avec qui tu voudras! j'é m'en moque comme d'un fusil à deux coups! Cependant, si on fait uné noce, j'espère... — Non, il n'y aura ni noce ni repas... — Cela sera gai! — Mais si tu es discret... je te promets deux pièces d'or quand tout sera fini, et que Blanche aura quitté cette maison. — Tope! c'est convénu, c'est comme si j'é les ténais, et tu pourrais mé les payer d'avance. — Je préfère cependant ne te payer qu'après. Mais la nuit touche à sa fin, retire-toi, Chaudoreille, et souviens-toi de ta promesse.

— Oui, oui, c'est arrangé... A propos, et lé séduisant marquis, quoi dé nouveau avec la jeune Italienne? — Je crois que le feu est déjà éteint... Mais cela ne m'étonne pas : quinze jours, trois semaines, c'est la mesure de la constance de nos grands seigneurs! — D'après cela, il est probable qu'il y aura incessamment uné nouvelle intrigue à con-

duire.... Jé mé recommande à toi, mon cher Touquette!... — C'est bon... va te coucher... — En effet... il est bien l'heure... Régagnons la rue Brise-Miche... Heureusement que ma portière a des bontés pour moi, sans quoi jé courrais grand risque de coucher dans la rue!... Cependant, si tu voulais, j'attendrais lé jour ici... sur une chaise. — Non, non, il faut t'en aller... J'ai besoin de repos aussi, et il me semble que j'en pourrai goûter un peu cette nuit.

Chaudoreille s'enveloppe de son mieux dans son manteau, et se dirige vers la porte en faisant la grimace. Le barbier la reterme sur lui, et gagne sa chambre en se disant :

— J'ai bien fait. Elle partira... on n'en entendra plus parler... et tout ce qui a quelque rapport à elle sera bientôt oublié.

CHAPITRE XVIII.

Instants de bonheur.

Marguerite seule avait dormi pendant cette nuit, qui avait amené un si grand changement dans la maison du barbier; on pense bien que



Entrevue de Blanche et d'Urbain dans les vêtements de bachelier.

Blanche ne put fermer l'œil un moment. L'aimable enfant, encore tout étourdie des événements qui venaient d'avoir lieu, avait à peine eu le temps de passer de la frayeur à l'amour, de la crainte à la joie; son pauvre cœur ne savait encore où il en était, quoique cependant un sentiment plus fort que les autres dominât toutes ses pensées. Elle sautait et se retournait à chaque instant sur sa couchette en se répétant :

— C'est un garçon!... c'est lui qui chante si bien!... Mon Dieu! qui s'en serait douté?... il était si gentil en fille... pourtant je crois qu'il sera encore mieux en garçon... Ah! je voudrais déjà être à ce soir!... Il dit qu'il m'aime... que c'est drôle!... Est-ce que je l'aime aussi? Je crois que oui... Cependant il faudra que je prie Marguerite de bien m'expliquer ce que c'est que l'amour... Elle doit savoir cela. Pauvre Marguerite! comme elle sera surprise quand elle apprendra que ce n'était pas une fille!... Ah! je voudrais déjà qu'il fit jour...

Le jour tant désiré paraît enfin! Blanche est levée depuis longtemps; impatiente de ne point entendre descendre sa vieille bonne, elle n'y peut résister et monte à la chambre de Marguerite. Elle frappe à la porte en criant :

— Eveille-toi donc, ma bonne! il est bien tard... J'ai mille choses à t'apprendre... Lève-toi, je t'en prie... tu as assez dormi.

Marguerite, que l'on ne réveillait jamais parce qu'elle descendait toujours assez tôt, se frotte les yeux avec effroi, croit que le feu est à la maison, cherche à rappeler ses idées, à retrouver le talisman qu'on lui a confié, et se perd dans ses couvertures tout en invoquant sa patronne en marmottant :

— On y va!... Je le cherche... est-ce que le diable me l'aurait pris cette nuit?... Attendez donc!... Je ne le trouve plus... Ah! je sens quelque chose... Certainement c'est le démon qui l'a mis là par malice.

Enfin Marguerite a retrouvé le petit morceau de haut-de-chausses d'Urbain, et, se rappelant ce que l'on a fait la veille, elle court ouvrir à Blanche en lui disant :

— Ursule est-elle partie?... Il faut se hâter de la renvoyer, mon enfant.

A cela, Blanche répond en sautant et en entraînant la vieille :

— Oh! oui, elle est partie!... c'est-à-dire il est parti... Mais n'aie pas peur... mon bon ami veut bien qu'il vienne... il veut bien qu'il m'épouse... il n'est plus en colère!... Il reviendra ce soir en garçon... tu verras comme il est bien!... Et puis nous nous marierons... nous irons vivre à la campagne, et tu viendras avec nous!... Ah! que je suis contente!... Ris donc aussi, Marguerite, tu vois bien qu'il ne faut plus avoir peur.

Marguerite n'avait pas envie de rire, elle aurait plutôt pleuré; car, ne comprenant rien à ce que lui disait Blanche, elle ouvrait ses yeux tant qu'elle pouvait en s'écriant :

— Ah! bon Dieu! ma chère enfant... qui est-ce qui vous a donc tourné la tête ce matin?... Est-ce que cette Ursule serait une sorcière! Ne sautez pas comme cela, je vous en prie.

Blanche recommence son récit, et ce n'est pas sans peine qu'elle parvient à faire comprendre à Marguerite qu'Urbain est un garçon. Mais alors la vieille fait un cri d'effroi en disant :

— Ah! mon Dieu!... un garçon!... et il a couché avec vous?... — Mais non, ma bonne, puisque M. Touquet est arrivé au moment où... dame! je ne sais plus à quel moment... Ah! si, je crois qu'il m'embrassait... — Sainte Vierge! c'était un lutin déguisé en fille... — Mais non, ma bonne, c'est Urbain qu'il s'appelle... il est orphelin comme moi; mais sa famille était fort considérée... Enfin il va m'épouser!... — Vous épouser!... — Oui, sans doute. Ne vas-tu pas t'y opposer quand mon protecteur y a consenti?... — Quoi! M. Touquet?... — Oui, oui, te dis-je, c'est fini, tout est arrangé.

La bonne vieille a encore peine à se persuader que ses oreilles ne l'abusent point; mais l'arrivée de son maître met fin à son incertitude.

Le barbier aborde Marguerite d'un air sévère et la vieille tremble, car elle sent qu'elle n'est point sans reproche.

— Marguerite, lui dit-il, je pourrais vous punir pour avoir trahi ma confiance, pour avoir, malgré mes ordres, introduit quelqu'un dans ma maison. Vous me direz que vous avez été trompée comme Blanche... je veux bien le croire. D'ailleurs j'ai pardonné, il est inutile de revenir sur le passé. Le jeune homme sera l'époux de Blanche... il peut la rendre heureuse; vous les suivrez lorsqu'ils quitteront cette maison. Je n'ai plus qu'un ordre à vous donner, c'est de taire cet événement à toutes vos commères du quartier. Si vous commettez la moindre indiscretion, je vous chasse, et vous serez cause que tout ceci n'aura pas lieu...

— Ah, ma bonne! ne va pas parler! s'écrie Blanche. — Non, mademoiselle... non, monsieur, reprend Marguerite encore tremblante, je vous jure que... — C'est assez, dit le barbier: vous aimez Blanche, son bonheur dépend de votre discrétion. Urbain viendra les soirs seulement, jusqu'au jour où il emmènera son épouse.

Le barbier s'éloigne après avoir dit ces mots, laissant Marguerite encore tout ébahie de ce qu'elle vient d'entendre.

— Comment! dit-elle en suivant Blanche dans sa chambre, M. Touquet a consenti comme cela tout de suite?... — Oui, ma bonne. — Je n'en reviens pas! — Cela m'a bien surpris aussi!... j'avais si peur qu'il ne refusât Urbain!... — Urbain!... Urbain!... mais, mon Dieu, vous ne le connaissez pas, mon enfant!... — Si fait, ma bonne, puisque c'est Ursule... — J'entends bien, mais Ursule nous a trompés. — C'est pour me voir qu'il avait pris ce déguisement... c'est par amour, ma bonne. — Par amour!... mais vous ne pouvez pas encore l'aimer, vous, mon enfant. — Oh! ma bonne, je crois que je l'aimerai bien vite!... Urbain m'apprenait déjà à l'aimer hier, quand mon protecteur a frappé à ma porte. — *Jésus Maria!*... Quoi! mon enfant, au lieu d'appeler du secours quand vous avez vu que c'était un homme!... — Oh! j'en avais envie d'abord... mais, si tu savais! Urbain n'est pas effrayant du tout... au contraire, et puis il s'est jeté à mes pieds, il m'a demandé pardon d'un air si doux... des yeux si!... Ah! Marguerite! qui est-ce qui ne lui aurait pas pardonné!... — Ah! juste ciel!... et votre talisman, ma fille, vous n'y avez donc pas eu recours? — Ah! pardon, ma bonne, je l'ai même montré plusieurs fois à Urbain... — Et cela ne le faisait pas fuir?... — Au contraire, ma bonne, il s'approchait alors davantage... — Allons, décidément, tout est bouleversé!... Il faut que ce garçon-là soit un magicien pour opérer de tels changements dans cette maison... et je n'ai plus aucune foi à sa petite relique!...

Blanche et la vieille attendaient le soir avec impatience: Marguerite curieuse de connaître le jeune homme qui avait opéré des prodiges dans

La maison de son maître, et la jeune fille désirant vivement revoir celui qui la faisait soupçonner et éprouver un sentiment tout nouveau. Mais aux désirs de Blanche se mêlaient déjà cette crainte, cette pudeur qui accompagnent un premier amour. Plus l'heure s'approchait où Urbain devait arriver, plus elle se sentait inquiète, rêveuse, et déjà ce sentiment inconnu lui inspirait un secret désir de plaire; elle se levait, se regardait dans son miroir, arrangeait une boucle de ses cheveux, puis disait à Marguerite :

— Ma bonne, suis-je bien comme cela?... crois-tu qu'il m'aimera autant ce soir qu'hier? — Chère enfant! s'écriait la vieille servante, s'il était capable de changer, serait-il digne de vous?... Quand on aime bien, ma fille, c'est pour toute la vie. — Oh! tant mieux, ma bonne; moi, je veux aimer comme cela... Tu vas voir qu'Urbain n'est pas effrayant, et je suis sûre que tu l'aimeras aussi.



Touquet le barbier de Paris.

Le jeune bachelier n'attendait pas avec moins d'impatience que Blanche le moment où il pourrait retourner chez le barbier. Depuis la veille, Urbain n'avait plus la tête à lui; son bonheur avait été si subit, si imprévu, qu'il en perdait la raison. Il était retourné la nuit à son logement en dansant, en courant, en chantant dans la rue. Dans son ivresse, il avait perdu son jupon et son fichu; mais il n'avait plus besoin de se déguiser, et, sans s'amuser à ramasser ces parties de son costume, il était arrivé chez lui à moitié déshabillé, mais si heureux, qu'il n'aurait pas changé son sort contre la fortune du favori et la puissance du cardinal, et il aurait bien fait : les jouissances que l'amour procure ne sont point, comme les grandeurs et la puissance, mêlées d'inquiétudes et de soucis.

Le lendemain Urbain aurait voulu conter son bonheur à tout le monde, mais il se rappela qu'une des premières conditions de son mariage avec Blanche était le secret qu'il garderait sur cette affaire; il se contenta donc de regarder toutes les personnes près desquelles il passait avec cet air de satisfaction, de triomphe, qui annonce une âme au-dessus des coups du sort.

Le soir, sa voisine vint, comme à l'ordinaire, lui proposer de l'aider à se déguiser; mais Urbain la remercia : il n'avait plus besoin de ses services; et la grosse fille parut fâchée que les travestissements fussent terminés.

Urbain voulait plaire en homme encore plus qu'en villageoise; il mit son collet et son chapeau avec plus de soin qu'il n'en prenait ordinairement. Il regarda si ses cheveux retombaient sans désordre sur son front; il soupira en se disant : — Si je n'allais pas lui plaire! Cependant les souvenirs de la veille lui donnèrent du courage, et il se rendit à la maison du barbier.

Il tremblait en frappant à la porte, et pourtant ce n'était plus avec la crainte d'être chassé qu'il se présentait. Le son du marteau retentit aussi jusqu'au cœur de Blanche, qui fit un bond sur sa chaise en s'écriant :

— C'est lui!... et elle se levait déjà pour courir à la porte de la rue. Marguerite l'arrête en lui disant :

— Eh bien! mon enfant, qu'allez-vous faire?... il ne serait pas décent que ce fût vous qui allassiez ouvrir à ce jeune homme... — Ah! tu crois, ma bonne?... Eh bien! va donc, Marguerite... va donc vite!...

Marguerite se hâte comme elle peut, il lui tarde de voir le jeune homme. Elle ouvre enfin à Urbain, et le regarde attentivement. Son air doux et timide prévient la vieille en sa faveur, et elle s'écrie :

— C'est singulier!... il a l'air plus embarrassé en garçon qu'en fille! Allons! venez, beau damoiseau!... venez... Ah! nous verrons si vous savez encore des histoires arrivées à vos tantes et à vos cousines!... — Oui, ma bonne Marguerite, dit Urbain, je vous en raconterai toujours, si cela vous fait plaisir. — Il veut me faire plaisir, se dit Marguerite en le conduisant; vraiment, Blanche a raison, et ce jeune homme est tout à fait gentil.

C'était une chose singulière que l'embarras de ces deux jeunes amants, qui, après la première entrevue où ils s'étaient tant parlé d'amour, se revoyaient déjà fiancés et certains d'être époux. Blanche, qui d'abord avait voulu courir à la porte, n'osait plus lever les yeux et se tenait immobile sur sa chaise en entendant les pas d'Urbain.

Celui-ci, en entrant dans cette chambre où il vient tous les soirs depuis quinze jours, éprouve un trouble, un embarras nouveau, et s'arrête contre la porte en tenant son chapeau à la main et jetant sur Blanche de timides regards.



Aussitôt le porteur vide sur le corps de Chaudoreille le seau qui lui restait.

— Eh bien! dit Marguerite, le voilà qui n'ose plus avancer à présent!... Allons! monsieur le garçon, quand vous étiez en fille, vous ne restiez pas ainsi debout et muet contre la porte; et ma pauvre Blanche, qui craint de lever les yeux, qui est toute tremblante... Ma chère amie, il ne faut pas rougir quand on n'a pas fait de mal... Vous verrez qu'il faudra que ce soit moi qui les encourage!...

Cependant Urbain s'est doucement approché de Blanche; il met un genou en terre en balbutiant :

— Si vous n'avez plus d'amitié pour moi... si ce costume me fait perdre votre confiance... eh bien! je reprendrai celui d'Ursule...

L'aimable enfant lève timidement la tête, jette sur Urbain un regard plein de douceur et de tendresse, et répond en rougissant encore plus :

— Ah! ce n'est pas cela... Excusez-moi... Je ne sais pas ce que j'ai...

Et elle détourne la tête pour cacher son visage dans le sein de Marguerite, à laquelle elle dit tout bas :

— Ma bonne, est-ce l'amour qui me rend honteuse comme cela ?

— Je ne me souviens plus guère de l'effet qu'il produit, répond la vieille en branlant la tête. Cependant... oui, je crois que de mon temps cela s'annonçait à peu près de cette façon.

Blanche se retourne vers Urbain et lui dit avec un charmant sourire :

— Ne soyez point fâché... si je suis gauche et embarrassée, il paraît que c'est parce que je vous aime.

Enchanté de la candeur de la jeune fille, Urbain lui prend la main, qu'il presse contre son cœur, puis, s'asseyant auprès d'elle, lui renouvelle les serments que lui inspire sa tendresse. Bientôt la confiance est rétablie : lorsque les cœurs s'entendent, la contrainte est bientôt bannie. Blanche redevient gaie, expansive ; elle laisse connaître à son amant tous les sentiments de son âme, et celui-ci voit qu'il possédera un trésor d'innocence et de bonté.

Marguerite se mêle à la conversation des jeunes gens ; Urbain, par sa douceur et sa déférence aux avis de la vieille servante, s'est concilié son amitié. On fait de charmants projets pour l'avenir. Le jeune bachelier vante la situation de sa petite propriété, qui, au milieu d'un pays charmant, leur offrira des promenades délicieuses et tous les agréments de la campagne. On promet à la vieille bonne de lui donner une chambre à l'épreuve contre les enchantements, et de lui conter dans les longues soirées d'hiver de ces histoires épouvantables qui lui font tant de peur et de plaisir.

Tout en parlant à Marguerite, les deux amants se regardent, ou se tiennent la main, et un doux sourire, une tendre pression établissent déjà entre eux cette intelligence du cœur qui fait goûter les premiers et souvent les plus doux plaisirs de l'amour.

Le temps a passé rapidement. Neuf heures sonnent ; c'est l'instinct que le barbier a fixé pour la retraite d'Urbain, et l'on sait qu'il faut obéir à ses ordres si l'on veut qu'il tienne ses promesses.

— Déjà se quitter ! dit Urbain. — C'est bien dommage ! répond Blanche en laissant échapper un tendre soupir. — Vous vous reverrez demain, mes enfants, dit Marguerite, puis un jour viendra où vous ne vous quitterez plus. Monsieur Dorgeville, avez-vous commencé les démarches nécessaires pour votre mariage ? — Ah, mon Dieu ! dit Urbain, j'ai été si troublé aujourd'hui, que je n'ai songé qu'au bonheur que je goûterais ce soir, et je n'ai rien fait encore. — Si vous êtes aussi étourdi tous les jours, dit Marguerite, votre mariage ne se fera jamais... — Oh ! dès demain je vais commencer les démarches nécessaires... Il me tarde tant de ne plus quitter Blanche !... mais je n'ai pas vu M. Touquet ce soir, ne dois-je pas aller lui dire bonsoir ? — Non, c'est inutile ; mon maître n'est point un homme comme un autre, il ne tient pas aux politesses. Il m'a dit positivement : — Le jeune homme viendra à sept heures, vous le conduirez chez Blanche, où vous resterez avec eux, et à neuf heures il s'en ira. Quand je voudrai lui parler, j'irai le trouver, mais il est inutile qu'il cherche à me voir.

— Quel homme singulier !... dit Urbain ; mais je dois le bénir, car il fait mon bonheur, lorsque je l'accusais, lorsque je le soupçonnais de vouloir garder pour lui ce trésor qu'il dérobaît à tous les regards !... — Pour lui ! s'écrie Blanche, ah !... mon Dieu !... est-ce que c'était possible ?... — Pardonnez-moi, chère Blanche, l'amour rend jaloux ; j'étais injuste, je le vois bien... — Oui, oui, dit Marguerite. Mais hâtez-vous toujours d'avoir vos papiers... et d'épouser cette chère enfant.

Le bachelier s'éloigne enfin, mais les regards de Blanche le suivent, et il ne peut plus douter de son bonheur ; il possède le cœur de l'aimable fille, qui ne cherche pas à lui cacher le sentiment qu'il a su lui inspirer. Le lendemain, Urbain commence les démarches pour hâter son hymen ; il veut aussi vendre le peu de meubles qu'il possède ; car il faut bien se faire de l'argent pour le voyage ; et, de ce côté, le bachelier s'est aperçu que maître Touquet ne montre aucune disposition généreuse. Mais un amant qui va posséder sa maîtresse se croit toujours assez riche, et d'ailleurs Blanche, élevée dans la retraite, n'a point le goût de la dépense, de la parure et de la coquetterie ; elle sera économe et simple dans ses goûts : ces qualités valent souvent mieux que la dot qui accompagne la main d'une mariée.

Le soir ramène Urbain près de son amie ; cette fois l'embarras a disparu, et on se livre sans réserve au plaisir que l'on goûte à se revoir. Les instants que l'on passe ensemble s'écoulent toujours avec la même rapidité ; mais on se console en pensant que bientôt le jour viendra où l'on sera réuni à jamais. Pendant la quatrième soirée qu'Urbain passe près de Blanche et de Marguerite, la porte de la chambre s'ouvre, et le barbier paraît au milieu d'eux.

Il fait à Urbain une légère inclination de tête, et lui dit du ton bref qui lui est ordinaire :

— Faites-vous les démarches pour votre mariage ?... — Oui, monsieur, répond Urbain en se levant et allant au-devant de Touquet, mais vous savez que les employés ne partagent pas notre impatience. Cependant, sous dix jours, au plus tard, je dois avoir tous mes papiers. J'ai vu le ministre des autels qui doit nous unir, et j'aurai fait mes dispositions pour partir. — C'est bien.

Le barbier n'en dit pas davantage et quitte les jeunes gens, qui sont un moment étonnés de sa conduite ; mais qui, dans le fond, ne sont pas fâchés de pouvoir se livrer au plaisir de s'aimer et de se le dire sans avoir d'autre témoin que la vieille Marguerite, qui quelquefois s'endort pendant qu'Urbain et Blanche se serrent silencieusement la main.

Le temps marche bien rapidement lorsque l'on est heureux ; et si les journées étaient longues pour les deux amants, en revanche chaque soirée leur paraissait bien courte. Plus ils se voyaient, et plus l'amour jetait de profondes racines dans ces deux cœurs qui semblaient formés pour s'adorer, et maintenant ils ne concevaient plus la possibilité de vivre l'un sans l'autre.

Mais le jour de leur hymen approche : Urbain a pressé les commis, les marchands ; car il a fait aussi quelques emplettes pour sa jeune future. Le prêtre est prévenu. Encore cinq jours, et l'autel recevra leurs serments ; puis ils partiront de la grande ville pour aller goûter dans une retraite paisible un bonheur pur et sans orage... C'est du moins ce que l'avenir leur fait espérer. Et Chaudoreille, poussé par le désir de recevoir la récompense que le barbier lui a promise, s'est déjà présenté trois fois chez celui-ci en disant :

— Le mariage est-il fait ? — Pas encore, répond Touquet. Alors Chaudoreille s'éloigne en murmurant : — Qu'ils se hâtent donc !... Qué diantre !... j'ai besoin d'argent !... Eh ! cadédis ! depuis douze jours j'aurais épousé douze femmes !...

CHAPITRE XIX.

Une journée de Chaudoreille.

Chaudoreille, qui n'avait pas encore touché les deux pièces d'or que le barbier lui avait promises, se trouvait sans le sou, comme à son ordinaire, et descendait un matin la rue des Petits-Carreaux ; il venait de la foire Saint-Germain, où il n'avait trouvé personne qui parût disposé à recevoir une leçon de quilles, et se dirigeait vers la foire Saint-Laurent, où il espérait être plus heureux.

Suivant sa coutume, Chaudoreille marchait le nez en l'air, lorgnant de côté et d'autre, la main gauche sur sa hanche, et de la droite caressant ses moustaches. Comme il approchait des boulevards, il se sent tirer doucement par son manteau : un mouvement de frayer lui échappe ; mais, en tournant la tête, il aperçoit une vieille servante. Portant alors la main sur son épée, il s'écrie : — Sandis ! j'ai cru que c'était un homme... et j'allais lui demander raison... Mais que me voulez-vous, la mère ?... Né tirez pas si fort mon manteau, il est un peu mûr.

La vieille met un doigt sur sa bouche, et d'un air mystérieux lui dit : — Ma maîtresse désire vous parler...

— Votre maîtresse ! s'écrie Chaudoreille, dont les traits s'épanouissent et qui ne doute point qu'il n'ait fait une conquête. Oh, oh ! ma mie ! je vous comprends... Mais est-elle jeune ? est-elle riche ?... est-elle... Au reste, c'est égal, conduisez-moi toujours... — Non, elle ne peut pas vous recevoir aujourd'hui ; mais trouvez-vous ici demain à la brune, je viendrai vous chercher et je vous introduirai... — Il suffit... j'y serai ; je n'y manquerai pas... quand il tomberait une pluie de feu... Ah ! un mot, s'il vous plaît, messagère des amours : né pourriez-vous me dire où votre maîtresse m'a vu ?... — Dans la rue, je présume, puisqu'elle était à sa fenêtre... A demain soir, monsieur ; je ne puis m'arrêter davantage.

— Allez, Flore ! allez retrouver Cythérée ! dit Chaudoreille pendant que la vieille s'éloigne ; puis il continue son chemin en se disant : — C'est une aventure amoureuse, je m'y connais... Cé mystère, cé rendez-vous à la brune... Ellé m'a vu par sa croisée. Sandis ! qué jé fais bien dé regarder en l'air !... Un joli homme doit toujours sé tenir à portée dé tous les regards.

Il marche alors en regardant tellement en l'air, qu'il va se cogner contre un porteur d'eau qui avançait tranquillement avec ses deux seaux pleins, et se jette si lourdement sur lui, qu'un des seaux s'échappe de la main qui le tenait.

— Maudit imbécile ! s'écrie l'Auvergnat. — Tiens ! voilà pour t'apprendre à regarder devant toi.

En disant ces mots, le porteur d'eau vide sur le corps de Chaudoreille le seau qui lui restait. Le chevalier est inondé. Dans sa fureur, il tire Rolande hors du fourreau, et s'avance sur l'Auvergnat ; mais le porteur d'eau, sans paraître effrayé par la flamberge que son adversaire fait briller en se démenant comme un possédé, prend un de ses seaux de chaque main, et l'attend tranquillement en disant :

— Avance donc, pomme cuite ! ton tournebroche ne me fait pas peur ! Chaudoreille remet Rolande dans le fourreau, et se sauve par les boulevards en criant : — A la garde ! et suivi par tous les polissons du quartier.

Le chevalier ne s'arrête que lorsqu'il n'entend plus personne der-

bécile!... est-ce sur un âne qu'on peut suivre une chaise de poste!... Fais tous tes préparatifs. — Ils sont faits... J'ai ma garde-robe sur moi. Quant à ma bourse... hier au soir... une maudite veine... pendant que vous m'aviez rélayé près de l'hôtel... J'étais resté que cinq minutes au passé-dix, j'avais pourtant bien calculé ma martingale... aussi j'étais puis dire comme François 1^{er} : J'ai tout perdu fors l'honneur!

Pendant que Chaudoreille babille, Julia a mis un large manteau sur ses épaules, et pris sur elle tout l'argent qui lui reste. Puis elle renvoie le Gascon à son poste tandis que, de son côté, elle va prendre les chevaux. Vers les sept heures du soir, le marquis monte en berline avec Germain, et part pour le château de Sarcus, sans se douter que Julia et Chaudoreille suivent de loin sa voiture.

Laissons les voyageurs faire leur route, et revenons à ce pauvre Urbain qui languit depuis longtemps dans son lit, où le retiennent la maladie et le chagrin. Il se désole d'être sans force pour courir après sa chère Blanche; et la bonne fille qui lui donne des soins lui répète sans cesse :

— Plus vous vous faites de peine, et plus vous éloignez l'instant de votre guérison.

On lui a dit qu'un grand seigneur était le ravisseur de Blanche; il est désespéré de n'avoir pu aller à ce rendez-vous où l'on devait lui apprendre son nom; mais enfin il se sent mieux et peut sortir. Le premier usage qu'il fait du retour de ses forces est de se rendre à la maison du barbier. Cette maison est fermée de tous côtés; les volets sont mis à la boutique, quoiqu'on soit au commencement de la journée; Urbain frappe, on ne lui ouvre pas.

— Vous frappez inutilement, lui dit une voisine. La maison n'est plus habitée, elle est en vente. Il faut s'adresser au procureur... rue des Mauvaises-Paroles.

— Et le barbier?

— Le barbier l'a quittée, puisque je vous dis qu'il n'y a personne.

— Et Marguerite?...

— Elle est morte il y a huit jours!

— Marguerite est morte!... se pourrait-il?...

— Tiens, qu'est ce qu'il y a donc là d'extraordinaire? elle n'était plus jeune, la pauvre femme!...

— Où donc trouverai-je maintenant M. Touquet?

— Je ne puis pas vous

Penseigner. Cet homme-là était un ours, il ne parlait à personne. Urbain s'éloigne désolé de ce nouvel événement. Il regrette la bonne Marguerite, qui avait été témoin de son amour et de son bonheur; il n'entrevoit plus aucun moyen pour avoir des renseignements sur le sort de Blanche. Il va à la porte Montmartre, y passe trois heures dans l'espoir que celui qui lui avait donné rendez-vous y viendra; mais il attend en vain, et s'en retourne désespéré à son logis.

La grosse fille, à laquelle il conte ses pleurs, tâche de le consoler en lui disant :

— Si c'est un seigneur qui vous a enlevé votre maîtresse, faut aller la demander chez tous les grands seigneurs.

Tout à coup Urbain pousse un cri de joie, un léger sourire vient ranimer ses traits flétris par la douleur.

— Il me reste encore un espoir, dit-il. — Qu'est-ce donc, monsieur? — Au milieu de tous ces événements j'avais oublié cette aventure!... et cependant il m'a offert de me servir! — Quelle aventure, monsieur? — Ecoutez-moi. Vous devez vous rappeler que, pour voir Blanche, je fus pendant quelque temps obligé de me déguiser en femme? — Oh! oui, monsieur, je m'en souviens bien... puisque c'est moi qui vous habillais... et que... je vous aidais à mettre vos épingles.

La grosse fille sourit, Urbain n'y fait pas attention et continue :

— Un soir... c'était, je crois, la première fois que je portais mon déguisement, ayant été accosté par plusieurs hommes, je me sauvais à

travers les rues de Paris. Il était fort tard lorsque je me trouvais dans le grand Pré-aux-Clercs. Au moment où j'allais regagner ma demeure, je fus arrêté par quatre hommes qu'à leur langage je reconnus pour des seigneurs de la cour. Je leur avouai que j'étais un homme, espérant par là leur échapper plus tôt; mais l'un d'eux veut que je lui raconte le motif de mon déguisement. Je refuse, il persiste; je me fâche, le menace; bref, un de ses compagnons me prête son épée; nous nous battons, et je blesse mon adversaire, mais légèrement, à ce que je crois. Mon ami, me dit-il alors en me tendant la main, tu es un brave, je suis bien aise d'avoir fait ta connaissance; si quelque jour tu avais besoin d'un protecteur, viens à mon hôtel, demande le marquis de Villebelle, et tu me trouveras tout disposé à t'obliger. Voilà ses propres paroles!...

— Le marquis de Villebelle! oh! j'en ai entendu parler quelquefois par mon maître!... On dit que c'est un grand seigneur fort généreux et fort mauvais sujet. — N'importe! il m'a offert sa protection, j'y aurai recours...

— Pardine, monsieur, vous ferez bien; et qui sait s'il ne connaît pas le coquin qui vous a enlevé votre petite amie?

— Oui, j'ai l'espoir que le marquis m'aidera à retrouver Blanche. Entre grands seigneurs, ils se contentent leurs aventures, leurs bonnes fortunes. Un homme si brave aura pitié de mes tourments!... Que ne puis-je déjà lui parler!... mais son hôtel?...

— Oh! il est bien connu, monsieur, et il vous sera facile de vous le faire indiquer.

Le lendemain, dès qu'il est jour, Urbain sort pour aller trouver celui en qui il place ses dernières espérances. On lui enseigne l'hôtel du marquis; il y arrive bientôt.

— M. le marquis de Villebelle? dit-il en entrant dans la cour et s'adressant timidement au concierge.

— C'est bien ici son hôtel, mais M. le marquis n'est pas à Paris.

— Il n'est pas à Paris! s'écrie Urbain le cœur serré.

— Non, il est en voyage.

— En voyage... et... reviendra-t-il bientôt?

— Mais il reviendra quand ça lui plaira!... Est-ce que monseigneur a besoin de votre permission pour voyager?

— Ce n'est pas cela que je veux dire, monsieur, mais

vous le verrez quand il reviendra... si toutefois monseigneur veut bien vous recevoir.

Et l'insolent concierge se retourne, reprend son verre et sa fourchette, et continue gravement un copieux déjeuner, sans faire attention au jeune étudiant qui est resté dans la cour, où il pousse de gros soupirs en se disant :

— Il n'est pas à Paris!... que je suis malheureux!...

Au bout de dix minutes, Urbain se rapproche doucement de la loge du concierge et lui dit d'un ton suppliant :

— Monsieur... est-ce que vous ne pourriez pas me dire dans quel pays est M. le marquis?

— Comment! vous êtes encore là!... répond le concierge sans se retourner, on ne me laissera donc pas déjeuner tranquillement!... Je vous dis que monseigneur est en voyage... Il y a des gens qui sont d'un entêtement!... ils disent tous la même chose : Je veux voir monseigneur! et ils me cassent la tête du matin au soir!...

Urbain ne se rebute pas; il connaît les usages de Paris; il tire sa bourse, dans laquelle il a mis plusieurs gros écus, et les fait sonner dans sa main; alors le concierge daigne se retourner, et lui dit d'un ton plus poli :

— Je suis vraiment fâché... mais, d'honneur, monseigneur est absent... et, entre nous, je crois même qu'il le sera longtemps!...



Le marquis est devenu timide et craintif près d'un enfant qui n'a pour sauvegarde que son innocence et sa vertu.

— O ciel!... dit Urbain; et je n'ai plus d'espoir qu'en lui!... Ah! monsieur, si vous savez où est monseigneur, je vous en supplie, veuillez me l'indiquer.

Le jeune amant tendait sa bourse en s'avancant :

— Entrez donc un instant, dit le concierge en ouvrant la petite porte de son logement. Oui, sans doute, je sais où est monseigneur; il faut bien que nous sachions cela, nous autres, pour lui envoyer les missives importantes qu'on pourrait lui adresser. C'est un secret; cependant, si vous promettiez d'être discret... de ne point faire savoir que c'est de moi que vous savez cela... — Ah! je vous le jure... — Alors, je vous dirai que M. le marquis est à son château de Sarcus, situé dans les environs de Grandvilliers... On prend la route de Beauvais et...

Urbain n'en écoute pas davantage; il jette sa bourse sur la table du concierge, sort brusquement de l'hôtel, court à son logement, prend tout l'argent qui lui reste, et le jour même se met en route pour aller trouver le marquis à son château.

CHAPITRE XXVIII.

Retour au château.

Pendant l'absence du marquis, Blanche a passé au château de Sarcus des journées tristes et monotones. Le lendemain du départ de Villebelle, étonnée de ne point recevoir sa visite accoutumée, la jeune amante d'Urbain croit que son ravisseur se dispose à la ramener à Paris; mais le soir, ne le rencontrant pas dans le parc, Blanche demande à Marie des nouvelles du marquis.

— Monseigneur est parti, répond la villageoise. — Parti sans moi! s'écrie Blanche en levant au ciel ses beaux yeux pleins de larmes. Il veut donc me garder toujours dans ce château? — Consolez-vous, mam'zelle, monseigneur a dit qu'il ne serait pas longtemps absent.

Blanche ne répond rien, elle retourne dans son appartement. Elle y passe ses journées dans la douleur et l'abattement; elle regrette la présence du marquis; car l'aimable enfant se flatte toujours qu'il cédera à ses prières; elle a vu plusieurs fois l'émotion que lui causaient ses larmes, elle espère encore qu'il la ramènera à Urbain; mais, seule, elle n'a plus d'espérance, et les jours s'écoulaient bien lentement pour la jeune prisonnière.

Cependant le retour du printemps embellit la nature, les arbres reprennent leur feuillage, les gazons reverdissent, les prairies s'émaillent de fleurs, et les oiseaux reviennent dans les bocages chanter la saison des amours. Mais, indifférente aux tableaux qui sont sous ses yeux, Blanche considère sans plaisir ces perspectives charmantes, dont en tout autre temps elle serait émerveillée: les poines du cœur jettent un voile sombre sur tous les objets qui nous entourent.

Quelquefois, en se promenant dans le parc, Blanche conçoit l'idée de s'évader; mais de quel côté dirigerait-elle ses pas? D'ailleurs le parc est clos de murs très-élevés, et les portes qui communiquent à la campagne sont toujours exactement fermées. La jeune fille ignore qu'en l'absence du marquis deux valets observent toujours ses pas.

Une mélancolie profonde s'est emparée de Blanche, la servante Marie essaie en vain de la distraire; des soupirs, des larmes sont la seule réponse qu'elle en obtient. Dix jours se sont écoulés depuis le départ du marquis, lorsque Marie accourt un matin annoncer à Blanche que son maître vient d'arriver.

Cette nouvelle semble ranimer la jeune prisonnière, et elle attend avec impatience que le marquis vienne lui parler.

Villebelle, qui brûle du désir de revoir sa captive, ne tarde pas à se rendre près d'elle; il est frappé du changement qui s'est opéré dans toute sa personne.

— Vous m'aviez donc oubliée dans ce château? lui dit Blanche en soupirant. — Moi, vous oublier!... — Pourquoi donc ne m'avez-vous pas emmenée à Paris?... me garderez-vous encore longtemps ici?... — Du moins, Blanche, je ne vous quitterai plus. — Faites venir Urbain avec nous, et je ne demanderai plus à m'en aller.

Le marquis fronce le sourcil, et cherche à distraire Blanche en lui offrant plusieurs jolies bagatelles qu'il apporte de Paris; mais ces présents ne sont pas mieux reçus que les premiers, et n'obtiennent pas même un sourire de la jeune fille.

Le soir réunit encore Blanche et le marquis dans le parc. Villebelle, plus amoureux que jamais, et se rappelant les conseils du barbier, se promet de triompher de sa captive; mais, lorsqu'il est près de Blanche, il sent s'évanouir toute sa résolution; un regard de l'aimable enfant met un frein à ses desirs, tout en pénétrant jusqu'à son cœur, et Villebelle se dit :

— Par quelle magie cette jeune fille m'imposerait-elle un respect plus fort que mon amour?...

Blanche, que l'innocence rend confiante, s'est assise à l'entrée d'une grotte qu'entoure un épais feuillage. Le marquis se place auprès d'elle;

longtemps il garde le silence en la regardant avec tendresse, puis il entoure Blanche de ses bras, et veut cueillir un baiser sur sa bouche charmante; mais Blanche tourne vers lui ses yeux suppliants en lui disant :

— Par pitié, monseigneur, laissez-moi!... Sans savoir comment cela s'est fait, le marquis a laissé l'aimable enfant s'échapper de ses bras; il reste seul dans la grotte; Blanche a fui, éprouvant près du marquis une frayeur nouvelle; et celui-ci maudit sa faiblesse, et rentre au château en se promettant de ne plus trembler devant un enfant.

Julia et son compagnon sont arrivés à Sarcus, et ont vu le marquis entrer au château. Chaudoreille ne s'est laissé tomber que trois fois en route, mais il assure que c'est parce que son cheval a eu peur; cependant il se plaint beaucoup de la fatigue, tandis que sa compagne y paraît insensible, et considère avec attention le château dans lequel le marquis vient d'entrer et dont le soleil éclaire les hautes tourelles.

— C'est donc là qu'il se rendait! dit la jeune amazone en dirigeant son cheval tout près des murs.

— Oui, signora, il n'y a point de doute qu'il allait là, puisque nous l'y avons vu entrer, répond Chaudoreille, qui est descendu de cheval, où il n'était pas à son aise, et se tâte en faisant la grimace. — C'est le château de Sarcus, à ce que vient de me dire un paysan. — C'est, ma foi, un fort beau castel... mon aïeul en avait dix ou douze commes cela... mais il en jouait un tous les soirs au piquet, et vous comprenez que la veine n'était pas toujours favorable!... Ouf!... j'ai des douleurs le long des côtes... aïe! ce pœléroï a lé trot si dur!... — C'est dans ces murs qu'est renfermée Blanche!... — C'est très-probable. Sandis!... jé mé suis écorché lé croupion! Mais aussi nous allions d'un train!... jé défé à présent le meilleur écuyer de France!... — Comment avoir de quel côté est cette jeune fille? — Jé crois qu'il faudrait d'abord savoir où l'on peut déjeuner... Vous devez être terriblement fatiguée, signora? — Je ne sens pas la fatigue... l'espérance de la vengeance double mes forces... — Moi, qui n'ai rien pour doubler les miennes, jé suis moulu... harassé... et j'ai que faim!... aïe le coccyx!...

Julia descend de cheval et amène son coursier à Chaudoreille en lui disant :

— Tiens, monte-le, et prends l'autre par la bride. Va au village que tu vois là-bas... entre à l'auberge, et attends-moi; je veux examiner le château... — Il suffit. Jé vais faire préparer à déjeuner... Ah! sous quel titre nous présenterons-nous!... J'ai pensé que vous voulez garder l'incognito dans ce pays... — Dis ce que tu voudras... — Jé dirai que nous sommes des Maures d'Espagne qui arrivons de Grénade pour donner des leçons de castagnettes; cela écartera tous les soupçons, et notré teint un peu foncé se prêtera à la supposition.

Julia n'écoute plus Chaudoreille, et marche vers le château, tandis que le chevalier, ne se souciant pas de remonter à cheval, prend les deux coursiers en laisse, et se dirige clopin-clopat vers le village.

Chaudoreille demande où est la meilleure auberge; et il n'y en a qu'une dans le village, et il s'y rend en tirant ses deux chevaux après lui. Le maître de l'auberge vient le recevoir, et Chaudoreille lui dit en tâchant de se redresser :

— Jé suis Malek-al-Chiras de Grénade, professeur de castagnettes dans les deux Espagnes, et jé suis venu en France, avec ma sœur Salamalech, pour danser le holéro devant le cardinal de Richelieu. Nous resterons peut-être quelque temps dans ce village, mais nous voulons garder le plus strict incognito... Vous comprenez? — Je ne comprends pas très-bien, dit l'aubergiste en le regardant d'un air hébété. — En ce cas, faites-moi tout de suite une omelette au lard; donnez-moi une chambre, et ayez soin de mes chevaux, qui sont arabes.

L'aubergiste comprend mieux cela, et il conduit son hôte à une chambre du premier, où Chaudoreille monte avec peine et en se tenant en deux, parce que le cheval a totalement changé sa démarche ordinaire. Après s'être reposé quelques heures, il se met à table, et il y est depuis longtemps lorsque Julia vient le retrouver.

— Jé vous attendais avec impatience, madame, dit Chaudoreille en découpant son troisième pigeon. — Eh bien! qu'as-tu appris? — Ma foi, j'ai appris que nous n'aurions pas de poisson à dîner... — Imbécile! je te parle du marquis. — Il me semble que jé vous ai laissée près du château, vous devez en savoir plus que moi. — J'en ai fait le tour, mais je n'ai aperçu personne. Tu aurais pu demander à ces paysans ce qu'ils savent du château. — Ils ont l'air bête comme des oies... Est-ce que ces gens-là savent quelque chose? A propos, vous êtes ma sœur, et vous vous nommez Salamalech. — Chaudoreille, pense-tu que je l'ai amené pour écouter es sottises? Hâte-toi de te reposer, et nous irons visiter les environs du château; nous verrons s'il y a moyen de s'introduire dans le parc... — Jé vous demande bien pardon, mais aujourd'hui il mé serait difficile de rémuer... jé sui cloué devant cette table.

Voyant qu'il lui est impossible de remettre son compagnon sur pied, Julia le laisse à l'auberge, et, après avoir pris un peu de nourriture, va de nouveau rôder auprès des murs du château.

— C'est un diable que cette femme-là! se dit Chaudoreille en se mettant au lit; elle serait digne de porter Rolande à son côté... A propos de Rolande, monsieur l'hôte, mettez-la sous mon traversin... C'est cela... Afin qu'à la première alerte jé puisse dégainer... Mainté-

uillez fermer ma porte, et quand ma sœur Salamalech revient-les-lui qu'il a prie de ne point me réveiller avant demain. Mon coccyx ne sera pas cicatrisé avant ce temps-là.

tant que Chaudoreille dort, Julia fait le tour du parc, et re-entend un endroit où le mur fait brèche, et par lequel il est possible de pénétrer dans l'intérieur des jardins; mais, ne voulant pas encore aller, elle retourne à son auberge, et tâche d'obtenir quelques renseignements sur les habitants du château. Les paysans ne savent rien de chose : c'est que pour l'instant leur seigneur est à Sarcus. — Mais où amener une jeune fille au château il y a quelques jours? dit Julia. — Quand monseigneur est ici, il y vient tout plein de gens et de messieurs, répond l'hôte, qui croit que le frère et elle veulent jouer des castagnettes devant le marquis.

Julia se décide à prendre un peu de repos. Mais le lendemain, dès qu'il fait jour, elle se rend à la chambre de Chaudoreille. — Monsieur le marquis et son frère dorment encore, lui dit l'hôte qui la rencontre; et M. Malek... de Grenade a bien défendu qu'on l'éveillât avant midi.

Julia, sans écouter l'hôte, entre dans la chambre du chevalier, qui dort profondément, et le tire rudement par une oreille en lui disant : — Est-ce pour dormir que je t'ai emmené avec moi? — Ah! sandis! si vous êtes cruelle!... j'étais dans mon premier sommeil! — Allons, debout! — Debout! debout!... je respecte trop la décence pour me lever devant vous... — Debout, te dis-je... — Puisque vous le voulez... Et Chaudoreille sort du lit ses deux petites jambes grêles en disant : — Il paraît que j'ai né la fais pas fuir!

— Tu vas te rendre au château; tu entreras dans les premières cours, sous prétexte d'admirer l'architecture, et tu feras jaser le concierge... — Et si j'étais reconnu? — Par qui? — Par monseigneur. — Crois-tu qu'il s'amuse à se promener dans les cours? Il est auprès de sa jeune captive. — C'est présumable... — Nous nous retrouverons ici tantôt, et tu me diras ce que tu auras appris. Moi, de mon côté, je verrai à m'introduire dans le parc.

Après avoir bien déjeuné, Chaudoreille se met en route, s'enveloppant dans un manteau que Julia lui a donné, et qui est beaucoup trop grand pour lui, de façon que la moitié traîne à terre; mais il se trouve fort bien avec, et se figure que cela le grandit de six pouces.

En approchant du château, son premier soin est de regarder s'il n'y a pas de sentinelle sur les murs; n'apercevant rien qui annonce que le castel soit sur un pied de guerre, il se décide à s'avancer. Arrivé devant la principale porte, il se promène pendant une heure en long et en large avant de savoir s'il entrera ou non dans le château. Le vieux concierge, en fumant sa pipe devant sa porte, aperçoit ce petit corps traînant un manteau, qui va et vient depuis si longtemps dans le même cercle. Impatienté de ce manège, le concierge sort du château et se dirige vers Chaudoreille pour lui demander ce qu'il fait là. Celui-ci, en voyant un homme marcher à grands pas vers lui, se figure qu'on le trouve suspect et qu'on veut l'arrêter. Aussitôt il se met à courir dans la plaine, mais bientôt ses pieds s'entortillent dans la queue de son manteau, et il roule sur le gazon.

Le concierge, s'entendant appeler dans le château, n'a pas continué sa marche. En se relevant, Chaudoreille ne voit plus personne; il se hâte alors de reprendre le chemin du village.

— En voilà bien assez pour aujourd'hui, se dit-il; une autre fois je ne serai pas si imprudent, j'ai caché dans ces taillis qui sont à une portée de canon du château. Et il retourne à son auberge, où, en attendant le dîner, il joue aux petits palets avec son hôte, et veut absolument apprendre le boléro à madame son épouse.

Julia revient à la brune, et trouve Chaudoreille dans la cour de l'auberge, au milieu des poules et du fumier, faisant faire des révérences à une petite femme de quarante ans, et battant la mesure avec Rolande en disant :

— A Grenade on ne danse que l'épée à la main... Ah! voilà ma sœur Salamalech... C'est elle qui fait des révérences sans poser les talons!...

Julia pousse le maître de danse dans sa chambre en lui disant :

— Que faisais-tu dans cette cour? — Que diantre! c'est pour mieux garder l'incognito... c'est par prudence!... — Qu'as-tu appris ce matin? — Beaucoup de choses... Je crois qu'il y a garnison au château, j'en ai vu sortir un homme armé... Quant à la petite Blanche, je soupçonne qu'on la garde au fond d'un souterrain... — Tu es un sot. J'ai parlé à une jeune fille qui habite au château; je l'ai fait jaser. Blanche est dans une des tourelles ayant vue sur le lac... — Alors c'est que le soldat que j'ai interrogé m'a menti... Je lui avais cependant mis l'épée sur la gorge!... — Personne n'est arrivé au château? — Oh! personne... pour cela j'en suis sûr... je ne l'ai pas perdu de vue... — Ce soir je m'introduirai dans le parc, et j'espère... — J'espère que j'ai né m'y introduirai pas, moi. — Non, tu vieilleras dehors... — Dehors, c'est mon fort... D'ailleurs j'ai des yeux de chat, je vois clair la nuit.

Le marquis s'est rendu chez Blanche, suivant sa coutume, le lendemain de la scène de la grotte. Mais l'aimable enfant éprouve à son aspect une crainte nouvelle; elle se rappelle avec quel emportement le marquis l'a serrée dans ses bras; et, malgré sa candeur, ce n'est plus qu'avec effroi qu'elle le voit s'approcher et s'asseoir à ses côtés.

Le marquis connaît trop les femmes pour ne point s'apercevoir du changement qui s'est opéré dans les manières de Blanche; il cherche

à lire dans les yeux de la jeune fille; il voudrait y retrouver cette expression de douceur qui le charmait, mais Blanche tient ses regards baissés; elle tremble de rencontrer ceux du marquis.

Après une visite plus courte que de coutume, Villebelle quitte Blanche et va rêver aux moyens qu'il doit employer pour vaincre sa résistance. Il attend le soir avec impatience; il se flatte d'être plus heureux dans les jardins, et de faire sa paix avec sa jeune prisonnière; mais Blanche entend une voix secrète qui lui dit qu'elle n'est pas en sûreté dans le parc avec le marquis, et elle s'est promis de ne plus s'y rendre.

Il est nuit depuis longtemps, et c'est en vain que Villebelle parcourt les allées où la jeune fille se promenait chaque soir, il ne la rencontre pas.

— Elle me craint, se dit-il, et cependant elle ne me hait point... elle-même me l'a dit...

En passant devant la grotte où la veille ils se sont arrêtés, le marquis croit apercevoir une ombre fuir devant lui. Persuadé que c'est Blanche, il court pour la saisir; la personne qu'il poursuit s'arrête, se retourne, et, à la clarté de la lune, le marquis reconnaît Julia.

— Vous en ces lieux!... dans mon parc!... dit Villebelle avec le plus grand étonnement. — Oui, monsieur le marquis, répond Julia en laissant échapper un sourire amer; cela vous étonne!... Monsieur de Villebelle devrait cependant comprendre tout le plaisir que j'ai à être près de lui. — Encore une fois, que venez-vous faire ici?... — Il fut un temps, monsieur le marquis, où ma présence ne vous causait aucun ennui... où vous me disiez avec les plus tendres serments que vous m'aimeriez sans cesse... Rappelez-vous combien il fallut me répéter ce serment pour me faire céder à vos vœux!...

Le marquis fait un mouvement d'impatience en s'écriant :

— Et c'est pour me dire cela que vous vous introduisez la nuit dans mon château?...

— Non, dit Julia en se laissant aller à toute sa fureur; un autre motif me conduit en ces lieux... c'est l'espoir de la vengeance... Vous vous riez de mon amour, de ma douleur... je m'abreuverai de vos souffrances... vous verserez des larmes de sang... mais il sera trop tard!...

— C'en est trop!... vos menaces me fatiguent et me font pitié!... Si vous en avez le pouvoir, qu'attendez-vous donc pour vous venger?...

— La présence d'un témoin indispensable... de votre digne confident le barbier Touquet.

En disant ces mots, Julia se glisse à travers les arbres et disparaît sans que le marquis puisse l'atteindre. Fort surpris de cette singulière rencontre, il a soin, en rentrant au château, d'en prévenir Germain, et lui ordonne de redoubler de surveillance pour que personne ne puisse parvenir près de Blanche.

CHAPITRE XXIX.

Tentative nocturne.

Le marquis est rentré fort agité dans son appartement. Les menaces de Julia ne l'effraient point, il les attribue au dépit et à la jalousie; cependant il y avait dans la voix de la jeune Italienne quelque chose qui annonçait la conviction, et déjà ses yeux semblaient animés d'une joie barbare en se fixant sur ceux du marquis.

Fâché de n'avoir point forcé Julia à s'expliquer, Villebelle appelle son valet de chambre et lui ordonne de battre le parc avec quelques-uns de ses gens; et, s'il rencontre une jeune femme, de l'amener sur-le-champ au château. Germain, le jardinier et trois valets s'empres- sent de parcourir le parc et les jardins; mais ils rentrent au château sans avoir rencontré personne, et le marquis passe la nuit à réfléchir sur cet événement. La présence de Julia trouble sa tranquillité; il craint qu'elle ne fasse parvenir à Blanche des nouvelles de son amant. Au point du jour il écrit au barbier, et lui ordonne de se rendre au château.

Marguerite venait de mourir : la vieille servante n'avait pu supporter la perte de Blanche et la fureur de son maître après la visite de Julia. Le barbier, qui depuis longtemps désirait vendre sa maison, allait se rendre chez un notaire, lorsque le messager du marquis lui apporta la lettre de son maître.

— Il veut que j'aille à Sarcus, se dit Touquet après avoir lu le billet. Le marquis a encore besoin de moi... Il a parfois des retours de vertu qui me font trembler, mais il paye généreusement; d'ailleurs, je ne puis lui rien refuser... Il a deviné une partie de ma conduite, et si quelque jour il lui prenait l'envie de me faire pendre, en expiation de toutes ses sottises... car c'est assez comme cela que les grands réparent leurs erreurs!... mais non... le marquis fera des folies tant qu'il vivra. Il faut surtout qu'il triomphe de Blanche, cela importe à ma sûreté!...

Touquet fait ses préparatifs de départ; et le surlendemain il arrive

au château et pénétra près du marquis, qui l'attendait dans son appartement.

— Vous voyez, monseigneur, avec quel empressement je me rends à vos ordres, dit le barbier en s'inclinant.

— C'est bien; ta présence ici peut m'être utile... Je sens que j'ai besoin de quelqu'un qui me fasse honte de ma faiblesse... Croirais-tu que je ne suis pas plus avancé près de Blanche?... — Il faut que vous me le disiez, monseigneur, pour que je puisse le croire! — Il est certain que je n'en reviens pas moi-même!... Il y a déjà plus de trois semaines qu'elle est dans ce château, et à peine si je lui ai baisé la main. Il y a quelques jours, nous étions dans le parc, j'ai voulu être plus entreprenant, mais elle m'a supplié de la laisser avec une voix si touchante! je ne sais comment cela s'est fait... mais j'ai presque été désolé de lui avoir fait de la peine!... Depuis ce temps elle ne quitte plus son appartement; elle est près de moi craintive, embarrassée... et des larmes!... toujours des larmes!...

— Tout cela finira quand vous le voudrez bien, monseigneur. — As-tu revu son amant?... cet Urbain dont elle parle sans cesse, qu'elle appelle à chaque instant du jour! — Non, monseigneur, et je présume que le jeune Urbain, beaucoup plus raisonnable que Blanche, a déjà oublié cette amourette... — Tu crois!... la pauvre petite pense toujours à lui... Si je pouvais lui persuader qu'il ne l'aime plus... mais elle ne me croirait pas... En te parlant de Blanche, j'oublie le motif pour lequel je t'ai mandé; tu ne devinerais jamais qui j'ai rencontré avant-hier au soir dans mon parc?... Julia.

— Julia! s'écrie le barbier en faisant un mouvement de surprise. — Oui, elle a pénétré en ces lieux!... Mais comment a-t-elle pu découvrir que j'étais ici? — Je m'y perds, monseigneur. — Elle a eu l'audace de me menacer; la jalousie, la fureur brillaient dans ses yeux!... elle m'a aussi parlé de toi... je n'ai pas trop compris ce qu'elle voulait dire; elle a disparu lorsque je voulais la forcer à s'expliquer davantage. — Monseigneur, cette jeune fille a quelque mauvais dessein... — Je le pense aussi; cependant elle n'a pas reparu depuis, et chaque soir mes gens font dans le parc une battue générale. — N'importe, Julia fera son possible pour vous ravir Blanche. — Comment veux-tu qu'elle y parvienne?... Au reste, tu visiteras les environs, et si tu découvres Julia, dis-lui bien que je lui défends de se représenter en ces lieux... Si elle osait encore y venir, j'obtiendrais facilement une lettre de cachet qui me débarrasserait de ses importunités. — C'est ce que vous pourriez faire de mieux, monseigneur. Dès demain je vais commencer mes recherches... — Pendant tout le temps que tu seras au château, évite de passer dans le parc du côté du lac, car tu pourrais être aperçu de Blanche, et je ne veux pas qu'elle te sache ici; je ne pense pas que ta vue lui fasse plaisir, et je désire lui épargner tout ce qui pourrait ajouter à son chagrin. — Jamais je n'ai vu monseigneur aussi amoureux!... — Non, jamais aucune femme ne m'a inspiré ce que je ressens pour Blanche!... — Je vais prendre quelque repos; demain au point du jour je me mets en course... je parcours les environs, je visite les moindres chaumières; Julia ne pourra se soustraire à mes regards; et, dès que je connaîtrai son asile... je vous réponds, monseigneur, que vous ne la reverrez plus...

Le barbier s'éloignait en disant ces mots; mais il y avait dans ses traits une expression qui n'échappa point au marquis. Villebelle court à lui, et l'arrête en lui disant d'un ton sévère :

— Touquet, m'auriez-vous mal compris?... Songez que je ne veux point qu'il arrive de mal à Julia... Cette jeune fille a la tête exaltée, mais l'amour est son excuse!... On doit toujours pardonner les fautes dont on est la première cause; j'aurais dû peut-être ménager davantage sa sensibilité, et je l'ai traitée avec trop de mépris. Si elle consent à devenir raisonnable, promettez-lui tout ce qu'elle demandera; répandez l'or... qu'elle soit heureuse... Au surplus, je veux moi-même lui parler encore, et qu'elle m'explique ce qu'elle a voulu me dire dans sa lettre...

— En ce cas, monseigneur, dès que j'aurai découvert son asile, je me hâterai de vous en prévenir... En disant ces mots, le barbier salua profondément le marquis, et sort de son appartement.

— Cet homme est un profond coquin, se dit Villebelle en regardant Touquet s'éloigner; j'ai longtemps cru qu'il n'était qu'intrigant et fripon... Pourquoi faut-il qu'il me soit encore nécessaire!... Mais je ne pouvais charger Germain de parler à Julia... Julia!... j'ai cru l'aimer un instant! Ah! qu'il y a loin de cette femme emportée, vindicative, à cette douce et charmante Blanche!... Pourquoi faut-il que ce soit Julia qui m'aime avec fureur! Ne pourrai-je donc jamais faire passer dans le cœur de cette timide enfant une étincelle du feu qui me dévore!

Pendant que le marquis rêve à Blanche, qui, triste et solitaire au fond de son appartement, passe ses journées à prier le ciel et à pleurer son amant, Julia, depuis sa rencontre nocturne avec Villebelle, cherche à parler à la jeune prisonnière. La surveillance des gens du marquis ne l'empêchait pas de se glisser dans le parc; mais, arrivée près du lac, il était impossible d'approcher de la tourelle, car on avait enlevé tous les batelets avec lesquels on se promenait sur l'eau, de crainte qu'on ne s'en servit pour approcher des fenêtres de Blanche. Quant à Chaudoreille, chargé de surveiller tous ceux qui entraient ou sortaient du château, il se bornait à se blottir dans un épais buisson, qui était à deux portées de canon de l'entrée du castel; et là, ayant par précaution Rolande nue à son côté et une bouteille de vin de l'autre, il

passait sa faction à étudier avec un jeu de cartes une nouvelle manière de faire sauter la coupe et de retourner les as, au moindre bécot cachant entièrement sous son immense manteau.

Le lendemain de son arrivée au château, le barbier a comploté ses perquisitions. Ne présumant pas que ce soit à Sarcus même que Julia s'est cachée, il visite Damerancourt, Grandvilliers, et reverse le soir à Sarcus. En approchant du village, il aperçoit devant un petit homme enveloppé dans un manteau brun, sous lequel il est difficile d'apercevoir son corps; mais une longue épée, dont le fourreau est enroulé sur le côté du manteau, trahit celui qui la porte. — C'est Coudoreille, se dit le barbier, et il double le pas pour l'atteindre. Le homme, qui entend marcher derrière lui et se sent déjà saisi de peur, veut aussi aller plus vite; mais le malheureux manteau s'enfonce à chaque instant dans ses jambes, et bientôt il se sent tirer par le fourreau de son épée. Il se retourne, et demeure pétrifié en reconnaissant Touquet.

— Où donc allez-vous si vite, chevalier Chaudoreille? dit le barbier d'un ton goguenard. — Où j'étais, sandis!... Comment te portes-tu, mon bon ami?... — Ah, drôle!... j'en ai appris de belles sur ton compte! — Il ne faut pas croire tout ce qu'on dit, mon cher Touquet!... — Et M. le marquis, penses-tu que je doive le croire?... C'est toi qui lui as parlé de Blanche malgré ton serment!... — Tu sers bien qu'entre nous un serment n'engage à rien. De quoi te plains-tu?... t'ai fait gagner de l'argent gros comme toi... — Et tu sers donc Julia maintenant? — Moi, j'étais Julia!... j'étais serviteur si tu veux... j'étais tout le monde! j'ai toujours été très-obligé!... — Où est Julia... — Elle... elle veut garder l'incognito... — Réponds, misérable! e point de mensonges... — Aie! lâche donc mon oreille!... tu me blesses!... Nous logeons dans ce village, à l'auberge... il n'y en a qu'une; Julia passe pour ma sœur, et moi pour un Maure de Grénade, professeur de castagnettes... — Quels sont les projets de Julia? — Le diable m'emporte si j'en doute! Elle passe ses journées et une partie des nuits à rôder autour du château, comme un renard qui guette une poule. Entré nous, je la crois un peu timbrée. — Et toi, dans quel dessein t'a-t-elle amené? — Tout bonnement pour que je lui tienne compagnie... elle aime beaucoup ma société... je lui chante des villanelles... — Ecoute, je devrais te rompre les reins pour te punir de ce que tu as fait!... — Ah! mon cher Touquet, c'était une plaisanterie!... — Va! je te méprise trop pour te frapper. — C'est bien honnête de ta part. — M'as-tu dit la vérité? — Si tu en doutes, viens avec moi à l'auberge, Julia ne tardera pas à rentrer. — Non, je n'irai pas ce soir; mais je te défends de lui dire un mot de notre rencontre. — Dès que tu m'en auras parlé, c'est comme si tu m'avais coupé la langue. — Si demain je ne retrouvais plus Julia à l'endroit que tu m'as indiqué, c'est M. le marquis lui-même qui se chargerait de ta punition, et cette fois il n'y aurait plus de quartier pour toi. — J'en suis bien persuadé... — Adieu, je retourne au château. — Et moi au village... où je n'attendrai pas ta visite, se dit tout bas Chaudoreille en prenant son manteau sur ses bras afin de s'éloigner plus vite.

Touquet retourne au château et se rend chez le marquis. Il était nuit, et Villebelle était assis devant une table aussi somptueusement servie que cela était possible au château; mais le marquis, présumant qu'il y ferait un long séjour, y avait fait envoyer de quoi renouveler la cave; et si la chère était moins délicate qu'à Paris, les vins n'étaient pas moins exquis.

Le marquis paraissait plus gai que de coutume; il avait déjà vidé quelques flacons, et près de lui étaient plusieurs lettres qu'il lisait tout en soupant.

— Quelles nouvelles? dit-il en apercevant le barbier.

— Mes recherches n'ont point été vaines, monseigneur; Julia est au village; elle habite à l'auberge sous un nom emprunté. J'ai vu Chaudoreille, qui est maintenant son confident. — Ah! le petit Gascon... Pas-tu roué de coups? — Pas encore, monseigneur; j'ai voulu d'abord prendre vos ordres, et je n'ai pas vu Julia. — Tu as bien fait, je lui parlerai moi-même. Demain nous irons ensemble au village, je ferai entendre raison à cette étourdie... et nous connaîtrons ce grand secret qu'elle prétend avoir à me communiquer. — Un secret?... — Oui, et il faut, dit-elle, que tu sois présent à cette confidence... — Moi, monseigneur?... — Demain elle sera satisfaite... vois-tu ces lettres?... tout cela m'a été envoyé de Paris... ce sont des missives que m'adressent de grandes dames qui me regrettent... Il y a des reproches, des promesses, des serments... il y a un peu de tout!... tiens, jette tout cela au feu. — Quoi! monsieur le marquis, même celles qui ne sont pas décachetées? — Eh sans doute! n'est-ce pas toujours la même chose?... Ah! un seul sourire de Blanche vaut tous les doux propos de ces dames! Que n'est-elle là... auprès de moi!... — Si monseigneur l'exigeait... — Pour qu'elle vienne les yeux gros de larmes!... non!

Le marquis se verse un grand verre de vin, qu'il boit d'un trait, puis il s'écrie :

— Je commence cependant à me lasser de soupiner en vain; Blanche est près de moi... dans mon château... et je n'ose!... mais employer la violence, je ne puis m'y résoudre!

— Sans employer la violence, monseigneur, n'est-il pas mille

ens!... Elle dort sans défiance... et vous avez les doubles clefs de les appartements...

- Ah! quelle perfidie!... — Pas plus grande, monseigneur, que de voir mise dans une voiture en lui disant qu'elle allait retrouver son ain. — Tais-toi, tu es un monstre!... et tes horribles conseils me paraissent aussi criminel que toi!... — Ce n'est pas moi, monseigneur, qui vous ai conseillé d'être amoureux de Blanche. Mais, puis-je enfin elle est en votre puissance, il me semble que vos scrupules un peu tardifs.

Le marquis garde le silence pendant quelques instants, puis il tend :

- Ce matin elle m'a parlé avec moins de froideur, je suis resté plusieurs heures auprès d'elle... elle m'a semblé moins craintive. Je lui ai pris la main... elle l'a laissée longtemps dans la mienne.

- Que voulez-vous de plus, monseigneur?... Blanche vous aime en et; mais pensez-vous qu'une jeune fille aussi timide avouera ce qui se passe dans son cœur? Non, ce n'est qu'après sa défaite qu'elle bantoute contrainte.

- Blanche m'aime! dis-tu : ah! s'il était vrai!... mais il est tard... prendre du repos. Demain nous irons trouver Julia.

Touquet salue le marquis en jetant à la dérobée sur lui un regard tateur, puis prend un flambeau et s'éloigne en silence.

Le marquis reste encore longtemps à table, plongé par moments dans ses rêveries, ou se versant coup sur coup plusieurs verres de vin ; sensible vouloir noyer dans la liqueur les pensées qui le poursuivent, pendant son agitation ne fait qu'augmenter, enfin il sonne Germain et lui dit d'une voix sombre :

- Qui a les doubles clefs du château? — Mais ce doit être le concierge, monseigneur.

- Qu'il vienne, je veux lui parler.

Le vieux concierge se hâte de se rendre aux ordres de son maître.

- Y a-t-il des doubles clefs de ces appartements? dit le marquis. — Oui, monseigneur, il y en a même de triples... C'est un ancien usage; la date de... — Allez me chercher celles de la tourelle qui donne sur le lac...

Le concierge s'éloigne et revient bientôt avec un paquet de clefs disant :

- Si monseigneur veut que j'aie l'honneur de le conduire... — Prenez-moi cela et sortez, dit le marquis en lui arrachant les clefs des mains.

Le vieillard interdit s'incline et s'éloigne sans oser lever les yeux sur son maître. Le marquis renvoie ses domestiques en disant qu'il a besoin de repos, et bientôt le calme le plus profond règne dans le château.

Villebelle se promène à grands pas dans son appartement, tenant dans sa main le trousseau de clefs. Il semble encore indécis, et bute de temps à autre :

- Non... je ne ferai point usage de ces clefs... elle semble me pardonner sa confiance, et j'oserais en abuser!... Mais faut-il donc passer sa vie à être près d'elle... Pavois en vain fait enlever!... Que disent de moi tous les roués, tous les gens à la mode, s'ils connaissent ma conduite!... mais s'ils voyaient Blanche!... Maudit Touquet! pourquoi m'a-t-il parlé de ces clefs!... Ah! j'aurais dû deviner qu'en entrant dans ce château cet homme me conseillait quelque chose d'acte...

Quelques moments s'écoulaient encore, enfin le marquis s'empare d'un flambeau en s'écriant :

- C'en est fait! je n'écoute plus que la passion qui m'entraîne!... Il sort de son appartement, qui est séparé de la tourelle qu'habite Villebelle par une longue galerie ornée de portraits représentant les ancêtres du marquis. Villebelle marche à pas lents, s'arrêtant souvent pour écouter et tremblant de rencontrer quelqu'un, il tient ses regards baissés, et semble craindre de les porter sur les portraits de ses ancêtres, dont la plupart ont honoré leur patrie par leur bravoure et leurs vertus. Dans ce moment quelque chose lui dit qu'il va commettre une action indigne du nom qu'ils lui ont transmis; et lorsque ses yeux rencontrent par hasard une de ces grandes figures dont la galerie est tapissée, il lui semble y lire l'expression de l'indignation et du mépris.

Il arrive enfin au bout de la galerie, qui jamais ne lui parut si longue à parcourir; il monte un grand escalier, traverse plusieurs salles, entre dans la tour où habite la jeune fille. Un tremblement violent secoue ses nerfs; voulant surmonter son trouble, il hâte sa marche. Toutes les portes de communication sont ouvertes, et il se trouve bientôt devant celle de l'appartement de Blanche.

Il s'arrête, et regarde les clefs qui sont dans sa main... il hésite encore. Mais, cherchant à s'étourdir sur le crime qu'il va commettre, il saisit vivement plusieurs clefs. Enfin la porte s'ouvre, et il est dans l'appartement de Blanche.

Le plus profond silence règne dans ce lieu. Le marquis fait quelques pas bien doucement, ne posant son pied qu'avec précaution. La porte de la chambre à coucher n'est point fermée. Villebelle avance doucement la tête, et, à la lueur d'une lampe placée dans le foyer, aperçoit la jeune fille endormie.

— Elle dort, dit le marquis; elle se croit en sûreté dans cet asile!...

Mais sa respiration est oppressée... quelques mots semblent vouloir s'échapper de ses lèvres... Si je pouvais entendre!...

Il s'approche du lit. Blanche rêvait à son amant. Le nom d'Urbain s'échappe péniblement de son sein. Elle étend les bras; elle semble implorer quelqu'un, et murmure encore :

— O mon Dieu!... on veut toujours nous séparer!...

Villebelle se sent ému et attendri. — Non, elle ne m'aime pas, dit-il avec douleur, dans son sommeil c'est toujours à Urbain qu'elle pense!

Un profond soupir lui échappe... il va peut-être s'éloigner. Mais ce gémissement a réveillé Blanche, qui ouvre les yeux et s'écrie avec terreur :

— O ciel!... qui est là?...

— C'est moi... Blanche, répond le marquis d'une voix altérée. —

Vous, seigneur, aussi tard dans ma chambre!... Que me voulez-vous donc?... — Calmez-vous... je vous en prie!... — Mais, vous-même, vous tremblez, seigneur!... Qu'est-il arrivé?... Parlez, de grâce!... — Rien... rien... Je voulais vous voir... vous parler... vous contempler encore!... — Ah! ne me regardez pas ainsi, monsieur le marquis, vous me faites peur... — Peur!... ah! Blanche! est-ce donc ce sentiment que doit vous inspirer l'amant le plus épris?... Oui, mon amour est à son comble... je ne puis plus le maîtriser!... Il faut que vous fassiez mon bonheur... il faut que vous soyez à moi!...

Le marquis entoure déjà Blanche de ses bras. La jeune fille pousse un cri perçant, et, rassemblant ses forces, parvient à se dégager en sautant légèrement hors de son lit. Mais Villebelle l'a bientôt saisie de nouveau; il veut la couvrir de baisers; il veut étouffer ses cris. Blanche se jette à ses pieds, étend vers lui ses bras suppliants, et s'écrie d'une voix déchirante :

— Grâce! grâce encore pour aujourd'hui!...

Ces accents pénètrent jusqu'au fond de l'âme du marquis... La vue de Blanche à ses pieds, ses larmes, son désespoir le rendent à la raison. Mais, craignant de n'être pas longtemps maître de sa passion, il s'éloigne précipitamment de la jeune fille, et fuit éperdu jusque dans son appartement.

CHAPITRE XXX.

Visite d'Urbain au marquis. — Dernière aventure de Chaudoreille.

Blanche est restée longtemps inanimée à la place où elle a imploré la pitié du marquis. Enfin d'abondantes larmes soulagent son cœur. Elle se lève, regarde avec terreur autour d'elle; elle écoute en tremblant, au plus léger bruit causé par le vent sur les eaux du lac elle frémit et croit entendre le marquis. Elle passe ainsi la nuit dans la plus cruelle anxiété. — C'en est fait, se dit-elle, plus d'espoir de bonheur!... O mon cher Urbain! je ne te verrai plus!... On nous a séparés pour toujours!... Mais je mourrai plutôt que de cesser d'être digne de toi!...

Le marquis n'a pas goûté plus de repos que sa victime. Partagé entre l'amour et le remords, regrettant parfois d'avoir cédé à ce qu'il appelle sa faiblesse, et maudissant une passion qui fait le malheur de Blanche, il voit naître le jour sans avoir pris aucun parti.

Étonné de ne point recevoir d'ordres relativement à Julia, Touquet se rend près du marquis; il remarque l'abattement de ses traits, et cherche à en deviner la cause. Le ton sombre et mélancolique de Villebelle ne fait pas présumer qu'il soit plus heureux; il garde le silence, et le barbier n'ose se permettre aucune question. Dans ce moment, Germain entre dans l'appartement, et annonce à son maître qu'un jeune homme vient de se présenter au château et réclame la faveur de lui parler un moment.

— Un jeune homme! dit le marquis. Est-ce un habitant des environs? — Non, monseigneur, sa mise est celle d'un jeune étudiant; il s'exprime bien, et paraît avoir le plus grand désir de vous voir. — Il n'a pas dit son nom? — Il prétend que vous le connaissez sans savoir comment il se nomme. — Voilà qui est singulier! Serait-ce un envoyé de Julia? dit Villebelle en regardant le barbier. — Je ne le pense pas, monsieur le marquis, et le portrait que Germain fait de cet étranger n'est pas celui de Chaudoreille. — Qu'on introduise ce jeune homme. Touquet, passe dans la chambre voisine : il est possible qu'il veuille me parler sans témoin.

Le barbier s'éloigne; et Germain retourne près d'Urbain, qui, après avoir voyagé sans s'arrêter, venait d'arriver à Sarcus, et attendait avec impatience, près du concierge, la réponse du marquis.

— Mon maître consent à vous recevoir, suivez-moi, monsieur, je vais vous conduire près de lui, dit Germain à Urbain; celui-ci fait un mouvement de joie et s'empresse de suivre le valet, qui l'introduit près du marquis.

Urbain entre en tremblant; il s'approche avec embarras du grand seigneur, qui est assis sur un sofa, au fond de l'appartement, et considère le jeune homme avec curiosité, ne pouvant se défendre d'un certain intérêt qu'inspire la figure douce et distinguée d'Urbain.

— Daignez excuser, seigneur, la liberté que je prends, dit le jeune bachelier en saluant profondément le marquis. — Parlez, monsieur, que désirez-vous de moi? — Je viens implorer votre protection... Vous m'avez permis d'y avoir recours. Nous nous sommes déjà vus, seigneur, à Paris, il y a quelque temps... J'étais déguisé... Je vous rencontrai la nuit dans le grand Pré-aux-Clercs, et un combat... — Eh quoi! ce serait vous, mon brave, qui étiez habillé en fille? — Oui, seigneur... j'eus le malheur de vous blesser au bras... — Dites donc que ce fut justice, car j'avais tort, comme c'est assez ma coutume... Pardieu, je suis enchanté de vous revoir... Donnez-moi la main, jeune homme, vous êtes un brave garçon.

Le marquis se lève, va au-devant d'Urbain et lui serre cordialement la main; celui-ci, enchanté de cet accueil, ne sait comment en témoigner sa reconnaissance. — Asseyez-vous près de moi, dit Villebelle, et apprenez-moi ce qui me procure le plaisir de vous recevoir dans mon château. — Monseigneur, vous avez eu la bonté de m'offrir votre appui si j'étais malheureux... et je viens le réclamer. — Vous faites bien, mon brave; parlez sans crainte; est-ce de l'or qu'il vous faut, ... j'en ai à votre service; ne l'épargnez pas! J'en fais assez souvent un mauvais usage!... qu'au moins une fois il me serve à faire des heureux! — Ce n'est pas la fortune qui peut me rendre le bonheur! C'est l'amour qui cause ma peine, monsieur le marquis. — Ah! vous êtes amoureux... C'est différent. Pardieu! je le suis aussi, moi, et dans ce moment cela ne me rend pas non plus très-heureux. Mais, voyons, contez moi vos amours...

— J'aime, j'adore une jeune fille charmante!... Ah! monseigneur, aucune ne peut lui être comparée! — Peut-être!... Mais poursuivez. — Elle ne connaît pas ses parents; mais celui qui l'a élevée m'avait accordé sa main. Encore un jour et nous étions unis! lorsqu'un misérable s'est introduit dans la maison qu'elle habitait, et m'a enlevé celle qui allait être mon épouse!...

— C'est fort singulier! dit le marquis frappé du récit d'Urbain, et savez-vous le nom du ravisseur? — Non, monsieur le marquis; mais, d'après ce que j'ai appris, c'est un grand seigneur, un homme riche et puissant... Ah! je n'ai plus d'espoir qu'en vous pour découvrir ce monstre, pour connaître le lieu qu'il habite. Monseigneur, ayez pitié de mes tourments... Aidez-moi à retrouver celle qu'on m'a ravie... Que Blanche me soit rendue, et le malheureux Urbain vous devra plus que la vie...

Au nom de Blanche, le marquis s'est levé brusquement, Urbain se jette à ses genoux, saisit une de ses mains, et lève les yeux vers lui; mais Villebelle détourne la tête, afin qu'on ne voie pas le changement qui s'est fait dans ses traits.

— Relevez-vous... relevez-vous, répond enfin le marquis en cherchant à se rendre maître de son émotion, je veux vous servir... Oui... mais je ne puis vous promettre de vous rendre celle qu'on vous a enlevée... — Parmi les seigneurs de la cour, il se trouve de ces hommes qui se font gloire de suborner l'innocence, d'arracher une jeune fille à ses parents... Ah! seigneur, si vous aviez quelque soupçon... Souvent le plus léger indice peut nous mettre sur la voie...

Le marquis paraît réfléchir profondément; Urbain, qui croit qu'il cherche à se rappeler quelque circonstance qui l'intéresse, attend avec la plus vive anxiété ce qu'il va prononcer.

Après un silence assez long, Villebelle dit enfin :

— Vous êtes bien jeune, Urbain... — J'ai dix-neuf ans, seigneur. — Cette... Blanche est sans doute la première femme que vous avez aimée?... — Oui, seigneur, et ce sera aussi la dernière. — Vous vous trompez, mon ami; à votre âge, on aime avec ardeur... mais c'est un feu qui s'évapore bien vite. Ce n'est qu'au mien que, désabusé sur les illusions de la jeunesse et fatigué du changement, un amour véritable est un besoin pour notre cœur... et devient alors un sentiment insurmontable. Comme vous, à dix-neuf ans j'ai cru aimer pour la vie!... Je m'abusais!... croyez-moi, vous pouvez encore être heureux... — Sans Blanche, c'est impossible!... — Vous avez peu de fortune? — J'ai une petite campagne que m'a laissée mon père, et 1,200 livres de revenu... — Avec si peu de chose, les distractions sont moins faciles... Je veux que vous puissiez goûter des plaisirs de votre âge... et, dans leur tourbillon, vous oublierez bientôt vos premières amours... — Je vous remercie, seigneur, mais je ne puis accepter vos bienfaits. Je vous le répète, je ne goûterai aucun plaisir séparé de celle que j'adore... — Eh bien, ce que je vous offre facilitera vos recherches... Ne me refusez pas... ce n'est qu'à ce prix que je vous promets de seconder vos démarches. Attendez-moi ici, ne sortez point de cette salle.

En disant ces mots, le marquis passe dans la pièce où attend Touquet.

— Urbain est là, lui dit-il; ce jeune étranger qui me demande est l'amant de Blanche... — Je le sais, seigneur; ayant reconnu sa voix, j'ai prêté l'oreille... — Il vient implorer ma protection pour découvrir le ravisseur de celle qu'il aime. — Il ne pouvait mieux s'adresser. — Je me suis senti prêt à lui rendre son amie... — Quelle folie!... — Mais l'image de Blanche est trop profondément gravée dans mon cœur; cependant je veux tâcher de dédommager le pauvre Urbain du mal que je lui ai fait... et à force d'or... — C'est le remède à tous les maux, seigneur. — Oui, pour toi, âme vénale!... qui n'as jamais connu la

douceur d'aimer!... — Mais il faut au moins, seigneur, vous déb ser pour longtemps de ce jeune homme; qui vous empêche, av faux avis, de l'envoyer en Angleterre... en Turquie... au diable en! — En effet, je comprends... — Les voyages le distrairont d amour... Vous êtes encore un rival généreux; d'autres, à votre profitant de l'occasion, feraient enfermer ce jeune homme dans que cachot de ce château... — Ah! quelle horreur!... trahir la fiancée de cet enfant!... — Au lieu de cela, vous lui donnerez de gent pour qu'il puisse vivre en grand seigneur!... — Pourrai-je j lui payer le trésor que je lui ai ravi?

Le marquis ouvre un secrétaire, prend soixante mille livres e lets, qu'il place dans un portefeuille, et retourne trouver Urbain

Le jeune bachelier s'était approché d'une fenêtre et considérait térieur du château en se disant :

— C'est peut-être dans un séjour semblable que Blanche gèr ce moment.

Villebelle s'approche et examine avec inquiétude où se porte regards d'Urbain; mais il se rassure parce que, de la fenêtre, o peut apercevoir l'appartement de Blanche, dont les croisées ne doi pas sur la cour.

— En pensant à ce que vous m'avez raconté, dit Villebelle, j suis rappelé certaines circonstances... qui pourront peut-être mettre sur les traces de celle que vous cherchez... — Ah! mon le marquis, daignez me dire... — Le marquis de Chavagnac a soi fait parler de lui et enlevé des belles : il vient de quitter subite Paris; on présume que c'est pour quelque aventure semblable. — c'est lui qui m'a ravi Blanche! — Songez bien que je ne vous af rien. — Et sait-on dans quel château il a porté ses pas? — Il point resté en France, et, d'après ce que j'ai appris, c'est en Italie s'est rendu!... — En Italie! c'est donc là où je vais aller... — Pr ce portefeuille comme une marque de mon estime, et ne ménage ce qu'il renferme. — Seigneur, je ne sais si je dois... — Croyez mon expérience; avec de l'or on gagne les duègnes, on séduit les liers... on surmonte bien des obstacles... — Ce sera donc à vous je devrai ma félicité. Ah! seigneur! je ne sais comment vous expr ma reconnaissance... — Allez, Urbain, parcourez l'Italie... et suez-vous y trouver le bonheur!

Le jeune bachelier veut encore témoigner au marquis toute sa titude; celui-ci se dérobe aux expressions de sa reconnaissance, e souhaitait de nouveau un bon voyage, et sonne Germain, pour conduise Urbain jusqu'à la porte du château.

A peine le jeune amant a-t-il quitté l'appartement du marquis, Villebelle appelle Touquet, et lui ordonne de suivre de loin les d'Urbain, et de ne revenir que quand il sera certain que le bach est loin de Sarcus.

Urbain s'éloigne pénétré de reconnaissance pour le marquis pourtant, en passant sous la grande porte, il éprouve une trist dont il ne conçoit pas la cause; il a peine à quitter le château et s tourne pour jeter un dernier regard sur les antiques tourelles Sarcus.

Tout entier à ses pensées, il chemine doucement dans le prei chemin qui s'offre à lui, vivement touché de l'accueil qu'il a reçu château; il espère, grâce aux bienfaits du marquis, être bientôt Italie, ne doutant pas que ce ne soit le seigneur de Chavagnac qu enlevé Blanche.

Urbain est déjà loin du château et vient d'entrer dans un sen qui mène au village, lorsque le cri : — Garé, garé donc! lui fait le la tête; il aperçoit devant lui une homme à cheval; mais le cava dirige si mal son coursier, que l'animal, au lieu de marcher en av se trouve en travers de la route, ayant la tête appuyée sur un bui auquel il semble être attaché.

— Sandis! tournéras-tu!... animal orgueilleux!... Prends ga qu'au lieu de l'épéron jé né t'enfonce la pointé dé Rolande dans côtes!... garé donc, qué diantré!... mon cheval est ombrageux! c vous qui lui faites peur!

La voix, l'accent du cavalier frappent sur-le-champ Urbain; il connaît l'homme qui lui avait donné rendez-vous à la porte Mont tre. Chaudoreille, après sa rencontre avec le barbier, n'avait plus so qu'à s'éloigner du château; et sans faire part à Julia de sa résoluti à laquelle il était bien certain qu'elle s'opposerait, il avait attendu lendemain, qu'elle fût sortie de l'auberge; alors, prenant la va qui contenait les effets et l'argent de sa compagnie, il avait fait sel un de leurs chevaux, et, sous prétexte de se promener dans les en rons, s'était mis en route avec l'intention de se sauver en p étranger.

Mais le fuyard ne savait pas se tenir à cheval, quoique depuis : voyage à Sarcus il se crût toujours un des meilleurs écuyers de Fran Serrant toujours la bride à son coursier, de peur qu'il ne prit le mors dents, il avait mis une heure à faire un trajet d'un demi-quart de lie et il commençait à craindre de ne pas s'éloigner assez vite en voyage de la sorte lorsque Urbain le rencontra dans le petit sentier d'ou cheval ne voulait pas sortir.

Urbain, enchanté de retrouver l'homme qui lui a promis de lui d le nom du ravisseur de Blanche, pousse un cri de joie en courant v Chaudoreille. Ce cri subit et l'approche si brusque du jeune homi

effraient le cheval, qui, d'un saut de mouton, envoie son cavalier à six pas de là sur une épaisse charmille.

— Jé suis disloqué ! crie Chaudoreille en tombant ; Urbain court le relever en lui faisant ses excuses, mais le cavalier en est quitte pour la peur, et, tout en se tâtant, examine à son tour Urbain, qui se tue de lui dire :

— Je suis l'amant de Blanche, ce jeune homme que vous avez rencontré la nuit... auquel vous aviez donné un rendez-vous à la porte Montmartre... — C'est, ma foi, vrai !... jé vous reconnais à présent. Mais pourquoi diantré accourir en criant si fort !... voilà la première fois que jé perds les arçons. — Ah ! monsieur, daignez tenir votre promesse ; faites-moi connaître le ravisseur de Blanche, je puis maintenant vous récompenser au delà de vos souhaits !... — Chut !... dit Chaudoreille en entraînant Urbain contre la charmille qui leur dérobe la vue du château. Imprudent jeune homme !... né parlez pas si haut !... — Pourquoi donc ? — Silence ! vous dis-je... Quoi ! vous êtes ici, à Sarcus, et vous né connaissez pas lé ravisseur dé votre belle ? — Non, sans doute, je viens d'implorer la protection du marquis de Villebelle, et, grâce à lui, j'espère... — Oh ! pour lé coup c'est trop fort !... jeune homme... vous m'intéressez... Jé vais m'exposer encore pour vous... mais vous m'avez promis uné brillanté récompense... — Tenez, prenez cet or... ces billets, et parlez enfin ! — Lé ravisseur dé votre amante n'est autré que lé marquis dé Villebelle... — Le marquis ! — Eh oui ! sandis ! et votre pétite est maintenant au château dé Sarcus...

— Non, cela n'est pas possible ! vous me trompez !... le marquis vient de me comblér de bienfaits...

— Pour mieux vous ôter tout soupçon. Ah ! cadédis ! qué vous êtes encoré jeune ! jé vous dis qué votré Blanche est au château... et qué lé barbier...

— Est devant toi ! dit une voix terrible qui partait de derrière le buisson, et au même instant le feuillage est écarté, et Touquet se montre aux regards d'Urbain étonné, tandis que Chaudoreille, perdant les jambes à cette brusque apparition, tombe de nouveau sur la charmille en murmurant :

— C'est lé diable !

— Ce misérable né vous a pas tout dit, seigneur Urbain ! s'écrie le barbier, sous le prétexte de vous servir il né vous a fait que des demi-confidences, je veux, moi, que vous connaissiez toutes les obligations que vous lui avez. Vous alliez épouser Blanche, rien né s'opposait à votre hymen ; le marquis n'avait jamais entendu parler de cette jeune fille, que j'avais eu soin de dérober à sa vue, prévoyant d'avance à quels excès il se porterait ; mais Chaudoreille, au mépris de ses promesses, a fait au marquis le portrait le plus séduisant de votre amante, lui a appris votre prochain mariage ; enfin c'est à lui que vous devez l'enlèvement de Blanche, et la perte de votre bonheur. Réponds, drôle ! est-ce la vérité ?...

— Jé né puis lé nier !... répond le chevalier à demi mort de peur, cependant... la circonstance...

— Misérable ! s'écrie Urbain transporté de fureur, tu es la cause de toutes mes souffrances !... défends-toi !... C'est par ta mort que je veux commencer ma vengeance !

En voyage Urbain portait une épée ; il tire son arme du fourreau, et s'avance sur Chaudoreille. Mais ces mots : par ta mort, et la vue de l'épée nue ont rendu les jambes au petit homme. Déjà il a sauté par-dessus la charmille, abandonnant son manteau, qui gênait sa fuite, et il court de toutes ses forces, poursuivi par Urbain, qui le menace toujours de son épée, tandis que le barbier, montant sur le cheval de Chaudoreille, retourne au grand galop au château.

Le chevalier, qui croit sentir la pointe de l'épée d'Urbain lui piquer le dos, redouble de vitesse ; mais Urbain, animé par le désir de la vengeance, est bien près de l'atteindre ; il n'est plus qu'à vingt pas de lui, lorsqu'ils entrent dans le village. Cet homme qui fuit, poursuivi par un autre qui a l'épée à la main, attire tous les regards.

— Garé ! garé ! crie Chaudoreille à la foule, tandis que Urbain crie :

— Arrêtez ce misérable ! et que l'aubergiste, qui est sur sa porte, dit :

— Eh ! mais, c'est monsieur Malech-Al-Chiras, le maître de castagnettes !... qu'est-ce qu'il a donc fait de son cheval arabe ?

Le fuyard entre dans la première maison dont il trouve la porte ouverte ; c'était celle d'une vieille douairière. Chaudoreille a monté l'escalier. Arrivé au premier, il aperçoit une clef à une porte, il entre précipitamment, en ayant soin de retirer la clef et de mettre le verrou ; au même instant une voix lui crie :

— Monsieur ! que faites-vous donc ? on n'entre pas !... je né suis pas visible !...

C'était la douairière qui changeait de chemise au moment où le chevalier se jetait dans sa chambre comme un désespéré.

Chaudoreille né répond rien, il né voit et né entend que les pas d'Urbain.

— Monsieur ! je fais ma toilette !... — Faites cé qué vous voudrez ! dit-il enfin, jé né m'en inquiète guère. — Sortez d'ici, monsieur. — Moi sortir ! sandis ! jé m'en garderai bien !... Vous voulez donc ma mort ? Jé suis poursuivi par un homme qui veut absolument sé battre

avec moi ! — Eh bien ! battez-vous... Est-ce que vous né pouvez pas vous défendre ? — Jé né mé défends qué lorsqué jé né suis pas attaqué. — A quoi donc vous sert votre épée, monsieur ? — C'éla né vous régardé pas... Ah ! cadédis ! jé l'entends...

En effet, Urbain a découvert la retraite de Chaudoreille ; il frappe à la porte, en lui ordonnant d'ouvrir.

— Répondez qu'il n'y a personne, dit Chaudoreille à la douairière, vous sauverez la vie au plus aimable homme dé l'Europe.

La vieille fille répond au contraire :

— Il est là, mais il m'a enfermée, et il a pris la clef !... — Eh bien ! on va enfoncer la porte, dit Urbain, si ce misérable refuse d'ouvrir.

Chaudoreille cherche des yeux une cachette, mais la douairière le trahirait ; enfin ses regards se portent sur la cheminée, et, ne voyant pas d'autre issue pour s'échapper, il y court et grimpe cédans avec l'agilité d'un écureuil. Dans ce moment on avait forcé la porte ; Urbain entre suivi des gens du village. On ne voit plus Chaudoreille, mais la douairière indique par où il a fui ; on redescend dans la cour et on aperçoit le chevalier sur le toit, se faufilant le long d'une gouttière, et tâchant de gagner la maison voisine. La route est périlleuse, mais la crainte de se battre semble avoir aveuglé Chaudoreille sur les autres périls. Déjà son pied touché le toit voisin, il se sert de Rolande pour sonder le terrain, et va atteindre une maison par laquelle il espère se sauver dans la campagne, lorsque les cris des paysans lui font croire qu'il est poursuivi ; il tourne la tête pour s'assurer si Urbain n'est pas derrière lui... Ce mouvement lui fait perdre l'équilibre, il glisse... disparaît... On court au lieu de sa chute. Le descendant de Dalila était tombé sur des choux, mais, n'ayant pas lâché Rolande, la longue épée lui avait traversé le milieu du corps... Ainsi finit le prudent Chaudoreille en voulant éviter le combat.

CHAPITRE XXXI.

Récit de Julia. — Ce que contenait le portefeuille.

Le barbier, en quittant Urbain, a mis son cheval au galop, afin d'apprendre sur-le-champ au marquis ce qui vient de se passer. Il arrive au château et se hâte de se rendre près de Villebelle, auquel il fait part de la rencontre d'Urbain avec Chaudoreille.

— Ainsi ce jeune homme sait que je l'ai trompé, que je suis le ravisseur de Blanche, dit le marquis, combien je dois paraître vil à ses yeux !... — Que vous importe l'opinion de cet enfant, monsieur le marquis ? Le plus important est de l'empêcher de parvenir jusqu'à Blanche, et ce sera difficile. Maintenant qu'il est certain qu'elle est dans ce château, il emploiera mille ruses pour s'y introduire... L'amour le rendra capable de tout... — Non !... un enfant né m'enlèvera pas cette femme que j'adore... — S'il vient, comme j'en suis certain, vous demander raison... à coup sûr vous né refuserez pas le combat. Au fait, ce sera le meilleur moyen de vous débarrasser de lui. Avec votre sang-froid et votre force sur les armes, vous devez triompher aisément d'un homme que la fureur aveuglera... — Malheureux !... tu veux que je me baigne dans le sang de cet enfant !... Non, je suis déjà assez coupable... Mais qui m'empêche de quitter Sarcus, d'emmener Blanche dans un pays où Urbain né pourra la découvrir ?... Oui, cette nuit même, nous partirons, nous irons sur une terre étrangère. Va sur-le-champ trouver Germain. Que les préparatifs de ce départ se fassent dans le plus grand secret. Blanche né sera avertie qu'au moment de s'éloigner. A minuit nous quitterons le château. Par ce moyen j'espère enfin faire perdre pour jamais à Urbain les traces de Blanche. — En effet, monseigneur, cette idée est fort bonne... Mais Julia... — Ce n'est plus d'elle qu'il s'agit maintenant... D'ailleurs ce départ me débarrassera aussi de ses importunités. Va, cours, ordonne tout pour cette nuit.

Touquet s'empresse de faire exécuter les intentions du marquis. Il est déjà tard, et il né reste que peu de temps à Villebelle pour faire ses préparatifs pour un voyage qu'il présume devoir être de longue durée. Plus il y réfléchit, plus il s'applaudit de son projet ; il pense que Blanche trouvera en parcourant les pays étrangers des distractions qui lui feront oublier les personnes qu'elle laissera en France. Enfin il se flatte de voir bientôt tous ses desirs comblés.

Onze heures viennent de sonner ; la nuit est belle ; tout est disposé pour le départ. Des chevaux frais et ardents sont attelés à une chaise de voyage. Le marquis est encore dans son appartement, occupé à terminer quelques lettres pour ses intendans et des amis intimes de Paris. Près de lui est le barbier, auquel il donne ses dernières instructions, le chargeant, dans le cas où il reverrait Urbain, d'engager ce jeune homme à oublier une femme qu'il né posséderait jamais ; et à jouir d'une fortune brillante que l'on met à sa disposition.

Le barbier écoute tranquillement le marquis, ses yeux sont attachés sur l'or et les lettres de change étalés sur le secrétaire à côté d'une

paire de pistolets de voyage. Encore quelques minutes, et Villebelle va faire dire à Marie d'aller appeler Blanche, lorsque la porte de l'appartement s'ouvre doucement. Le marquis, surpris que l'on ose s'introduire si tard près de lui, lève les yeux et reconnaît Julia, enveloppée de son manteau noir, qui vient d'entrer dans son appartement.

— Encore cette femme! s'écrie Villebelle tandis que Touquet se retourne et demeure frappé d'étonnement en apercevant l'Italienne.

Calmez-vous, seigneur, dit Julia en refermant la porte de l'appartement, cette visite sera la dernière que je vous ferai. — Comment



— Le marquis est en Angleterre, répond le suisse en regardant Chaudoreille du haut de sa grandeur.

êtes-vous parvenue jusqu'ici?... Que voulez-vous?... Parlez... Hâtez-vous de répondre... ou craignez que je ne fasse enfin punir votre étrange conduite. — Je ne crains rien, seigneur. Peu importe comment je suis parvenue jusqu'ici; je vous y trouve avec votre confident, c'est ce que je voulais. Daignez m'écouter avec attention. Ce que je vais vous dire changera, j'en suis certaine, toutes vos résolutions, et votre départ n'aura pas lieu.

Le ton singulier de Julia, son apparition inattendue à une heure si avancée inspirent à Villebelle une curiosité mêlée d'une secrète terreur.

Il fait signe à la jeune Italienne de parler. Celle-ci s'assied entre le marquis et le barbier, qui attendent avec impatience qu'elle s'explique; et, après les avoir regardés quelque temps avec une expression singulière, elle commence enfin son récit.

— Il faut, avant tout, monsieur le marquis, que vous sachiez que je suis la fille d'un nommé César Perditor, qui passa pour sorcier aux yeux des esprits vulgaires, et dont la réputation devint telle, qu'il lui fallut enfin quitter Paris pour se soustraire à la mort, ou tout au moins à une prison perpétuelle dans les cachots de la Bastille.

— César!... je me souviens d'avoir entendu parler de ce sorcier fameux, dit le marquis. Ne tenait-il pas ses conférences dans une carrière auprès de Gentilly?...

— Oui, seigneur; et ce fut là que se rendit, pour le consulter, un vieillard dont vous veniez d'enlever la fille... et que vous aviez blessé de votre épée... l'infortuné Delmar. — Le père d'Estrelle?... — Précisément, monseigneur. Le vieux Delmar conta ses peines à mon père, le suppliant de lui donner les moyens de se venger de vous; mais, malgré toute sa science, César eût difficilement satisfait le vieillard, si, en recevant les confidences d'une grande partie des seigneurs et des dames à la mode, il n'eût appris où était située votre petite maison et en quel endroit vous aviez conduit la jeune Estrelle. Il le dit au vieillard, et celui-ci parvint à arracher sa fille de vos mains... — Quoi! ce fut son père qui l'enleva de l'asile où je la retenais? dit le

marquis avec surprise et paraissant à chaque instant prendre plus d'intérêt au récit de Julia. Et que devint-elle?...

— Un moment, seigneur... vous l'apprendrez en me laissant continuer. Le vieux Delmar avait retrouvé sa fille; mais vous l'aviez déshonorée, et cette aventure avait fait trop de bruit pour qu'il pût rester dans la ville que vous habitiez. Il possédait quelque fortune; il vendit tout, réalisa son bien, récompensa mon père pour le service qu'il lui avait rendu, et emmena Estrelle au fond de la Lorraine. Ce fut là qu'elle donna le jour à l'enfant qu'elle portait dans son sein.

— Grand Dieu!... elle était mère!... Il se pourrait!... Estrelle m'aurait rendu père!... Ah! Julia, de grâce... achevez!...

Julia semble jouir quelques instants de l'anxiété du marquis, puis reprend enfin son récit :

— Ce fut à cette époque que mon père fut obligé de se sauver de Paris pour ne point être arrêté, et l'on fit courir le bruit qu'il avait péri dans un cachot de la Bastille; mais il avait amassé de quoi subsister, et, las du métier dangereux qu'il avait fait, il ne songea plus qu'à vivre en repos. J'étais alors en Italie, lieu de ma naissance. Mon père alla m'y chercher et me ramena en France, dont le climat lui plaisait.

— Ne pouvant revenir à Paris, où il aurait été reconnu, mon père s'arrêta dans les environs de Nancy. Là, il revit le vieux Delmar et sa triste fille élevant avec mystère un enfant dont elle n'osait qu'en rougissant se nommer la mère. Là, il fit connaissance avec un pauvre cultivateur réduit à la misère par l'inconduite de son fils; misérable qui, après avoir commis une bassesse dans le pays où il était né, avait fui en emportant à ses parents tout ce qu'ils possédaient, les laissant dans la dernière misère...

— L'histoire de cet homme ne peut avoir de rapport avec l'enfant d'Estrelle, dit le marquis avec impatience. — Par pitié, Julia, achevez de m'instruire...

— Pardonnez-moi, monsieur le marquis, ceci est plus important que vous ne pensez... Cela intéresse beaucoup votre digne confident... Il a déjà reconnu son père dans le pauvre cultivateur dont je viens de vous parler...



Le vieux concierge de Sarcus.

Le barbier, qui avait prêté beaucoup d'attention aux dernières paroles de Julia, s'écrie aussitôt :

— Quoi!... c'était mon père!... Je fus coupable envers lui, je l'avoue. L'amour de l'or me fit commettre bien des fautes... mais j'ai toujours eu l'intention de réparer mes torts... et, s'il en est temps encore...

— Non, il est trop tard! dit Julia en jetant sur le barbier un regard terrible.

— Serait-il mort?...

Julia garde le silence. Le marquis se lève brusquement en s'écriant :

— Eh bien ! femme cruelle ! avez-vous assez joui de mes tourments ? Quand donc les ferez-vous cesser?...

— Vous êtes bien impatients tous deux ! dit la jeune Italienne en laissant errer sur ses lèvres un sourire amer ; mais je n'ai plus que peu de choses à vous apprendre. Le vieux Touquet demanda à mon père s'il avait, dans ses voyages, entendu parler de son fils... Mon père ne put lui en apprendre rien de satisfaisant. Bientôt nous allâmes nous établir dans un village près d'Amiens ; ce fut là que je vécus jusqu'à l'âge de quinze ans. Alors mon père mourut ; et moi je vins à Paris, où j'entraî dans un magasin comme simple ouvrière. Mon père ne m'avait laissé pour tout héritage qu'un manuscrit sur lequel il s'était amusé à écrire les aventures les plus curieuses de sa vie et les histoires secrètes des personnes qui l'avaient consulté. Voilà, monsieur le marquis, comment j'appris l'enlèvement de la pauvre Estrelle ; et c'est aussi en parcourant les notes de mon père que je vis de quelle manière le barbier Touquet avait agi avec ses parents.

— Est-ce là tout ce que vous savez ? dit le marquis, n'avez-vous rien appris de plus sur Estrelle et son enfant ?



La vue de Blanche à ses pieds, ses larmes, son désespoir rendent le marquis à la raison, il s'enfuit...

— Il y a peu de temps encore je n'en savais pas davantage, seigneur ; mais le hasard m'a mise au fait de tout ce que vous désirez savoir, et j'en dois rendre grâce à la visite que j'ai rendue au barbier... car c'est chez lui que j'ai eu la clef de ce mystère.

— Chez moi ! dit Touquet en regardant Julia avec surprise. — Oui, chez toi... dans le cabinet caché au fond de l'alcôve de la chambre de Marguerite...

Le barbier devient pâle et tremblant et balbutie :

— Vous avez été dans ce cabinet !... Mais il n'y avait rien... Non... j'en suis bien certain... — Tu te trompes ; car, en dérangeant, par hasard, un coffre, placé à terre, j'ai trouvé ce portefeuille, qui, probablement, avait été caché là par la personne que tu as logée, laquelle, ne sachant où déposer des papiers si importants, avait jugé convenable de les placer dans cet endroit secret pendant le temps qu'elle habiterait ta maison.

Le barbier regarde avec terreur le portefeuille que Julia a tiré de dessous son manteau, tandis que le marquis s'écrie :

— Ces papiers viendraient-ils du père de Blanche ?...

— Ils viennent, en effet, de la personne qui amena cette jeune fille chez le barbier. Seigneur, lisez d'abord celui-ci.

Julia donne un papier à Villebelle, qui pousse un cri de surprise en lisant :

« ... Acte de naissance de Blanche, fille d'Estrelle Delmar. »

— O mon Dieu ! dit le marquis respirant à peine, se pourrait-il ?...

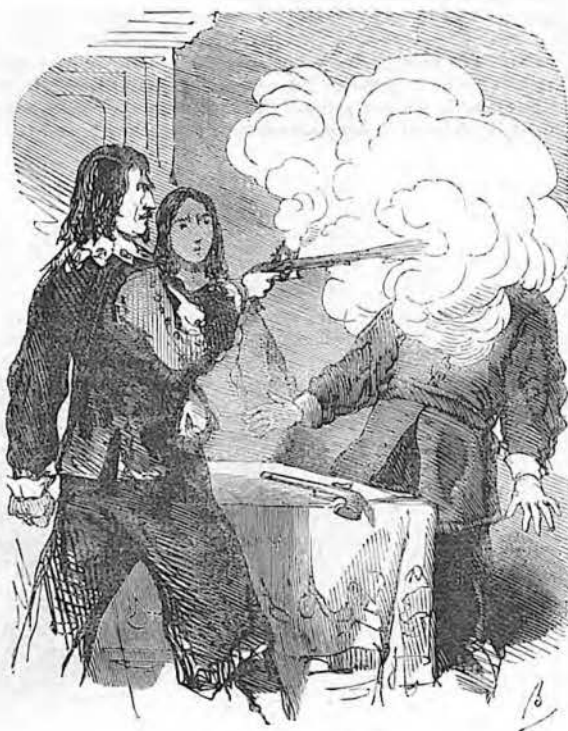
— Tenez, seigneur, connaissez-vous l'écriture d'Estrelle ?...
— Oui... la voilà !... je la reconnais...



Comment le prudent Chaudoreille se tua pour ne point se battre.

— Lisez ce billet...

Le marquis prend la lettre, et lit avidement :



Mort du barbier.

« Je sens que je vais mourir, mais, du moins, mon père m'a pardonné. Il m'avait défendu de faire connaître l'existence de Blanche à son père, et tant qu'il a vécu j'ai respecté ses ordres ; mais il n'est

plus, et moi-même je vais le suivre au tombeau. Villebelle! Blanche est votre fille, le fruit de nos amours. Adieu! Aimez-la plus que vous n'avez aimé sa mère. Je vous pardonne.

» ESTRELLE DELMAR. »

— O Blanche! ô ma fille!... s'écrie le marquis s'abandonnant tout à tour à sa joie et à ses remords, je suis ton père, et j'ai fait ton malheur!...

— Achevez cette lettre, seigneur, dit Julia, il y a encore quelque chose, et cela concerne votre confident.

Le marquis voit quelques lignes ajoutées par la main d'Estrelle, et lit :

« Je n'ai plus de parents; ma fille vous sera présentée par un digne ami, en qui j'ai toute confiance, et qui se rend à Paris sous un nom supposé pour tâcher d'y avoir quelques renseignements sur un fils qui l'a déshonoré. Je lui confie la fortune que je laisse à Blanche, ma fille n'a besoin que de l'amitié de son père; mais, s'il la repousse, le vicieux Touquet saura lui en tenir lieu. »

— Touquet!... s'écrie le marquis en regardant le barbier. Celui-ci semble frappé par la foudre : il regarde la lettre, une sueur froide découle de son front : il ne peut prononcer une parole.

— Oui, dit Julia, oui, malheureux! c'est ton père qui vint chez toi avec Blanche, qu'il conduisit au marquis; il avait pris le nom de Moranval, sans doute pour être plus à même d'avoir à Paris des nouvelles de son fils.... Peut-être même savait-il, en logeant chez toi, chez qui il se trouvait.... Réponds, misérable, comment as-tu traité ce voyageur!

— Ne m'interrogez pas!... dit le barbier en marchant avec égarement dans l'appartement :

— Je suis un monstre!... pour avoir son or... j'ai osé... Ah! fuyez-moi! j'ai assassiné mon père!...

— Et depuis dix ans tu m'as privé de ma fille! s'écrie le marquis en s'éloignant avec horreur de Touquet; tu allais me rendre le plus coupable des hommes... tes horribles conseils me poussaient au crime... Tiens, misérable, reçois le prix de tous tes forfaits.

Le marquis saisit un des pistolets placés sur le secrétaire, le dirige sur Touquet : le coup part... et Julia regarde froidement le barbier tomber à ses pieds.

— Cette mort est encore trop douce pour toi!... dit le marquis; mais, grâce au ciel, je n'ai point commis le dernier des attentats. O ma chère Blanche, tu es ma fille! Voilà donc la cause du sentiment secret qui me parlait pour toi!... Ah! c'est en faisant ton bonheur que je te ferai oublier mon indigne amour... Désormais ce n'est plus qu'un père qui te pressera dans ses bras.

Le marquis éperdu sort de son appartement, suivi par Julia; il ne marche pas, il vole vers la tourelle où habite Blanche. En approchant, sa voix fait retentir les échos, il appelle Blanche à grands cris.

On arrive devant la porte de l'appartement, mais elle est fermée en dedans; le marquis n'a pas pris ses clés, il frappe à coups redoublés en appelant Blanche et la suppliant d'ouvrir. On ne répond pas! mais

bientôt un bruit assez fort retentit jusqu'aux oreilles du marquis, et semble causé par la chute d'un objet dans les eaux du lac.

Villebelle éprouve un sentiment qu'il ne peut définir; il court, appelle Germain, se fait donner les clés, et pénètre enfin dans l'appartement de Blanche; il est vide, et tout semble annoncer que la jeune fille ne s'est point couchée; mais une des fenêtres donnant sur le lac est ouverte. Poussé par un secret pressentiment, le marquis court au balcon; ses yeux se portent sur le lac, il appelle de nouveau :

— Blanche! ma fille!... on ne répond pas, mais un objet se montre par intervalles sur la surface des eaux et semble s'agiter encore.

— C'est elle! s'écrie Villebelle, et aussitôt il se précipite dans le lac.

C'était en effet l'infortunée Blanche qui, depuis la scène de la nuit précédente, redoutant à chaque moment une nouvelle entreprise du marquis, n'avait pas goûté un instant de repos. Elle ne s'était pas mise au lit, craignant d'être surprise par le sommeil, et veillait en tremblant, croyant, au moindre bruit, que son ravisseur allait de nouveau s'introduire près d'elle. Blanche était décidée à mourir plutôt que de cesser d'être digne d'Urbain. En entendant des pas précipités qui s'approchaient de son appartement, en reconnaissant la voix de Villebelle qui l'appelait à grands cris, la terreur la plus violente s'était emparée d'elle, et, ne doutant pas qu'il ne vint pour accomplir ses infâmes projets, elle s'était précipitée dans le lac en prononçant encore le nom d'Urbain.

Le marquis nage vers l'objet qu'il a aperçu sur les eaux; mais une autre personne qui était dans le parc s'est aussi jetée dans le lac. C'est Urbain, qui, certain que son amante est dans le château, a profité de la nuit pour s'introduire dans les jardins.

Le jeune bachelier a entendu la voix chérie de Blanche, qui prononçait son nom; puis un bruit subit lui a fait porter ses regards vers le lac, et il a volé au secours de l'infortunée, avec laquelle il parvient enfin à gagner le rivage, où bientôt il est rejoint par le marquis, Julia et les gens du château attirés par les cris de leur maître.

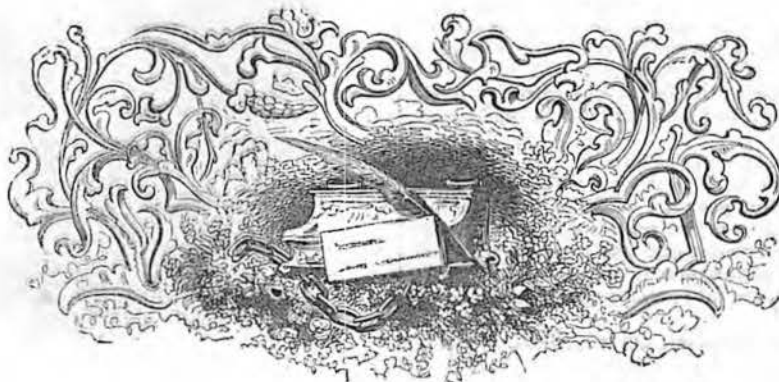
Blanche est étendue sur le gazon, Urbain à genoux près d'elle l'appelle à grands cris, lorsque le marquis accourt livré au plus violent désespoir, et se précipite sur la terre en suppliant le ciel de lui rendre sa fille.

— Sa fille! s'écrient tous ceux qui l'entourent.

— Oui, dit Villebelle en portant sur les traits décolorés de Blanche des regards désespérés. — Oui, c'est ma fille!... C'est mon enfant, dont j'ai fait le malheur... dont j'ai causé la mort... Ah! j'aurais donné toute ma fortune pour embrasser la fille d'Estrelle, pour l'entendre me nommer son père... et par mes passions... mes vices... je me suis privé du plus grand des biens!... O ma chère Blanche, reviens à la vie... Qu'avant de mourir ta bouche me dise au moins que tu m'as pardonné... Mais, non... je n'aurai pas même cette dernière consolation; elle mourra sans m'avoir nommé son père!...

Le marquis se jette sur le corps de sa fille, qu'Urbain arrose de ses larmes; il prend les mains de Blanche, les porte contre son cœur, cherche à la réchauffer, à la ranimer encore, mais tous les secours sont sans effet... Blanche ne pouvait plus entendre ni les cris de son père ni les sanglots de son amant.

FIN DU BARBIER DE PARIS.



UNE MAISON OU L'ON A PEUR,

ESQUISSE CHAMPÊTRE EN QUATRE JOURNÉES,

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

PERSONNAGES.

M. GROSEILLON.
MADAME GROSEILLON.
BENJAMIN GROSEILLON, leur fils.
JOSÉPHINE, domestique chez M. Groseillon.

M. POTARD.
M. CROTONET.
ROSE, jeune servante de M. Potard.
MARIE-JEANNE, paysanne.

PREMIÈRE JOURNÉE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une chambre d'une petite maison au bois de Romainville.

M. GROSEILLON, regardant à une fenêtre; madame GROSEILLON, rangeant dans la chambre.

M. GROSEILLON. Vue superbe!... admirable!... Vincennes en face de nous... Bagnolet en avant; dans le fond... là-bas Montreuil-aux-Pêches... Ah! que c'est joli, la campagne! Comment peut-on ne pas aimer la campagne?

MADAME GROSEILLON. C'est singulier, je ne trouve que quatre pantalons. Il me semble que tu m'en as donné cinq à emporter quand on a fait les paquets.

M. GROSEILLON. Quatre... cinq... je ne sais plus au juste... Mais laisse donc un moment tout cela... tu as le temps de ranger, puisque nous ne sommes qu'en juin, et que nous resterons à la campagne toute la belle saison, jusqu'au mois d'octobre, et même jusqu'en novembre si octobre est beau. Quant à moi, je suis si content d'être à la campagne!... ah! comme on respire bien ici... comme l'air est pur!... il n'y a pas de fuite de gaz comme à Paris.

MADAME GROSEILLON. Enfin, tu en sais le compte... et je regarderai le livre de la blanchisseuse.

M. GROSEILLON. Mon Dieu! ma femme, que tu es peu champêtre!... Tu ne veux donc pas venir admirer les bois, les prairies?... Est-ce que tu n'es pas contente que j'aie acheté cette petite maison au bois de Romainville?

MADAME GROSEILLON. Si fait; tu sais bien que j'aime la campagne autant que toi... Je vivrais dans un désert pourvu que j'y aie des poules, des lapins, des pigeons... Oh! j'aime les bêtes!

M. GROSEILLON. Plus tard, je tâcherai de te donner une basse-cour. Mais cette maison est gentille: devant nous, la route; derrière, le bois qui n'est pas grand, mais qui est fort gai... et j'aime les bois gais, moi, cela inspire... cela fait rêver aux amours... Nous irons souvent promener dans le bois... Cette maison ne m'a coûté que huit mille francs, je ne la donnerais pas pour dix.

MADAME GROSEILLON. Pourvu que j'engraisse ici! ah! j'ai bien besoin d'engraisser... J'ai beau prendre du cacahout!... je sens toutes mes côtes! moi qui étais si ronde autrefois...

M. GROSEILLON. Tu engraisseras; notre fils Benjamin engraissera; nous engraisserons tous... Ce pays me plaît, parce que c'est vraiment la campagne... Il ne faut pas ici de toilette comme à Passy, à Sceaux... On peut se promener en casquette, en pantoufles; on n'y rencontre guère dans la semaine que des paysans... et j'aime les paysans... ce sont de braves gens, des hommes de la nature... Vive la nature... vive la verdure... Vive le laitage!... oh! le laitage, comme il doit être bon ici: Romainville est un pays de laitiers.

MARIE-JEANNE, passant sur la route avec son âne et criant à la porte de la maison. Voulez-vous quelque chose?

M. GROSEILLON. Tiens, ma femme, voilà à la porte une paysanne avec son âne qui vient t'offrir des provisions... c'est très-commode; il paraît qu'on n'a pas besoin de se déranger ici... Joséphine, allez donc voir à la porte ce que vend cette paysanne.

JOSÉPHINE, en dehors. Monsieur, elle n'a plus que des œufs...

M. GROSEILLON. As-tu besoin d'œufs, ma femme?...
MADAME GROSEILLON. Eh non!... mais demain qu'elle apporte des légumes...

JOSÉPHINE, arrivant. Elle dit qu'elle passe tous les jours devant la porte.

M. GROSEILLON. C'est agréable; vivent les champs!... on a tout sous la main.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, BENJAMIN.

BENJAMIN, accourant. Papa!... papa... je viens de compter nos abricots: nous en avons trente-huit... il y a un arbre qui en a dix-sept à lui seul.

M. GROSEILLON. C'est déjà gentil, trente-huit abricots! c'est un commencement. Le jardin n'est pas grand, mais je veux qu'il soit en plein rapport!

BENJAMIN. Il y a aussi beaucoup de cerises, et sept ou huit poires...
M. GROSEILLON. C'est un grand plaisir quand on peut mettre sur sa table des fruits de son jardin... On dit: c'est de mon jardin... j'ai cultivé cela... Oh! la campagne!... source de jouissances pures... de délassements sains et agréables!

MADAME GROSEILLON. Mon ami, si tu veux que tout pousse bien, il faudra avoir grand soin d'arroser le jardin, car le terrain est sablonneux et sec par ici.

M. GROSEILLON. Oh! j'arroserai... Joséphine arrosera... nous avons un puits; c'est très-commode. Allons donc faire un tour dans le bois, avant la nuit... tu rangeras demain, ma femme; allons jouir de notre voisinage... viens avec nous, Benjamin... Oh! comme tu vas t'en donner ici!...

BENJAMIN. Puis-je prendre mon cerceau, papa?
M. GROSEILLON. Prends tout ce que tu voudras, mon ami: nous ne sommes plus dans les rues de Paris; ici, nous sommes libres... libres comme l'air! Oh! comme nous allons nous amuser! Joséphine, arrosez un peu... le jardin est sec... les œillets ont soif. (Ils sortent.)

SCÈNE III.

JOSÉPHINE, seule.

S'il faut que je tire de l'eau au puits et que j'arrose, ça sera amusant!... Cette maison, qui leur semble si gentille, je n'y ai encore trouvé que des araignées et des cloportes!... ça m'a l'air bien triste!... Avec qui donc causer?... la maison à gauche est inhabitée... à droite j'ai vu une vieille dame... un vieux monsieur; si ce sont là tous nos voisins, je vas me périr d'ennui... Le plus souvent que j'arroserai!... je suis déjà éreintée... ça m'est bien égal que les œillets aient soif... Voyons c'te rue... (Elle se met à la fenêtre.) Oh! que c'est monotone de ne voir que des champs!... il ne passe pas un pauvre omnibus, pas une citadine... Peut-on, quand on demeure à Paris sur le boulevard du Temple, où l'on jouit d'une vue gaie et vivante, que c'est comme une lanterne magique, peut-on être assez bête pour venir s'enterrer ici... voir des haricots et des pommes de terre... comme si on n'en mangeait pas assez toute l'année?... Tiens! qui donc qui vient d'entrer dans le jardin?...

SCÈNE IV.

JOSEPHINE, ROSE.

JOSEPHINE. Qu'est-ce que vous voulez, mamzelle ?
 ROSE. Pardon, mamzelle.... auriez vous un peu de braise à me prêter, s'il vous plaît ?
 JOSEPHINE. Un peu de braise... et pour qui donc ?
 ROSE. Pour chez nous. Je suis chez madame Potard... ici à côté.
 JOSEPHINE. Ah ! vous êtes la bonne de nos voisins ? Vous êtes fièrement jeune.
 ROSE. J'ai quatorze ans et demi.
 JOSEPHINE. Y a-t-il longtemps que vous êtes chez vos maîtres ?
 ROSE. Bientôt un mois... mais je ne sais pas si j'y resterai... on ne me trouve pas assez forte... il y a de très-gros savonnages, et le jardin à soigner, qui est grand... madame qui a un catarrhe, qu'il faut souvent se lever la nuit pour lui donner de la tisane, et monsieur, qu'il faut que je le frotte parce qu'il a des rhumatismes...
 JOSEPHINE. Pauvre petite ? Et combien vous donne-t-on pour tout cela ?
 ROSE. J'ai cent francs par an ; mais je dois être augmentée, si j'apprends à bien faire la cuisine.
 JOSEPHINE. Ah ! queu baraque !... Vous n'avez pas de cœur si vous restez là.
 ROSE. Oh ! dès que je trouverai ailleurs, je compte bien m'en aller ; j'voudrais seulement me former un peu au service.
 JOSEPHINE. Moi, j'ai deux cent cinquante francs... et je vais au marché. M. Groseillon est rentier... très-gourmand, mais pas méchant ; madame crie quelquefois... je la laisse crier, puis ça se passe... Je serais assez passablement, si ce n'est cette manie de campagne qui est venue à monsieur.
 ROSE. Pourriez-vous me prêter un peu de braise ?
 JOSEPHINE. Je n'en ai pas.
 ROSE. Ou un peu de charbon.
 JOSEPHINE. Tenez, v'là du charbon...
 ROSE. Merci, mamzelle... je vous rendrai ça. (Elle sort.)
 JOSEPHINE. C'est sans gêne, quoique ça, de venir emprunter tout de suite à des voisins qu'on ne connaît pas encore... Mais voilà la nuit... est-ce que monsieur et madame se sont perdus dans le bois ?... ça ne m'amuserait pas du tout de rester seule ici...
 M. GROSEILLON, en dehors. Joséphine... Joséphine... ouvrez-nous.
 JOSEPHINE. Mais, monsieur, la porte n'est pas fermée.

SCÈNE V.

JOSEPHINE, M. ET MADAME GROSEILLON, BENJAMIN.

(La famille Groseillon revient pâle et troublée ; le petit garçon n'a plus son cerceau.)

MADAME GROSEILLON, se jetant sur une chaise. On ne m'y prendra plus à me promener le soir dans le bois.
 JOSEPHINE. Est-ce que vous avez été attaqués ?
 M. GROSEILLON. Non... rien du tout !... C'est ma femme qui a toujours peur... parce que nous avons rencontré deux hommes... mal vêtus.
 MADAME GROSEILLON. Ils avaient des figures atroces.
 M. GROSEILLON. Tu as cru cela... c'est le clair de lune qui t'a trompée.
 JOSEPHINE. Ecoutez-donc, monsieur, il y a ici près, du côté de Pantin, des carrières, des fours à plâtre, et les plâtriers... hum ! ce sont des gens qui vous jetteraient dans leur four ni plus ni moins qu'un moellon.
 M. GROSEILLON. Ce sont des contes... il n'y a pas de voleurs par ici... (Il se met à la fenêtre.) Quel beau temps !...
 BENJAMIN. J'ai perdu mon cerceau, moi !... on n'a pas voulu que je coure après.
 MADAME GROSEILLON. Oui, c'est cela... du côté de ces hommes... pour qu'ils te tuent ou t'emportent.
 M. GROSEILLON. Taisez-vous donc, madame Groseillon ; vous rendrez cet enfant poltron... je ne veux pas cela... venez admirer le clair de lune.
 BENJAMIN, à la fenêtre. Ah papa ! ce grand arbre là-bas... on dirait un géant.
 M. GROSEILLON. C'est vrai... la lune produit des effets fantastiques...
 MADAME GROSEILLON. Mon ami... qu'est-ce que c'est donc que cette ombre-là... en face ?... ça me fait l'effet d'un homme arrêté qui regarde notre maison...
 M. GROSEILLON. Ah... ah !... ça... c'est un lilas !
 MADAME GROSEILLON. Un lilas ! mais ça remue.
 M. GROSEILLON. Parbleu ! le vent peut bien agiter les branches.
 MADAME GROSEILLON. Ah ! c'est possible. Mais comme c'est triste le soir à la campagne... ces ombres... ces grandes masses noires.

M. GROSEILLON. Il est certain que cela n'a plus le même aspect qu'au soleil.
 MADAME GROSEILLON. On n'entend aucun bruit... on ne voit plus lumière nulle part... quelle heure est-il donc, mon ami ?
 M. GROSEILLON. Il doit être tard... (regardant à sa montre) 1 heures cinq minutes.
 MADAME GROSEILLON. Que neuf heures !... et l'on croirait ici qu'il minuit passé. A neuf heures, dans Paris, c'est encore si bruyant... animé !...
 M. GROSEILLON. Veux-tu venir faire un tour de jardin ?
 MADAME GROSEILLON. Non... non... tous les arbres me font peur... les prends pour des hommes, je suis fatiguée ; il faut se coucher. Vie Benjamin. Toi, mon ami, tu coucheras donc ici ?
 M. GROSEILLON. Oui... cette chambre me plaît. D'ailleurs, je serai côté de toi... Si tu veux quelque chose, tu n'as qu'à m'appeler... Joséphine est de l'autre côté, à ta droite.
 BENJAMIN. Bonsoir, papa.
 M. GROSEILLON. Bonsoir, mon fils... je t'achèterai un autre cerceau.
 MADAME GROSEILLON. Moi, je vais m'enfermer à double tour... Joséphine, fermez bien en bas, fermez bien partout.
 JOSEPHINE. Oh ! oui, madame, car je ne suis pas très-rassurée n plus... avec cela que la porte de l'escalier ferme mal...
 M. GROSEILLON. Il fallait donc me dire cela ce matin, je l'aurais fait arranger.
 JOSEPHINE. C'est qu'on pourrait bien venir nous assassiner ici si que personne s'en doutât... Ces vieux voisins sont quasi impotents. L'autre maison est à louer... nous aurions beau crier...
 M. GROSEILLON. Allons, taisez-vous, Joséphine ; ne dites pas de sottises-là... nous avons beaucoup de voisins... cette maison derrière la nôtre...
 JOSEPHINE. Les personnes n'y viennent que le samedi soir, et s'en vont le lundi.
 M. GROSEILLON. Cette autre, qui fait le coin de la ruelle qui conduit au bois...
 JOSEPHINE. Ah ! c'est différent, là on n'y couche jamais ; on y vient dîner par hasard, puis on s'en va bien vite.
 M. GROSEILLON. Ça ne fait rien, le bois est sûr... il y a beaucoup de maisonnettes habitées.
 JOSEPHINE. Oui, mais ce n'est pas ceux-là qui se dérangeraient pour venir nous secourir ; ils ne nous entendraient pas, d'ailleurs...
 M. GROSEILLON. Joséphine, laissez-vous tranquilles avec vos histoires... Bonsoir, ma femme... bonsoir, Ben...
 BENJAMIN, poussant un cri. Ah ! mon Dieu, maman !
 MADAME GROSEILLON, tremblante. Qu'est-ce que c'est donc, mon ami ?
 M. GROSEILLON, troublé. Qu'as-tu donc, Benjamin ?
 BENJAMIN. Je viens de voir une grosse bête marcher là contre le lit de papa... Ah ! que c'est vilain !
 M. GROSEILLON. Une grosse bête contre mon lit... Voyons cela... donnez-moi la chandelle, Joséphine... Eh bien, vous reculez !
 JOSEPHINE. Ah ! monsieur, c'est que... si c'est une araignée... je les z'hais.
 M. GROSEILLON. Quelle faiblesse ! trembler devant une araignée...
 MADAME GROSEILLON, faisant un bond en arrière, puis courant au fond de la chambre. Ah ! je viens de la voir !... Quelle horreur !... c'est un crapaud.
 JOSEPHINE. Un crapaud !
 BENJAMIN, pleurant. Hi... hi... hi... je veux m'en aller.
 M. GROSEILLON. Allons... qu'est-ce que c'est que tout ce bruit pour un crapaud !... Je conviens que celui-ci est un peu gros...
 JOSEPHINE. Tuez-le donc, monsieur !
 M. GROSEILLON. Avec quoi voulez-vous que je le tue ? Joséphine, donnez-moi les pincettes.
 MADAME GROSEILLON. Elles ne sont pas là, et le crapaud va se sauver... s'il entre dans ma chambre, je vous prévient que je ne me déshabille pas... je ne me couche pas de la nuit !
 JOSEPHINE. Marchez dessus, monsieur.
 M. GROSEILLON. Non, je n'aime pas à marcher sur ces bêtes-là... ça me répugne... passez-moi mon fusil qui est là-bas.
 BENJAMIN, pleurant. Je veux m'en aller.
 MADAME GROSEILLON. Comment, est-ce que tu vas tirer sur ce crapaud ?
 M. GROSEILLON. Non, mon fusil n'est pas chargé d'ailleurs... mais à coup de grosse je vais me défaire de cette vilaine bête... Tiens, horrible animal... tiens... tiens... tu dois en avoir assez.
 JOSEPHINE. Il a fait couic, couic...
 M. GROSEILLON. Il est bien mort. (Il le pique avec sa baïonnette, et le jette par la fenêtre.) Tu ne feras plus peur à mon petit Benjamin... Va te coucher mon ami... Pourquoi pleures-tu encore ?
 BENJAMIN. C'est que j'ai peur de rêver du crapaud !... hi... hi !...
 M. GROSEILLON. Voilà de votre faute, madame Groseillon ; vous rendez cet enfant poltron comme un lièvre ; vous faussez son éducation.
 MADAME GROSEILLON. Joséphine, venez avec moi faire la revue dans tous les coins de ma chambre... nous assurer qu'il n'y a point de crapaud. Bonsoir, mon ami.
 M. GROSEILLON. Bonsoir, et dormez bien.

SCÈNE VI.

M. GROSEILLON, seul.

Oh! ces femmes! cela s'effraie d'un rien... je conviens que si on avait un crapaud dans son lit... on ne serait pas surpris agréablement. Cette chambre est gentille... on doit bien dormir ici... (*Il nge des livres sur son bureau et chante.*) Là, retiré dans mon châtai, je coule des jours sans nuages. Je ne vois pas mon tire-bottes... diable Pa-t-on mis? Ah! je m'en passerai pour ce soir. (*Il ôte ses ttes.*) Jeune fille aux yeux noirs, tu régnes sur mon âme... Qui diable m'ordonne comme ça dans ma chambre?... Tiens, voilà des bijoux, des anneaux... Est-ce une guêpe qui fait ce train-là?... elle sera entrée par la fenêtre. Non, je crois que c'est un hanneton... (*Il chasse hanneton avec son mouchoir.*) Veux-tu t'en aller?... Ah! le voilà parti... Refermons la fenêtre, sans quoi il pourrait en revenir d'autres... la campagne, les insectes sont nombreux. (*Il ôte sa redingote et son îlet.*) Si tu voyais Rosette, soudain tu l'aimerais... Où diable a-t-on mis un fichu pour ma tête? (*Il crie.*) Ma femme, je n'ai pas de fichu pour me coiffer de nuit.

MADAME GROSEILLON, en dehors. Je n'ai pas envie de me relever... nets un foulard pour ce soir.

M. GROSEILLON. C'est ça... un foulard; ça les déchire... On oublie toujours ce qui est pour moi, mais pour elle, je réponds bien qu'elle a tout ce qu'il lui faut! (*Il se coiffe de nuit et chante.*) L'hymen est un lien charmant, lorsque l'on s'aime avec ivresse... Mais c'est qu'on ne s'aime pas longtemps avec ivresse... Enfin, que voulez-vous!... puisque tout le monde y passe à peu près! M'a-t-on mis mon flacon d'eau de Cologne, au moins?... Ah! bien oui... ce serait trop beau!... on est capable de l'avoir oublié! et pourtant j'avais assez dit: N'oubliez pas mon flacon!... Allumons ma lampe... à la campagne il est bon quelquefois d'avoir de la lumière la nuit. (*Il ôte son pantalon.*) C'est la princesse de Navarre que je vous présente en ces lieux! Dieu! que c'est tranquille, ici!... que c'est paisible! Ai-je une chemise de nuit, au moins?... ah! oui; c'est bien heureux, en voici une... (*Il change de chemise.*) Petit blanc, ô bon maître! ô petit blanc si doux!... Ma foi, si ma femme est maigre, moi je ne le suis pas... je suis gras comme une petite caille. (*Il se couche.*) Ah! comme le lit est humide... Ah! c'est singulier... apparemment ce c'est le serein du soir, la rosée qui est entrée dans ma chambre... oh! je vais réchauffer cela bien vite... je suis un vrai tison, moi. (*On entend un chien aboyer.*) Qu'est-ce que cela?... (*Il écoute, un second chien aboie.*) Ce sont des chiens... Pourquoi donc aboient-ils comme cela?... ça fait un vilain effet la nuit d'entendre japper des chiens... Ah! ils vont se taire... (*Tous les chiens des maisons de la route aboient et semblent se répondre.*) Oh! quel tintamarre! A qui donc en ont ces maudits chiens?

MADAME GROSEILLON, de sa chambre. Mon ami, entends-tu?

JOSÉPHINE, de sa chambre. Monsieur, entendez-vous?

M. GROSEILLON. Parbleu!... à moins d'être sourd!...

MADAME GROSEILLON. Qu'est-ce que cela veut dire?

M. GROSEILLON. Ça veut dire que les chiens aboient... voilà tout.

JOSÉPHINE. Oui, monsieur; mais quand les chiens aboient la nuit, c'est qu'ils sentent des malfaiteurs... des voleurs.

M. GROSEILLON. Allons, Joséphine, ne faites pas peur à votre maîtresse. (*A lui-même.*) Le fait est que ces chiens semblent y mettre de l'acharnement...

MADAME GROSEILLON. Mon ami, ton fusil est-il chargé?

M. GROSEILLON. Non... je n'ai pas de plomb, je le chargerai demain... et le fusil de chasse aussi.

MADAME GROSEILLON. C'est bien le moins d'avoir ses armes en état... Ah! que c'est triste d'entendre des chiens aboyer la nuit dans la campagne!

JOSÉPHINE. J'aime bien mieux entendre rouler les voitures à Paris.

M. GROSEILLON. Nous nous y ferons... Dors, ma chère amie; dormons tous... Que la peste étouffe les chiens!... Malgré cela, je ferais peut-être bien d'en avoir un aussi pour nous garder... Ah! comme ce lit est humide!...

MADAME GROSEILLON, au bout de cinq minutes, et d'une voix étouffée par la peur. Au secours!... mon ami... Groseillon... Joséphine... levez-vous vite...

M. GROSEILLON, se levant et passant une robe de chambre. Qu'est-ce qu'il y a?... Me voici...

MADAME GROSEILLON, arrivant dans le plus grand désordre. Mon ami... il y a... du monde dessus nous.

M. GROSEILLON. Dessus nous!... c'est le grenier.

MADAME GROSEILLON. Justement dans le grenier... oh! j'ai bien entendu, Joséphine, arrivant armée d'une lardoire. Qu'est-ce que c'est, madame?

MADAME GROSEILLON. Du monde dans notre grenier... Tenez, écoutez... Joséphine... ça vient par ici...

(*On écoute; on entend un bruit, un roulement assez fort au plafond. Joséphine se cache derrière sa maîtresse, qui se met derrière son mari, qui se tient contre la porte.*)

JOSÉPHINE. Cette fois... ce n'est pas pour rire.

M. GROSEILLON. En effet... il y a quelque chose...

MADAME GROSEILLON. Je vais aller prendre mon fils dans mes bras, et nous nous sauverons tous...

M. GROSEILLON. Cependant ce grenier est si petit... si bas... on ne peut s'y tenir debout... Donnez-moi mon fusil... Joséphine...

JOSÉPHINE, ouvrant la fenêtre. J'vas appeler au secours... à la garde... On nous entendra peut-être de quelque maison... Ah! qu'est-ce que c'est que ça!...

(*Deux chats roulent du toit sur le balcon de la fenêtre, puis se sauvent en jurant; tout le monde se regarde, Joséphine se met à rire.*)

JOSÉPHINE. Ah!... ah!... c'étaient des chats!

MADAME GROSEILLON. Des chats!

M. GROSEILLON. Eh, oui!... des chats qui probablement vont faire leur sabbat dans notre grenier... Madame Groseillon, vous êtes terrible avec votre poltronnerie... Vous vous rendrez malade!

MADAME GROSEILLON. Est-ce qu'on pouvait deviner cela!... Ah! c'est égal, je voudrais bien qu'il fit jour... Allons... puisque ce sont des chats... nous pouvons nous recoucher. Bonsoir, mon ami.

(*Tout le monde se recouche; mais les chiens continuent à aboyer, et la famille Groseillon ne s'endort qu'au petit jour.*)

DEUXIÈME JOURNÉE.

On est dans le jardin donnant sur la route.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. GROSEILLON, MADAME GROSEILLON, JOSÉPHINE.

MADAME GROSEILLON, passant sa tête à la fenêtre. Joséphine, ayez soin que nous ayons de bon café.

JOSÉPHINE. Oui, madame... Où vais-je trouver du lait par ici?

M. GROSEILLON, qui descend. Eh! mon Dieu! partout. Du lait à la campagne, c'est comme du vin à Paris... Dans le bois, j'ai vu deux maisonnettes où il y a des vaches. (*Joséphine sort.*) C'est charmant le matin à la campagne... c'est bien plus gai que le soir.

SCÈNE II.

M. GROSEILLON, ROSE, entrant dans le jardin.

ROSE. Monsieur, voudriez-vous, s'il vous plaît, nous prêter une poignée de persil?

M. GROSEILLON. Du persil, très-volontiers, mademoiselle... cueillez-en ce qui vous fera plaisir... C'est pour chez M. Potard?

ROSE. Oui, monsieur... c'est que monsieur veut des œufs en persillade pour son déjeuner.

M. GROSEILLON. Moi, il me faut le matin mon café; sans cela je suis lourd toute la journée...

ROSE. Merci, monsieur... j'ai pris ce qu'il me fallait. (*Elle sort.*)

M. GROSEILLON. Comment diable des gens qui ont un jardin quatre fois grand comme le nôtre n'y sèment-ils pas du persil?... ce sont de ces choses dont on a toujours besoin.

JOSÉPHINE, revenant. Pas de lait.

M. GROSEILLON. Qu'est-ce que tu dis!... pas de lait?...

JOSÉPHINE. Non, monsieur; les deux femmes qui en tiennent dans le bois le vendent à ceux qui y demeurent... et, comme elles n'ont chacune qu'une vache, c'est bien vite placé, et il ne leur en reste pas du tout.

M. GROSEILLON. Voilà qui est fort désagréable; il nous faut du lait, pourtant. Va jusqu'au village de Romainville, Joséphine... c'est au bout de la route... c'est où demeurent toutes les laitières; le lait ne doit pas y manquer... Dépêche-toi, en un quart d'heure tu peux y être.

JOSÉPHINE, en s'en allant. C'est amusant de faire un quart de lieue pour avoir du lait!

BENJAMIN, accourant. Bonjour, papa; as-tu bien dormi?...

M. GROSEILLON. Bien dormi... à peu près.

BENJAMIN. Moi, j'ai rêvé du crapaud... il me pinçait le nez.

M. GROSEILLON. C'est signe que tu mangeras beaucoup de gâteaux.

MADAME GROSEILLON, arrivant. Mon ami, notre café est-il prêt?...

M. GROSEILLON. Pas encore; Joséphine n'a pas trouvé de lait dans le bois, mais elle est allée au village.

MADAME GROSEILLON. Ah! quel ennui d'attendre après son déjeuner!... Je me meurs de faim, moi; je ne sais pas où l'on trouve ce qu'il faut ici... Nous avons fini le pâté que nous avions apporté... Il n'y a plus que de la salade.

M. GROSEILLON. Il doit y avoir des bouchers... des fruitiers... il ne manque pas de traiteurs, au reste...

MADAME GROSEILLON. Des traiteurs de campagne!... ça fait de jolie cuisine!...

BENJAMIN. Je veux mon lait... j'ai faim, moi...

M. GROSEILLON. Dans deux minutes, mon fils!... Si tu pleures, tu n'auras pas de sucre dedans. Ah! voilà Joséphine.

SCÈNE III.

JOSEPHINE, LES MÊMES.

JOSEPHINE, arrivant tout en nage. C'est joliment loin encore... et aller pour rien!...

M. GROSEILLON. Comment, pour rien! tu n'as pas trouvé de lait à Romainville?

JOSEPHINE. Non, monsieur; toutes les laitières le portent à Paris le matin, et il n'en reste pas une goutte dans le village.

M. GROSEILLON. Il fallait l'en faire traire... il ne manque pas de vaches là...

JOSEPHINE. Oh! oui, les paysannes m'ont bien reçue quand je leur ai dit de me traire une vache! elles m'ont répondu: — On trait à cinq heures du soir, nous n'allons pas changer nos heures et faire du mal à nos vaches pour vous faire plaisir.

MADAME GROSEILLON. Jolie campagne!... pas de lait...

M. GROSEILLON. Sans doute, c'est fort désagréable... mais désormais cela n'arrivera plus; on le prendra toujours la veille à cinq heures... Certainement, je suis aussi contrarié que toi de ne pas prendre mon café... Il faut déjeuner pourtant...

MADAME GROSEILLON. Nous n'avons rien... que de la salade du jardin... de la romaine... de la laitue... et je n'en veux pas... le matin ça me fait mal à l'estomac...

MARIE-JEANNE, s'arrêtant à la porte avec son âne. Voulez-vous quelque chose?...

M. GROSEILLON. Ah! nous sommes sauvés, voilà la paysanne d'hier... prenez des œufs... des fraises... des légumes... des provisions, enfin...

JOSEPHINE, après avoir vu Marie-Jeanne. Elle n'a plus que de la salade et des oignons.

M. GROSEILLON, se jetant sur un banc avec colère. Que le diable emporte la paysanne et son âne!... Joséphine... courez chez les traiteurs les plus voisins, faites apporter tout ce que vous trouverez.

JOSEPHINE, à part, en sortant. Le plus souvent qu'on restera ici jusqu'au mois d'octobre!

MADAME GROSEILLON. Tiens. Benjamin, mange du chocolat avec du pain en attendant que Joséphine revienne.

SCÈNE IV.

LA FAMILLE GROSEILLON, M. POTARD, M. CROTONET.

M. CROTONET, s'arrêtant à la porte du jardin. Il est gentil, ce jardin, bien soigné...

M. POTARD. Ah! fi donc... il n'y a que des soleils... c'est mal coupé... mal dessiné...

M. GROSEILLON. Messieurs, donnez-vous la peine d'entrer...

M. POTARD. Nous admirions votre jardin...

M. GROSEILLON. Oh! je n'ai pas encore eu le temps de m'en occuper, nous sommes arrivés hier; mais j'en avais donné le dessin à un jardinier... Monsieur est mon voisin?

M. POTARD. Oui, monsieur... dont je suis bien désolé...

M. GROSEILLON. Comment?...

M. POTARD. C'est que je déteste ce pays! on manque de tout... on paye tout plus cher qu'à Paris... Il faut aller à une lieue pour trouver une côtelette!...

M. CROTONET. Et on parle beaucoup de voleurs depuis quelque temps...

M. POTARD. Beaucoup... il arrive des événements toutes les nuits... Encore avant-hier... madame Le Long, dans le bois, on lui a volé trois lapins!

M. CROTONET. Trois lapins... c'est conséquent; diable! j'ai peur qu'on ne me vole, alors.

M. GROSEILLON. Mais pourquoi donc, monsieur, habitez-vous ce pays, si vous ne l'aimez pas?

M. POTARD. C'est ma femme qui prétend qu'elle yousse plus facilement... mais dès qu'elle sera morte, comme je m'en irai dans ma Bretagne!... Vous n'avez pas payé cette maison cher?

M. GROSEILLON. Huit mille francs.

M. POTARD. C'est plus qu'elle ne vaut... les propriétés perdent tous les jours dans ce pays.

M. GROSEILLON. Monsieur habite-t-il aussi cet endroit?

M. CROTONET. Oui, monsieur, dans le bois avec mes deux femmes... je veux dire avec mon épouse et ma tante, dont voilà quatorze mois qu'elle est au lit, ce c'est bien inquiétant, pour un mal de talon qui lui a gagné les z'hanches...

M. GROSEILLON. A votre épouse?

M. CROTONET. Oui, monsieur, plus un enfant de trois ans, une fille qui ne parle pas encore, que c'est bien inquiétant... Votre petit garçon parle, j'en suis sûr...

MADAME GROSEILLON. Ce serait un peu fort, si à huit ans il ne parlait pas.

M. CROTONET. Il pourrait être sourd et muet...

MADAME GROSEILLON. Mais, monsieur, comme mon mari et moi n'avons aucune infirmité, je ne vois pas pourquoi notre fils serait sourd et muet.

M. CROTONET. Oh! ce n'est pas une raison... mon père était bègue et je parle parfaitement ma langue... Votre fils pourrait très-bien être sourd ou le devenir.

MADAME GROSEILLON, à part. Mon Dieu, que cet homme est bête et ennuyeux!

M. POTARD. Mon voisin, nous sommes venus aussi pour vous avertir que depuis quelques jours nous faisons des patrouilles dans le bois. entre nous, les habitants du bois seulement... c'est pour en chasser les mauvais sujets... mesure de sûreté; nous pensons que vous voudrez bien vous joindre à nous quelquefois... c'est seulement depuis dix heures du soir jusqu'au jour.

M. GROSEILLON, faisant la grimace. Avec grand plaisir, messieurs... Est-ce que le tour vient souvent?

M. POTARD. Une fois ou deux par semaine, parce que nous ne sommes pas beaucoup d'habitants au bois. Vous avez un fusil?

M. GROSEILLON. J'en ai même deux.

M. POTARD. Alors, vous m'en prêterez un, car je fais ma patrouille avec un râteau...

M. CROTONET. Et moi avec une bêche; mais chez les frères Matan, ils ont des armes; je leur z'y ai dit de m'en prêter.

M. POTARD. Au plaisir de vous revoir, mon voisin; enchanté d'avoir fait votre connaissance. Madame, je vous salue de tout mon cœur.

M. CROTONET. Salut, messieurs, mesdames, et votre compagnie... (Les voisins sortent.)

MADAME GROSEILLON. Si c'est là un échantillon de la société du pays, cela promet!

M. GROSEILLON, soucieux. Faire des patrouilles dans le bois, la nuit! Je n'étais pas venu à la campagne dans cette intention.

SCÈNE V.

LA FAMILLE GROSEILLON, JOSEPHINE.

JOSEPHINE. Voilà du veau rôti... C'est ce que j'ai trouvé de plus frais...

M. GROSEILLON. Je n'aime pas le veau, justement.

MADAME GROSEILLON. Déjeunons sous ce bosquet, ce sera plus champêtre.

(On déjeune silencieusement; il tombe des chenilles dans l'assiette de madame Groseillon.)

MADAME GROSEILLON. Ah! l'horreur! des chenilles dans mon assiette... Je ne veux plus manger en plein air.

JOSEPHINE. On ne trouve rien dans les environs, je me suis informée... Il faut aller à Belleville pour faire ses provisions...

M. GROSEILLON. Comment donc dînerons-nous?... As-tu le temps d'aller à Belleville, Joséphine?

JOSEPHINE. Par exemple! vous voulez donc me tuer, monsieur; et le lait qu'il faut que j'aille chercher à Romainville!

MADAME GROSEILLON. Pour aujourd'hui, on prendra chez le traiteur...

M. GROSEILLON. Ma femme, allons promener pendant qu'il fait jour... J'achèterai du plomb pour charger mon fusil. (Ils sortent.)

SCÈNE VI.

La chambre de la veille.

LA FAMILLE GROSEILLON, REVENANT DE LA PROMENADE.

BENJAMIN. J'ai faim!

MADAME GROSEILLON. Je dînerai volontiers.

M. GROSEILLON. Je mangerai comme quatre! Joséphine, le dîner... pas dans le jardin, ici. Qu'est-ce que nous avons pour dîner?

JOSEPHINE. Du veau rôti et de la salade... et du beurre... et des radis...

M. GROSEILLON, en colère. Quest-ce que cela signifie, Joséphine!... C'est une mauvaise plaisanterie... toujours du veau rôti!... Vous ne me ferz pas accroire qu'il n'y avait que cela chez les traiteurs des environs.

JOSEPHINE. Dame! c'est ce que j'ai vu de plus présentable... (A part.) Je l'apprendrai à avoir des idées de campagne, où je ne peux pas aller au marché.

M. GROSEILLON. Si je n'étais pas las... j'irais y voir moi-même... Vous avez du lait pour demain, j'espère?...

JOSEPHINE. Oui, monsieur.

(On dîne tristement; puis madame prend un livre. Monsieur charge ses deux fusils; Benjamin va jouer dans le jardin.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ROSE.

ROSE, en bas. Mam'zelle! pourriez-vous me prêter un peu de beurre, je n'en ai pas assez pour faire la panade de madame?

JOSÉPHINE. Sont-ils ennuyeux chez ces Potard! ils vous empruntent de tout, et je ne crois pas qu'ils rendent souvent... Faut-il en donner, madame?

MADAME GROSEILLON. Oui, oui...

JOSÉPHINE, à Rose. Pourquoi n'avez-vous donc pas acheté comme moi du beurre à cette marchande qui a passé tantôt?

ROSE. Je ne l'ai pas entendue, mam'zelle...

JOSÉPHINE. Tenez; vous remarquerez que je vous en donne près d'un demi-quart.

ROSE. Merci, m'am'zelle. (Elle s'en va.)

M. GROSEILLON. Le temps change, je crois que nous aurons de l'orage... ah! j'ai mal dans les jambes... On se fatigue, ici... on est toujours sur ses pieds... ah!... (Il s'endort; la nuit vient.)

MADAME GROSEILLON, criant. Monsieur Groseillon!

M. GROSEILLON, s'éveillant en sursaut. Eh bien? qu'est-ce que c'est donc? qu'est-il arrivé?

MADAME GROSEILLON. Vous êtes bien aimable, vous vous endormez à côté de moi...

M. GROSEILLON. Tu lisais...

MADAME GROSEILLON. C'est égal, monsieur, c'est bien peu galant de s'endormir ainsi... Ah! il fut un temps où vous aviez toujours quelque chose à me dire... Nous ne sommes pas encore assez vieux pour que vous l'avez oublié... mais il paraît que la campagne ne vous inspire pas?

M. GROSEILLON. Mon Dieu! ma femme, je suis toujours le même... mais je n'ai guère dormi cette nuit... et puis, de n'avoir pas pris de café...

MADAME GROSEILLON. C'est bon... je n'ai pas besoin de toutes vos explications... vous me faites de la peine...

M. GROSEILLON. Madame Groseillon, vous me piquez... mais je ne me fâcherai pas, j'aime trop la paix de mon intérieur pour cela...

BENJAMIN, accourant. J'ai encore vu deux crapauds dans le jardin...

M. GROSEILLON. Tu t'y habitueras...

JOSÉPHINE, apportant des lumières. J'ai fermé partout le mieux possible... il faut espérer que les chats et les chiens nous laisseront tranquilles cette nuit.

M. GROSEILLON. D'ailleurs on sait ce que c'est... on n'a plus peur... Est-ce que tu vas déjà te coucher, ma femme?

MADAME GROSEILLON. Et que voulez-vous qu'on fasse ici quand la nuit est venue!... vous-même dormiez tout à l'heure; bonsoir... Viens, mon fils.

BENJAMIN. Bonsoir, papa.

M. GROSEILLON. Allons, bonsoir alors... et que cette nuit répare les fatigues de la veille.

SCÈNE VIII.

M. GROSEILLON, seul.

Mes deux fusils sont chargés... avec du plomb, mais ça blesserait encore... Il fait bien du vent, ce soir... c'est triste, le vent, (Il se déshabille.) Mais quand on dort on n'y pense pas... (Il essaie de chanter.) J'ai vu partout dans mes voyages... Je suis enrôlé ce soir... je ne peux pas chanter... c'est l'humidité de ce lit... Le fait est que MM. Potard et Crotonet ne me plaisent pas beaucoup... Allons, déjà les chiens qui se mettent en train... ces gredins-là attendent le moment où l'on se couche pour commencer leur tapage! M. Crotonet fait des cuirs d'une façon indigne! M. Potard a l'air mieux élevé, mais il se donne un ton tranchant en parlant... (Il se couche.) Dire que j'ai payé ma maison trop cher... Ce n'est pas l'embaras, si je tenais encore mes huit mille francs... Allons, voilà les chats à présent, on sait ce que c'est, et pourtant ça contrarie!... Ah! comme le vent s'engouffre dans les arbres...

MADAME GROSEILLON, de sa chambre. Mon ami, entends-tu?

M. GROSEILLON. Les chiens et les chats... Oh!... très-bien!

MADAME GROSEILLON. Oh! c'est autre chose... sur la route... des cris... on dirait quelqu'un qui se plaint, qui gémit...

M. GROSEILLON, se levant sur son séant. En effet, j'entends quelque chose... dans l'éloignement...

MADAME GROSEILLON. C'est quelque malheureux qu'on attaque, assurément...

M. GROSEILLON. Ma foi, tant pis... Que veux-tu que j'y fasse?...

MADAME GROSEILLON. Dormez-vous, Joséphine?

JOSÉPHINE. Non, madame, est-ce qu'on peut dormir ici? On dirait que le vent va renverser la maison...

MADAME GROSEILLON, arrivant dans la chambre de son mari. Oh! ça me fait mal d'entendre ces cris! Vos fusils sont-ils chargés?

M. GROSEILLON. Oui, tous les deux... (Il ouvre sa fenêtre.) c'est par

là... du côté du garde... je crois que ça s'éloigne... (Ils écoutent longtemps.) Je n'entends plus rien... que les chiens... Allez vous recoucher, ma chère amie; allez vous reposer...

MADAME GROSEILLON, s'en allant. Je ne peux pas m'endormir quand j'ai peur... je ne crois pas que j'engraisserai dans ce pays-ci... (Elle s'en va.)

M. GROSEILLON, se recouchant. Moi, qui suis venu à la campagne pour goûter du calme... du repos... si ça continuait ainsi... Allons, voilà un énorme papillon qui voltige après ma lumière... tant pis... je veux dormir... ah!

MADAME GROSEILLON, de sa chambre. Mon ami... entends-tu?

M. GROSEILLON. Quoi encore?

MADAME GROSEILLON. La porte de l'escalier qu'on remue... qu'on a essayé d'ouvrir... oh! certainement il y a des voleurs dans la maison.

M. GROSEILLON, se levant. Des voleurs?... (Il écoute.) C'est vrai... la porte remue... Joséphine, levez-vous... François, Pierre, levez-vous tous!

MADAME GROSEILLON, accourant. Qu'est-ce donc que Pierre et François, mon ami?...

M. GROSEILLON. Chut, tais-toi donc... s'il y a des voleurs dans la maison, c'est pour leur faire croire que nous sommes beaucoup de monde ici (Il ouvre sa fenêtre et crie d'une voix de Stentor.) Y a-t-il quelqu'un là-bas?

JOSÉPHINE, accourant. Ne croyez-vous pas qu'on va répondre!

M. GROSEILLON. Mais ça leur fait voir qu'on ne dort pas.

(M. et madame Groseillon restent une demi-heure à leur fenêtre en embuscade, et Joséphine écoute dans l'escalier.)

JOSÉPHINE. Ça commence à m'ennuyer d'être l'oreille au guet... je vas me recoucher.

M. GROSEILLON. Ma femme, je crois que c'est tout bonnement le vent qui agite la porte, parce qu'elle ferme mal. Nous serions mieux dans notre lit qu'à cette fenêtre.

MADAME GROSEILLON. Allons, puisque tu crois que c'est le vent... je le désire... mais j'ai le cœur bien serré! Bonsoir, mon ami.

(Chacun va se coucher; mais on ne s'endort qu'au jour.)

TROISIÈME JOURNÉE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le jardin.

M. ET MADAME GROSEILLON, BENJAMIN.

M. GROSEILLON, se promenant avec humeur. Ce lait est détestable... la moitié d'eau dedans... moi, qui croyais manger tout crème à la campagne...

MADAME GROSEILLON. Et encore on le vend bien plus cher qu'à Paris!

ROSE, à la porte du jardin. Pourriez-vous nous prêter un peu de café en poudre?... celui qu'on vend par ici ne plaît pas à monsieur, et je n'ai pas le temps d'aller à Belleville.

M. GROSEILLON, regardant sa femme. Peux-tu prêter du café?

MADAME GROSEILLON. Ça commence à m'ennuyer de toujours prêter... ils sont par trop sans gêne, ces gens-là... (A Rose.) Je n'ai plus de café, mademoiselle...

ROSE. Ah! pardon, madame... (Elle s'en va.)

MADAME GROSEILLON. J'attends encore mon beurre et ma braise...

M. GROSEILLON, ramassant des abricots. Ah! mon Dieu, le vent a fait tomber presque tous mes abricots! moi qui me faisais une fête de les voir mûrir!

SCÈNE II.

LES MÊMES, JOSÉPHINE.

JOSÉPHINE, arrivant avec deux grands paniers. Ouf! en voilà des provisions... viande, volaille, légumes, fruits, œufs... j'ai de tout, mais je suis éreintée! ce Belleville est d'un loin!

MADAME GROSEILLON. Et combien avez-vous dépensé?

JOSÉPHINE. Dix-sept francs douze sous, madame.

MADAME GROSEILLON. Ah! mon Dieu! que d'argent!

JOSÉPHINE. Dame! c'est que tout est bien plus cher qu'à Paris, là.

M. GROSEILLON. Allez donc vivre à la campagne par économie!...

MARIE-JEANNE, sur la route avec son âne. Voulez-vous quelque chose?

M. GROSEILLON. Ah! voilà la fameuse marchande qui n'a que des oignons et de la salade.

MARIE-JEANNE, à la porte. Oh! aujourd'hui je suis joliment pourvue; j'ai des légumes... des fraises, des cerises, des œufs frais.

M. GROSEILLON. C'est ça, aujourd'hui elle a de tout, parce qu'il ne nous faut rien! Laissez-nous, paysanne, je vous dis que nous n'avons

besoin de rien... (*Marie-Jeanne s'en va.*) Ça ne sait jamais venir à propos, ces paysans.

SCÈNE III.

LES MÊMES, POTARD, CROTONET.

POTARD. Bien le bonjour, mes voisins; savez-vous l'événement?
 M. GROSEILLON. Quel événement?
 POTARD. Ce dont tout le monde parle ici... Comment! vous ne savez pas?
 CROTONET. Moi, je l'ai su un des premiers...
 M. GROSEILLON. Mais quoi donc, s'il vous plaît?
 POTARD. Un homme s'est pendu dans le bois.
 MADAME GROSEILLON. On a pendu un homme... Ah! quelle horreur!
 CROTONET. Non, l'individu s'est fini lui-même, par sa volonté, on a trouvé sur lui une *messive* où il dit que ses infirmités physiques dont il jouissait le dégoûtent de la vie...
 M. GROSEILLON. Comment! on se pend aussi de ces côtés!... Moi qui croyais qu'on ne venait à Romainville que pour rire, faire l'amour...
 POTARD. Ah bien, oui! c'était bon autrefois... Les lumières du siècle ont changé tout cela.
 CROTONET. Ce pendu était un homme déjà âgé; il avait le nez bleu, et...
 MADAME GROSEILLON. Ah! monsieur, assez, de grâce! vous me feriez trouver mal avec vos détails; changeons de conversation...
 POTARD. Le temps est remis, nous n'aurons pas d'eau.
 CROTONET. Vous croyez?...
 M. GROSEILLON. Tant mieux!
 POTARD. Tans pis! la terre est trop sèche...
 M. GROSEILLON. Moi, j'aime le soleil...
 BENJAMIN. Papa, irons-nous promener?
 M. GROSEILLON. Oui, mon ami.
 CROTONET. Votre petit bonhomme parle très-bien... C'est heureux d'avoir des enfants qui parlent... Ma fille ne parle pas... c'est bien inquiétant.
 POTARD. Je vais donner de la tisane à ma femme. Au revoir, mes voisins.
 CROTONET. Messieurs, mesdames, la compagnie, je vous offre mes serviteurs. (*Ils sortent.*)
 MADAME GROSEILLON. Ces deux hommes-là me donnent le spleen.
 M. GROSEILLON. Veux-tu venir promener, ma femme?
 MADAME GROSEILLON. Dans votre bois, peut-être! je n'oserai plus y aller depuis que je sais qu'on s'y est pendu; d'ailleurs je suis lasse.
 M. GROSEILLON. Viens nous deux, Benjamin! nous irons dans les champs... c'est plus gai.

La chambre de M. Groseillon. — Il est nuit, tout le monde est couché. M. Groseillon commence à s'endormir, lorsque sa femme entre dans sa chambre pâle et tremblante.

MADAME GROSEILLON. Mon ami, mon ami... Ah! mon Dieu! levez-vous....
 M. GROSEILLON, se mettant sur son séant. Quoi donc... est-ce encore de vos terreurs paniques?
 MADAME GROSEILLON. Ah! mon ami, cette fois je ne me trompe pas, je les ai vus...
 M. GROSEILLON. Vous avez vu quoi?
 MADAME GROSEILLON. Des voleurs... Je ne dormais pas, j'étais contre la fenêtre... il fait clair de lune; on distingue bien. J'ai vu deux ou trois hommes monter par-dessus le mur dans le jardin de M. Potard ici à côté... Venez... venez... de votre croisée nous pourrions voir... (*Ils se mettent à la fenêtre.*)
 M. GROSEILLON. Je vois comme des ombres... du côté de la ruelle...
 MADAME GROSEILLON. Les entendez-vous parler tout bas?
 M. GROSEILLON. Oui... c'est vrai... on parle... et j'entends des pas... Que faire? j'ai envie de tirer un coup de fusil de leur côté... ça réveillera les Potard.
 MADAME GROSEILLON. Oui... oui... tirez, mon ami.
 (*M. Groseillon prend son fusil, et tire à travers les arbres.*)
 UNE VOIX, en dehors. Eh ben! en v'là une bonne!
 MADAME GROSEILLON. Entendez-vous courir, mon ami?... ils se sauvent, les brigands!
 JOSÉPHINE, accourant. Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est donc?
 M. GROSEILLON. Une bande de voleurs que je viens de mettre en fuite... mais ils ont tourné la ruelle... on dirait qu'ils viennent de ce côté...
 MADAME GROSEILLON. Oui... ils viennent devant la maison; ils vont nous attaquer.

M. GROSEILLON. Joséphine... mon... autre fusil... vite... et rechargez celui-là...
 JOSÉPHINE. Ah! mon Dieu! monsieur, je ne sais pas charger ça... moi...
 MADAME GROSEILLON. Je me sens mourir!
 UNE VOIX, en dehors. Est-ce vous qu'avez tiré?
 MADAME GROSEILLON. Ne répondez pas, je t'en prie... ne dis rien!
 LA MÊME VOIX. Répondez donc... est-ce vous, monsieur Groseillon, qui avez tiré ce coup de fusil?
 M. GROSEILLON. Tiens, mais je reconnais cette voix... Qu'est-ce qui est là, d'abord?...

CROTONET. C'est moi, Crotonet, avec trois voisins du bois... Nous faisons une patrouille... votre plomb nous a passé sur la tête... nous avons eu une fameuse venette...
 M. GROSEILLON. Comment, c'est vous, monsieur Crotonet! Figurez-vous que ma femme prétendait avoir vu des voleurs pénétrer dans le jardin de M. Potard, et j'ai tiré pour donner l'alerte... Que je suis désolé! Aucun de vous n'est blessé?...

UN HOMME DE LA PATROUILLE. Non, mais j'ai perdu mon sabot en courant... Une autre fois, faut pas tirer si étourdiment.
 CROTONET. Bonsoir, monsieur, madame, et votre compagnie...
 M. GROSEILLON. Ma femme, vous me faites tirer sur la patrouille; cela devient insupportable...
 MADAME GROSEILLON. Oh! je ne reste plus ici... j'y mourrais de peur... j'y maigris... je n'y ai pas une minute de repos...
 M. GROSEILLON. Et moi aussi, j'ai assez de campagne comme ça... Toujours l'oreille au guet... on y deviendrait poltron... Joséphine, demain dès le matin vous irez nous chercher une voiture... n'importe où... et nous retournerons à Paris.

JOSÉPHINE. Oh! oui, monsieur! avec grand plaisir... Mon pauvre boulevard du Temple! ça me semblera le paradis...
 (*Tout le monde va se recoucher.*)

QUATRIÈME JOURNÉE.

(*A huit heures du matin, Joséphine, qui est sortie au point du jour, ramène une voiture de la barrière; la famille Groseillon monte en fiacre, en y jetant pêle-mêle des paquets.*)

M. GROSEILLON. Ferme les portes, Joséphine; demain je vais chez mon notaire, et je le charge de vendre cette maison à tel prix que ce soit

MADAME GROSEILLON. Une maison où l'on ne dort pas, c'est inhabitable.

JOSÉPHINE, fermant la porte de la rue. Ah! la v'là fermée... Bonsoir, la maison.

ROSE, arrivant au moment où Joséphine monte dans la voiture. Mam'zelle, est-ce que vous ne pourriez pas nous prêter une cuillerée de farine?

M. GROSEILLON. Ma chère amie, il faudrait alors que vous vinssiez la chercher à Paris.

JOSÉPHINE. Ne lui dites pas ça, monsieur, les Potard seraient capables de nous l'envoyer... Allez, cocher, emmenez-nous bien vite...
 (*Le cocher fouette les chevaux; la voiture part.*)

MARIE-JEANNE, arrivant avec son âne, et cognant à la porte. Voulez-vous quelque chose?

Après avoir lu ceci, ne croyez pas, lecteur, que nous ayons voulu faire une satire sur le bois de Romainville et dégoûter les habitants de Paris de cette campagne: telle ne fut jamais notre intention. Ce qui est arrivé à la famille Groseillon arrivera partout aux gens qui sont peureux, qui ne comprennent rien à la vie des champs et se laissent gouverner par leur domestique.

Quant à Romainville, cette campagne n'en sera pas moins une promenade charmante où l'on trouve des points de vue ravissants, des bosquets de lilas, de frais ombrages et de fort bons traiteurs; où l'on a construit récemment de jolies maisons bourgeoises dont plusieurs sont habitées par des artistes, des gens de lettres, des médecins, des négociants et de jolies femmes; où l'on viendra se promener sans avoir besoin de faire toilette, se divertir sans étiquette, rire sans crainte d'être ridicule, et danser le dimanche au bal du bois, qui vaut bien tous les bals champêtres des environs de Paris.

ROMANS POPULAIRES

UN VOLUME ILLUSTRÉ PAR BERTALL

POUR 20 CENT.

Une combinaison nouvelle dans la fabrication en Librairie me permet d'atteindre les dernières limites du VÉRITABLE ON MARCHÉ et de donner, au prix de 20 c. LE VOLUME, les meilleurs Romans d'excellents auteurs vivants, enrichis de dessins originaux et inédits de BERTALL, l'héritier de Granville, imprimés avec luxe par les frères Plon, sur papier vélin sortant de la fabrique du Marais. Le succès de BON ALOI qu'obtient cette nouvelle collection de Romans populaires est suffisamment justifié par les qualités de l'exécution, et, afin de me rendre digne de la confiance que m'accorde le public, je déclare ici que je ne donnerai accès dans cette publication qu'à des Romans d'un mérite éprouvé. GUSTAVE BARBA.

Les Romans populaires illustrés se publient :

1° Par livraison ou volume à 20 centimes.

Il paraît régulièrement deux livraisons nouvelles par semaine les mardi et vendredi).

2° Par romans complets vendus séparément.

Le prix de chaque roman varie suivant le nombre de livraisons dont il se compose; de plus, chaque roman vendu séparément subit une légère augmentation de 10 centimes pour le brochage et la couverture. Pour se procurer chaque roman, il suffit d'indiquer le numéro d'ordre.

3° Par série des romans populaires illustrés.

Chaque série se compose de 5 ou 6 romans variés et complets, soit 20 livraisons réunies et brochées en un beau volume-album, du prix de 4 fr.

4° Par série d'auteurs complets.

Chaque série se compose de 5 ou 6 romans complets d'un même auteur, soit 20 livraisons réunies et brochées en un beau volume-album, du prix de 4 fr.

ROMANS PUBLIÉS.

PREMIÈRE SÉRIE (livraisons 1 à 20).

1 M. DUPONT, par Paul de Kock, 26 vignettes	» fr. 90 c.
2 LE DERNIER DES MOHICANS, par F. Cooper, 25 vign.	» 90 c.
3 AGATHE, par Victor Ducange, 18 vignettes. . . .	» 70 c.
4 ANGÉLIQUE ET JEANNETON, par Pigault-Lebrun, 13 v.	» 50 c.
5 LES PIONNIERS, par Fenimore Cooper, 19 vignettes.	» 70 c.
6 LE VIVEUR, par Auguste Ricard, 25 vignettes. . .	» 90 c.

DEUXIÈME SÉRIE (livraisons 21 à 40).

7 MON VOISIN RAYMOND, par Paul de Kock, 31 vign.	1 10 c.
8 LA FOLIE ESPAGNOLE, par Pigault-Lebrun, 25 vign.	» 90 c.
9 LE CORSAIRE ROUGE, par Fenimore Cooper, 25 vig.	» 90 c.
10 VALENTINE, par Victor Ducange, 25 vignettes . . .	» 90 c.
11 LE CARÈME DE MA TANTE, par Aug. Ricard, 19 vign.	» 70 c.

TROISIÈME SÉRIE (livraisons 41 à 60).

12 LA FEMME, LE MARI ET L'AMANT, par P. de Kock, 31 v.	1 10 c.
13 FLEUR DES BOIS, par Fenimore Cooper, 26 vignett.	» 90 c.
14 L'ESPION, par Fenimore Cooper, 25 vignettes. . .	» 90 c.
15 LA VIE D'UN MATELOT, par Fenimore Cooper, 7 vign.	» 30 c.
16 L'ENFANT DE MA FEMME, par Paul de Kock, 13 vign.	» 50 c.
17 M. BOTTE, par Pigault-Lebrun, 25 vignettes. . .	» 90 c.

QUATRIÈME SÉRIE (livraisons 61 à 80).

18 GEORGETTE, par Paul de Kock, 25 vignettes. . . .	» 90 c.
19 LA SAGE-FEMME, par Auguste Ricard, 25 vignettes.	» 90 c.
20 LE PILOTE, par Fenimore Cooper, 25 vignettes. .	» 90 c.
21 L'ENFANT DU CARNAVAL, par Pigault-Lebrun, 25 vig.	» 90 c.
22 SUR MER ET SUR TERRE, par Fenim. Cooper, 25 vig.	» 90 c.

CINQUIÈME SÉRIE (livraisons 81 à 100).

23 LE BARBIER DE PARIS, par Paul de Kock, 31 vignettes.	1 10 c.
24 LUCIE HARDINGE, par Fenimore Cooper, 25 vignettes.	» 90 c.
25 LA GRISSETTE, par Auguste Ricard, 25 vignettes. .	» 90 c.
26 LE ROBINSON AMÉRICAIN, par Fen. Cooper, 25 vig.	» 90 c.
27 LE GARÇON SANS SOUCI, par Pigault-Lebrun, 19 vig.	» 70 c.

SIXIÈME SÉRIE (livraisons 101 à 120).

28 MADELEINE, par Paul de Kock, 25 vignettes. . . .	» fr. 90 c.
29 LE MARCHAND DE COCO, par Auguste Ricard, 31 vig.	1 10 c.
30 L'OFFICIEUX, par Pigault-Lebrun, 19 vignettes. . .	» 70 c.
31 L'ONTARIO, par Fenimore Cooper, 25 vignettes. .	» 90 c.
32 CLOTILDE, par Alphonse Karr, 25 vignettes. . . .	» 90 c.

SEPTIÈME SÉRIE (livraisons 121 à 140).

33 LE COCU, par Paul de Kock, 31 vignettes. . . .	1 10 c.
34 CHRISTOPHE COLOMB, par Fenimore Cooper, 31 vig.	1 10 c.
35 UN BON ENFANT, par Paul de Kock, 25 vignettes.	» 90 c.
36 UN HOMME A MARIER, par Paul de Kock, 13 vign.	» 50 c.
37 L'ÉCUMEUR DE MER, par Fenimore Cooper, 25 vign.	» 90 c.

HUITIÈME SÉRIE (livraisons 141 à 160).

38 GUSTAVE LE MAUVAIS SUJET, par P. de Kock, 25 vig.	» 90 c.
39 PIERRE SIMPLE, par le capitaine Marryat, 25 vign.	» 90 c.
40 LA FAMILLE TRICOT, par Max. Perrin, 25 vignettes.	» 90 c.
41 LE BRAVO, par Fenimore Cooper, 25 vignettes. . .	» 90 c.
42 LES VOLEURS DE LONDRES, par Ch. Dickens, 25 vig.	» 90 c.

NEUVIÈME SÉRIE (livraisons 161 à 180).

43 ANDRÉ LE SAVOYARD, par Paul de Kock, 37 vign.	1 30 c.
44 OËIL-DE-FAUCON, par Fenimore Cooper, 25 vign.	» 90 c.
45 LES BARONS DE FELSHEIM, par Pigault-Lebrun, 25 v.	» 90 c.
46 MÉMOIRES D'UN ENFANT DE LA SAVOIE, par Genoux, 19 v.	» 70 c.
47 PRÉCAUTION, par Fenimore Cooper, 19 vignettes. .	» 70 c.

DIXIÈME SÉRIE (livraisons 181 à 200).

48 LA PUCELLE DE BELLEVILLE, par Paul de Kock, 31 v.	1 10 c.
49 LE PORTIER, par Auguste Ricard, 25 vignettes. . .	» 90 c.
50 LA FAMILLE ALAIN, par Alphonse Karr, 25 vign.	» 90 c.
51 LE JEU DE LA REINE, par madame Dash, 19 vign.	» 70 c.
52 LIONEL LINCOLN, par Fenimore Cooper, 25 vign.	» 90 c.

AUTEURS COMPLETS.

Œuvres complètes de Fenimore Cooper, 1^{re} série, contenant *le Dernier des Mohicans, les Pionniers, le Corsaire Rouge, Fleur des Bois, l'Espion, la Vie d'un matelot*; 4 volume-album, orné de 126 vignettes, broché, 4 fr. — Relié en toile gaufrée, dos et plats en or, 6 fr. 50 c. — Le même, doré sur tranche, 7 fr. 50 c.

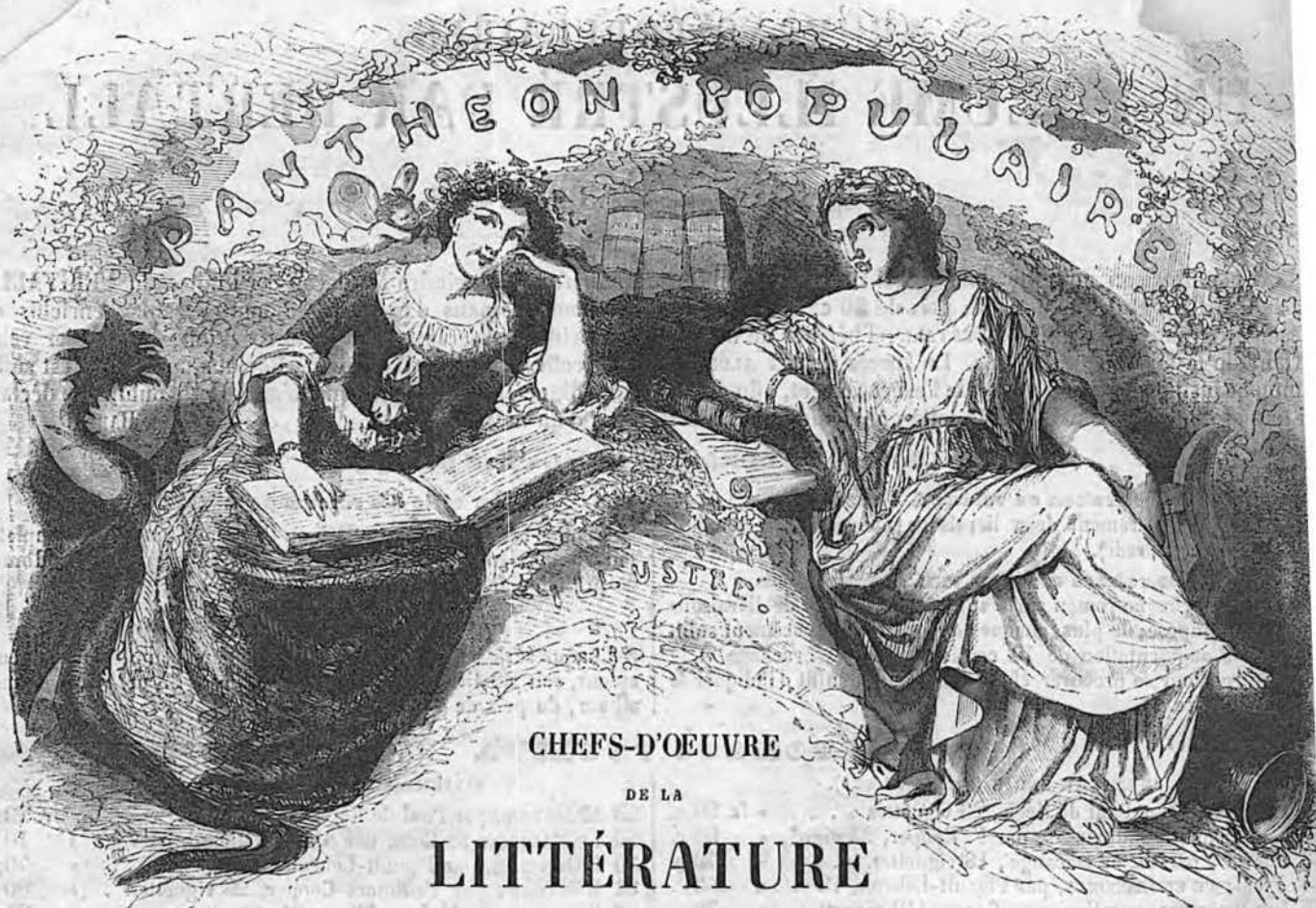
Cooper, 2^e série, contenant *le Pilote, Sur Mer et sur Terre, Lucie Hardinge, le Robinson Américain, l'Ontario*; 4 volume-album, orné de 126 vign., broché, 4 fr. — Relié, même prix que ci-dessus.

Œuvres complètes d'Auguste Ricard, 1^{re} série, contenant *le Viveur, le Carême de ma Tante, la Sage-Femme, la Grisette, le Marchand de Coco*; 1 volume-album, orné de 126 vign., br., 4 fr.

Œuvres complètes de Paul de Kock, 1^{re} série, contenant *M. Dupont, mon Voisin Raymond, la Femme, le Mari et l'Amant, l'Enfant de ma femme, Georgette*; 4 volume album, orné de 126 vignettes, broché, 4 fr.

Paul de Kock, 2^e série, contenant *le Barbier de Paris, Madeleine, le Cocu, un Bon Enfant, un Homme à marier*; 4 volume-album, orné de 126 vignettes, broché, 4 fr.

Œuvres complètes de Pigault-Lebrun, 1^{re} série, contenant *Angélique et Jeanneton, la Folie Espagnole, M. Botte, l'Enfant du Carnaval, le Garçon sans souci, l'Officieux*; 1 volume-album, orné de 126 vignettes, broché, 4 fr.



CHEFS-D'OEUVRE

DE LA

LITTÉRATURE

DESSINS
PAR NOS MEILLEURS ARTISTES.

à 20 cent. le volume.

GRAVURES
PAR DEST, HOTELIN ET REGNIER.

Éditer avec luxe, mais en même temps à bon marché, les chefs-d'œuvre des littératures française et étrangère, c'est propager les connaissances humaines; c'est répandre la lumière; c'est ouvrir à tous de nouvelles sources d'instruction. Tel est le but que je me propose en publiant le PANTHÉON POPULAIRE ILLUSTRÉ.

Des prix élevés et des formats incommodes avaient trop longtemps restreint l'achat des livres, et empêché l'immense majorité du public de se créer des bibliothèques, lorsque j'ai conçu le plan de ma collection de romans populaires. Le succès exceptionnel que j'ai obtenu m'impose l'obligation de compléter ma pensée, en faisant paraître une suite très-variée d'ouvrages utiles, instructifs et moraux.

Sous le titre général de PANTHÉON POPULAIRE, je donnerai plusieurs séries d'ouvrages, destinés, les uns à l'enfance, les autres à l'adolescence et à l'âge viril. Après les chefs-d'œuvre classiques, consacrés par l'admiration des générations, viendront des ouvrages entièrement inédits, composés tout ex-

près pour cette collection, jusqu'à ce jour sans rivaux et sans modèles.

Jaloux d'attacher leurs noms à une publication d'une utilité aussi incontestable, à une publication vraiment populaire, nos célébrités littéraires et artistiques m'ont promis leur concours. De mon côté, je ne négligerai rien pour mettre mes séries successives à la hauteur des connaissances nouvelles.

Le livre à bon marché, imprimé en province et grossièrement fabriqué, ne manque pas en librairie. Ce qui avait manqué jusqu'ici, ce sont des éditions correctes, ornées d'illustrations spéciales et dignes de la réputation cosmopolite de la typographie parisienne.

La faveur que continue à obtenir ma collection de ROMANS POPULAIRES me fait un devoir de tenir mes promesses: tous mes efforts tendront à les remplir exactement; mon intérêt en est un sûr garant, puisque je ne puis arriver à me couvrir de mes frais matériels qu'en obtenant un très-grand nombre de souscripteurs.

GUSTAVE BARBA.

EN VENTE: 1^{re} série. — Prix: 4 fr.

- | | |
|--|---|
| 1 LES FABLES DE LA FONTAINE, illustrées par Bertall; 80 c. broc. 90 c. | 8 LE MALADE IMAGINAIRE de Molière, ill. J.-Lange; 20 c. broc. 25 c. |
| 2 LE TARTUFFE de Molière, illust. par Janet-Lange; 20 — 25 | 9 L'AVARE de Molière, illustré par Janet-Lange; 20 — 25 |
| 3 LES FEMMES SAVANTES de Molière, ill. Janet-Lange; 20 — 25 | 10 LE BOURGEOIS GENTILHOMME de Molière, J.-Lange; 20 — 25 |
| 4 LES FABLES DE FLORIAN, illustrées par Bertall; 40 — 50 | 11 PHÈDRE de Racine, illustrée par Pauquet; 20 — 25 |
| 5 LE MISANTHROPE de Molière, ill. par Janet-Lange; 20 — 25 | 12 LE CID de Corneille, illustré par Pauquet; 20 — 25 |
| 6 LE DÉPIT AMOUREUX de Molière, ill. p. Janet-Lange; 20 — 25 | 13 HORACE de Corneille, illustré par Pauquet; 20 — 25 |
| 7 ATHALIE de Racine, illustrée par Pauquet; 20 — 25 | 14 SATIRES de Boileau, illustrées par Bertall; 60 — 70 |

Il paraît régulièrement deux livraisons par semaine (les Lundi et Jeudi). — Les quatre différents modes de publication adoptés pour les ROMANS POPULAIRES seront suivis pour le PANTHÉON POPULAIRE (voir ci-contre).

PUBLIÉS PAR GUSTAVE BARBA, LIBRAIRE-ÉDITEUR, RUE DE SEINE, 31.

Paris. Typographie PLOX FRÈRES, rue de Vaugivard, 36.